

~~Ellen Alexander.~~
Ipswich. 1850.

John J. Mitchell





J. G. LAVATER.

PRÉCIS

ANALYTIQUE ET RAISONNÉ

DU SYSTÈME

DE LAVATER

SUR LES

SIGNES PHYSIOGNOMONIQUES,

OU

Moyen de pénétrer les dispositions des hommes, leurs penchans, leurs aptitudes, leur genre d'esprit, son degré de culture et de maturité, par l'observation de leur constitution, de leurs habitudes extérieures, et principalement par l'examen des formes de la tête, de sa capacité et des traits de la physionomie;

Par N. J. Ottin,

ANCIEN PROFESSEUR ET PENSIONNAIRE DE L'UNIVERSITÉ.



Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPc.

1839.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SUR LAVATER ET SES ÉCRITS. — LE PLAN ET L'OBJET DE CE PETIT OUVRAGE. — PURETÉ DE MES INTENTIONS ET PRINCIPES DE MODÉRATION, DE CONSCIENCE ET DE PHILANTHROPIE QUI M'ONT DIRIGÉ DANS SA REDACTION. — DIVERSES CONSIDÉRATIONS SERVANT D'INTRODUCTION AUX THÉORIES QU'IL CONTIENT.

I.

De Lavater et de ses ecrits.

J'ai cru ne pouvoir mieux débuter dans ce petit ouvrage qu'en présentant un aperçu du caractère et des écrits de l'auteur dont il résume les conceptions. Une curiosité inhérente à l'esprit humain nous suggère une sorte de sollicitude inquiète sur les mœurs des personnes avec lesquelles nous ouvrons des relations, et nous porte à connaitre au moins les principales circonstances ou anecdotes de leur vie. Ces détails biographiques, lorsqu'ils sont bien choisis, ont d'ailleurs le mérite, en nous initiant à la source des choses, de nous faire mieux comprendre le sujet que nous avons en vue, et d'accroitre notre intérêt pour l'auteur et ses productions. Enfin, j'ai eu l'intention d'épargner à mon lec-

teur l'obligation d'aller chercher ailleurs des renseignements sur lesquels il ne peut être indifférent et qu'il ne peut guère ignorer.

Jean-Gaspard Lavater, dont cet opuscule offre les travaux essentiels, né à Zurich, le 15 novembre 1741, manifesta de bonne heure un goût prononcé pour le merveilleux. Son imagination encore peu exercée recherchait avec avidité toutes les sensations physiques un peu mystérieuses. les images singulières ou bizarres, en un mot, l'escamotage, les tours de gobelets et les miracles de la Foire. Lorsque sa raison fut un peu plus développée, il étudia la théologie, devint ministre du culte protestant et s'acquit de la réputation par des discours éloquents où régnait une douce sensibilité. Il paraissait alors avoir une tendance prononcée pour la vie ascétique ; mais des voyages qu'il fit à cette époque tempérèrent beaucoup son imagination vive et mobile. Le séjour de Berlin, où la philosophie était alors à la mode, contribua principalement à cet heureux changement. De retour à Zurich, il soutint plusieurs discussions théologiques dans lesquelles il se montra quelque peu intolérant ; néanmoins, il travailla dès lors à des recherches sur la physiognomonie dont il publia les premiers résultats dans une dissertation présentée à la société de Zurich, dans laquelle on remarqua un système profond de ce qui n'avait offert jusqu'alors que des aperçus vagues. Il croyait avoir trouvé le moyen de distinguer la différence des caractères, des passions et des esprits, à la seule inspection de la tête ; il alla même jusqu'à tirer des inductions de l'écriture et des gestes ; enfin, il ne borna pas sa doctrine à l'homme, il l'étendit encore aux animaux.

Dans ces premières recherches, Lavater n'oublia point d'affermir chaque pas qu'il faisait et de n'avancer en quelque sorte qu'avec la canne de Bacon à la main.

Celui qui voudrait douter, disait-il aux incrédules, qu'il observe ce qui se passe en lui-même. Niera-t-il qu'il n'ait prononcé cent fois sur le caractère d'un inconnu, d'après l'impression qu'avait produite sur lui les principaux traits de sa physionomie? Ces jugemens qui se multiplient, surtout lorsque l'expérience et la fréquentation de la société nous ont rendus plus circonspects sur la confiance que nous devons accorder aux individus avec lesquels nous sommes en relations, ne sont-ils pas avoués de tout le monde? Qui n'a pas remarqué que plus les mouvemens et les manières ont de grâce et de délicatesse; que plus les attitudes ont de décence et de circonspection, plus aussi elles annoncent de culture et de maturité d'esprit, une personne réfléchie, attentive sur soi, aux bienséances, et ayant vécu dans une société de mœurs plus épurées et plus polies? Qui donc a vu coexister des mouvemens brusques ou turbulens, des attitudes indécentes ou inconsidérées avec un esprit grave et austère; des mouvemens lents et paresseux, des attitudes nonchalantes ou négligées, avec un esprit actif et plein de saillies spirituelles? La nature, qui se plaît souvent à nous offrir des contrastes, nous offre-t-elle jamais des choses disparates ou incohérentes? Qui n'a pas remarqué, avec La Bruyère, qu'un sot ne salue, ne marche, ni ne s'assied comme un homme d'esprit? Qui n'a pas éprouvé, en contemplant la statue de Démosthène, ces nobles soucis, cette généreuse inquiétude que lui inspiraient les desseins ambitieux de Philippe contre les libertés de la Grèce? Toutefois, reprenait Lavater, soyez circonspect et retenu; évitez les écarts de ces hommes dont l'imagination délirante se complaît dans les rapprochemens les plus bizarres, et qui voient, par exemple, dans la physionomie de Voltaire, qui était tour à tour si plaisant et si sublime, un mélange de traits qui tiennent à la fois de l'aigle et du

singe, par lequel ils expliquent les effets de son génie si plein de saillies et de malignités.

Lavater ayant ainsi anéanti les objections que l'on opposait à son système, consacra, le reste de sa vie, tout le temps que lui laissaient les devoirs de sa profession, à perfectionner ses premiers essais. Jusqu'alors, on n'avait rien vu sur cette matière d'aussi ingénieux, ni de plus approfondi, et bientot il se trouva en possession d'une immense quantité d'observations aussi curieuses que neuves, et souvent d'une vérité frappante.

Plusieurs circonstances heureuses concoururent alors à donner à ses travaux un développement considérable, et à sa science beaucoup de célébrité. Indépendamment de ses voyages, qui avaient beaucoup avancé la maturité de sa raison, et habitué son esprit à observer avec beaucoup de méthode et de prudence, la grande habitude du dessin, qu'il possédait à un haut degré, l'avait conduit à faire de cet art une sorte d'écriture physiognomonique, au moyen de laquelle il fixait sans retour les traits les plus fugitifs de nos dispositions intérieures. De plus, tout entier aux recherches dont il était occupé, il avait profondément réfléchi sur le point de vue sous lequel il lui importait de considérer les bustes, les statues, les tableaux, les portraits et même les simples silhouettes ; de sorte que toute la nature vivante, dans ses différens états et ses représentations plus ou moins fidèles, était rentrée pour lui dans les études de la physiognomonie.

Une autre circonstance non moins favorable à ses succès que les précédentes, se trouvait dans le piquant de ses décisions. A peine eut-il publié ses premiers essais, que la curiosité fit sans cesse circuler sous ses yeux une foule d'originaux et de copies de toutes sortes, qui venaient pour ainsi dire solliciter ses regards

et ses interrogations physiognomoniques. Pendant plus de vingt-cinq ans, Zurich devint un centre où affluaient des curieux de toutes les parties de l'Europe, et qui réclamaient avec empressement les décisions du nouvel oracle. Il se trompa sans doute souvent, et tomba quelquefois dans des erreurs graves, surtout lorsque son imagination influençait avec trop d'empire le témoignage de ses sens. Mais lorsqu'il n'était pas préoccupé et que ses décisions étaient fondées sur des observations faites avec calme et sang-froid, ses jugemens, dictés par un tact délié et un coup d'œil plein de pénétration et de sagacité, manquaient rarement d'exactitude, et avaient même souvent quelque chose d'extraordinaire et de merveilleux.

Il ne peut être indifférent au lecteur de connaître au moins quelques-unes de ses décisions, toutes aussi célèbres par leur ton de prophétie et de vérité, que celles du docteur Gall dans les prisons de Spandau. Celles que je rapporte ici paraissent des mieux avérées.

Un abbé commandataire d'Alsace, âgé de trente ans, l'un des plus beaux hommes de l'Europe, avec la physionomie la plus aimable, fait un voyage à Zurich afin d'avoir le jugement de Lavater sur sa destinée. Un jour que plusieurs personnes pressaient Lavater de prononcer sur cette physionomie, l'une des plus heureuses qu'elles eussent vue, Lavater répondit enfin : « J'en suis fâché pour lui ; mais je remarque quelques lignes qui annoncent beaucoup d'emportement dans son caractère, et je crains qu'il ne finisse malheureusement. » Quelque temps après, l'abbé monta dans une chaise de poste pour s'en retourner à son abbaye, mais avant d'arriver, sur une réponse impertinente que lui fit le postillon qui le conduisait, il lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet. L'abbé fut arrêté et condamné à être pendu.

Le comte de Mirabeau s'étant présenté d'une manière un peu cavalière chez Lavater, et en lui disant : « Monsieur le sorcier, j'ai fait tout exprès le voyage de Paris à Zurich pour savoir de vous ce que vous pensez de ma physionomie. Regardez-moi bien ; car si vous ne portez de moi un jugement fondé, je dirai que vous êtes un charlatan. » Lavater ayant fait au comte quelques observations sur l'inconvenance de ses procédés, fait deux pas en arrière et lui dit : « Puisque vous le voulez, je vais vous satisfaire. Votre physionomie m'annonce, Monsieur, que vous êtes né avec tous les vices et que vous n'avez rien fait pour les réprimer. » Mirabeau, qui ne s'attendait point à cette repartie sévère de la part d'un homme aussi bienveillant que Lavater, se retourna tout déconcerté, et, en se mordant les doigts, dit à demi-voix aux personnes qui étaient présentes : « Ma foi, il ne dit que trop vrai. »

Une femme de Paris ayant fait aussi le voyage de Zurich pour consulter Lavater sur sa fille unique, âgée de quinze ans, qu'elle chérissait, Lavater, malgré les instances de cette mère sensible, refuse absolument de se prononcer. Cependant il promet une lettre, à condition qu'elle ne sera ouverte que dans six mois. Cette dame prend congé et fait un voyage en Allemagne, où elle a le malheur de perdre sa fille au bout de cinq mois. Dans l'excès de sa douleur, elle ouvre la lettre et lit : « Lorsque vous ouvrirez cette lettre, je pleurerai avec vous la mort de votre malheureuse fille. Sa physionomie est une des plus parfaites et des plus régulières que j'aie jamais vues ; mais elle m'offre des traits qui m'annoncent qu'elle ne sera plus de ce monde dans six mois. »

Quelque temps avant la révolution, M. le comte de *** conduit sa jeune épouse à Zurich pour avoir l'opinion de Lavater. Madame de *** passait pour une

des plus jolies femmes de Paris, et réunissait réellement tous les attraits des grâces à la beauté la plus régulière. Lavater refuse d'abord de s'expliquer. Le mari revient seul et presse Lavater jusqu'à l'importunité. Lavater lui dit alors que, malgré toute la séduction des grâces et de la beauté, les traits de son épouse lui ont offert les caractères physiognomoniques les plus alarmans ; qu'il a remarqué les signes non équivoques des penchans les plus funestes, et d'une nature morale à laquelle il importe d'opposer promptement les efforts généreux de la vertu et de l'éducation. Irrité de ce jugement, le mari se retire. La révolution éclate. Il émigre avec sa femme, et bientôt des égaremens qui n'avaient pas été aperçus à Paris se développent avec toute la véhémence d'un caractère ardent, et la jeune femme se livre tout-à-coup, sans gradation et sans mesures, à tous les vices de l'intempérance la plus effrénée. Elle trompe successivement son mari et ses amans ; devient joueuse et intrigante ; oublie toute espèce de décence et de réserve ; et quelques années suffisent pour flétrir son âme et ses charmes dans la prostitution la plus honteuse.

Après des prévisions aussi sensées et aussi positives que celles-là, on est peut-être loin d'imaginer le ridicule des jugemens que Lavater a prononcés quelquefois. Je dois à mon lecteur et à la vérité d'en rapporter au moins un échantillon qui puisse donner la mesure des erremens où il a pu tomber. Zimerman, son ami, lui envoie un jour le portrait d'un criminel aussi stupide que féroce, qui venait d'être supplicié. Lavater, qui depuis quelque temps attendait le portrait du célèbre Haerder, s'imagine, dans son accès d'enthousiasme, que son ami Zimerman lui envoie le portrait qu'il désire avec tant d'avidité. La lettre à double sens qui accompagnait l'envoi le confirme dans son opinion, et c'est

dans cette disposition d'esprit qu'il procède à l'examen dudit portrait, dans lequel il ne manque pas, bien entendu, de découvrir les signes les plus positifs des qualités les plus sublimes, et des penchans les plus nobles.

Après une telle méprise, on se demande sans doute le fond que l'on doit faire sur la science de Lavater. Nous l'avons dit, il ne faut pas confondre Lavater jugeant de sang-froid et avec circonspection, avec Lavater aveuglé par la prévention, et entraîné par l'ascendant de son imagination. Au reste, nous osons croire que nous avons présenté la science sous un nouveau point de vue, et l'avons établie sur des bases et des moyens d'élever ses décisions au-dessus des simples prénotions du sentiment et du sens commun employées par Lavater. Le lecteur jugera de la réalité de ces espérances. Toutefois, lors même que les anecdotes que je viens de rapporter auraient quelque chose d'outré, Lavater, ce me semble, reste classé au-dessus de ces diseurs de bonne aventure et de ces nécromanciens qui ont de tout temps exploité la crédulité du peuple, et même d'une certaine classe d'hommes lettrés. La noblesse de ses sentimens, la pureté de ses vues, la bonne foi et la franchise de sa science, son désintéressement, sont des circonstances qui ne peuvent se trouver que dans une âme honnête et l'ami sincère de la vérité.

Après cette notice sur le personnel de Lavater, et ses succès dans la physiognomonie, je réduirai à quelques mots mon jugement sur ses écrits.

Les personnes qui ont lu ou parcouru le grand et prolixe ouvrage de Lavater, si fastidieusement annoté par son commentateur, conviendront, je pense, qu'il n'est aucunement un ouvrage élémentaire ni lucide. C'est, si l'on veut, une mine à exploiter, mais une mine

dans laquelle il y a des filons bien pauvres, qui exigent des recherches laborieuses, et consomment souvent beaucoup de temps pour obtenir les parcelles de métal pur qu'elle contient. Cet ouvrage qui, avec ses notes, forme aujourd'hui dix volumes in-4° ou in-8° (1), ne peut être réellement consulté avec fruit que par un petit nombre de lecteurs intelligens, et déjà au fait de la matière ; il a d'ailleurs le grave inconvénient d'être cher, et composé de fragmens rapprochés au hasard, et qui ont le défaut d'avoir été écrits d'abondance, et publiés sur ce premier jet, sans avoir subi la retouche dont ils avaient besoin. Cet ouvrage est donc absolument impropre, soit à faire naître le goût de la physiognomonie, soit à servir à son enseignement, ou à la propager dans toutes les classes de lecteurs ; il renferme d'ailleurs beaucoup de dissertations oiseuses, des redites et des longueurs fatigantes ; et presque toujours le texte est tellement énigmatique, qu'il est souvent difficile de saisir clairement ce qu'a voulu dire l'auteur.

En multipliant les vignettes avec une sorte de profusion, Lavater a bien plutôt fait un ouvrage de luxe qu'un ouvrage populaire, une sorte de manuel de la

---

(1) L'édition allemande des Essais Physiognomoniques de Lavater, en 4 volumes in-4°, parut de 1775 à 1778. Les trois premiers volumes de l'édition française, également in-4°, parurent de 1781 à 1787, et le quatrième volume ne fut publié à La Haye qu'après la mort de l'auteur, arrivée à Zurich en 1801, après quinze mois de souffrances occasionnées par les suites d'une blessure que lui fit un soldat français qui, à la reprise de Zurich, en 1799, à l'issue d'une légère discussion qu'il avait eue avec lui, lui tira un coup de fusil dont la balle le frappa dans le bas-ventre.

La première traduction, due, à ce qu'on croit, à Cailliard, a reparu de 1805 à 1809, disposée dans un nouvel ordre et augmentée par Moreau de la Sarthe, professeur et bibliothécaire de la Faculté de Médecine de Paris. Du reste, Lavater convient lui-même que ses travaux constituent moins un grand ouvrage qu'un amas de matériaux avec lesquels on pourra composer un traité régulier. C'est ce traité, que personne n'a tenté jusqu'alors de rédiger, que j'offre en ce moment au public.

physiognomonie, où la science soit exposée avec méthode et clarté. Sans doute, en offrant aux yeux ce que l'on présente en même temps à l'esprit, on augmente et on facilite singulièrement l'intelligence de ce que l'on veut enseigner. Cependant, comme il se plaint continuellement de la malhabileté de ses dessinateurs, et que, de son propre aveu, le plus grand nombre de ses dessins ne sont que des caricatures, il me semble qu'il aurait pu, sans inconvénient et sans nuire à l'intelligence de ce qu'il avait à dire, supprimer les caricatures, et ne conserver qu'un petit nombre de portraits soignés et propres à offrir les traits caractéristiques de la science. Dans ma manière de voir, quelque multipliés que soient les dessins, comme ils ne peuvent jamais l'être assez pour offrir toutes les nuances que peuvent présenter les physionomies que l'on peut rencontrer, il m'a paru beaucoup plus avantageux pour le public, puisqu'il est si difficile d'avoir des portraits parfaitement exacts, tandis que les originaux sont si nombreux dans la société ; il m'a paru plus avantageux, dis-je, de limiter les caricatures et les copies défectueuses, et de porter dans le texte une telle précision, que l'on ne puisse méconnaître parmi les individus que l'on rencontre, ceux qui offrent les particularités et les signes de telle ou telle disposition ; par ce moyen, on se forme peu à peu un coup d'œil sûr, et un petit ouvrage peut devenir le fondement d'une infinie variété d'applications. Tel est le but que je me suis efforcé d'atteindre, en soignant le texte et en renvoyant, pour les figures, aux modèles qui s'offrent dans la rue.

II.

Plan et objet de ce petit ouvrage.

Pour appeler l'intérêt du public sur la physiognomonie, qui est l'objet de ce petit ouvrage, et qui jus-

qu'alors a obtenu si peu de faveur, et former de ce genre de connaissance une véritable science, j'ai compris qu'il fallait rejeter du volumineux ouvrage de Lavater tout ce fatras d'érudition tudesque, toutes ces amplifications de rhéteur auxquelles il était sujet, et surtout ces expressions vagues ou ambiguës dans lesquelles se trouvent disséminées des observations incontestables et précieuses, mais perdues ou difficiles à extraire de la gangue qui les contient. Il fallait, non-seulement séparer de cet immense tas de sable les parties de métal qu'il renferme, mais soumettre chacune d'elles à un examen sévère, les ramener à un petit nombre de principes aussi incontestables dans leur existence que féconds dans leurs résultats; et, enfin, les disposer dans un ordre simple, naturel, lumineux et facile à suivre.

Pour atteindre ce triple but et faire de la physiognomonie une véritable science ornée de tous les agrémens qu'elle comporte sans nuire à sa clarté, je me suis efforcé de subordonner mon travail à cette marche rigoureuse qui caractérise les autres études de la nature, et à le concentrer dans un espace convenable, sans, toutefois, nuire aux développemens nécessaires pour qu'il puisse se suffire à lui-même. J'ai donc cherché dans l'organisme même les fondemens du nouvel édifice à construire. Chez Lavater, tous les préceptes sont des aperçus du sens commun ou du sentiment; aucun n'admet d'autre motif de son existence que l'impression reçue par les sens et saisie plus ou moins nettement par la conscience. Ce moyen, sans doute, peut conduire à la vérité, cela est incontestable; mais quelque exercé que soit l'observateur, quelle que soit la sensibilité, le tact et le coup d'œil dont il jouisse, les résultats demeurent isolés ou incomplets, aussi longtemps qu'ils n'ont pas été élaborés par l'intelligence et

liés entre eux par une méthode sévère. Toute vraie science est du domaine de la raison, et la physiognomonie, plus que toute autre, doit reposer sur un ensemble de faits fournis par l'observation et la nature de l'homme, et subordonnés entre eux par une critique judicieuse. Or, dans Lavater, il n'y a aucun ordre connu ; ce sont des morceaux juxta-posés et qui pourraient être arrangés tout différemment ; et, de plus, chaque fragment est un assemblage de pensées souvent obscures ou mêmes incohérentes, qui n'ont entre elles d'autre connexion que celle d'être nées simultanément dans l'esprit de l'auteur, qui, toujours entraîné par son imagination et une certaine disposition ascétique, donne à toutes ses compositions quelque chose de peu didactique et de mystérieux qui les rend parfois fantastiques et difficiles à saisir.

L'anatomie qui fait connaître les pièces dont se compose la machine humaine, la physiologie qui explique le jeu de ces pièces, et la géométrie qui, par la rectitude de ses procédés, fournit un moyen simple et sûr de faire connaître et de fixer la situation respective des parties, leur volume et leur conformation, avec toute la précision que réclame une véritable science, tels sont les trois pivots sur lesquels j'ai cherché à élever l'édifice physiognomonique, et il faut en convenir, ces trois genres de connaissances forment en effet les bases les plus solides qu'on puisse adopter, en même temps qu'elles suffisent à tous les besoins de la science. En se fondant ainsi sur les faits fournis par les deux premières et sur une méthode d'investigation avouée par la troisième, la physiognomonie acquiert évidemment une précision qu'elle n'offre point dans les écrits de Lavater, et une utilité qu'elle n'a point obtenue jusqu'alors. Ainsi rajeunie et dégagée de tout ce qui lui est étranger, elle devient un instrument précieux pour la

connaissance de l'homme moral, et un des principaux moyens que l'esprit philosophique de notre époque puisse employer dans ses recherches sur les mystérieuses opérations de l'intellect humain.

En prenant pour fondement de la physiognomonie trois sciences dont les moyens d'investigations sont incontestables, j'ai eu pour but d'éviter toute doctrine litigieuse et qui aurait pu fournir un texte à quiconque aurait voulu disputer, et, ensuite, de mettre chacun à même de faire avec plus de méthode et plus sûrement les remarques que nous suggère le désir de connaître toute personne que nous abordons pour la première fois, ainsi qu'à rendre plus vrais et plus équitables les jugemens que nous portons sur son caractère et ses aptitudes, d'après les impressions qu'ont faites sur nous ses airs et ses manières. C'est un fait incontestable, que nous jugeons tout ce qui s'offre à nous sur les apparences sous lesquelles il se présente; l'enfant même ne s'approche ou ne s'éloigne de quelqu'un qu'après l'impression qu'il en a reçue ; le chien, qui examine et flaire un étranger, et qui ensuite l'accueille ou l'aboye, n'agit pas autrement, c'est-à-dire que l'un et l'autre cèdent comme nous à un sentiment inné qui se trouve dans tout être vivant, sur lequel même repose sa conservation, et qui consiste à fuir, d'après les apparences extérieures, ce qu'il estime devoir lui être nuisible, et à s'approcher de ce qui paraît devoir lui procurer quelque bien. La physiognomonie n'est donc, sous ce point de vue, que le moyen de régulariser et de compléter des jugemens que nous portons souvent trop légèrement, ou sous l'influence de quelques préventions, et ne fait que développer et perfectionner un penchant ou une disposition que la nature elle-même a placé en nous.

Ma méthode est aussi simple dans sa théorie que sûre

dans ses applications. L'observation des faits et les conséquences qui en découlent la constituent tout entière. Les faits physiognomoniques sont de deux sortes : les uns admettent une raison anatomique ou physiologique de leur existence, et résultent évidemment d'une disposition constatée de l'économie animale ; les autres sont le résultat d'observations tendant à établir la constance avec laquelle certaines conformations, certains mouvemens, certains traits, certaines couleurs, coïncident avec certaines dispositions, sans qu'on aperçoive clairement dans l'organisation les motifs de cette coïncidence. J'ai toujours placé à côté des premiers la raison connue de leur existence ; quant aux seconds, que l'on peut rapporter aux sympathies, je n'ai admis que ceux qui m'ont paru suffisamment établis : ainsi, dans nos jugemens physiognomoniques, il y a des choses d'inspiration quelquefois vagues, souvent vraies et dont nous ne pouvons nous rendre compte, et des choses rationnelles que l'intelligence peut saisir et qui découlent de principes d'un ordre plus élevé ou qui tiennent immédiatement aux premières lois de l'organisme, dont elles dérivent comme autant de conséquences.

En rédigeant ce petit traité, j'ai eu particulièrement en vue de faire pour Lavater ce que j'ai fait pour Gall, c'est-à-dire de concentrer dans un petit espace tout ce qu'il y a d'essentiel et de vrai dans un ouvrage considérable et trop volumineux pour être appris ou consulté facilement par le commun des lecteurs ; c'est, en conséquence, travailler à la fois dans l'intérêt du public et de la science, puisqu'il n'existe en ce moment aucun ouvrage où la physiognomonie soit exposée d'une manière simple, lumineuse et méthodique, où elle soit ramenée à ce qu'elle doit être, et mise à la portée de tout le monde. J'ai tâché, en un mot, de devenir l'Euclide de cette science, tant en la dégageant de

tout ce qui ne s'applique pas immédiatement à la conduite de l'homme, qu'en n'omettant rien d'important ou même de curieux à connaître.

J'ai fait mes efforts pour établir une science que je crois utile à notre gouverne, et qui n'est dédaignée d'une foule de personnes que par l'ignorance où elles sont des choses qu'elle enseigne, et surtout par le défaut d'un ouvrage qui en expose clairement les principes. Les facilités que présente ce petit, mais très-compacte volume, sous le rapport scientifique, et la médiocrité de la somme avec laquelle on peut se le procurer, me font espérer que le public ne le verra pas paraître sans quelque intérêt. L'accueil fait au Précis de Gall, dont je me reconnais ici l'auteur, est pour moi un antécédent d'un heureux augure. Ces deux ouvrages feront désormais un tout inséparable dont les parties s'éclairent mutuellement, en même temps que chacune d'elles forme un traité méthodique et complet sur le sujet qu'elle comprend.

Toutefois je dois prévenir le lecteur d'une différence essentielle qui se trouve entre les deux ouvrages. Ainsi, on se tromperait si l'on regardait celui-ci comme un simple précis des travaux de Lavater. Sans doute, les matériaux tirés de ce vaste répertoire en forment l'essence, c'est-à-dire la partie pratique, parce que je devais au lecteur de profiter de toute l'expérience de cet homme observateur, qu'on pourrait regarder comme une spécialité physiognomonique. Mais à ce fond emprunté, j'ai dû ajouter mes propres recherches, et classer le tout dans un ordre sévère, pour arriver à la forme d'un traité didactique. Si je me suis vu souvent obligé de tourner rapidement le feuillet dans Lavater, et d'enjamber de nombreuses pages, il m'a fallu aussi remplir d'immenses lacunes, et remplacer d'oiseuses digressions par des raisonnemens scientifi-

ques. Et en effet, l'ignorance où se trouvait Lavater des sciences naturelles, lui ayant fait rejeter toute raison anatomique ou physiologique de ses aperçus, je n'ai pu me dispenser, voulant fonder une véritable théorie physiognomonique, de faire intervenir ces deux sciences, toutes les fois qu'elles pouvaient expliquer ou sanctionner les règles que j'avais à établir ; de là, l'obligation de faire connaître les principaux systèmes d'organes qui concourent efficacement à l'action de la vie, et qui ont une influence marquée dans la production des divers actes de notre volonté. Dans le Précis de Gall, j'ai donné sur le système nerveux et la vie animale, qui en dérive immédiatement, les notions nécessaires pour comprendre ce que j'avais à dire sur les fonctions du cerveau : d'après cette même méthode, j'ai résumé ici tout ce qu'il faut savoir sur chaque système d'organes, pour comprendre les effets physiognomoniques produits par les tempéramens et le jeu des divers ressorts de la machine humaine, dans l'expression des notions et des sentimens qu'elle peut éprouver. C'eût été certainement une grande imperfection dans cet ouvrage, s'il eût omis les connaissances indispensables pour concevoir le sujet dont il traite. S'il eût fallu recourir à tous propos aux ouvrages d'anatomie et de physiologie, pour avoir la raison de tel ou tel fait physiognomonique, quel est le lecteur qui aurait pu ou voulu se soumettre à ce travail? J'eusse évidemment manqué mon objet essentiel, qui est de transformer quelques règles éparses, sans liaisons, en une science féconde, rationnelle, et qui puisse, comme toutes les autres sciences naturelles, se soutenir d'elle-même. D'ailleurs, cette marche a l'avantage de faire connaître de mieux en mieux notre véritable essence, et de déraciner de plus en plus tous ces préjugés ridicules ou absurdes, qui dérivent de la vieille hypothèse que l'homme

est l'unique motif de l'existence des choses, et qui soumet tous les actes de la volonté à un principe abstrait, que nul ne peut saisir ni comprendre, et auquel, quoique toujours impuissant, nous attribuons néanmoins un empire illimité sur toutes nos déterminations ; enfin, dont le mode d'action échappe à toute expérience, et se trouve en contradiction avec tout ce que l'intelligence humaine peut concevoir.

Tel est, osons le dire (toutefois avec affliction), l'empire des vieilles habitudes sous lesquelles nous vivons, que, malgré les progrès de la raison et des lumières, une foule de préjugés plus ridicules les uns que les autres, et démentis par tout ce que l'ordre physique et l'ordre moral nous offrent d'incontestable, nous aveuglent encore, au point de nous dérober tout ce qu'ils ont d'absurde et d'inique. Mais j'insisterai plus bas sur cette particularité remarquable de notre instruction, dont le principal résultat est de nous plier à des mensonges que le sauvage repousserait avec horreur.

III.

Pureté de mes intentions et principes de modération et de philanthropie qui m'ont dirigé dans la rédaction de ce petit ouvrage.

La physiognomonie, telle que je viens de la présenter, est une science physico-rationnelle, qui procède dans ses recherches en s'appuyant sur des faits déduits de l'observation, et soumis à des discussions scientifiques et régulières. Mais, dans l'état actuel des choses, cette science et la cranoscopie perfectionnée paraissent devoir former une nouvelle route, par laquelle l'homme pourra désormais descendre en lui-même, le flambeau

de l'expérience à la main, scruter sa propre nature de beaucoup plus près qu'il ne l'a fait jusqu'alors, et remplacer tous ces vains systèmes d'une métaphysique obscure, par une théorie étroitement liée à la réalité des choses, et sévèrement conclue des actes authentiques qui découlent de l'organisme. Sous cet autre point de vue, très-philosophique, de considérer ces deux nouvelles sciences, elles deviennent un nouveau fil d'Ariane propre à nous diriger dans le labyrinthe humain, et à jeter de vives lumières sur les véritables causes de nos facultés et de nos déterminations. Je ne puis ici me dispenser de présenter quelques réflexions à mon lecteur sur ce nouveau point de vue, que j'ai eu également l'intention de comprendre dans cet ouvrage et ceux qui doivent le suivre. J'ai placé en tête de mon petit Gall (1) un discours préliminaire sur l'étude de l'homme, dans lequel j'ai fait mes efforts pour mettre en évidence les principales causes de ses déterminations, et les diverses circonstances qui peuvent les influencer ; j'ai cherché surtout à faire comprendre la nécessité de renoncer à cette vieille philosophie spéculative qui nous égare, à laquelle tant d'hommes se livrent encore, et de nous attacher à étudier l'homme physique, tel qu'il s'offre à nous, *abstraction faite de toute doctrine, de toute hypothèse et de tous préjugés*, comme le plus sûr, ou même l'unique moyen d'arriver à l'homme intellectuel et moral ; opinion qui d'ailleurs n'est pas nouvelle, et que Pythagore recommandait souvent à ses disciples. Ici, pour compléter cette théorie, je m'attacherai à prouver, chemin faisant, combien les fausses idées que nous avons de nous-mêmes nous ont été funestes, et combien il importe à notre bonheur d'abandonner toutes ces

---

(1) Expression par laquelle le Précis est désigné dans la librairie.

chimères qui nous maîtrisent et nous étouffent, et de restreindre l'étude de l'homme à ce que nos sens peuvent saisir, et que l'expérience peut confirmer. Car, comme l'a dit un notable chinois, nous pouvons mesurer, peser et décomposer la matière, et parvenir même à la découverte de ses propriétés ; mais dès que nous voulons aller au-delà de ces opérations, nous ne trouvons plus en nous qu'impuissance, et devant nous s'offre un abîme sans fond à nos regards effrayés. La folle prétention de vouloir sortir de notre sphère, et de nous élever dans un avenir indéchiffrable, a couvert la surface de la terre de ténèbres et d'erreurs, de sang et de crimes ; et de cette fausse manière de philosopher, ressortent toutes les misères et les préjugés qui nous accablent. Sous le prétexte de nous procurer des consolations, nous nous sommes créé des maux et des peines réelles ; en un mot, nous nous sommes jetés dans un océan d'incertitudes politiques et de pratiques superstitieuses, d'où découlent tous les malheurs sous lesquels ont gémi nos pères, et sous lesquels nous gémissons nous-mêmes.

Je n'entreprendrai pas, dans ce petit ouvrage, la longue énumération des calamités de toute espèce qui ont pesé à toutes les époques, et qui pèsent encore sur les peuples, ou les portions dites civilisées de l'espèce humaine. Je regarde comme un fait suffisamment constaté par l'histoire et les traditions qui nous sont parvenues des temps les plus reculés, et qui remontent à plus de trois mille ans, que, dans toutes les sociétés qui ont rempli cette longue succession de siècles, les masses ont été constamment sacrifiées à un petit nombre d'individus que l'on a prônés comme des êtres d'une nature supérieure, et qu'à toutes les époques de la civilisation, elles ont été vouées à une existence toujours précaire et souvent aggravée de circonstances plus ou moins

dégradantes ; mais je signalerai quelques-unes des fâcheuses erreurs qu'a amenées la fausse direction que nous avons suivie dans le développement de nos facultés, et les maux incalculables qui en sont résultés pour l'espèce humaine, toujours faute à l'homme d'avoir saisi sa véritable nature, et qu'ainsi, on ne peut lui répéter trop souvent la célèbre inscription du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même ; » et en effet, dès qu'il se connaitra tel qu'il est, que d'erreurs et de préjugés vont disparaitre comme d'eux-mêmes devant lui !

Il n'est donc, dans l'état actuel de civilisation où nous nous trouvons, aucun genre d'étude qui puisse avoir pour nous une aussi haute importance que celui qui a pour objet la connaissance de nous-mêmes. Connaitre mieux notre propre nature, là, se trouve réunis tous nos moyens de salut, tant pour briser les chaines honteuses sous lesquelles nous sommes courbés, que pour atteindre le nouvel avenir qui doit changer nos misères en un bien-être progressif. Et en effet, quels résultats heureux pouvons-nous retirer de toutes ces constitutions, ces chartes, et ces discussions parlementaires qui reposent sur des principes *à priori* essentiellement oppressifs, ou en contradiction avec le développement naturel de nos facultés, et la satisfaction de nos premiers besoins ? qui, en un mot, consacrent des usages iniques, et constituent les uns dans la dégradation et la misère, pour conférer aux autres des privilèges et des jouissances usurpées? Quelles espérances fonder sur tous ces gouvernemens de déception et de mauvaise foi, qui se jouent sans pudeur les uns des autres, manquent effrontément à leur mission, et dont la prétendue sollicitude a pour unique objet de comprimer l'essor des peuples et de restreindre leurs libertés? Parmi tous ces contrastes scandaleux, quelle plus horrible monstruosité,

dans une société dite *civilisée*, dans un ordre désigné sous le nom de *légal*, que ces individus, gorgés de millions, vivant dans le luxe et les plaisirs, au milieu de ces masses populeuses qui manquent de pain, et qui ont à peine quelques guenilles pour se couvrir? Quelle plus hideuse immoralité que celle de ces hommes qui, ayant renoncé aux plaisirs des sens, et fait profession d'humilité et de charité fraternelle, participent à toutes les vanités du siècle, se mêlent à toutes les intrigues, s'insinuent dans toutes les familles, pour y semer, sous le manteau d'une apparente piété, le trouble et la corruption? semblables, à plusieurs égards, à ces serpens qui, après s'être repus du sang de Laocoon, se retiraient sous le bouclier de Minerve, où ils sommeillaient en attendant une nouvelle victime. Des centaines de millions, fruits de la sueur du peuple et enlevés à ses premiers besoins, suffisent à peine à tous ces hommes impérieux et avides, qui, nouveaux Saturnes, dévorent, au mépris de toute justice et de toute raison, tous les bienfaits de la civilisation, et vivent dans l'idée pratique d'un souverain mépris pour leurs semblables, qu'ils regardent et qu'ils traitent comme une vile canaille. Le croira-t-on? des nations où les sciences et les arts ont fait des progrès utiles, chez lesquelles des monumens admirables attestent des sentimens généreux et sublimes, un goût épuré, des mœurs spirituelles et délicates, courbent encore la tête devant ces hommes arrogans et inhumains, qu'elles implorent même avec soumission pour obtenir l'allégement de leurs chaînes et l'obtention de quelques faibles libertés! elles qui, d'un mot, pourraient anéantir ces sceptres et ces mitres, dont la puissance réside dans cette longanimité qu'elles apportent à supporter un joug qui leur est fallacieusement imposé contre toute équité! Heureux donc, mille fois heureux! si ce petit ouvrage, où j'ai cherché à donner des notions plus

exactes de la nature de l'homme, peut contribuer quelque peu à marquer combien toutes ces jongleries sont opposées à notre véritable essence et à la majesté divine! Que de soucis, de maux et de crimes disparaîtront de la surface de la terre, lorsque les peuples, sortant de l'ignorance grossière où ils sont plongés, seront assez sages pour fermer l'oreille à ces cupides et fougueux précepteurs qui les ont entraînés dans un dédale inextricable de rêveries absurdes et brutales, et concevront enfin combien les principes de civilisation sous lesquels ils vivent sont erronés et peu propres à conduire au bonheur dont l'homme peut jouir dans un gouvernement motivé sur les intérêts et le bien-être des masses!

Pour montrer plus clairement encore toute l'influence qu'ont eue sur nos destinées les fausses idées que nous avons de notre propre nature, je résumerai rapidement les principales erreurs dans lesquelles cette ignorance nous a constitués et les funestes institutions sous lesquelles ces erreurs nous ont placés.

Trois idées fondamentales, nées d'un même tronc, l'ignorance de nous-mêmes, ont surtout faussé le développement intellectuel et moral de nos facultés, et retardé les véritables progrès d'une saine raison : l'une, que l'homme est l'unique motif de la création et de l'existence des choses ; l'autre, que son auteur a délégué certains individus pour nous gouverner *légitimement*; la troisième est celle conçue par certains doctrinaires, de venger la Divinité des prétendus outrages ou atteintes que peuvent lui porter les actes de l'homme. Ces trois idées, absurdes s'il en fut jamais, dont les castes supérieures se sont toujours moquées, et qu'elles ont néanmoins exploitées à leur profit, ont désolé la société sous les croyances du paganisme comme sous l'innombrable multiplicité des religions modernes et des sectes qui en sont issues. Dans tous les lieux et dans

tous les temps, elles ont produit une incalculable quantité de victimes et fomenté partout des séditions et des guerres civiles qui ont plongé les peuples dans une mer de calamités et les ont portés à des excès de barbarie qui font horreur. Avec ces idées, toutes les actions de l'homme ont pu être imputées à crime, la candeur et l'innocence ont pu être confondues avec la scélératesse la plus raffinée, et long-temps les tortures et les bûchers ont été le partage de ceux qui se seraient refusés à croire des inepties que repousse aujourd'hui le sens commun ; et tel était l'aveuglement de nos mandataires et de ces fougueux fanatiques, qui, les uns et les autres, n'étaient que d'odieux persécuteurs, qu'ils ne comprirent jamais que rien au monde ne pouvait être, plus que leur fureur, un outrage à la bonté divine !

On n'attend pas ici que j'accumule les faits qui se présentent en foule à l'appui de ces vérités sévères. Je me résume à dire que les lumières ont enfin miné ce vieil édifice de civilisation féodale et gothique, qui ne se soutient plus que par l'audace et les violences de ses partisans, que cette grande propriété, cette orgueilleuse aristocratie et cette haute église, qui ont si long-temps désolé les sociétés, s'écroulent de toutes parts et font place à des institutions favorables aux masses; que l'homme, qui, presque partout, était tombé au-dessous de sa condition primitive et n'offrait rien de cette dignité à laquelle il devait s'élever par les progrès successifs de sa raison et des sciences qu'il cultive, se relève enfin de sa chute et qu'il ne lui reste qu'à comprendre que dans cette grande régénération dont le mouvement est commencé, la prudence exige qu'il procède avec calme et retenue, qu'il rectifie insensiblement la fausse direction donnée à ses facultés et abandonne successivement les erreurs qui l'accablent et l'étouffent ; que pour fonder des institutions efficaces pour son bonheur,

il doit s'attacher à l'étude des choses naturelles, renoncer aux illusions qui l'ont égaré et chercher à mieux saisir son importance dans l'économie générale de cet univers dont il occupe une portion si minime ; qu'il doit, en un mot, se défier de sa vanité et faire ses efforts pour parvenir à une instruction large et populaire qui le conduise à ces vérités éternelles et bienfaisantes qui, loin de l'effrayer et de l'avilir par la crainte de l'ignorance, l'élèvent à l'idée d'un être raisonnable et moral, c'est-à-dire à la connaissance des droits et des devoirs que comporte la condition de fils, d'époux, de père et de citoyen, et qu'il sache que sa raison et son cœur suffisent pour le diriger dans l'accomplissement de ces devoirs honorables, et que, dès qu'il les aura remplis avec persévérance, il aura fait tout ce que la Divinité lui a imposé pour mériter, dans toute hypothèse, les récompenses attachées à la vertu ; enfin, qu'il comprenne que sa seule sagesse et sa seule volonté peuvent seules lui procurer la persévérance et l'instruction qui doivent consommer, sans retour, son émancipation, que tant d'hommes et de circonstances tendent à faire avorter, et qu'il serait dupe de sa confiance, s'il attendait ces grands bienfaits d'aucune autorité, ni d'aucune puissance sociale actuellement existante; c'est du moins ce que l'on peut conclure des événemens écoulés depuis cinq ou six mille ans.

Je sens qu'un langage aussi nouveau et des vérités aussi hardies doivent paraître bien étranges à certaines classes d'hommes, attendu l'énorme tort qu'elles ont d'être opposées à leurs intérêts. Mais qu'ils y prennent garde, le moment est venu où ces vérités vont jaillir de toutes les bouches ; et si ces esprits, qui s'effarouchent si promptement et avec aigreur, faisant abnégation de leur égoïsme et de leurs préjugés, voulaient parcourir avec moins de passions ce petit ouvrage qu'ils

repoussent avec mépris ou indignation, peut-être trouveraient-ils qu'il n'est ni aussi odieux, ni aussi absurde qu'ils le pensaient d'abord. Quant aux hommes dont l'âme est moins irritable, je les conjure de me croire étranger à tout esprit de système ou de coterie. Le seul désir d'éveiller leur attention sur les erreurs qui nous accablent et nous retiennent dans une honteuse servitude, a été le principal sentiment qui m'a dirigé dans cet opuscule. Je crois, en conscience, qu'il y a pour l'homme une condition meilleure que celle qui lui a été imposée jusqu'alors, mais qu'une connaissance plus exacte de lui-même et l'anéantissement complet de ces astucieuses doctrines qui l'ont éloigné de sa nature physique, sont des conditions de rigueur pour l'atteindre. Quarante-cinq siècles d'expériences n'ont-ils pas démontré la futilité mensongère de ces doctrines et leur impuissance à établir le bonheur de l'homme sur une prospérité progressive et durable? Cette perpétuelle vicissitude avec laquelle les nations s'anéantissent et se succèdent depuis les temps les plus reculés, est-elle donc un effet inévitable que l'on doive attribuer plutôt à la nature de l'homme qu'à l'injustice et à l'incohérence des obligations auxquelles on a voulu le soumettre? Ramener l'homme à son essence et à sa véritable destination sur ce globe, lui faire connaître sa vraie nature morale et lui fournir des moyens d'une juste appréciation de ses semblables, tels sont les objets que j'ai eus en vue dans cet ouvrage. Je ne doute pas qu'il n'existe des hommes qui sympathiseront avec la philanthropie de mes vues ; quant à ceux que des préventions ou des passions aveuglent, je leur répondrai que jamais personne n'a fait un crime à Lavater d'avoir écrit sur la physionomie, et leur donnerai le conseil d'abandonner ce livre à son destin.

IV.

Aperçu des causes qui ont jusqu'alors arrêté les progrès de la vraie science de l'homme, et qui, conséquemment, ont faussé et retardé le perfectionnement de nos institutions. — Esprit de cet ouvrage.

C'est un fait constaté, que les moralistes qui ont voulu soumettre l'homme à une doctrine toute faite, immuable ou révélée, ont de tout temps proscrit toutes recherches sur l'organisme humain ; de sorte que la véritable connaissance de l'homme, celle fondée sur l'expérience et l'observation, date à peine d'un siècle ou d'un siècle et demi, et se trouve encore sous le poids des incertitudes et des erreurs qui accompagnent nécessairement l'enfance d'une science quelconque. Les rêveries de Platon, d'Aristote et de Descartes, sur la nature de l'homme, sont encore les fondemens d'après lesquels les métaphysiciens ou idéologistes actuels expliquent les facultés qui constituent l'entendement humain, et chaque jour nous voyons des hommes se faire une réputation de savans, en reproduisant toutes ces vieilles friperies cent fois rapetassées. Bien plus, tout ce fatras scolastique n'est-il pas le passeport obligé pour celui qui, s'engageant dans cette route avec quelques vues nouvelles, veut éviter l'horrible reproche de matérialiste ? J'espère montrer jusqu'à l'évidence combien sont erronées toutes ces théories nées d'une pareille manière de philosopher ; combien tous ces systèmes anciens ou modernes, fondés sur les sens et les sensations, la volonté et le libre arbitre, sont éloignés de la réalité des choses constatées par des expériences incontestables, et que l'ignorance ou d'aveugles préventions peuvent seules persévérer dans de pareils

erremens. De mauvais prêtres, disait Bacon, ont de tout temps dénoncé aux nations les vrais philosophes sous le nom d'impies, et se sont efforcés de substituer au flambeau de la véritable philosophie leur lanterne sourde, qui n'éclaire qu'eux et leurs complices, et laisse tous les autres hommes dans les ténèbres. Ils ont mêlé à des vérités saintes et incompréhensibles les arguties d'une vaine théologie, et ont voulu faire de la contentieuse doctrine d'Aristote autant d'articles de foi, et assujétir la philosophie naturelle au langage sophistique et mystérieux d'une scolastique captieuse. La mauvaise foi et le charlatanisme des gouvernans, ajoute-t-il ailleurs, en partie fripons et en partie dupes de leurs propres artifices ; le défaut d'encouragemens et de récompenses distribués avec équité et discernement ; le zèle insidieux de certains hommes, affectant d'être convaincus qu'on ne peut rien faire de mieux, que tout est dit, que toutes les découvertes utiles sont faites ; enfin, une excessive déférence pour l'antiquité, ses erreurs, ses rêveries, ses oracles, ses prophètes, ses guérisons miraculeuses, etc....; telles sont les causes essentielles qui ont si long-temps retardé les progrès des connaissances utiles et spécialement la vraie théorie de l'homme.

Un second obstacle qui s'est opposé aux progrès de la science de l'homme, non moins efficacement que le premier, réside dans les moyens d'investigations qu'avaient entre leurs mains les savans qui s'occupaient de physique humaine. Toutes les muses sont sœurs, disaient les anciens ; mais que signifie cette consanguinité? sinon que dans le grand ensemble de l'édifice scientifique, tous les arts ne se perfectionnent que par les secours qu'ils se prêtent mutuellement? Le perfectionnement de l'astronomie, par exemple, ne date-t-il pas en effet de l'époque où l'on a mis dans la construc-

tion des instrumens qu'elle emploie une précision extraordinaire, et que l'analyse a fourni des moyens de lier, dans des formules sévères, les diverses circonstances des mouvemens célestes? La navigation, à son tour, ne s'est-elle pas enhardie à mesure que les progrès de l'astronomie et de la mécanique lui ont fourni de nouveaux moyens de vaincre les périls qu'elle avait à braver? De même, la science de l'homme n'a pu s'acheminer vers la perfection qu'à mesure que l'anatomie comparée s'est enrichie de nouveaux faits, et qu'elle a pu employer des instrumens plus parfaits dans ses recherches. Le microscope et les progrès de la chimie ne semblent-ils pas devoir être la source des améliorations vers lesquelles parait marcher la physiologie? et n'est-ce pas de cette science, bien plus que de cette vaine et fastidieuse psychologie, que nous devons attendre de nouvelles lumières sur les mystérieuses fonctions de la machine humaine?

Oui, c'est ma conviction que l'homme ne se relèvera de la dégradation et de la servitude où il est tombé, qu'à mesure que sa raison se débarrassera des langes honteux dans lesquels on l'a insidieusement emmailloté et qu'il aura secoué le joug de tous ces dogmes philosophiques, théologiques, politiques et diplomatiques qu'on lui impose dès son enfance avec une emphase et une sollicitude si perfides! C'est ma conviction que l'homme ne s'élèvera à des sentimens dignes de lui et de son auteur, qu'à mesure qu'il approfondira sa propre nature, et refoulera dans le néant, d'où elles sont sorties, toutes ces rêveries qu'enfantèrent l'ignorance, les siècles de barbarie, le délire et la fureur des disputes; alors seulement il concevra mieux sa véritable condition sur ce globe, ses rapports avec la Divinité, aura plus de respect pour elle et de sympathie pour ses semblables. Le véritable savant, c'est-à-dire celui qui a

secoué le joug de tous ces préjugés, n'est-il pas à la fois le plus religieux, le plus tolérant, et le plus bienveillant des hommes? J'ai donc abandonné, dans cet ouvrage, toute cette métaphysique obscure par laquelle on a prétendu tout expliquer, et à laquelle on a voulu tout soumettre, pour revenir aux effets saisissables que nous présente l'homme physique, et faire rentrer sous les lois physico-mathématiques qui régissent l'univers, l'existence de cet être qu'on a tant abusé, trompé et tourmenté de toutes les manières, pour lui faire croire que son bonheur n'est point de jouir corporellement dans ce monde où il se trouve placé, mais dans les idéalités d'un avenir qu'il ne connaît pas, et sur lequel il n'a aucune donnée précise. J'ai osé quitter le chemin battu de l'ancienne philosophie, et abandonner le jargon de l'école et de la métaphysique, pour suivre pied à pied les développemens de divers genres que présente l'homme naturel et social; bien résolu d'accueillir, quelles qu'elles soient, les vérités que cette nouvelle marche pourrait me faire rencontrer. J'ai pensé, contre l'opinion encore dominante, mais d'après les hommes les moins suspects et les plus judicieusement instruits, qu'il y avait des rapports nécessaires entre la nature, la forme, la composition chimique, le tissu de nos organes, et nos actes les plus *intellectualisés*, ou que nous regardons comme les plus élevés dans l'échelle intellectuelle et morale des organismes. Une certaine catégorie d'individus se sont plu à voir dans l'homme quelque chose d'une nature mystérieuse surnaturelle, mais cette manière de voir est-elle autre chose qu'une affaire d'opinion, qui doit disparaître devant l'expérience? Quelle raison positive a-t-on jamais donnée de toutes ces entéléchies psychologiques dont Platon est le principal auteur? N'est-il pas manifeste aujourd'hui que l'homme n'est pas plus un mystère surnaturel que tout

le reste de la nature? D'ailleurs, il est utile d'offrir de nouvelles explications sur des faits mal expliqués. Les discussions qu'elles engagent ne peuvent que modifier utilement le système des idées reçues, et servir aux progrès de la science.

Je me suis donc efforcé, autant que le permet l'état actuel de la physique et de la chimie animale, de rapporter tous les phénomènes de la vie, et la vie elle-même, aux propriétés connues de la matière. Je suis convaincu que tous ces principes et toutes ces forces, tels que l'âme irrationnelle de Platon, l'âme sensitive d'Aristote, l'âme agissante de Stahl, l'archée de Vanhelmont, le principe vital de Barthez..., dont ces métaphysiciens et ces médecins ont voulu faire des êtres particuliers, ne sont que des fictions plus ou moins éloignées de la vérité. Toutes ces hypothèses me paraissent avoir en effet le défaut de celles des premiers philosophes, qui, peu au fait de la nature, multipliaient à outrance les causes secondaires, et créaient des êtres métaphysiques pour expliquer ce que leurs sens ne pouvaient saisir. Sans doute, la vie est un phénomène très-compliqué, d'une nature transcendante et supérieure aux lois ordinaires de la physique; mais je crois qu'elle n'a été si indéchiffrable jusqu'alors, que parce qu'on l'a enveloppée des mystères d'une psycologie entortillée et mensongère. Débarrassez ce phénomène de toute cette métaphysique scolastique et théologique qui l'obscurcissait, c'est à dire faites-le rentrer sous les lois de l'économie générale des êtres organisés, et je pense que bientôt le voile si épais qui le couvre encore se changera en une gaze légère et transparente. Depuis moins de vingt-cinq ans qu'on s'est essentiellement attaché aux faits, toutes les fonctions animales, surtout celles du système nerveux, se sont singulièrement éclaircies; les progrès récens de la chimie ani-

male promettent de nouveaux éclaircissemens sur une foule de faits jusqu'alors inexpliqués ; et la physique organique, en poursuivant ses recherches sur les effets du fluide *électro-galvanique* et *électro-magnétique*, qui paraissent deux modes bien constatés d'un même agent très-actif dans la nature, semble devoir nous mettre sur la voie d'une nouvelle série de faits très-mystérieux.

Si j'ai bien compris une multitude d'observations faites avec soin, la vie, et toutes les circonstances qui la constituent, seraient des choses beaucoup plus naturelles qu'on ne se l'est imaginé jusqu'alors. Effectivement, qu'est-elle chez les animaux? sinon un mouvement intestin produit par l'action chimique et capillaire qu'exercent mutuellement les uns sur les autres les solides, les liquides et les fluides dont ils sont composés? Leurs dispositions, leurs penchans, leurs aptitudes, leurs instincts, leurs pensées même, sont-elles des conséquences moins naturelles de l'organisme que les autres produits qui en découlent ? Leur cerveau ne produit-il pas des idées, leur estomac des sucs gastriques, leur foie de la bile.... par une même cause, l'action de la vie, différemment modifiée ? N'est-il pas évident que chaque organe a une spécialité à remplir, et que les tissus dont il est formé sont disposés de la manière la plus favorable pour accomplir cette spécialité? N'est-ce pas là une des propriétés générales des organismes, et vouloir transformer ces propriétés physiologiques en des êtres métaphysiques, n'est-ce pas se perdre de gaîté de cœur dans un labyrinthe inextricable ? Toutes les qualités que nous offrent les corps ne sont-elles pas le résultat de quelques combinaisons entre les principes chimiques dont ils sont composés? et la plupart de ces qualités sont-elles moins incompréhensibles et moins métaphysiques que cet ordre d'ac-

tions que nous avons nommées intellectuelles? Que l'on y réfléchisse bien, et que ceux qui ont mieux compris comment le cerveau produit des pensées moyennant une âme que sans âme, s'expliquent clairement sur le fait ; que ceux qui voient moins de mystères dans la nutrition, les sécrétions..., que dans la formation des idées, la mémoire, etc., nous apprennent enfin quelque chose sur ces fonctions.

Au reste, on se tromperait si l'on pensait que je repousse les explications d'une saine psychologie. L'homme est encore un terrain à défricher ouvert à tout le monde : si quelqu'un prétend au contraire que le sujet est épuisé, ou tellement expliqué qu'il ne laisse plus rien à désirer, qu'il se montre, et nous communique sa science ; personne n'est plus disposé à l'accueillir que moi. Sans doute, on ne doit pas chercher à expliquer les actions de la vie par une grossière mécanique, mais est-il plus vrai et plus sage de les soumettre à des causes d'une telle subtilité, qu'elles échappent à nos moyens de compréhension? Il me semble que l'analogie et la raison exigent qu'on explique la vie dans l'homme par les mêmes principes qui la produisent dans les animaux dont il diffère le moins. Permis d'ailleurs à quiconque de suivre les impulsions de sa conscience, dans les objets de sentimens sur lesquels l'expérience n'a point de pouvoir, et qui se trouvent conséquemment en dehors du domaine de la physique naturelle dont je m'occupe ici.

Puisse ce petit ouvrage, écrit avec des intentions pures et philanthropiques, porter l'homme à réfléchir sur lui-même, et à mieux connaître ses semblables et la vanité des choses qu'on lui impose avec une sollicitude si fallacieuse ! Puisse-t-il contribuer à lui apprendre à faire un plus juste emploi de ses sens, de ses facultés et de son intelligence, dont il n'a pas encore les

premières notions, et lui faire comprendre la nécessité, pour lui-même et pour la société, de faire un usage sobre et modéré de son estomac et de ses autres organes sensuels! Puisse-t-il enfin lui faire connaître que le premier pas vers la sagesse et le bonheur est une instruction solide, qui l'éclaire sur les choses naturelles et sur les relations avec la Divinité, et lui apprenne combien les obligations auxquelles il est soumis sont défectueuses, iniques, opposées à son essence et à sa destination sur ce globe!

Nota. Je n'ai pas eu l'avantage de connaître Lavater comme j'ai connu le docteur Gall; mais me trouvant à Zurich peu de temps après sa mort, j'ai eu occasion de vérifier sur les lieux la plupart des anecdotes que ses amis ont consignées dans les notices qu'ils ont publiées sur sa vie. Celles que j'ai rapportées plus haut me paraissent mériter du public autant de confiance qu'elles doivent lui inspirer d'intérêt pour un homme que ses historiens ont, avec quelque raison, comparé à Fénélon pour la douceur de son âme et de ses mœurs, et à Diderot pour son imagination et sa vive sensibilité.

PHYSIOGNOMONIE.

PREMIÈRE PARTIE.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA PHYSIOGNOMONIE.

I.

Objet de la Physiognomonie. — Son origine. — Son importance. — Son utilité. — Ses fondemens. — Ses limites. — Ses abus — Qualités du physiognomoniste. — Ses connaissances variées — Probabilités et certitudes de ses jugements.

La science dont je vais traiter ici. prise dans le sens donné par l'étymologie du mot *physiognomonie*, par lequel elle est désignée, a pour objet d'arriver à la connaissance de ce qui se passe à l'intérieur de l'homme par l'observation, non-seulement des traits du visage, tels que le front, le nez, les yeux, la bouche, le menton...., mais encore par celle de toutes les autres parties du corps, comme aussi de la voix, les mouvemens, les mains, les attitudes et autres affections visibles quelconques extérieures. Et, en effet, physiognomonie vient de φυσεος nature, et de γνομων indication, c'est-à-dire indication de la nature de l'homme.

En rapprochant les longues digressions de l'auteur

que je résume, on trouve qu'il entendait par physiognomonie le talent de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur, ou la science qui enseigne à connaître ou deviner par l'examen de la surface visible, ce qu'elle embrasse d'invisible, ou encore les rapports qu'a la matière animée et évidente avec le principe impénétrable qui l'anime.

Suivant ces diverses expressions, ramenées à des termes plus précis, la physiognomonie sera l'art de pénétrer les dispositions des hommes, leurs penchans, leurs goûts, leurs aptitudes, leur genre d'esprit, son degré de culture et de maturité, par l'observation de leur constitution, de leurs habitudes extérieures, et principalement par l'examen des formes de la tête, de sa capacité, par les traits de la physionomie et la conformation de toutes les autres parties dont il est composé.

L'origine de cet art date des temps les plus reculés. Les Grecs l'ont connu, et plusieurs d'entre eux, spécialement Aristote, en ont traité savamment. Cicéron, dans ses *Offices*, en parle aussi de manière à ne laisser aucun doute sur la haute idée qu'en avaient de son temps les Romains. « De même, dit-il, qu'un musicien, qui a du tact et de l'oreille, sent d'abord si les cordes d'un instrument sont tant soit peu discordantes, de même aussi, celui qui a l'œil exercé et qui voit dans la conduite des autres le fort et le faible, tire de grandes conséquences des plus petites choses. Il fait des remarques sur les rides et la sérénité du front, sur la tristesse et la gaîté du visage, la façon de parler, de rire et de hausser ou baisser la voix, ainsi que sur toute autre chose semblable, et juge par elles de tout ce qu'il y a d'irrégulier dans tous les mouvemens et en quoi ils s'éloignent de la nature et du devoir. »

L'importance de la physiognomonie repose sur un

besoin pressant de la nature humaine, celui que nous avons de connaître à son premier aspect ce que nous pouvons craindre ou espérer de tout objet qui s'offre à nous, et spécialement de l'homme. C'est ce sentiment lié à notre conservation, qui nous a conduit à observer les traits, les habitudes et la démarche surtout des personnes avec lesquelles nous avons des relations ; à épier leurs mouvemens d'abandon, les impressions impétueuses et les passions qui peuvent se manifester en elles, afin de connaître leur *caractère* et *la loyauté* de leur esprit. C'est surtout dans l'état de société que le besoin de cette étude se fait sentir, parce qu'alors une foule de circonstances ayant pour résultat d'entraîner l'homme à des actions qui s'accordent peu avec les préceptes d'une morale sévère, la plupart ont un intérêt direct à dissimuler tout ce qui serait assez grave dans leur conduite pour altérer la confiance dont ils ont besoin pour affermir leur fortune et leur réputation.

Malgré l'imperfection actuelle où se trouve encore la physiognomonie, son *utilité* ne peut être contestée. Tous les reproches que l'on peut élever contre elle, ne sont autres que ceux qu'on peut alléguer contre toutes les sciences que nous cultivons ; tous se réduisent au peu de certitude et aux exceptions que présentent la plupart de ses préceptes. Travaillons à les rendre plus précis, plus faciles et plus sûrs dans leur application, et la physiognomonie deviendra la plus utile de nos connaissances. Quoi, en effet, de plus précieux pour nous, que de pouvoir découvrir sur le visage de quelqu'un quelles sont les dispositions où il se trouve à notre égard, et le degré de foi que nous pouvons accorder à ses paroles ? Je n'ai omis ni soins, ni efforts pour approcher de ce but. Je me suis surtout appliqué à débarrasser la physiognomonie de toutes ces règles oiseuses, vagues ou mystérieuses, dont l'avaient sur-

charge des esprits peu sévères dans leur critique et dans leur science, et plus propres à jeter sur elle le blâme et le ridicule qu'à lui procurer la lucidité et la certitude qui commandent la confiance et l'emploi.

D'ailleurs l'histoire témoigne que de tous temps la physiognomonie a été cultivée par des hommes sages et circonspects, qui en ont fait leur profit et qui, en conséquence, l'ont regardée comme une science des plus utiles à l'homme. Avicenne, chez les anciens, avait compris toute son importance, et La Chambre, chez les modernes, en a fait d'heureuses applications sous Louis XIII, malgré son aveugle crédulité pour l'astrologie. A peu près superflues à l'égard des animaux et de l'homme sauvage, qui ne vivant point dans de véritables sociétés morales et régulières, ne peuvent rien faire, comme dit Rousseau, qui soit moralement mal, et qui les entraîne à dissimuler leurs goûts, leurs penchans, leurs désirs, ni leurs aptitudes, il est clair que les connaissances que fournit l'histoire naturelle suffisent, puisqu'il y a alors très-peu de différence dans le caractère des individus de chaque espèce. Mais il en est bien autrement à l'égard de l'homme qui pense, réfléchit, convoite, et auquel la société impose des devoirs souvent opposés à ses goûts, à ses désirs, et à ses intérêts. C'est alors qu'il importe pour nous de savoir apprécier le degré de confiance que nous pouvons accorder à ceux avec lesquels nous vivons, ce que nous avons à espérer ou à craindre dans nos relations avec eux, les choses que nous pouvons sûrement déposer dans leur cœur, ou que nous devons leur taire. Connaître leurs dispositions à obliger ou à nuire, avoir la mesure de leur probité ou de leur perfidie, peser, mesurer et calculer les bonnes et les mauvaises qualités qu'ils peuvent avoir, faire le décompte des unes et des autres, régler l'estime ou le mépris qu'ils méritent, sont autant de problèmes que la phy-

siognomonie aide beaucoup à résoudre, et dont la solution seulement approximative, peut nous soustraire à bien des événemens fâcheux, et nous épargner bien des revers et des chagrins.

Au reste, la physiognomonie, même telle qu'elle est aujourd'hui, est-elle réellement plus défectueuse que plusieurs connaissances que nous prisons néanmoins beaucoup? ses préceptes sont-ils bien réellement moins exacts et offrent-ils plus d'exceptions que ceux de la grammaire, par exemple, enseignée dans toutes nos écoles? Est-il réellement moins utile pour nous de savoir apprécier nos semblables, que de pouvoir converser avec eux, et ne peut-on le faire, dans l'état actuel de la physiognomonie, avec la même précision que nous mettons dans la plupart de nos conversations? L'ambiguité et les malentendus du langage physiognomonique sont-ils réellement plus nombreux que ceux du langage ordinaire? La physiognomonie tombe-t-elle dans plus de contradictions que la logique, la rhétorique, la morale, la philosophie, la physiologie, la médecine? C'est ce que nous examinerons plus bas.

La physiognomonie tient aux points les plus épineux et les plus délicats de la science de l'homme ; elle repose essentiellement sur une opinion généralement reçue et même en partie démontrée aujourd'hui : savoir, les rapports mutuels du physique et du moral de l'homme. Ces rapports, révoqués par une doctrine qui, essentiellement formée d'abstractions, repoussait toute influence de l'organisme dans les actes de l'homme, ont été rétablis de nos jours sur des faits si évidens et si nombreux, qu'il n'y a plus que les hommes aveuglés des préjugés les plus grossiers qui persistent à les méconnaître ; d'ailleurs, ils se trouvent signalés dans la plupart des écrits qui nous sont parvenus des temps les plus reculés ; et, comme je l'ai déjà remarqué, ils sont

contemporains des premières observations de l'homme sur ses semblables. Homère, entre autres, ne parle jamais de ses héros sans nous les dépeindre au physique comme au moral ; la colère d'Achille correspond à des yeux étincelans, des traits mâles et vigoureux.....; la magnanimité d'Hector coïncide avec un air grave, un corps bien proportionné, des attitudes nobles et fières..; les difformités corporelles de l'insolent Thersite sont en harmonie avec ses bouffonneries ; aucun frein ne l'arrête dans ses discours téméraires et indécens contre les rois, satisfait d'exciter, à quelque prix que ce soit, les rires de la multitude : « Ce guerrier, dit Homère, le plus difforme qui soit venu devant Ilion, attaque Agamemnon d'une voix criarde ; sa bouche hideuse profère des paroles outrageantes ; louche et boiteux, ses épaules recourbées se rencontrent sur sa poitrine, et sa tête, qui se termine en pointe, est à peine couverte de quelques cheveux épars. » La plupart des historiens de cette époque ont imité Homère, et ne parlent point du moral d'un personnage sans faire connaître le physique qui lui correspond.

Mais les fondemens de la physiognomonie reposent sur des bases plus solides que des opinions de poètes ou d'historiens. Des faits d'anatomie et de physiologie spéciale ou générale et comparée, des observations incontestables de pathologie, confirment l'influence efficace de l'organisation et de ses modifications sur les actes dont nous sommes capables, et que nous rapportons, par habitude, à un principe qui nous est peu connu. On trouvera en son lieu tout ce que le physiognomoniste doit connaître de ces faits. Ici, je me bornerai à signaler les principales circonstances que présente le phénomène de la vie à tout homme qui voudra se donner la peine de l'observer dans les êtres qui en jouissent autour de lui ; bientôt, je pense, il sera convaincu que tout

animal vivant est continuellement sous l'influence de quelque affection qui le domine, et dont la cause est en lui ou hors de lui ; enfin, que son existence n'est autre chose, pour nous, que la manifestation extérieure de ces affections qui se succèdent en lui, dont les unes, telles que la faim, la soif, certains besoins, certains penchans, certains désirs, certaines aptitudes, sont déterminées par l'action des organes dont il est composé, et dont les autres reconnaissent, pour premières causes, les impressions faites sur les sens par les objets externes et les sentimens qui en découlent.

C'est en vertu de cette loi générale de l'organisme, que nous-mêmes, nous passons successivement d'une affection à une autre ; par exemple, du calme à l'agitation, de la gaîté à la tristesse, de l'amitié à la haine, de la crainte à l'espérance, du plaisir à la douleur, ou de la santé à la maladie ; c'est-à-dire que nous sommes continuellement entraînés d'une manière d'être à une autre. Or, je ne pense pas qu'il prenne envie à personne de soutenir que toutes ces diverses modifications intérieures de notre existence *n'ont qu'une seule et unique expression*, ou se manifestent toutes de la même manière.

Je regarde donc comme admis en principe, *que le calme intérieur de l'âme ou de l'esprit est manifesté autrement que l'agitation ; que la gaîté s'exprime autrement que la tristesse et que l'impression de la douleur est rendue autrement que celle du plaisir...., et qu'il en est de même de toute autre affection intérieure.*

Mais ici se présente la question de savoir si chaque affection de notre âme, la gaîté, par exemple, est constamment rendue par les mêmes traits, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes accens ? si la tristesse a aussi ses traits, ses mouvemens, ses gestes,

ses accens? en un mot, si elle a une expression constamment la même dans tous les êtres qui peuvent l'éprouver; si, en un mot, elle est en proportion avec les divers degrés d'intensité qu'elle peut admettre; et comme je ne pense pas non plus que personne puisse élever quelques doutes ou quelques contestations, j'admets comme second principe de la physiognomonie, *que chaque affection de notre âme, chaque acte de notre intelligence, est constamment rendu manifeste à l'extérieur par les mêmes parties ou les mêmes mouvemens de notre corps, et spécialement par les traits de notre figure, qui devient ainsi le tableau animé et mouvant de ce qui se passe dans notre cœur et dans notre esprit.*

Toutefois, il y a une restriction à établir pour identifier complétement cette règle avec le fait observé. Ainsi, quoiqu'en général la colère, par exemple, se manifeste à peu près par les mêmes symptômes chez tous les animaux, son expression éprouve, d'une espèce à une autre, des modifications plus ou moins considérables, de sorte que l'homme, le singe, le chien, le taureau.... la présentent chacun avec des attributs particuliers qui, sans rendre méconnaissable l'expression générale, l'offrent avec des modifications plus ou moins profondes, d'où il suit *qu'il y a une physiognomonie particulière pour chaque espèce*, et qu'on ne peut rigoureusement conclure d'une espèce à une autre, comme l'ont fait Aristote, Porta et plusieurs autres.

Mais il est encore d'autres circonstances modificatives du principe que je viens d'établir, suffisamment importantes pour être admises au rang des axiomes fondamentaux sur lesquels doit reposer la sévérité de la science que je cherche à fonder. Non seulement l'expression d'un même sentiment éprouve, d'une espèce

à une autre, des modifications générales pour l'espèce, lesquelles reposent essentiellement sur l'*animalité* de l'espèce et sur la forme des parties qui concourent à l'expression; mais cette expression *est encore puissamment modifiée par la constitution* (le tempérament) *de chaque individualité, c'est-à-dire par l'élasticité ou la rigidité de la fibre vivante dont se trouve composés les organes, et surtout par le jeu et la flexibilité dont jouissent les muscles, les vaisseaux et les nerfs qui forment les parties molles du visage.* Tel est le troisième axiome de la physiognomonie.

Cette circonstance paraît tenir à une loi générale de *l'animalité* d'après laquelle l'énergie vitale et la sensibilité nerveuse ne se trouvent pas au même degré, non-seulement dans les animaux de diverses classes ou d'une même classe, *mais qu'elles varient, même considérablement, dans les divers individus d'une même espèce, d'où il suit que les mêmes objets ou les mêmes impressions sont loin de produire des sentimens identiques* chez tous les individus humains, par exemple.

C'est encore de cette loi que découle cet autre principe, que toutes les physionomies, ni les divers traits d'une physionomie, ne sont pas également mobiles, ce qui rend telle physionomie plus apte à recevoir telle impression, et tel trait, à participer à tel sentiment qu'à tel autre. D'où suit cette autre règle secondaire: *que les divers traits du visage ne concourent pas également, ni de la même manière, à l'expression de nos passions;* que le front, par exemple, domine dans l'expression de tel sentiment, le nez dans une autre, les sourcils dans une troisième, les yeux ou la bouche dans une quatrième...; et que chaque partie non-seulement du visage, mais de tout notre corps, a une importance marquée dans la manifestation de chaque sentiment.

Toutes ces différences d'action dans les diverses

parties dont nous sommes composés, tiennent évidemment, comme je viens de le dire, à la structure, à l'élasticité et à la contractilité des fibres, ainsi qu'aux différentes proportions dans lesquelles les fluides dont elles sont abreuvées sont combinés entre eux et avec les solides dont elles sont formées. Plus bas, nous ferons nos efforts pour jeter quelque clarté sur ce sujet encore si obscur, et pour le ramener à une théorie plus simple et plus vraie que celle qu'on a donnée jusqu'à présent.

Enfin, quoique chaque affection intérieure, psychologique ou corporelle, ait une expression constante et qui lui est propre, cette expression, déjà modifiée par l'idiosyncrasie, le tempérament ou la manière d'être de l'individu, *est encore susceptible d'un certain perfectionnement progressif, par lequel elle acquiert plus ou moins de correction, de gravité, de délicatesse, d'élégance ou de gracieux, selon que l'individu qui la présente a reçu une éducation plus soignée, et que les circonstances et la société dans laquelle il a vécu étaient de nature à donner à ses manières des formes plus civilisées*. Cette règle, que l'observation et le bon sens confirment, prévient beaucoup de difficultés et plusieurs objections contre la physiognomonie. On s'explique par elle la simple rusticité des gens de la campagne, l'âpreté de certains peuples, l'air provincial des anciens seigneurs de village, la franche rudesse des marins, l'air gauche et peu façonné de certains savans de cabinet, les manières gracieuses et mensongères des courtisans....

Je compléterai ces règles fondamentales par une dernière réflexion : *que l'habitude de retomber souvent sur certaines pensées, ou dans les excès d'une même passion, ou d'être dominé par certains sentimens ou certaines affections de l'âme, finit par imprimer à la*

physionomie, ou même à tout le corps, une certaine manière d'être dont il est difficile ou impossible de se défendre; c'est ainsi que de profonds chagrins, des infirmités, des douleurs chroniques, des rechutes fréquentes dans certains vices, communiquent au caractère quelque chose de particulier, altèrent les mœurs naturelles et établissent en quelque sorte dans l'individu une nouvelle manière d'être, comparativement à ce qu'il était auparavant. C'est un fait remarqué par tous les observateurs, que l'esclavage, la misère et certaines professions dégradent les traits du visage et communiquent à l'expression physiognomonique quelque chose d'affligeant; au lieu que dans les habitudes d'une sage liberté, de l'aisance et des professions libérales, l'expression de la figure s'anime et s'ennoblit en même temps que le cœur s'épanouit et que l'âme s'élève.

De ces principes généraux découlent quelques conséquences qui ne peuvent être placées nulle part mieux qu'ici. Par exemple, cette coïncidence constante entre certaines formes, certaines structures, certains mouvemens, certaines couleurs.... avec certaines dispositions industrielles, pathologiques, intellectuelles ou morales, n'est autre chose que la traduction de ce précepte généralement admis aujourd'hui : *que toute ressemblance physique, intérieure ou extérieure, entraîne des conformités de mœurs et d'habitudes morales dans le caractère des individus qui les présentent, et amène des dispositions et des aptitudes identiques également constantes et faciles à vérifier*. Et en effet, l'histoire naturelle ne nous offre-t-elle pas des groupes multipliés de ces identités physiques et morales? Partout où l'on retrouve le corps musclé et trapu de l'aigle, son bec crochu, ses serres atroces, ne retrouve-t-on pas aussi la même rapacité et les mêmes dispositions à dé-

chirer une proie? La colombe, au contraire, dont le corps, le bec, le cou et tous les mouvemens annoncent une douce innocence, n'est-elle pas le type de tous les animaux paisibles, frugivores et aimans comme elle? N'est-il pas d'expérience journalière, que les femmes dont la manière de sentir, de voir et d'agir se rapproche le plus de celle de l'homme, offrent dans leur organisation des ressemblances frappantes avec la constitution masculine, tandis que les hommes efféminés ont toutes les habitudes corporelles des femmes chez lesquelles le sexe est le plus prononcé? Mais je reviendrai plus loin sur ces similitudes; et pour terminer cet article, j'observerai qu'on trouvera aussi, en son lieu, la preuve de ce que j'ai avancé tout à l'heure, que le visage est le miroir de l'âme.

L'objet et les fondemens de la physiognomonie étant ainsi établis avec précision, ses limites deviennent faciles à déterminer. Ainsi, la physiognomonie s'occupe essentiellement de l'homme en santé, sans rejeter toutefois la connaissance des signes qui présagent la maladie. Elle se borne en général à ce qui tient au caractère, à l'humeur, à la tournure et aux formes de l'esprit; elle s'applique à saisir les dispositions ou la tendance à s'abandonner à tel ou tel sentiment, ainsi qu'à tel penchant ou telle passion, et enfin à reconnaître les aptitudes spéciales que peut présenter un individu donné. Les rapports de ces diverses affections avec le tempérament, les traits de la physionomie, les attitudes du corps, les inflexions de la voix et les mouvemens des extrémités, sont les principales choses dont elle s'occupe, afin de pouvoir reconnaître ou prédire celles-là, au moyen de celles-ci. Toutefois, comme il est impossible de bien apprécier aucun objet en l'isolant du tout auquel il appartient, le vrai physiognomoniste ne peut se borner uniquement à la con-

naissance de ces traits superficiels et doit, pour remplir dignement sa tâche, descendre plus avant dans l'intérieur de l'homme. Il ne peut, en conséquence, se dispenser d'étudier le jeu des organes par lesquels se manifestent ses affections; et sous ce point de vue, l'anatomie et la physiologie, quoique inhabiles, attendu l'état peu avancé où elles se trouvent, à fournir à la physiognomonie aucune règle qui puisse lui donner une marche plus sûre dans ses applications, sont néanmoins très-propres à éclairer la plupart de ses préceptes et à donner aux jugemens physiognomoniques une précision et une certitude qu'ils n'atteindraient pas sans elle. Elles sont surtout d'un grand secours dans la détermination du tempérament, dont la connaissance exacte est de la plus haute importance; importance qui se conçoit, si l'on fait attention que le même vent, introduit dans des tuyaux d'orgue de différens calibres, donne des sons tout différens; et qu'ainsi, les mêmes dispositions et les mêmes penchans, dans des tempéramens divers, présentent des résultats tout opposés.

Si d'ailleurs on se figurait que la physiognomonie peut ou doit prévoir toutes les déterminations, même les plus fugitives, qui peuvent naître de la volonté de l'homme, ce serait mal saisir ce que j'ai dit jusqu'alors. Afin de prévenir toute méprise, il importe donc que nous distinguions, avant d'aller plus loin, les choses qui peuvent être du ressort de la physiognomonie et celles qui sont en dehors de son empire. En général, il est facile de reconnaître si un individu est d'un caractère gai, triste, grave, léger, artificieux ou franc....; mais vouloir prévoir la pensée qui occupe maintenant son esprit et qu'il va émettre, serait une présomption impertinente. On peut préciser jusqu'à un certain point la série des choses dont se compose la gaîté, la tristesse, la gravité...... de tel individu, et circonscrire

chacune de ces séries dans des limites assez tranchées ; mais l'individu préoccupé de l'une de ces séries ne peut prévoir lui-même les sentimens qui vont se succéder en lui, à l'occasion des circonstances qui viennent de mettre en jeu la partie de son cerveau qui leur correspond. Sans doute ils seront d'une nature analogue, mais il n'est donné à personne de particulariser avant l'événement aucun de ces sentimens.

Le physiognomoniste peut remarquer la tournure que chaque genre d'esprit donne à un même objet ; ainsi, par exemple, un esprit malin et léger, et un esprit simple et lourd racontent tout autrement le même événement ; des saillies et des traits piquans assaisonnent le récit de celui-là, tandis que celui-ci se traine lentement et avec monotonie d'une idée à une autre. L'un se plait à chatouiller ses auditeurs, l'autre suit les impressions de son innocente naïveté ; mais ni l'un ni l'autre ne peut prévoir l'expression qui va naître de sa dernière pensée. C'est donc un précepte de toute rigueur que le vrai physiognomoniste doit se restreindre aux dispositions génériques ; la science n'étant point suffisamment avancée pour qu'il puisse se permettre d'aller plus loin, sans s'exposer à tomber dans les plus graves inconvéniens. Prétendre annoncer la parole qui va sortir de la bouche de quelqu'un et descendre aux spécialités qui tiennent à la mobilité de son organisation, serait aussi téméraire qu'imprudent.

Rassembler tous les traits intérieurs qui peuvent faire partie d'un même caractère, saisir les principales nuances qu'ils peuvent présenter, préciser les signes physiognomoniques ou extérieurs qui les annoncent ou les accompagnent, distinguer la vraie vertu du vice dissimulé, reconnaitre l'homme naturellement vil et bas, hypocrite et méchant, de l'homme d'honneur et loyal, généreux et obligeant ; enfin, s'exercer à l'habitude de

saisir promptement et avec précision ces diverses choses, tel est le but de la physiognomonie, dont la fin est de tirer de ces observations des règles de conduite et de prudence qui puissent nous aider à sortir heureusement des difficultés qui se rencontrent à chaque pas dans toutes les professions de la vie.

Une telle science, qui vient ainsi à notre secours et nous dirige utilement dans le tortueux dédale du cœur humain, qui hâte la connaissance de l'homme et nous aide à le pénétrer au premier aspect, souvent plus exactement que nous ne pourrions le faire après dix années de fréquentation et d'observations vagues et isolées, faites sans méthode et sans le secours de ses préceptes, n'est point une science aussi futile que l'ont bien voulu dire quelques-uns !

Les *abus* de la physiognomonie ont été grands. Lavater a été plus circonspect ; mais nous devons l'être bien plus encore. La source de la plupart des erreurs et des ridicules même dans lesquels est tombée la physiognomonie, tient aux fausses idées que le vulgaire, les savans et Gall lui-même ont eues jusqu'ici de cette science, et qui consistent principalement à regarder la forme et la couleur de certaines parties du visage comme le signe exclusif de telle ou telle disposition; de considérer, par exemple, la forme aquiline du nez comme l'indice du courage, ou des yeux bleus comme annonçant une disposition constante aux infidélités conjugales. C'est là une erreur grave qu'il importe de détruire ; car, en raisonnant d'après cette hypothèse, ainsi que Lavater l'a fait quelquefois, on a eu raison de dire que César, avec un autre nez, n'eût plus été César. La vérité est que toutes les parties du visage entrent en jeu dans l'expression d'un sentiment quelconque, chez les hommes les plus dissemblables. Elles sont les signes extérieurs que l'âme emploie pour manifester ce qu'elle

éprouve; *mais aucune d'elles n'est le siége, ni le signe exclusif d'un sentiment ou d'une émotion spéciale.* Seulement, certaines parties du visage sont plus mobiles, ou ont un rapport plus étroit avec tel sentiment qu'avec tel autre, et acquièrent plus de saillant dans l'expression de ce sentiment que les autres parties. Ainsi, sans prétendre infirmer l'observation que beaucoup d'individus, chez lesquels le courage est très-développé, ont le nez aquilin, j'admets qu'il peut l'être autant chez d'autres individus dont le nez est épaté ; bien plus, il faut encore admettre que la forme aquiline n'est pas l'indice infaillible du courage. Il peut également se faire que tel individu ait des yeux bleus avec une grande bouche, tandis que chez un autre cette couleur des yeux coincide avec une petite bouche, ce qui implique de contradiction l'observation de ceux qui prétendent qu'une grande bouche est le signe exclusif d'une disposition sexuelle prononcée. *De sorte qu'aucune forme, aucune couleur spéciale ne peut être considerée comme le signe exclusif d'un sentiment déterminé;* mais que chaque partie extérieure de la figure contribue à l'expression de chaque sentiment en proportion de sa mobilité, de son étendue, de sa couleur et des rapports qu'elle peut avoir avec les organes intérieurs qui sont plus immédiatement sous l'influence de ce sentiment.

Ce serait ici le lieu d'apprécier la différence que certains auteurs célèbres, au nombre desquels se trouvent Gall et Buffon, ont voulu établir entre la physiognomonie, qu'ils ont qualifiée de ridicule, et la pathognomonie, qu'ils ont présentée comme une science positive; mais je remets à discuter cette prétention lorsque j'aurai à ma disposition toutes les forces nécessaires pour en démontrer l'absurdité.

L'on avoue généralement que, dans l'état actuel de

civilisation où nous nous trouvons, la prudence la plus développée suffit à peine pour échapper aux nombreux écueils que présentent la plupart des conditions de la vie. Les plus habiles même conviennent que, néanmoins toutes circonspections, il est difficile de ne pas se trouver souvent compromis ou entraîné dans des séries d'événemens plus ou moins fâcheux. Le physiognomoniste, plus que tout autre, est soumis à ces divers inconvéniens, qu'on pourrait appeler les intempéries des époques sociales. Partout il se trouve en butte à des antipathies plus ou moins aveugles ou obstinées. Ici, ce sont des préventions à combattre ; là, des préjugés à respecter ; ailleurs, des traits et des saillies à supporter, des susceptibilités à ménager ; partout l'amour-propre et l'orgueil, toujours très-irritables, ne manquent pas de lui imputer à crime les expressions les plus innocentes. Tout le monde prétend au titre de physiognomoniste, personne ne se fait faute de prononcer sur le caractère d'un chacun ; mais dès que quelqu'un s'applique à vouloir soumettre cette étude à des règles méthodiques et régulières, propres à prévenir les faux jugemens, alors chacun se fait un plaisir de lui contester sa science, et de railler sa bonne foi. Plus que quiconque, le physiognomoniste a donc besoin de s'armer de beaucoup de modestie et de discrétion, afin d'émousser les traits, ou de ne pas stimuler des prétentions toujours prêtes à s'irriter, et de conserver dans sa conduite toute l'habileté et les prévenances nécessaires pour insinuer doucement ses salutaires préceptes.

Il réussira surtout, dans sa tâche difficile, par la supériorité de ses connaissances sur la nature physique de l'homme, la précision et la certitude de ses jugemens, et la clarté avec laquelle il expliquera les diverses facultés dont chacun de nous peut être doué. Je

pense donc que l'on ne peut trop s'appliquer à bien comprendre principalement ce que j'ai dit sur les fonctions de l'organisme humain, sur la vie et les modifications essentielles qu'elle est susceptible d'admettre sous l'influence des diverses circonstances physiques et sociales sous lesquelles nous vivons. J'ai réuni dans les trois premières parties de l'ouvrage tout ce qu'il importe au physiognomoniste de savoir sur l'organisation et le moral de l'homme social. Avec ces connaissances bien dirigées, il se trouvera grandement à même de concevoir, avec beaucoup de netteté, les phénomènes essentiels de ce que Bichat a désigné sous le nom de *vie organique* et de *vie animale*. On pourra voir, d'ailleurs, ce que j'ai dit dans le Précis de Gall sur le même sujet. Tout ce qui est au-delà est bien incertain.

Quant aux jugemens du physiognomoniste, comme sa science est toute conjecturale et empirique, pour bien comprendre le degré de confiance qu'on doit leur accorder, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur les premières règles du calcul des probabilités. Quelques restreintes que soient chez quelqu'un les notions relatives à la science des nombres, il n'est personne qui, avec un peu d'attention, ne conçoive d'abord que la probabilité d'un événement tient au nombre des chances qui lui sont favorables contre celles qui lui sont défavorables. Il est évident, par exemple, pour tout le monde, que s'il y a 10 chances en faveur d'un événement et 10 qui lui soient contraires, il y a autant à parier pour que contre l'accomplissement de cet événement ; de sorte qu'en représentant la certitude par l'unité, la probabilité de cet événement sera 1/2, puisque les chances favorables sont la moitié du nombre total des chances qui peuvent le produire, c'est-à-dire qu'il y a 10 contre 20 ou 10/20, qui égalent 1/2. Il est également évident qu'en jetant un dé à jouer sur une

table, la probabilité d'amener 1 est égale à 1/6, puisque sur 6 faces il n'y en a qu'une qui soit favorable contre 5 qui sont contraires à l'événement. Si, pareillement, sur 100 personnes dont le nez est aquilin, il y en a 60 chez lesquelles le courage existe à un degré remarquable, et 40 où il soit équivoque ou nul, la probabilité qu'une de ces 100 personnes, prise au hasard, est dans le premier cas, égale 60/100 ou 3/5, tandis que la probabilité contraire est de 40/100 ou 2/5, c'est-à-dire que la première surpasse la seconde de 1/5, ou encore que la première est d'autant plus grande que 1/2, que l'autre est plus petite. Or, toutes les règles de physiognomonie que j'ai rapportées dans la quatrième partie ont chacune une probabilité qui n'est pas inférieure à 1/2, lorsqu'elles ne sont pas comprises parmi celles dont la certitude est constatée. Ainsi, dans tous les cas où plusieurs signes concourent à l'indication d'un même penchant, le jugement sur la probabilité de ce penchant est toujours fort près de la certitude, s'il n'est pas la certitude même.

Toutefois, qu'on n'oublie pas que la physiognomonie n'est point la physiologie, et quelle n'entend nullement expliquer nos aptitudes, ni s'occuper de leur siége, mais uniquement des signes par lesquels elles se manifestent. C'est, comme les mathématiques, une science de relations, qui se borne à saisir les rapports entre telle particularité extérieure et telle faculté intérieure. Il lui suffit d'établir la constance de ces rapports : tel est le principal attribut du physiognomoniste, qui n'est qu'un cas particulier de la disposition qui nous porte à juger ou augurer de telle ou telle qualité intérieure par telle ou telle apparence extérieure. C'est ainsi que nous jugeons à l'aspect et au tact qu'une pièce de monnaie est de bon ou de mauvais aloi, que le négociant juge de la plupart de ses marchandises, et que le voyageur juge

à l'aspect d'un pays des qualités du sol. Des surfaces et des apparences forment la base de presque tous nos jugemens. Le physiognomoniste s'occupe plus spécialement des apparences et de la surface de l'homme.

II.

Examen de quelques difficultés qu'on a élevées contre la physiognomonie. — Difficultés tirées du langage physiognomonique. — Objections tirées de quelques contradictions apparentes concernant la physionomie de quelques hommes célèbres. — Objections tirées du dessin et de quelques autres considérations analogues. — Objections tirées des races et de la ressemblance qui se remarque souvent entre frères et sœurs, quoique d'un caractère opposé. — Ridicules jetés sur la physiognomonie, et réfutation de quelques sophismes.

On reproche à la physiognomonie de n'avoir que des expressions vagues, énigmatiques, et sans signification précise, et Lavater répond qu'à l'exception des noms propres employés dans les sciences ou les arts pour désigner les instrumens, les objets ou les opérations qui leur sont propres, toutes les autres expressions du langage, dans quelque langue que ce soit, ne sont que des termes abstraits, qui expriment, d'une manière très-abrégée à la vérité, mais dépourvue de toute précision, des objets ou des qualités qui varient entre des limites très-étendues. Qu'on dise par exemple, de plusieurs personnes, que toutes se sont bien réjouies à un festin où elles se sont trouvées; cependant quelle différence dans la joie de l'une et celle de l'autre! Qu'on rapproche cent individus d'un caractère gai, quelle différence encore entre la gaité de l'un et la gaité de l'autre! Examinez également cent individus qui, par leur goût, ont fait choix d'une même profession : quelle

différence entre la manière dont elle est exercée par chacun, et dans les résultats qu'elle fournit! Lors même qu'on ajoute aux noms propres ou de substance, c'est-à-dire aux mots les plus précis d'une langue, des épithètes propres à déterminer ou spécialiser leur signification, l'expression reste néanmoins, la plupart du temps, si loin de la vérité, qu'il arrive assez souvent qu'elle présente à peu près le contraire de la chose à exprimer; et, pour le dire chemin faisant, c'est à cette circonstance que se rapportent la plupart des malentendus, dont quelques-uns entraînent quelquefois des conséquences si fâcheuses.

Il est donc incontestable que toutes les langues vulgaires sont composées d'expressions générales dont la signification change à chaque fois qu'elles sont employées, et, sous ce point de vue, le langage de la physiognomonie, tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas plus défectueux, ainsi qu'on le verra plus bas, que celui de plusieurs branches de connaissances très-considérées dans la société. L'ouverture de quelques dictionnaires, l'analyse de quelques mots suffisent pour se convaincre de ces réflexions. Toutefois, je ne puis disconvenir que Lavater a souvent énormément abusé des mots, et que ses expressions sont presque toujours trop énigmatiques. On dirait vraiment qu'il a quelquefois voulu se jouer de la patience de son lecteur. J'espère que l'ordre sévère que je me suis efforcé d'établir dans cette partie de la physiognomonie, et la nouvelle nomenclature que j'ai adoptée, atténueront ces reproches et placeront la physiognomonie à côté des sciences les plus précises. Au reste, le physiognomoniste doit se conduire ici comme le juge qui, dans l'application des lois, se trouve toujours dans la nécessité de prononcer d'après sa science sur toutes les circonstances que la loi n'a pas prévues. Dans l'application des règles, c'est

aux connaissances variées du physiognomoniste à suppléer à ce qu'elles peuvent laisser d'incertain, ou présenter d'obscur ou d'ambigu ; c'est à sa raison à discerner les circonstances qui exigent, dans chaque cas, telle ou telle modification des lois générales établies, dans lesquelles ils sont compris.

On reproche, en second lieu, à la physiognomonie des contradictions frappantes, remarquées chez un grand nombre d'individus entre l'air extérieur et les facultés intérieures. Ainsi, on a vu souvent les plus belles formes de visage cacher les plus grands vices; et, chaque jour, on rencontre beaucoup de gens très-bornés, avec une figure qui annonce beaucoup d'esprit; et, réciproquement, des hommes de beaucoup de mérite n'offrent quelquefois qu'une physionomie dépourvue de grâce et des manières rustiques. Enfin, ajoute-t-on encore, des criminels infâmes ont paru avec un air aussi gracieux qu'un ange du Guide. Pour fixer les idées et citer quelques faits particuliers, toute l'antiquité s'accorde, dit-on, à décrier la physionomie de Socrate. Zopire lui reprochait d'être stupide, brutal, voluptueux et adonné à l'ivrognerie; Alcibiade disait de lui qu'il ressemblait à un silène. Esope était mal fait de corps et hideux de figure. Samuel Johnson avait l'air d'un portefaix; ni son regard, ni sa bouche n'annonçaient un esprit pénétrant. La physionomie de Hume était des plus communes. Goldsmith avait l'air niais ; d'Alembert, l'air commun. Jacques II, brave à la tête d'une armée, ne fut qu'un lâche sur le trône. Monck, esclave de sa femme, fut le vengeur de son roi. Bacon, le père de la philosophie, ne fut pas toujours incorruptible. Quels hommes qu'Auguste et Cicéron, si nous ne connaissions du premier que sa clémence envers Cinna, et du second que son consulat ! Corneille était simple, timide et d'une conversation ennuyeuse. La Fontaine

avait l'air grossier, lourd et stupide, incapable de raconter ce qu'il avait vu, etc., etc.

On pourrait multiplier ces citations à l'infini, si l'on voulait rapporter tous les exemples semblables. Comment donc concilier toutes ces particularités, toutes ces contradictions, avec les règles générales de la physiognomonie? D'abord, en supposant qu'il n'y a rien d'outré dans ces portraits, et qu'ils ont été faits par des personnes qui avaient le talent si rare de bien voir et d'observer, qu'en résulterait-il contre la physiognomonie ? Si je ne me trompe, la manière dont j'ai présenté cette science jusqu'alors me semble prévenir toutes ces difficultés. En établissant la mobilité des diverses parties de la figure, l'aptitude de chacune à concourir à l'expression de toute espèce de sentimens, et l'influence que des circonstances accidentelles ou des habitudes peuvent exercer sur une physionomie, j'ai prouvé, je pense, que la physionomie d'Auguste pardonnant à Cinna ne devait, ni ne pouvait être la même que celle d'Auguste poursuivant Antoine; que d'Alembert, méditant dans le silence du cabinet sur des sujets graves, ne pouvait acquérir les manières gracieuses d'un courtisan vivant à la cour et fréquentant les salons et les petites-maîtresses. Sa physionomie, comme celle d'Auguste, offrait le tableau de ce qui se passait habituellement dans son esprit; mais celle d'Auguste, soumise par sa condition et son caractère à des impressions plus variées et plus passionnées, offrait, en quelque sorte, un tableau mouvant, dont les teintes et les reflets changeaient à mesure que de nouvelles circonstances amenaient de nouveaux accidens de lumière sur le même fond. Pour se convaincre de ces réflexions, que l'on compare le portrait de Bonaparte, général de la république, à celui de Bonaparte consul, de Napoléon empereur et de Napoléon captif à Sainte-Hélène. Je ne

présume pas que les différences que je viens de signaler échappent aux moins habiles. L'homme, selon sa condition et à mesure qu'il avance dans sa carrière, et que les événemens pétrissent et façonnent son caractère, que l'expérience épure son système d'idées, et que son esprit acquiert plus de maturité, offre dans sa physionomie, en conservant le même front, les mêmes yeux, le même nez, la même bouche, une succession de tableaux dont les détails varient à l'infini. Le visage de Napoléon empereur n'était plus celui de Bonaparte sous-lieutenant d'artillerie; et le peintre qui nous aurait offert Napoléon à Fontainebleau et déchu, avec le même visage qu'à son retour d'Austerlitz et triomphant, nous aurait révoltés, et aurait fait preuve, non-seulement d'une faible dose de talent, mais de sens commun.

Socrate réfute lui-même les inculpations de Zopire, et répond : « J'étais, à la vérité, porté naturellement à tous ces vices; mais, par une pratique constante de la vertu, je suis parvenu à corriger mes défauts, et à réprimer mes penchans vicieux. » Et cette réponse doit être notée comme un exemple frappant de la puissance de la raison sur nos inclinations naturelles. Et, en effet, dans les bustes et les portraits qu'on nous dit avoir été conservés de Socrate, on reconnait une tête d'une haute capacité, avec des penchans prononcés, sans toutefois qu'on remarque dans les traits des traces de corruption et de dégradation effectives. Du reste, cette remarque est loin d'avoir un degré suffisant de certitude pour être reçue comme un jugement qui ne laisserait rien à désirer. Il est très-probable que Platon, en parlant de son maitre, a un peu flatté le tableau qu'il en fait, et ce qui nous reste de la physionomie de Socrate n'est point assez authentique pour fonder un jugement solide.

Quant à ce que l'on rapporte de Johnson, de Cor-

neille, de La Fontaine et de plusieurs autres qui offraient les mêmes contrastes entre les particularités de leur esprit et les traits extérieurs de leur physionomie, je répondrai d'abord que ces observations sont peu exactes, et que, d'ailleurs, quiconque voudra y faire attention, trouvera chaque jour des occasions propres à éclaircir et à expliquer ces apparences contradictoires. Par exemple, qui ne sait que le roi Murat, qui, de l'aveu de Napoléon même, n'avait pas son égal sur un champ de bataille et dans une charge de cavalerie, n'était qu'un fat dans une revue. Cependant ce fait, analogue à ceux que nous offrent Monck et Jacques II, n'est qu'un cas particulier de ces sympathies et de ces antipathies multipliées dont la nature nous offre à chaque pas des exemples si variés, et que les physiologistes actuels expliquent au moyen des relations naturelles qui subordonnent les êtres les uns aux autres. Et, en effet, n'est-ce pas ainsi que le chien entre en colère à l'aspect du chat ; que celui-ci se met en quête aussitôt qu'il entend gratter une souris..... Nous ignorons, comme j'ai dit, les causes de ces faits, parce qu'en général nous ne connaissons que peu ou point les causes premières. Mais les anciens, comme nous, les ont constatées, et nous devons les regarder comme des conséquences nécessaires de certaines propriétés de la matière encore peu connues, mais dont on ne peut douter.

C'est par des lois analogues, que nous connaissons très-peu et que nous devons recevoir comme des vérités primitives, autour desquelles se groupent des masses de faits secondaires, que nous pouvons expliquer les particularités de la conversation de Corneille, supposé qu'elles eussent toute la véracité qu'on leur prête. Les anciens n'avaient-ils pas remarqué que le bon Homère, comme tous les hommes de génie, avait ses momens de verve, et qu'ensuite il sommeillait pendant un temps

plus ou moins long. Nous verrons plus bas plusieurs exemples d'alternatives semblables auxquelles nous sommes assujétis ; d'ailleurs, ce qu'on rapporte de La Fontaine ne parait pas moins exagéré que ce que l'on dit de Corneille. Car on remarque dans les yeux, le nez et la bouche de son buste, une certaine finesse nargueuse, mêlée de malice dissimulée et couverte du manteau de la bonhomie. Ces traits n'avaient pas échappé à Molière qui, un jour qu'on lui disait que La fontaine était bonhomme, répondit avec vivacité : « Bonhomme !... bonhomme !... c'est bon ! c'est bon ! » Enfin j'ai vu beaucoup de criminels, entre autres le fameux Benoit, qui avait assassiné sa mère et son ami, et aucun ne m'a présenté l'air gracieux des anges du Guide ; et quoiqu'il y eût plusieurs circonstances atténuantes en faveur de Benoit, puisqu'il avait été trépané et avait plusieurs cicatrices même profondes à la tête, non loin de l'organe du meurtre et du sentiment de la justice qui n'étaient ni l'un ni l'autre très-développés, et qu'il paraissait comme sujet à des accès de destruction. Sa figure néanmoins me fit naitre à l'instant l'idée de quelque chose de sinistre. On cite encore la Brinvilliers, que l'on sait avoir été une horrible empoisonneuse sous Louis XIV, et qui, dit-on, offrait la figure la plus douce et la plus intéressante... La plus douce ! la plus intéressante ! c'est ce que je n'admets aucunement d'après son portrait, qui annonce une femme féroce et stupide, incapable d'aucun acte de raison et de justice. Qu'on examine son front déprimé et bas, son nez avec des narines très-ouvertes, et sa bouche dissimulée, tout annonce des penchans sombres et cruels. D'ailleurs la fraicheur et un certain babil ne changent pas le fond du caractère. Combien de personnes qui affectent un langage doucereux et des manières gracieuses dans un salon, reprennent en rentrant chez elles une humeur atroce qui fait le tourment

de leur famille et de leurs domestiques. Et c'est ainsi que la Brinvilliers pouvait faire l'agréable en société, et n'être chez elle qu'une empoisonneuse ; mais alors je persiste à soutenir que sa figure était différente et avait perdu les traits qui couvraient le fond de son caractère et donnaient le change au public ; ce qui maintient le principe que j'ai avancé, qu'il est impossible d'être honnête homme avec une figure de fripon. Le jeu et les traits de certains sentimens peuvent bien dérober quelque temps les efforts qu'on fait pour en cacher d'autres; mais dès que le sentiment fondamental domine l'âme, les traits qui lui sont propres reparaissent aussi et dominent la figure, et réciproquement. Essayez les airs et les gestes d'un scélérat, si l'imitation est parfaite, vous ne tarderez pas à sentir naître au fond du cœur des sentimens en rapport avec les dispositions extérieures. C'est ainsi que les cinq poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vidal, de Lebatteux et de Boileau se sont accordées à dire : « Pour m'arracher des larmes, il faut que vous » pleuriez. » Et en effet, l'auteur qui n'est pas pénétré de son rôle, reste froid et laisse le spectateur indifférent. Ce sont encore là des effets de ces sympathies et de ces antipathies que l'on conçoit devoir exister entre des êtres composés des mêmes matériaux, soumis aux mêmes lois générales, et faisant partie d'un même ordre de chose ou d'un même univers, et que l'on doit admettre comme autant de faits dont on ignore la cause.

Pour concilier toutes les contradictions rapportées au commencement du paragraphe, et que je viens d'expliquer d'après des considérations physiologiques et de physique générale, Lavater observe qu'il importe pour en rendre compte, de bien distinguer 1° les dispositions et les aptitudes primitives des idées acquises, et des développemens dus à l'éducation et aux circonstances accidentelles ; 2° les talens et les facultés naturelles

de leur application et de leur emploi ; 3° les parties solides des parties molles, ou les traits fixes et permanens de ceux qui sont fugitifs ou mobiles ; 4° enfin que l'état d'imperfection dans lequel la science s'est trouvée jusqu'alors n'a pas permis de faire entrer dans les signes tous les élémens dont ils doivent se composer, et qu'ainsi la plupart de ces décisions d'hommes, qui étaient peu physiognomonistes, sont plus ou moins éloignées de la vérité. On concevra toutes les erreurs dont ces jugemens peuvent être entachés, dit-il, si on fait attention qu'une faible élévation ou un petit enfoncement, une ligne prolongée ou raccourcie, un dérangement de parallélisme ou d'obliquité, ou toute autre particularité semblable, altèrent un visage et son caractère, au point de ne plus les reconnaître, et qu'il est ainsi très-difficile de juger de l'un et de l'autre. De même qu'une seule expression peut décéler une bonne ou une mauvaise éducation, un seul trait, quelquefois fugitif, peut rendre une figure noble ou ignoble, ce à quoi n'ont probablement pas pensé ceux qui ont porté les jugemens en question.

Lavater insiste beaucoup sur l'importance des quatre principes que je viens de rapporter. Selon lui, la dose de sensibilité, d'irritabilité ou d'activité que nous recevons en naissant, est le principe et la mesure des facultés que doit développer en nous l'ordre social sous lequel nous allons nous trouver. C'est par cette influence sociale, que nos actions vont devenir vices ou vertus; mais c'est par le degré d'énergie naturelle dont nous sommes doués, que ces vices ou ces vertus acquerront un degré d'intensité plus ou moins considérable. La première fera de nous un honnête homme ou un fripon; la seconde, un homme ordinaire, un héros ou un génie. Or, dit Lavater, les parties solides de la face et surtout du crâne annoncent toujours celle-ci, ou les

dispositions primitives, tandis que les parties molles sont constamment en rapport avec les autres. Pour le dire en passant, cette réflexion de Lavater est des plus remarquables, car elle est à la fois le principe de toutes les recherches de Gall, et constitue l'opinion exagérée d'Helvétius, qui attribue tout à l'éducation, comme un des péchés les plus irrémissibles que l'on puisse commettre contre la raison et l'expérience ; car, dit-il, il n'est pas moins absurde de prétendre que la seule éducation aurait fait de Nonotte un Voltaire, que de soutenir que les circonstances n'eussent pu faire de Cartouche un grand capitaine. Que l'on se figure ce qu'eussent été Bayle ou Adisson, élevés au fond du comté de Kaitness, et l'on arrivera à la juste proportion suivant laquelle nos facultés primitives, l'éducation et les circonstances concourent à notre développement.

Lavater explique par la troisième règle, c'est-à-dire par la nécessité de distinguer l'innéité du talent d'avec ses développemens et ses emplois, les prétendues contradictions que l'on a conclues des hommes célèbres dont j'ai cité plusieurs exemples. C'est ainsi que La Fontaine, né avec un talent prononcé et cultivé avec succès, égaie et charme tous ses lecteurs lorsqu'il prend la plume dans son cabinet, tandis qu'il se trouble et ne fait que bégayer au moindre récit qu'il fait devant quelques personnes. Seul il est maître de son talent et en fait un heureux emploi, et en face de quelques auditeurs, sa timidité est telle qu'il devient incapable d'en tirer aucun parti. Corneille, qui fait parler Auguste mieux qu'Auguste n'aurait parlé lui-même, devient d'une conversation ennuyeuse et boursoufflée lorsqu'il converse avec ses amis. Tel est l'effet de ces sympathies dont j'ai parlé plus haut. D'Alembert, qui, dans le silence du cabinet, remonte à la cause des vents, fournit de nouveaux principes à la mécanique, et intègre

les différencielles les plus rebelles, devient maussade et trivial dans un salon, où il se trouve éclipsé par un petit-maître ou un sot, et offre un autre effet de ces sympathies. Tel est donc l'empire des circonstances extérieures sur nous, de réduire à zéro un talent éminent, ou d'accroître considérablement un talent médiocre. D'où résulte cette conséquence que le talent d'une chose et le talent de faire valoir cette chose, sont deux facultés indépendantes l'une de l'autre, et que l'on peut avoir beaucoup de talent et peu de savoir-faire, et réciproquement; ce qui conduit à cette règle très-importante pour le physiognomoniste, de ne point prononcer sur le véritable mérite de quelqu'un d'après les apparences et les particularités que peuvent offrir les parties molles, ou quelques circonstances accessoires, mais de remonter toujours aux conformations qui résultent immédiatement des parties solides, qui sont les seules sur lesquelles reposent (suivant Cuvier et Gall) le fond et l'essentiel d'un caractère ou d'un talent quelconque.

Les objections tirées du dessin rentrent en quelque sorte dans celles élevées contre le langage et résident dans l'impossibilité d'exprimer par le discours des particularités de caractères, ou dans des défauts de précision ou d'harmonie entre l'expression graphique d'une physionomie, et les expressions fournies par les langues vulgaires. Nos dictionnaires sont à la vérité remplis de mots qui ne sont point définis, ou qui le sont si mal, qu'il est impossible de suivre le sens de ces mots, autrement que par quelques aperçus vagues, fondés sur un certain tact ou les notions du sens commun, et que la physiognomonie jusqu'alors n'a point su préciser. Mais si tous les faiseurs de difficultés dans ce cas sont de bonne foi, ils conviendront que le dessin n'est point plus habile que le langage ordinaire, et que nos plus grands peintres ne sont pas plus d'accord entre eux que

nos meilleurs vocabulistes, c'est-à-dire que la science des uns et des autres est également en faute. Je sens moi-même combien je suis vague, et quoique ce sujet ne puisse être traité ici, je crois ne pas devoir me refuser à le préciser du moins un peu plus. Je prends pour exemple le mot *niais*, qui se dit proprement des oiseaux qui ne sont pas encore sortis de leurs nids, et qui, par conséquent, n'ont encore aucune expérience des choses. Mais en quoi consiste *un air niais*, *une contenance niaise*, *un ton niais?* On conviendra, je pense, que ces expressions, qui sont dans la bouche de tout le monde, sont tellement vagues, que sur mille personnes qui les emploient, il n'y en a pas deux auxquelles elles présentent une même idée. Qui pourrait dire, en effet, dans quels traits réside un *air niais?* quelle position du corps forme une *contenance niaise?* quel timbre de voix, quel accent de la parole est un *ton niais* (1) ? Cela est si vrai, que les auteurs dramatiques qui ont tracé des rôles de niais, et les peintres qui ont entendu représenter des personnages niais, ont tous compris ce caractère sous un point de vue différent. Je reviendrai ailleurs sur cette partie intéressante des langues qui, pour être éclaircie, demande des connaissances variées et une main habile. Je me réduis à dire que le dessin prouve bien plus en faveur de la physiognomonie qu'il ne compromet la véracité de cette science; que, de tout temps, les peuples ont vu dans le visage l'expression abrégée ou plutôt les élémens de l'expression de tous les sentimens que l'homme peut éprouver ; que tous l'ont regardé comme le miroir et l'aboutissant de tous les mouvemens qui se passent en nous; que tous se

(1) Toutefois, les musiciens donnent le nom de tierce niaise ou picarde à une tierce majeure qui termine un chant mineur, et réciproquement, parce que, disent-ils, cette finale donne au chant quelque chose de niais.

sont accordés dans l'usage de conserver les portraits et les bustes des personnes remarquables, comme les vestiges et les traces fidèles du principe qui les animait et auquel devait être rapportées toutes les actions qui avaient caractérisé leur existence.

Rien n'est plus commun, dit-on, que de voir dans les familles des individus offrir les caractères les plus opposés, et présenter cependant des ressemblances frappantes, soit dans les traits du visage, soit dans les attitudes du corps, soit dans les mouvemens des extremités. Ce frère si emporté et si violent, si dur et si injuste dans toutes ses relations, est pourtant sorti du même sein que cette sœur si calme, si douce, si bonne et si prévenante ; il a sucé le même lait, mangé le même pain ; les mêmes soins lui ont été prodigués, les mêmes lieux ont été témoins de son enfance ; il a reçu les impressions des mêmes objets, assisté aux mêmes leçons ; les mêmes préceptes et les mêmes conseils lui ont été donnés ; il a fréquenté les mêmes personnes, participé aux mêmes jeux, aux mêmes délassemens, aux mêmes plaisirs, aux mêmes festins ; en un mot, ce sont les mêmes yeux, les mêmes traits, les mêmes manières et les mêmes airs de famille ; et cependant quelle différence dans ses mœurs, dans ses habitudes et dans tous ses actes ? Comment concilier toutes ces conformités physiques avec ces différences morales ? Rejettera-t-on les premières comme des causes éloignées pour attribuer les secondes à des causes prochaines ? Dira-t-on qu'il ne veut pas être autrement, qu'il ne s'applique pas à faire mieux, ou qu'il est ainsi fait ? Dira-t-on que Dieu a diverses fabriques d'âmes, les unes pour le vulgaire, et les autres pour les personnes de condition, ou qu'il a des âmes de premier et de second choix ? Non certainement, et ces hypothèses absurdes nous ramènent impérieusement à l'organisation comme

cause première et efficace de toutes ces différences. Des organes plus ou moins parfaits, une puissance digestive plus ou moins énergique, des humeurs plus ou moins élaborées, une fibre vivante plus élastique, un système nerveux plus ou moins susceptible, un cerveau plus ou moins heureusement conformé, telles sont les causes efficaces de l'inégalité de nos penchans, de nos aptitudes, de nos goûts, en un mot, de cette diversité de caractères que nous remarquons autour de nous. Et si l'on veut y faire attention, on trouvera bientôt entre les ressemblances les plus parfaites qui tiennent toujours essentiellement aux *parties molles*, des différences physiques entre les *parties solides* suffisantes pour expliquer les oppositions de mœurs les plus marquées. Je n'insiste pas sur ce sujet, d'autant que je me propose d'y revenir plus bas.

Comme il importe de convaincre un bon nombre d'incrédules très-obstinés et qui se retranchent de difficultés en difficultés, j'insisterai encore un instant sur ces considérations générales, afin de ne leur laisser aucun point où ils puissent se maintenir pour tenter un dernier acte de défense.

Il y a des hommes, dit-on, qui étudient tellement l'air et le ton de la probité, ses manières et son langage, qu'ils trompent et en imposent aux personnes les plus expérimentées dans l'étude de l'homme.

Il y en a d'autres qui, sous le voile de la tristesse et de la mélancolie, cachent les desseins et les intentions les plus perfides (1). Et Lavater lui-même avoue que

(1) Sixte-Quint qui, après avoir marché vingt ans le dos courbé et parlant sans cesse de sa fin prochaine, se voyant enfin élu pape, se relève tout-à-coup et s'écrie : « Ego sum papa ! » frappant à la fois d'étonnement et de stupeur tous ceux qui avaient été la dupe de ses artifices.

la physionomie du plus dangereux des mortels peut nous paraître indéchiffrable.

Le coupable montre souvent plus d'assurance que l'innocent, et la timidité peut donner à la physionomie la plus honnête, les apparences les plus malhonnêtes.

Les plus nobles penchans peuvent dégénérer en excès ou prendre une fausse direction, et l'homme le plus sage, le plus éclairé et le plus vertueux, porte en soi le germe de plusieurs vices, qu'une circonstance inattendue peut développer et rendre abominables. D'ailleurs, il peut arriver à l'homme le plus circonspect de dire quelque chose d'insensé; à l'homme bénin, d'entrer en colère, à l'homme de bien, de faire le mal; à l'homme le plus prudent, de commettre des imprudences; à l'homme le plus vertueux, d'avoir à se reprocher de mauvaises actions. Quel est l'homme dont les intentions sont toujours droites, toujours pures?

Donnez à la même énergie qui a produit de grands vices, une autre direction, et vous la verrez produire des vertus héroïques. On voit souvent des amis d'une figure hétérogène et dont les esprits sont sympathiques. Agissez avec tel homme d'une telle manière, et il vous paraîtra d'un caractère tout autre que si vous aviez pris le contre-pied.... Comment expliquer toutes ces contradictions, et tant d'autres que l'on pourrait rapporter?

D'abord, quoi que fasse l'hypocrite, jamais il n'atteindra au vrai les airs de la franchise, et l'homme tant soit peu exercé ne prendra pas le change. D'ailleurs chaque passion a son caractère : l'envie n'a point l'air gracieux et naturel de la bienveillance, ni le mécontentement le ton de la résignation. La plupart de nos passions et plusieurs de nos qualités ont des traits tellement prononcés, qu'il est impossible de les anéantir

entièrement. Peut-on méconnaître la patience, la douceur, la bonté?..... Peut-on dissimuler la colère, l'orgueil, la fourberie?... L'homme violent affecte en vain le maintien le plus calme et le ton le plus doux. Vous méprendrez-vous à cette bouche qui contrefait la candeur?...... Il faut l'avouer, il y a dans l'intérieur de l'homme des choses qui ne sont pas susceptibles de déguisement, et que l'homme le plus rusé et le plus perverti s'efforce en vain d'anéantir ou d'imiter.... Philoctète gémit autrement qu'un vil esclave châtié par son maître. Et quoi qu'en dise Lavater, qu'on place le plus dangereux des mortels à côté du meilleur des hommes, je vous le demande, vous y méprendrez-vous? Du moins le chien de la forêt de Montargis ne s'y méprendra pas.

Le coupable montre souvent plus d'assurance que l'innocent, cela est vrai; mais sa voix a-t-elle l'accent de l'innocence, a-t-elle cette éloquence persuasive que donne le calme intérieur? Voyez son regard inquiet; voyez sa langue s'approcher souvent du bord des lèvres, tandis que la bouche candide de l'innocent semble lui dire avec sollicitude : Juste-ciel!... tu vas jurer!!.. Dites, est-il un de ses mouvemens qui ne décèle l'agitation qui se passe au fond de son cœur et les angoisses de son âme?

En général, tous ces hommes qui cherchent à dissimuler, soit des crimes, soit des vices, soit des penchans corrupteurs, font de vains efforts pour donner le change sur ce qui se passe en eux. Pour apprécier les changemens survenus depuis la corruption dans les parties molles de leur visage, saisissez bien ce qu'elles devraient être eu égard aux parties solides, à la couleur et à l'état des autres régions du corps. A voir la contrainte qui règne dans tous leurs mouvemens, on dirait un de ces misérables singes qui, sous la baguette de son

maitre, s'efforce de prendre un air enjoué, de faire des gentillesses, et de danser de bonne grâce.

Si vous voulez un exemple frappant d'un de ces changemens physiognomoniques que peut produire dans un visage le développement de quelque penchant ou passion violente, saisissez bien la figure d'un jeune homme encore innocent et au moment où il va débuter dans le monde ; revoyez-le au bout de quelques années, lorsque les déceptions de la vie, l'amour et les orages de l'âge auront agité son cœur ; alors, dites-moi, pensez vous retrouver encore cette candeur des premiers traits ? Remarquez bien encore cette circonstance. On a provoqué dix fois la colère dans un homme doux et paisible, et il a gardé le sang-froid qui lui est naturel ; cependant vous l'avez surpris une fois dans un violent accès : que conclurez-vous ? Ce serait ici le cas d'établir la différence entre un penchant passager, et une aptitude habituelle. Mais je remets à parler de cet objet lorsque je traiterai de la valeur relative des signes physiognomoniques. J'ai déjà signalé cette différence, que d'ailleurs vous appréciez aussi bien que moi.

On reproche encore à la physiognomonie d'encourager la manie de juger son prochain, de le censurer, et de donner lieu à une foule de jugemens téméraires dont la plupart ne sont pas sans conséquences fâcheuses. C'est un abus très-répréhensible sans doute ; mais supposons qu'il soit aussi grave qu'on le prétend ; de quoi n'a-t-on pas abusé ? Faut-il renoncer au bien qu'une chose peut produire parce qu'elle entraine quelques inconvéniens ? A-t-on vu des roses sans épines ? et faut-il pour quelques légères égratignures, à peine sensibles, proscrire de nos jardins la plus agréable des fleurs ? D'ailleurs la géométrie est-elle responsable des fausses applications que les sophistes faisaient de ses théories. On a écrit les plus grandes absurdités sur

la physiognomonie, et des préjugés en foule se sont élevés contre elle, peut-être avec quelque raison ; et en effet, quelques apparences vagues, quelques principes sans liaisons, quelques faits mal circonscrits, ont été jusqu'à présent les seules données sur lesquelles on a fondé les pronostics physiognomoniques. Doit-on s'étonner des erreurs qui se sont mêlées aux jugemens établis sur de tels élémens? Mais encore une fois, est-ce là un motif suffisant pour expulser la physiognomonie de nos études?

Nous sommes tous nés physionomistes, dit Lavater, car, au premier aperçu, nous jugeons un étranger que nous ne connaissons pas ; nous lui attribuons à l'instant de l'esprit, de la finesse, de la bienveillance, ou lui refusons ces qualités, selon l'impression qu'ont faite sur nous son front, son regard, son nez, sa bouche, son menton, ses manières, etc. ; et tout cela se fait en nous par une sorte d'instinct et pour ainsi dire à l'insu de notre raison et de notre discernement. C'est de la même manière que les enfans accueillent telle personne, pleurent, frémissent ou se cachent à l'aspect de telle autre. C'est encore par les mêmes sympathies ou antipathies, que le chien cajole ou aboie les personnes qui entrent dans la maison; et Lavater a raison de dire en ce sens, que nous sommes tous physionomistes, et que nous avons tous un certain tact naturel plus ou moins sûr pour juger des choses, comme nous avons des yeux pour les voir, des mains pour les toucher, etc. Mais s'il est question d'un jugement raisonné porté sciemment et d'après des principes réguliers, établis par l'expérience et la discussion, alors le talent de voir est beaucoup plus rare qu'on ne le pense. Il y a d'ailleurs pour porter un jugement sain sur la plupart des choses de sentiment , une condition essentielle, difficile à réunir, et qui consiste en ce que, pour appré-

cier la vertu, par exemple, il faut être vertueux ; de sorte que l'homme de bien ne peut à la rigueur apprécier le vice. Lavater va même jusqu'à dire que sans les avantages de la figure, on ne peut devenir bon physiognomoniste, et se fonde dans cette prétention singulière sur ce fait remarqué, que tous les grands peintres, tels que Rubens, Lebrun, Vandyck, Raphaël, etc., étaient d'une figure très-gracieuse.

Dans tous les temps et chez toutes les nations, il y a eu des diseurs de bonne aventure, des astrologues qui prétendaient pouvoir prédire aux hommes les circonstances qui les attendaient et annoncer aux empires leurs destinées futures. Les oracles, les augures, la divination, la magie, la chiromancie sont nés avec le monde, et se sont propagés comme toutes les erreurs, en raison décuple des lumières. Ni la vraie philosophie, ni les connaissances positives n'ont pu encore les anéantir ; partout il s'est trouvé des fripons hardis qui ont débité avec impertinence des choses qui n'avaient pas le sens commun, et qu'ils ne croyaient pas eux-mêmes ; et partout il s'est rencontré des idiots et des dupes qui les ont crus sur parole, et qui même se seraient fait écharper pour les défendre. Mais qu'il y a loin de ces charlatans au vrai physiognomoniste; autant la science des uns est captieuse et remplie de mystère, autant celle du vrai physiognomoniste est franche et pleine de raison. Qu'on se persuade donc bien que la physiognomonie, telle que je l'enseigne ici, est une science d'observation établie sur des faits vérifiés, et soumis en partie à la certitude de l'analyse. Le physiognomoniste, tel que je l'entends, est un homme instruit dans toutes les sciences positives, qui a fait des recherches profondes sur les ressorts et le jeu de la machine humaine, et qui voit en pitié tous ces systèmes d'abstractions réchauffées et de conjectures mé-

taphysiques sur l'entendement : c'est surtout un homme de bien, étudiant le cœur de ses semblables et cherchant à pénétrer les passions dans l'intention de les prévenir, de les diriger et de mettre entre les mains du législateur les données nécessaires à la solution du grand problème sur lequel repose l'ordre intellectuel et moral des sociétés.

Non content d'élever contre la physiognomonie des difficultés de tous genres, on a cherché encore à la couvrir de ridicule et même de jeter sur elle un certain odieux. On a demandé, par exemple, si avec une oreille un peu plus large ou plus étroite, César eût encore été le même homme, ou s'il eût perdu courage au passage du Rubicon? Si un homme bénin qui a le menton pointu, devient méchant quand un accident vient de le lui rendre obtus? Si la balle qui aplatit le nez de Charles XII, à Bender, le rendit plus ami des femmes, ou en fit un petit-maître? Enfin pour qu'il soit dit qu'on a employé contre la physiognomonie toutes les armes qui pouvaient lui porter quelques atteintes, on lui a fait un crime de la plaisanterie de Momus; on lui a reproché de vouloir pénétrer les cœurs pour mettre en évidence ce qu'ils pourraient avoir d'odieux, et de tendre à éloigner les hommes au lieu de les rapprocher; en un mot, de multiplier les motifs de haine et d'inimitié, et de semer ainsi le trouble et le désordre dans la société. L'homme sensé n'attend de moi, je pense, aucune réponse à de semblables allégations ; jamais a-t-on fait un crime à Molière et à Labruyère d'avoir peint les mœurs de leurs siècles, et d'avoir dévoilé les cœurs pervers et les turpitudes des tartufes? Je dois dire encore que personne ne s'est avisé d'accuser Lavater d'avoir été un homme méchant, immoral ou irréligieux.

Je terminerai ces digressions que je ne pouvais omettre et que j'ai abrégées autant qu'il m'a été possible,

par la réfutation de quelques sophismes non moins remarquables que les précédens. A force d'application, a-t-on dit, l'homme ordinaire peut s'égaler à l'homme de talent qui se néglige, ou même s'élever au-dessus. Sans doute à force de culture et de soin, on peut doubler, tripler même, les produits d'une même terre; mais peut-on les accroître indéfiniment ou les changer de nature? Jamais, quoi qu'on fasse, les plaines du Northumberland produiront-elles les figues, les olives et les autres fruits du midi? Non, jamais l'application ni le travail ne créeront le talent ni le génie; et ceux-ci ne se rencontrent point où les organes et les signes n'existent pas. Il n'est point d'éducation, point d'études, point d'efforts qui puissent nous donner une autre nature; et il y aurait de la folie à vouloir tirer d'un violon les véritables sons de la flûte. Cependant, sous une habile main, personne ne doute des merveilles qui peuvent avoir lieu. Chaque individu peut, en cultivant ses dispositions naturelles et à force d'assiduité, se perfectionner, s'étendre, se développer; mais jamais ni les circonstances ni le travail ne pourront donner à telle tête l'éloquence de Cicéron, le génie algébrique d'Euler ou l'esprit classificateur de Linnée. Chaque individu a pour ainsi dire sa personnalité, et vouloir le contraindre à voir, à toucher et à penser comme un autre, ce serait exiger de lui qu'il fît ce qui est en dehors de sa nature; ce serait dire à l'hirondelle, sois lente comme la tortue. Chaque homme est circonscrit dans son organisation comme un oiseau dans sa cage; il peut la parcourir dans tous les sens, mais ses efforts seraient superflus pour en sortir. Toutefois, que l'on considère bien toute ma pensée, la nature a produit la rose simple des buissons et la culture a fait la rose double de nos jardins. Tel est l'effet de l'éducation; elle développe nos qualités naturelles, régularise et agran-

dit leur emploi, mais elle ne peut ni les anéantir, ni les changer de nature, ni nous en donner d'autres. Vous aurez beau cultiver un rosier; jamais produira-t-il des œillets ou des tulipes.

Quelqu'un demandait à Lavater, s'il n'arrive jamais que dans une figure, un trait soit en opposition avec un autre; qu'un nez timide, par exemple, se trouve placé entre deux yeux qui annoncent le courage; ou que des joues caves et hideuses accompagnent une bouche riante et vermeille. A moins d'accidens, la réponse de Lavater est négative, et cela se comprend, si on a bien saisi les principes établis, dont cette réponse n'est qu'une conséquence nécessaire. Toutefois, il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui passent avec une rapidité étonnante d'un sentiment à un autre qui lui est opposé; les enfans rient et pleurent au même instant; les personnes faibles passent promptement de l'espérance au désespoir; d'autres tombent de la douceur d'un agneau dans la férocité d'un tigre, sans aucune gradation; certains personnages sont vils et rampans avec leurs supérieurs, vaniteux avec leurs égaux, insolens avec leurs inférieurs; mais on conçoit que dans aucune de ces circonstances, il n'y a opposition simultanée de deux choses contraires.

III.

Des liaisons de la physiognomonie avec d'autres sciences, et principalement avec l'histoire naturelle. — L'anatomie. — La physiologie. — Diverses parties de la médecine. — La cranoscopie. — La théorie des ressemblances, les harmonies ou identités de la nature. — L'éducation, les beaux-arts, principalement le dessin, la peinture et la sculpture. — La morale. — La politique. — La jurisprudence criminelle. — La conduite de la vie, etc.

La physiognomonie, liée à l'histoire naturelle, à l'anatomie, à la physiologie, à plusieurs branches de

la médecine, à la morale, à l'éducation... n'est aucune de ces sciences. Elle a ses principes, son objet et ses préceptes à part, et qui ne sont point ceux de ces connaissances; il est donc nécessaire de préciser les différences qui la séparent de chacune.

Quel que soit l'objet que se propose l'homme, la nature devrait toujours être la première de ses études; la morale peut paraître plus digne de lui, mais si nous considérons combien elle est peu sûre et peu attrayante, lorsqu'elle n'est pas fondée sur les sciences naturelles, et les erreurs où nous sommes exposés de tomber, lorsque nous ignorons les rapports qui nous lient avec nous-mêmes et avec l'univers et son auteur, nous verrons combien se trompent et s'égarent ceux qui prétendent régler leur cœur sans avoir préalablement éclairé leur esprit. Que d'efforts, d'études et de persévérance pour parvenir à s'affranchir de quelques-uns des préjugés qui s'opposent au développement de notre raison! Que de connaissances nécessaires pour être sage par principes, et que de dangers à ne l'être que par caractère ou par conseil! Peut-on, sans éprouver un sentiment d'horreur et d'effroi, envisager le malheureux état de tous ceux qui gémissent dans l'ignorance et la stupidité? Imitons donc ces sages révérés depuis tant de siècles, et donnons à la morale, comme la seule et la plus solide base sur laquelle on puisse établir cette colonne de l'édifice social, l'étude de la nature.

Le physiognomoniste, moins encore que le physicien, le chimiste, le philosophe, ne peut négliger ce genre de connaissances, sans s'exposer aux chances les plus graves. Comment en effet marcher avec quelque assurance dans ses travaux, s'il n'a reconnu et classé d'avance les êtres sur lesquels doivent s'exercer ses observations et ses expériences? A qui peut-il être in-

différent d'ignorer le nom et les propriétés des corps qui doivent lui fournir des alimens, des vêtemens, des abris, des remèdes, et en un mot tous les objets sans lesquels il ne peut exister ? Mais n'est-ce pas en parcourant les diverses séries des êtres naturels, que le physiognomoniste peut parvenir à connaître le mode et les moyens qu'emploie la nature pour s'élever des plus grossiers de ces êtres aux plus parfaits, de la matière brute et inanimée aux compositions compliquées qui occupent les points les plus élevés de l'échelle animale ? N'est-ce pas par l'étude de ces êtres qu'il acquiert de nouveaux moyens d'arriver à l'explication des phénomènes que présente le plus compliqué de tous ? Aucune considération ne peut donc dispenser le physiognomoniste de l'étude des sciences naturelles ; plus, au contraire, il aura saisi de rapports, de causes et d'effets dans l'immense série des êtres placés autour de lui, plus il se sera procuré de moyens de soulever le voile épais que la Divinité paraît avoir placé entre lui-même et sa propre nature.

L'anatomie est la description des parties du corps humain. Cette seule idée montre combien cette science est indispensable à la physiognomonie. Quel moyen en effet d'élever celle-ci au rang des sciences positives, si on ne la fonde sur l'autre? Plus le physiognomoniste aura de connaissances anatomiques et géométriques, plus il aura de moyens à sa disposition pour saisir et approfondir les vrais élémens de la science de l'homme. Quiconque aspire à devenir physiognomoniste, doit donc travailler d'abord à l'acquisition de ces connaissances préliminaires, s'il veut assurer ses pas dans les sentiers tortueux du cœur humain. C'est une remarque que je dois à mes lecteurs, que Lavater n'est souvent si vague et si diffus, que par l'ignorance où il se trouve des plus simples notions de ces connaissances.

Soit qu'il parle des parties solides ou des parties molles, partout le terme propre lui manque toujours pour exprimer sa pensée avec clarté. Là, il est vague, faute de connaissances plus étendues sur l'anatomie ; ailleurs, il manque de précision parce que l'expression géométrique lui échappe. C'est afin d'éviter ces équivoques et cette obscurité de langage, que je me suis prescrit de n'employer dans mes descriptions de parties, d'autres termes que ceux qui sont consacrés par la science de laquelle ils ressortent ; et c'est à cette particularité que se réduisent tous les rapports de la physiognomonie avec l'anatomie et la géométrie.

Si l'anatomie est indispensable pour la clarté du langage, la physiologie ne l'est pas moins pour l'explication de la plupart des faits physiognomoniques, dans l'hypothèse, à laquelle il n'est plus possible de se refuser aujourd'hui, que nos facultés intellectuelles, comme nos facultés physiques, dépendent de l'organisation et se trouvent toujours en rapport, tantôt avec la masse de certains organes, tantôt avec le volume ou la densité, la figure, la situation ou toute autre circonstance qu'il appartient à la physiologie d'expliquer. On conçoit la nécessité d'emprunter à cette science le mode d'influence exercé par le cerveau sur l'esprit, celui du cœur et des vaisseaux sur les passions et la coloration des diverses parties du visage, celui du foie et de nos autres organes sur nos déterminations, etc.

Quoique la physiognomonie soit d'ailleurs une science d'observation, elle ne peut rejeter, sans tomber dans un empyrisme aveugle, les secours que peut lui fournir la physiologie. Chez Lavater, où tout était de sentiment, cette science était toujours exclue de ses conceptions ; mais ici, où la physiognomonie se trouve traitée avec la sévérité d'une science rationnelle, elle manquerait à son objet, en négligeant les

fonctions qui ont une influence connue sur les parties qu'elle emploie comme signes. C'est d'après cette pensée que j'ai réuni, dans la deuxième partie de cet ouvrage, les faits physiologiques que le physiognomoniste ne peut ignorer. En vain objecterait-on que les explications que peut fournir la physiologie, relativement aux rapports que nous croyons exister entre telle conformation organique et certaines particularités de mœurs et d'habitudes, sont toujours très-hasardées, attendu que si nous vivions dans un autre siècle ou sous un autre climat, ces mœurs et ces habitudes seraient toutes différentes. Cette objection s'évanouit d'elle-même devant l'observation constante, que la colère, par exemple, chez l'homme civilisé, diffère si peu de ce qu'elle est chez l'homme sauvage, que les signes qui la manifestent, offrent à peine quelques différences légères eu égard aux autres modifications opérées par les progrès de la société. Quant aux signes qui caractérisent les diverses formes de la vanité, de la flatterie, etc., ou qui annoncent l'homme de goût, l'amateur éclairé des beaux-arts, l'homme voluptueux, etc., et toutes ces dispositions qui ne se développent que chez les peuples arrivés à un haut degré de civilisation, ils sont aussi constans, et découlent aussi évidemment de l'organisation que les penchans les plus inhérens à l'espèce. De sorte que, dans un système régulier de physiognomonie positive, il est impossible de rejeter les secours de la physiologie.

Il est évident, d'après ce que j'ai dit plus haut, que la physiognomonie n'a rien à faire avec l'art de guérir proprement dit, c'est-à-dire avec la partie de la médecine qui traite des maladies, des prescriptions médicales et de leurs applications. Mais plusieurs branches de cette science, particulièrement la pathologie et la séméiotique, ont des connexions très-étroites avec elle.

La première, par exemple, lui fournit des moyens de préciser plusieurs faits importans sur l'influence mutuelle du physique et du moral de l'homme ; tandis que la seconde augmente et consolide les signes dont elle fait usage. Quoique la physiognomonie s'occupe exclusivement de l'homme en santé, cependant, si on ne l'a vu que dans cet état, à quelles fausses idées n'est-on pas exposé sur les modifications que peuvent apporter dans les facultés intellectuelles les altérations des fonctions animales? Quelques légères teintures de pathologie ne peuvent donc qu'accroître considérablement la précision des idées du physiognomoniste sur l'influence réciproque dans laquelle se trouvent l'un et l'autre, l'intérieur et l'extérieur de l'homme. Si la pathologie traite de la nature des causes et des symptômes des maladies, la physiognomonie, aidée de la physiologie, en conclut les effets qu'elles peuvent avoir sur notre conduite. Ne sait-on pas que certaines maladies enlèvent à certains individus telle ou telle partie de leurs facultés intellectuelles, lorsqu'elles laissent entières toutes les autres? Est-il douteux que l'ignorance de ces effets singuliers serait une source d'erreurs graves pour le physiognomoniste, le philosophe, le juge et tous ceux qui ont à prononcer sur les caractères et les mœurs de leurs semblables, et auxquelles la physiognomonie ne peut être étrangère?

Mais est-il moins à propos de connaître au moins la manière de procéder de la séméiotique, qui, par ses signes, introduisant le médecin dans la cause et la nature des maladies, le met en état d'en déterminer les effets, d'en calculer les dangers, et enfin d'en prévoir la marche et l'issue? N'est-ce pas un modèle offert au physiognomoniste pour procéder à l'étude du moral de l'homme, et en déterminer les écarts? Il est clair que c'est par certains signes que nous estimons l'âge et le

sexe des personnes que nous ne connaissons pas ; que c'est par d'autres signes que nous évaluons la force physique et l'énergie dont elles sont pourvues. Qui peut donc raisonnablement se refuser à l'existence de certains signes propres à nous faire connaître les mœurs, les passions, les aptitudes et l'intelligence de ces mêmes personnes? Les signes extérieurs, par leurs liaisons avec les organes intérieurs, ne sont-ils pas les révélateurs nés des modifications que ceux-ci peuvent éprouver, lors même que le mode de liaison entre les uns et les autres nous est inconnu? si la relation est constatée par l'expérience, n'a-t-elle pas qualité suffisante pour assurer nos jugemens? Ainsi, quoique le médecin ignore pourquoi la langue chargée et le tremblement de la lèvre inférieure disposent au vomissement, cette indication, constatée par beaucoup d'observations, ne laisse aucun doute dans son esprit. Si donc le médecin attache une aussi haute importance aux signes séméiotiques, quant à la détermination de l'état passé, présent et futur de la santé et des maladies du corps, par quelle raison les signes physiognomoniques, à mérite égal, seraient-ils moins essentiels et ne formeraient-ils pas une sorte de séméiotique morale et pathologique de l'âme? Enfin, quelques notions sur l'hygiène et les effets du régime sont aussi des connaissances précieuses pour la détermination des mœurs et des habitudes propres de chaque individu. C'est afin d'épargner au physiognomoniste des recherches fastidieuses que nous avons réparti chacune en son lieu ces diverses connaissances.

La cranoscopie est évidemment, de toutes les connaissances qui sympathisent avec la physiognomonie, celle qui lui est le plus étroitement unie ; car, à la rigueur, elle ne peut être considérée que comme une branche de cette dernière, qui est son aînée de plu-

sieurs siècles, et qui, ainsi qu'on l'a vu, a été considérée, de tout temps, comme l'art de connaître les signes de nos dispositions. Depuis ses premiers momens, la physiognomonie s'est toujours occupée du crâne aussi bien que de la face, du tronc et des extrémités, et Lavater, avant Gall, avait découvert le véritable siége de plusieurs de nos penchans. Mais ce n'est pas de cette antériorité que peut revendiquer la physiognomonie que je veux entretenir ici mon lecteur; il importe surtout à ma double prétention de vouloir fonder une véritable science, en même temps que j'entreprends de la présenter sous la forme élémentaire la plus propre à la populariser, de détruire les allégations de Gall contre cette science. Je ne puis mieux procéder dans cette discussion qu'en rapportant la pensée tout entière d'un disciple à la fois le mieux instruit de la doctrine cranoscopique, et le plus dévoué à son auteur. « Quelques personnes, dit-il, ont voulu associer le docteur Gall à Porta, à Delachambre et à Lavater; mais peu jaloux de l'honneur d'être compté parmi ces physionomistes ou physiognomonistes, il s'est au contraire appliqué, dans chacun de ses cours, à faire sentir en peu de mots *la futilité de leur doctrine telle qu'elle est jusqu'à présent*. Selon lui et selon la vérité, les muscles de la face sont comme ceux des membres et de plusieurs autres parties du corps, les serviteurs de la volonté dont le principe est le cerveau; ils ne peuvent donc prendre et conserver dans l'état ordinaire que les empreintes de l'exercice que leur impose la volonté ou le cerveau; d'où il résulte que la physionomie ne peut servir qu'à *expliquer les habitudes ordinaires*, et qu'en lui demandant davantage, *on sort de ses limites pour entrer dans celles de la physiologie cérébrale, de la pathognomie ou de la pantomime*. Qu'un homme ait l'habitude de se

mettre en colère et de gourmander les autres, et l'on s'en apercevra facilement à la contraction de ses traits, et même par la difficulté et les grimaces qui caractérisent son rire, d'autant moins aisé qu'il est plus rare; de même que l'on conjecture par les bras d'un boulanger et d'un boucher l'habitude de s'en servir, et par les membres d'un piéton l'habitude de marcher. *Mais inférer de là que ces hommes avaient une disposition naturelle pour être colères, pour faire du pain, pour tuer des animaux, pour marcher, etc., c'est s'exposer franchement à se tromper et à tromper les autres;* car, souvent, ce n'est que l'effet de l'éducation et des circonstances qui, en changeant, peuvent aussi non-seulement modifier, mais changer absolument les habitudes. Si l'on considère le nez, la bouche, les mâchoires, le menton, les pieds, les mains, sans établir *leur rapport avec le cerveau, l'on s'attache à des hypothèses qui n'ont aucun terme; de là l'incertitude et les nombreuses exceptions de toutes les règles des physionomistes.* C'est en sortant de sa sphère, et par hasard, que Lavater a découvert l'expression de la théosophie et de la persévérance; cependant *la physionomie, circonscrite dans ses justes limites, ne serait point sans utilité; elle pourrait même marcher à côté ou à la suite de l'organologie pour en faire ressortir les principes.* Il faudrait alors qu'elle embrassât tous les caractères que la volonté imprime naturellement sur le corps; car il y en a quelquefois de bien prononcés et de très-réels, et ce sont ceux-là qui font deviner l'homme futur d'après l'homme passé. »

Mais M. Demangeon, auteur de ce passage remarquable, qui confirme complétement l'utilité de la physiognomonie en même temps qu'il en pose les vrais principes et en trace la marche, me permettra de lui

faire observer que je ne veux point discuter sur les mots, que je consens qu'il désigne sous le nom de pathognomie tout ce qui tient, comme il dit, au pathos de l'individu, tel que la vivacité des yeux, la promptitude ou la lenteur des mouvemens, etc. ; je consens encore qu'il rapporte à la pantomime automatique ou à la mimique les mouvemens ordinaires ; qu'il classe les habitudes passagères, agréables ou désagréables, *en actives* ou physiques, et en *passives* ou morbifiques ; je ne m'enquiers aucunement de toutes ces classifications, qui me paraissent un peu plus scolastiques que réelles (1). Il me permettra encore de lui observer que ni Porta, ni Delachambre, ni Lavater, n'ont jamais prétendu que les bras du boulanger ou du boucher étaient le siége ou le principe de la disposition à faire du pain ou à tuer, et que si c'est ainsi que Gall et lui ont compris la physiognomonie, ils se sont grandement trompés et ont grandement trompé les autres. Que l'homme trépigne dans la colère : qui a jamais pensé à soutenir que les pieds sont le siége de cette passion fulminante ? Du reste, M. Demangeon fait le plus beau et le plus fort raisonnement que l'on puisse faire en faveur de la physiognomonie ou de la physionomie comme il voudra l'appeler, car je ne tiens pas du tout aux mots. Pour mon compte, je remercie beaucoup M. le docteur Demangeon d'avoir si bien plaidé la cause de la science que je cherche à fonder, ainsi qu'il paraît l'entendre, sur des bases solides. Je pense d'ailleurs qu'il conviendra que je me suis peu écarté

(1) Je voudrais que l'on s'entendît pour désigner, sous le nom de cranoscopie, les signes fournis par le crâne ; physionomie, ceux fournis par la figure ; pantomime, ceux qui proviennent du tronc et des extrémités, et physiognomonie ou mieux andronomie, la science générale des signes extérieurs de nos dispositions intérieures.

de sa manière de voir, et qu'en conséquence, il me saura gré de ma docilité, et me passera cette petite digression.

J'insisterai peu sur les sujets dont il me reste à parler dans ce paragraphe, tant parce que ces sujets ont déjà été traités dans le Précis de Gall. que parce qu'il est facile, d'après ce que j'ai dit précédemment, de suppléer mon silence.

On ne peut douter qu'avec une connaissance plus précise des aptitudes, des goûts et des penchans de la jeunesse, on ne travaille plus efficacement à développer en elles les dispositions heureuses et à extirper ou arrêter les autres ; mais il ne faut pas s'abuser sur cette vérité. Je pense avec la plupart des hommes qui ont l'expérience de l'enseignement, que l'éducation peut donner à nos dispositions, lorsqu'elles n'ont qu'une intensité ordinaire, des directions très-variées ou même opposées ; mais je ne crois pas, ainsi que je l'ai déjà répété plusieurs fois, qu'elle soit capable de changer le caractère d'un individu, surtout s'il est quelque peu prononcé. Cette assertion me paraît fondée sur des faits incontestables, que l'histoire fournit en grand nombre ; ainsi, les parens de Boileau voulurent en vain faire de lui un avocat : la nature l'avait fait poète, et il fut poète. Pascal fut mathématicien malgré son père, et aucune considération ne put détourner Descartes de se livrer à la philosophie. La nature est donc la première des lois, et sa puissance est telle, qu'elle surmonte tous les obstacles qu'on oppose à ses développemens ; d'un autre côté, il me paraît également incontestable que Newton, par exemple, né de parens pauvres ou au fond des montagnes de l'Ecosse, eût pu se faire remarquer par les hommes à demi sauvages du comté d'Inverness, mais que sans sortir de cette contrée, il n'eût jamais produit son optique, ni ses principes ma-

thématiques de la philosophie naturelle. On ne peut donc se refuser à cette conséquence : que notre caractère social se compose de dispositions fondamentales ou organiques qu'on ne peut anéantir, mais qui peuvent recevoir par l'éducation, ou par l'empire des circonstances sous lesquelles nous nous trouvons successivement, une direction particulière qui les applique plus ou moins efficacement à des objets déterminés. Ainsi la physiognomonie qui fait connaître à toutes les époques de la vie la situation intellectuelle et morale où se trouve l'esprit, les progrès qu'il a faits, ceux qu'il peut faire et ses erremens, ne peut, dans tous les cas, qu'éclairer utilement le pilote chargé du pointage de la route à tenir pour surgir heureusement.

De toutes les connaissances qui sont l'objet de nos recherches et de nos études, la morale, quoique la plus ancienne et la plus généralement cultivée, me paraît être la moins avancée, et je remarquerai en passant que cet état arriéré où elle se trouve est d'autant plus fâcheux, qu'il entraine l'imperfection d'une classe d'institutions qui sont à la fois les plus graves et les plus intimement unies à notre bien-être. Partout les erreurs et les abus de la morale ont produit les désordres les plus affligeans ; et la première des études de l'homme, celle sur laquelle il fonde toutes ses espérances, et qui semblait devoir lui procurer plus de dignité, plus de consolation, est précisément celle qui sert le plus efficacement à l'abrutir et à le retenir sous le joug de la servitude et de la misère. Mais je n'ai pas ici à m'occuper de ce genre de considérations ; les rapports de la physiognomonie avec cette science, dont une métaphysique spécieuse fait tout le mérite, embrasse deux objets : préciser les signes qui décèlent les principales affections de l'âme et l'état des mœurs, c'est ce qui sera exposé dans la quatrième partie ; et prouver la supério-

rité des règles de la physiognomonie sur les préceptes de la morale admise, c'est ce dont je vais dire un mot. On s'étonne sans doute que je place une science subalterne telle que la physiognomonie, non-seulement à côté, mais au-dessus d'une science aussi sublime que la morale; mais voici ma pensée. Je prends, pour l'expliquer, ce précepte : que *la méfiance est la mère de la sûreté*. Qu'un fabuliste ingénieux ait accompagné cet adage, reçu comme une maxime des plus sages, de circonstances propres à le développer et à le rendre plus piquant, cela ne détruit pas ma surprise de le rencontrer chez des nations qui font profession expresse de la morale évangélique ; car il me semble clair que cette morale reconnaît son impuissance, si elle ne proscrit de semblables maximes, et qu'elle est sans effet, si elle ne détruit complétement l'occasion de les appliquer, et qu'ainsi, cette morale tant vantée et enseignée avec une dépense de luxe et des solennités coûteuses, n'est qu'une vaine théorie cérémoniale, qui épuise les peuples, sans réaliser aucun des bienfaits qu'elle leur promet en retour des sacrifices de tous genres qu'ils supportent pour la soutenir.

Mais un autre inconvénient, qui n'est pas moins grave, consiste en ce que ce précepte, énoncé d'une manière aussi vague et aussi abstraite, suppose dans ses applications une sagesse et une prudence communément au-dessus des forces humaines. Qu'il soit vrai en théorie, c'est peu de chose, si l'impossibilité de l'appliquer sûrement anéantit ce qu'il peut avoir de sage et d'utile. Bien plus, non-seulement cette impossibilité le rend stérile, mais dangereux dans une foule de circonstances, car, souvent, la prudence et notre salut commandent une confiance sans réserve, et outre que ce sentiment, qui tend à rapprocher les hommes, est bien plus beau et plus moral que la méfiance, qui

les éloigne les uns des autres, il expose rarement à plus de dangers.

Que l'on conçoive bien maintenant l'esprit de la physiognomonie, et combien ses préceptes sont éloignés de ces maximes équivoques et fastueuses qu'on étale dans tous nos livres de morale. Chez elle, tout est précis et déterminé ; ce n'est point par de vagues anathèmes qu'elle procède, mais elle énonce avec exactitude et simplicité les signes certains qui annoncent la nécessité d'agir avec méfiance; elle précise les cas où la maxime est applicable, et ceux où il serait superflu ou dangereux de l'employer.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'HOMME PHYSIQUE. — DES PRINCIPAUX SYSTÈMES D'ORGANES DONT IL EST COMPOSÉ. — DES FONCTIONS QU'ILS EXERCENT. — DE L'ESPÈCE DE VIE QUI EN RÉSULTE, ET DES PRINCIPALES MODIFICATIONS DONT ELLE EST SUSCEPTIBLE.

L'homme physique, ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, étant la souche d'où résulte l'homme intellectuel et l'homme moral, l'ordre et la clarté de cet ouvrage exigent que je traite du premier, avant de passer à l'examen des deux autres. Je réunirai donc ici toutes les considérations anatomiques et physiologiques qui peuvent intéresser le physiognomoniste, pour n'avoir plus à m'occuper dans la partie suivante que des actes psychologiques qui sont le sujet spécial de ses recherches.

I.

Notions générales d'histoire naturelle et idée que l'on doit se former de la pretendue échelle des êtres. — Principes de physique et de chimie concernant les élemens dont se composent les diverses parties des animaux. — De l'organisme en géneral, de ses causes, de ses effets et de ses principales modifications.

Il n'est personne qui confonde l'un avec l'autre. une pierre, une plante et un animal ; les différences

qui caractérisent ces trois sortes d'êtres, sont au nombre des premières idées que nous fournissent nos sens, et l'observation de ce qui se passe autour de nous. Il est question, en ce moment, de raisonner quelque peu ces notions acquises presqu'à notre insu.

L'enfant a déjà compris que cette plante qui lui fournit des fraises, que cette autre qui lui produit des cerises, sont composées de racines, d'une tige, de feuilles, de fleurs et de fruits, et qu'elles ne se développent et ne fructifient que par la culture et les soins que leur donne le jardinier; tandis que les pierres et les moellons dont le maçon construit des maisons, sont des masses *brutes* ou *inertes* qui se trouvent dans le sein de la terre, où elles existent depuis un temps inconnu, sans autres soins de notre part que la peine de les extraire, lorsque nous en avons besoin, des bancs qui les recèlent; de plus, la même induction qui porte l'enfant à placer les plantes au-dessus des minéraux comme étant *d'un ordre de composition* beaucoup plus compliqué, lui fait aussi regarder les animaux comme bien supérieurs aux plantes elles-mêmes; de sorte que nous avons tous compris avec une précision à peu près suffisante pour nos besoins ordinaires, les trois grandes séries dans lesquelles se rangent tous les êtres placés autour de nous, et distinguées entre elles par des caractères qui s'offrent en quelque sorte comme d'eux-mêmes aux yeux du vulgaire. Mais lorsque les naturalistes, peu satisfaits de ces premières notions, trop vaguement circonscrites pour pouvoir être considérées comme scientifiques, ont cherché à établir dans chacune de ces séries, nommée *règne*, un arrangement qui pût faciliter l'étude des êtres qu'elle comprend, ils ont généralement rencontré des difficultés qui, jusqu'à présent, n'ont

point été surmontées, du moins avec toute la satisfaction désirable.

Toutefois, il faut convenir que, malgré les difficultés, l'impossibilité, selon toute apparence, d'établir une gradation rigoureuse dans la série des êtres, on ne peut nier que, dans ces derniers temps, on ait formé des réunions d'espèces entre lesquelles existent des analogies frappantes et nombreuses. Ainsi, en me bornant aux animaux dont les facultés se rapprochent le plus de celles de l'homme, les mammifères se trouvent généralement distribués de manière que les rapports d'organisation d'après lesquels ils sont rangés, réunissent presque toujours dans une même famille ou dans une même tribu, des espèces vivant à peu près sous les mêmes mœurs et sous les mêmes habitudes : de façon que ce classement, presque aussi psychologique ou moral qu'anatomique, se rapproche beaucoup de celui que Gall a tenté pour l'homme. Néanmoins, je le répète, il ne faut pas oublier les anomalies que l'on rencontre encore dans les diverses parties de l'échelle, et qui placent, par exemple, l'abeille et la fourmi, remarquables par leur intelligence, au-dessous de la limace ou du crocodile, dont l'existence ne décèle que des instincts aussi bornés que stupides ou féroces.

Ces courtes réflexions ont pour objet de faire sentir au physiognomoniste l'imperfection où se trouvent encore les sciences naturelles, afin de lui épargner les illusions où il pourrait tomber, sans toutefois lui faire perdre les avantages qu'il peut retirer de l'étude des êtres qu'elles comprennent ; il est incontestable que mieux il connaitra la nature de ces êtres, plus il aura de termes de comparaison pour apprécier le principal sujet de ses recherches, c'est-à-dire l'homme. Cependant il lui suffira généralement de s'appliquer aux animaux vertébrés, et même de se restreindre à

ceux qui ont le plus de rapport à son objet. L'essentiel est de s'appliquer à bien saisir le caractère et les changemens apportés dans les mœurs et les habitudes, par les modifications survenues dans les organes fondamentaux, tels que le cerveau, le cœur... Mais tout en signalant les secours qu'il peut retirer de ces connaissances, mon intention est aussi de le tenir en garde contre ces inductions que l'on a voulu établir entre certains animaux et l'homme, ainsi qu'à réduire à sa juste valeur la doctrine de Porta et de ses disciples. Sans doute, des dents canines, acérées et propres à déchirer, un bec fort et crochu, et toute autre circonstance analogue, annoncent, partout où elles se trouvent, des dispositions à saisir une proie ; mais conclure qu'un homme dont les yeux ressemblent à ceux du porc, a des mœurs en rapport avec celles de cet animal, c'est tomber dans l'abus. Il faut, comme je l'ai dit, une somme d'identités qui portent sur des organes essentiels, pour donner au principe des ressemblances une certaine force d'induction; autrement, il est une source d'erreurs.

Une idée qui s'inculque également chez nous en même temps que les premières notions relatives à la forme, à l'étendue, à la couleur et aux actions des corps, portent sur la nature intérieure ou les diverses parties dont ils sont composés. L'enfant a compris que l'arbre qui lui fournit des cerises n'est point homogène ou formé partout de parties semblables, mais qu'il présente au contraire des fractions de diverses natures qui, elles-mêmes, sont formées de parties ou parcelles plus ou moins ténues et qui en sont comme les élémens. Il sait aussi que les animaux ont des parties dures telles que les os ; des parties molles, comme sont les muscles, le cœur, l'estomac, le foie, le poumon ; et des liquides, tels que le sang, le chyle, la lymphe, la

bile, la sérosité et beaucoup d'autres humeurs, et que ces deux classes d'êtres sont en cela, comme je l'ai déjà dit, d'une contexture absolument opposée à celle des minéraux, dont toutes les parties intérieures et visibles sont à peu près similaires ou de même espèce, ainsi que cela a lieu dans une pierre ou masse de fer.

Mais ces diverses parties que contient une plante ou un animal, ne sont point les derniers *élémens* dont ils sont formés ; car si on brûle un morceau de bois, des os ou de la chair, il s'en dégage des vapeurs, des fluides de diverses sortes, et on trouve pour résidu du charbon, des cendres et de la suie. Ici les sens ne suffisent plus pour nous instruire, et nous devons consulter la chimie sur les nombreuses et récentes découvertes qu'elle a faites relativement aux *principes élémentaires* dont se composent les corps et spécialement les animaux. Dans l'état actuel de cette science curieuse et utile, cinquante et quelques substances différentes sont regardées comme les principes simples ou primitifs de tous les corps, mais une quinzaine seulement de ces principes sont employés dans la confection des substances animales, ce sont le carbone, l'hydrogène, l'oxygène, l'azote, le soufre, le phosphore, le chlore, l'iode, le fer, le cuivre, le manganèse, le sodium, le potassium.... Les quatre premiers de ces principes ont été nommés principes *primitifs* ou élémens essentiels des animaux, parce qu'ils composent à eux seuls presque la totalité des diverses parties ou substances dont ces êtres sont formés, et qu'il ne peut y avoir d'organisation sans eux. Les autres ont été nommés *advantifs* ou secondaires, parce qu'ils sont moins importans, et que quelques-uns n'entrent que d'une manière secondaire ou accidentelle dans la composition de certaines parties ou même de certains animaux.

Avant de passer outre, j'observerai que la plupart

de ces principes, auxquels il faut ajouter le calorique, la lumière et les fluides électro-galvanique et électro-magnétique, sont les corps les plus déliés et les plus énergiques de la nature, ceux qui jouent un plus grand rôle dans les phénomènes les plus surprenans et les plus mystérieux qui se passent à la surface de ce globe; ainsi les éclairs, la foudre, les trombes, la poudre à canon, la combustion, les déflagrations de plusieurs substances chimiques, sont des effets dus à la combinaison de ces mêmes principes. Doit-on s'étonner après cela que la vie et ses modifications soient des phénomènes qui reconnaissent les mêmes causes? La cristallisation, la végétation et l'animation de la matière, disons-le, sont un même fait, différemment modifié, et qui résulte des propriétés dont il a plu à l'être des choses de doner les corps.

Ces principes simples, que l'on a aussi nommés *médiats* ou éloignés, se combinant deux à deux, trois à trois, quatre à quatre ou même en plus grand nombre, produisent de petites molécules d'une composition binaire, ternaire ou quaternaire, c'est-à-dire qui renferment chacune deux, trois ou quatre élémens simples, et qui constituent de nouveaux principes, que l'on a appelés *immédiats* ou prochains, parce que nos organes ou les diverses parties de notre corps et du corps des animaux résultent immédiatement de leurs combinaisons. Dans l'état actuel de la science, on compte environ quarante de ces principes immédiats ou prochains, et que l'on pourrait aussi appeler principes anatomiques des organismes, puisque tout organisme sensible et locomotile est nécessairement composé d'un plus ou moins grand nombre de ces principes. Ceux qu'il nous importe le plus de connaître sont la fibrine, l'albumine, l'hématosine, la gélatine, l'osmazome, la cérébrine, la névrine....

Tous ces principes anatomiques, très-différens entre eux, résultent de la proportion dans laquelle sont combinés les principes primitifs dont j'ai parlé d'abord; ainsi dans la fibrine, il y a plus d'azote et moins d'hydrogène; dans la gélatine, il y a moins de carbone et plus d'oxygène et d'hydrogène; dans l'albumine, il y a autant de carbone que dans la fibrine, mais moins d'azote, etc.; enfin il faut bien comprendre que toutes les parties solides des animaux, et les fluides ou humeurs dont ces parties solides sont humectées, résultent de la combinaison ou réunion de ces principes immédiats.

Ici se présentent quelques lois d'*animalisations* que je ne puis omettre : ainsi c'est une règle constante, que plus les êtres sont élevés dans l'échelle organique, plus les principes dont ils se composent sont complexes. Les compositions ternaires qui prédominent, par exemple, chez les plantes, sont remplacées par des composés quaternaires dans les animaux, et on trouve de plus parmi ces derniers êtres de l'albumine composée de cinq élémens, et de la cérébrine composée de six, savoir : des quatre ingrédiens ordinaires de toute portion animale, l'oxygène, l'hydrogène, le carbone et l'azote, et, en outre, de cinq pour cent de soufre et d'un et demi de phosphore. J'observerai encore que l'oxygène, si prépondérant dans toutes les combinaisons des corps inorganiques et des végétaux, devient, à mesure qu'on s'élève dans le règne animal, de moins en moins suffisant pour que l'élément qui joue le rôle de combustible, soit parfaitement *comburé*. J'engage le lecteur à s'arrêter ici un instant pour réfléchir sur l'importance et le degré des propriétés qui doivent résulter d'élémens aussi actifs et aussi subtils, combinés par des lois électives, spéciales, qui, selon toute probabilité, ont pour objet de former des composés

d'autant plus animalisés, qu'ils doivent produire des effets plus éminens et d'un ordre moral plus élevé, ou, ce qui revient au même, qu'ils doivent être placés plus haut dans l'*animation* de la matière.

Maintenant que nous avons tous les élémens immédiats dont se composent les diverses parties des animaux, il me reste à présenter quelques réflexions sur la manière dont ils s'unissent et s'arrangent entre eux, pour former ce qu'on nomme des *tissus* ou des *organes* ; car ces deux mots sont pris assez souvent l'un pour l'autre, et alors il faut distinguer dans ce mot tissu, sa fonction synonymique d'organe, du cas où il est employé dans le sens de contexture ou de structure intime que je lui prête en ce moment. Je traiterai rapidement ce sujet, vu que dans l'état présent de la chimie animale et de l'anatomie, il est loin d'être suffisamment éclairci pour en parler avec quelque précision.

Les uns n'admettent qu'un seul tissu générateur de tous les autres ; c'est le tissu cellulaire, dont les tissus sarceux ou contractiles, les tissus nerveux ou incitans, dermeux ou superficiels, séreux, angéieux, etc., sont des modifications plus ou moins profondes. Les autres adjoignent au tissu cellulaire, qu'ils disent être composé d'une substance homogène essentiellement gélatineuse, tenace et celluliforme, une autre sorte de tissu d'une nature complètement différente, formée de globules d'abord isolés dans un fluide amorphe pendant l'enfance, et se réunissant plus tard en filets flexueux pour constituer le *système nerveux*. Les cellules et les cylindres mucoso-globuliformes de ces deux élémens généraux de tous les tissus formeraient ensuite, en se réunissant, les fibres, les lames, les membranes, les mailles, les réseaux, les cordons, les faisceaux et le parenchyme des diverses pièces dont

se compose tout animal. D'ailleurs, il faut bien comprendre qu'un organe quelconque, tel que le cerveau, le cœur, le foie..., n'est pas uniquement composé d'une même sorte de tissu ou de système ; qu'un muscle, par exemple, admet dans sa composition des fibres charnues, contractiles, des nerfs, des vaisseaux, du tissu cellulaire fibrotendineux, etc..... Que dans un organe nerveux, outre l'élément essentiel ou la névrine, on trouve du tissu cellulaire, souvent du tissu fibreux, plus ou moins de tissus kisteux ou séreux angéial, etc...

Les principales propriétés du tissu cellulaire considéré comme générateur de tous les autres, quoique peu connu dans son aptitude à conduire les fluides électro-chimiques, sont d'être mauvais conducteur du calorique, de sorte que les parties qui en renferment beaucoup, se refroidissent moins que les autres ; ce qui arrive aux personnes grasses ou bouffies, chez lesquelles il est très-développé sous la peau, et qui sont bien moins sensibles au froid que les individus maigres. Il se condense cependant par le froid en vertu de la contractilité de tissu dont il jouit, ce qui fait que ces mêmes personnes se trouvent plus au large dans leurs vêtemens, lorsque la température de l'atmosphère vient à s'abaisser ; il ne paraît aucunement sujet à la douleur, et jouit de la propriété, assez rare parmi les animaux, de se reproduire ; ce qui annonce chez lui un caractère particulier de vitalité. Les chimistes le regardent comme renfermant environ cinquante pour cent de carbone et comme étant de nature albumineuse : circonstance qui le rend hygrométrique à un certain degré. C'est dans ses mailles que se dépose la graisse, et il s'offre généralement plus abondant dans les lieux où la peau doit être plus mobile ; il prédomine également chez les femmes et

les individus lymphatiques chez lesquels il est beaucoup plus gorgé de fluides; il parait puissamment modifié par l'influence des lieux, du régime et du climat, et sous ce rapport il imprime aux plantes et aux animaux des contrées sèches et élevées, un tout autre aspect que celui que présente ceux des pays bas et humides. Enfin l'âge lui impose aussi des modifications profondes, ses fibres et ses lamelles, à peine distinctes dans l'enfance, se dessinent de mieux en mieux, à mesure que l'animal approche de son *summum* de perfection ou de développement, après lequel il perd bientôt de sa turgescence et de son elasticité, se dessèche peu à peu en se solidifiant de plus en plus, circonstance qui amène insensiblement la cessation naturelle de la vie, lorsque l'animal a échappé à toutes les causes fortuites qui pouvaient devancer sa destruction.

Comme je n'écris pas ici un traité de physiologie, je ne puis m'étendre davantage sur ces considérations. Plus bas, je donnerai les préceptes physiognomoniques qui en découlent, je finirai en conséquence ce paragraphe par l'énoncé d'une loi qui complétera celle que j'ai donnée il y a quelques instans, et qui consiste en ce que, dans tout organe, la forme et la composition chimique sont toujours réglées par les fonctions qu'il doit exercer. Si, par exemple, ces fonctions sont plus physiques ou plus mécaniques, la forme de l'organe devient plus nécessaire, et d'une plus haute importance, que sa composition. Si, au contraire, l'organe a essentiellement pour objet quelques sécrétions ou élaborations animales plus élevées, la nature chimique du tissu, et sa délicatesse ou sa composition, l'emportent sur la forme et les autres circonstances dynamiques. Enfin ces particularités, qui peuvent se balancer plus ou moins, déterminent toujours les con-

ditions de formes, de structure intime et de composition chimique qui président à la confection de chaque organe ; ainsi le cœur présente partout une cavité simple ou double, qui varie peu dans ses formes, un tissu capable d'une contractilité considérable et une composition chimique qui le disposent à recevoir du sang ou de quelque fluide élastique, tel que la chaleur, etc......, une incitation qui provoque ses mouvemens. Le foie, dont la fonction essentielle est de sécréter une humeur particulière, pour laquelle la force de contractilité et la forme sont de peu d'importance, est formé sous d'autres lois ; il en est de même du cerveau, dont les produits doivent être d'un autre ordre. Je reviendrai plus bas sur ces lois importantes de l'économie animale ; en attendant, le physiognomoniste ne peut trop s'appliquer à se familiariser avec elles, et à saisir la vraie nature de l'homme. Là, est toute la physiognomonie, toute notre conduite, toute notre sagesse et notre bien-être.

Après cet exposé des divers principes chimiques et anatomiques de nos tissus, et avant de passer à l'examen des propriétés essentielles des *systèmes d'organes* qui en sont formés, et de noter les principales influences qu'elles exercent sur nos mœurs et nos habitudes, je m'occuperai un instant de quelques considérations générales sur *l'organisme*, ses causes, ses effets et ses modifications.

Commençons d'abord par bien fixer l'idée que nous devons attacher à ce mot, car il importe, pour bien comprendre les choses, de s'entendre avant tout sur les expressions. Aujourd'hui, on emploie souvent la dénomination *d'organisme* dans le sens du mot *animal*, à cette seule différence près, que celui-ci rappelle particulièrement la vieille idée que les êtres qui jouissent de la vie, avec mouvement et sensibilité, la doivent à un

principe indéfini que l'on a désigné sous différens noms ; au lieu que le mot *organisme* désigne, selon la signification *d'οργανον* dont il est dérivé, des êtres composés *d'instrumens* ou *organes* particuliers, au moyen desquels ils peuvent exercer certaines actions *ou fonctions* déterminées.

Si nous parcourons avec ces nouvelles idées les corps qui remplissent chacune des trois grandes sections admises, nous trouverons constamment dans ceux de la première, des propriétés beaucoup plus limitées en nombre et en étendue, et en quelque sorte plus matérielles que celles qu'on rencontre chez les végétaux, dont les tissus sont évidemment plus composés, les fonctions plus manifestes et plus actives, et qui fournissent des produits qui sont le résultat d'un travail intérieur. Enfin les animaux, plus encore que les végétaux, nous offriront ces mêmes résultats beaucoup plus développés, et en outre, de nouvelles propriétés d'un ordre essentiellement plus élevé, telles que le mouvement, la sensibilité et tous les résultats qui en découlent. C'est en approfondissant ces notions générales, que le lecteur parviendra à saisir de mieux en mieux *l'organisme*, tel qu'il s'offre chez les animaux, particulièrement chez l'homme, et qu'il pourra pénétrer plus avant dans les phénomènes qu'il présente.

Quel que soit l'échelon qu'occupe dans la série générale *un organisme*, il est toujours essentiellement composé de solides et de fluides, auxquels on a donné les noms de *solides* et de *liquides vivans*, ou jouissant de la propriété d'agir mutuellement les uns sur les autres. Je le répète, c'est à la manière dont nous aurons compris les actions et les réactions réciproques, que ces deux sortes d'élémens, qui constituent essentiellement tout organisme et même tout organe, exercent les uns sur les autres, que nous devrons d'entendre mieux la

vie et ses effets, et de laisser moins d'obscurité dans notre esprit sur ce grand et mystérieux phénomène de la nature.

Sans entrer aucunement dans les opinions si débattues entre les physiologistes, relativement au degré *d'irritabilité* de chaque organe, et au mode de *sensibilité* dont il jouit, je suivrai de très-près, dans l'explication que je vais donner sur le jeu de chacun de ces organes, les grandes idées présentées par Bichat sur les propriétés physiques, chimiques et organiques de nos tissus ; attendu que je ne connais encore rien qui me paraisse plus conforme aux faits, et que cette marche, qui aura l'avantage de dégager mon récit de toute discussion intempestive, fournira à mon lecteur des idées à la fois simples, lumineuses et suffisantes, sur les phénomènes qu'il a besoin de comprendre.

Nous avons vu que les forces qui ont présidé à la réunion des molécules d'oxygène, d'hydrogène, de carbone,.... pour former ce que nous avons appelé principes immédiats ou anatomiques de nos organes, sont des forces chimiques de l'ordre de celles qu'on a nommées affinités ; que des forces analogues, plus la cohésion, ont ensuite formé de ces élémens anatomiques des tissus de diverses sortes, dont la contexture, la structure interne, la forme, la consistance et la ténacité ou la résistance à être déchirés, ont été réglées par la nature et la figure de ces molécules secondaires et les divers arrangemens qu'elles ont observés entre elles. Il est question maintenant de reconnaître *les propriétés vitales* de tous ces tissus, ainsi formés par des forces physiques inhérentes aux molécules matérielles qui les constituent.

Ces propriétés nouvelles, qui, selon Bichat, reposent essentiellement sur l'extensibilité et la contractilité dont jouissent nos tissus, sont de trois sortes : 1° *Ex-*

tensibilité et contractilité insensible, physique ou de tissu ; 2° *Extensibilité et contractilité sensible* ou organique ; 3° *Extensibilité et contractilité sensible et animale*, ou psychologique.

C'est aux premières de ces propriétés, qu'il faut rapporter le raccornissement d'un morceau de peau, d'une portion de muscles ou de toute autre partie animale exposée à une certaine chaleur ; la relaxation qu'éprouve ce morceau de peau dans l'eau, ou l'allongement auquel il se prête lorsqu'on le tiraille ; ou toute autre modification qu'il éprouve, lorsqu'on le soumet à un agent physique ou chimique, tel qu'une pointe, un acide, etc., modification qu'il importe de reconnaître, comme n'excédant pas les lois de la dynamique et de l'hydrodynamique ordinaires. C'est aux secondes, qu'il faut rapporter toutes les actions et les mouvemens que la plupart de nos organes exercent à notre insu, tels que les contractions du cœur, le mouvement péristaltique des intestins, etc. Enfin, sous les troisièmes, se rangent tous les mouvemens dont nous avons conscience, et qui sont sous l'empire de la volonté ; ainsi je veux étendre mon bras pour saisir quelque chose : à l'instant, les nerfs qui partent du cerveau, ou plutôt de la moelle allongée, transmettent au membre cette détermination ; les muscles extenseurs se contractent, les fléchisseurs s'allongent, et le mouvement est produit.

Excepté les propriétés de tissu qui paraissent purement mécaniques, les autres dépendent, selon toute apparence, de ce qu'on a nommé *innervation*, ou de certains influx nerveux, sur lesquels nous tâcherons de jeter quelques lumières, un peu plus loin. Je remets également à parler plus bas, des principaux fluides élémentaires, tels que le sang, la lymphe, la bile, la sérosité, la graisse, la moelle, etc.,... qui entrent dans

la composition des organismes et qui, conjointement avec les solides et les autres causes dont je viens de traiter, concourent à produire les phénomènes qu'ils présentent.

On sent que je ne puis parler que très-rapidement des principaux élémens de notre corps et de ceux qui en émanent, en me bornant d'ailleurs à ce qu'ils peuvent avoir d'intéressant pour la physiognomonie. En commençant par ceux qui sont sous la forme gazeuse, je signalerai d'abord les fluides qui se dégagent dans différentes cavités du corps, principalement des intestins. On sait qu'ils rendent les digestions pénibles ou désagréables, et annoncent toujours quelques vices dans le canal alimentaire, quelque excès ou inconvenance de régime. D'autres sont exhalés par la peau, à la surface du corps, et peuvent avoir une odeur plus ou moins fétide : telles sont les émanations des personnes qui sont d'un roux foncé, l'odeur cadavérique de celles qui fréquentent les amphithéâtres, les infirmeries ; celles des personnes attaquées de fièvres adynamiques, etc., circonstances qui désignent au physiognomoniste le régime, l'état ou la profession.

Parmi les produits liquides, la sueur, la mucosine et l'urine sont au premier rang. La première, composée d'eau tenant en dissolution un peu d'albumine ou de gélatine et quelques acides, a la propriété, comme les produits gazeux, de communiquer à certaines personnes une odeur plus ou moins désagréable ; elle peut caractériser le tempérament bilieux, sec et nerveux, dans lequel elle est moins abondante que chez les personnes grasses ou lymphatiques ; ses qualités et sa quantité ont aussi des rapports très-étroits avec la nature des alimens, celle du sol, le travail et les âges. On sait que les lieux secs, l'exercice, la jeunesse, sont généralement favorables à sa production, et combien

cette circonstance, contenue dans de justes bornes, est propre à maintenir la santé et les mœurs.

La mucosine ressemble beaucoup à la sueur ; comme elle, elle est plus abondante dans la jeunesse que chez les vieillards. Lorsqu'elle domine, elle constitue le tempérament *muqueux*, qui est une variété du lymphatique, et qui se rencontre surtout dans les lieux humides et peu visités du soleil. Certains alimens, ainsi que certaines boissons, telles que la petite bière et le cidre, la fournissent en quantité, et cette diathèse qui rend endémiques en certains pays les fièvres *dites* muqueuses, parait aussi disposer aux catharres et aux affections vermineuses et entrainer des désordres moraux de divers genres : fait que j'énonce en passant comme une nouvelle preuve de l'influence du physique et du régime sur le moral.

Aucun fluide ne varie autant dans ses apparences et ses qualités que l'urine ; on sait qu'elle fournit des indications très-positives dans certaines maladies, spécialement dans la goutte ; on sait aussi qu'elle alterne en quantité avec la sueur, les mucus, les larmes et autres flux, de sorte que l'un compense ordinairement l'autre, eu égard au tempérament et au régime ; mais elle fournit surtout de nouvelles preuves de l'influence mutuelle du physique et du moral ou des rapports qui existent entre certaines combinaisons des élémens organiques et certaines habitudes innées. Ainsi il parait assez bien constaté que les animaux frugivores, herbivores, ruminans, tels que le mouton, le bœuf, le lapin, etc., dont les mœurs sont innocentes et les habitudes paisibles, ont l'urine bien plus aqueuse et moins chargée de sel que les animaux qui vivent de proie et aptes à combattre, tels que les carnassiers, parmi les mammifères ; les rapaces, parmi les oiseaux ; les serpens, parmi les reptiles, etc., chez les-

quels l'urine est plus alcalescente et beaucoup plus chargée d'acide urique et autres. L'urée qui fournit beaucoup d'ammoniac, et les phosphates qu'elle présente, surtout le phosphate de chaux, paraissent s'accroître à mesure que les alimens sont plus azotés et que le caractère devient plus atroce. Chez la tourterelle, la poule, particulièrement celle qui vit d'herbes, l'urine contient à peine quelque centième d'acide urique; celle de l'autruche n'en contient guère qu'un soixantième; celle du chameau pas du tout et très peu de phosphate, tandis que celle du faucon est presque toute composée d'acide urique et contient des phosphates en quantité; il en est de même du lion, du tigre, et de plusieurs insectes carnivores. On peut donc admettre comme règle que les mœurs s'adoucissent chez les animaux à mesure que les alimens sont moins azotés et plus hydrogénés ou aqueux.

Dans les sujets lymphatiques, l'urine est également plus aqueuse que chez les bilieux : elle l'est aussi beaucoup plus chez les femmes que chez les hommes. Ainsi, quelques sels de plus ou de moins, plus d'urée, d'ammoniac et de phosphate, paraissent coïncider dans toute la série animale avec des mœurs et des habitudes toutes différentes; de sorte qu'à un air humide et froid, à des alimens grossiers et des pâtes indigestes, des condimens fades, des boissons sédatives ou mucilagineuses, si vous substituez une atmosphère sèche et chaude, des alimens succulens, les épices et les aromates des pays méridionaux, des vins généreux et pétillans, toute la constitution physique se renouvelle, chaque organe acquiert une énergie inconnue, et l'esprit et les mœurs ne se ressemblent plus. Dans les animaux nourris d'alimens non azotés, l'urine perd ses qualités acides et alcalines, et devient plus séreuse en même temps que les mœurs s'adoucissent. Combien

donc se trompent ceux qui veulent à toute force soumettre toutes les actions de l'homme à un principe étranger à toutes ces circonstances perturbatrices ; mais je reviendrai plus bas sur ce sujet.

II.

Des principaux systèmes d'organes dont se composent les machines animales, et spécialement la machine humaine. — De leur importance physiognomonique dans les actes de la vie physique, intellectuelle et morale de l'homme.

J'ai déjà observé que je n'écris point un traité de physiologie ; ainsi on ne doit pas s'attendre à trouver ici des détails suivis sur la myologie, la splanchnologie et l'angéiologie des solides vivans, mais simplement des réflexions sur les circonstances qui tendent à constituer comme signes physiognomoniques les parties des principaux systèmes d'organes dont ces sciences s'occupent. Le lecteur doit bien se pénétrer de cette idée : que la physiognomonie a pour objet essentiel les actions de la vie intellectuelle et morale, et pour but, de rapporter ces actions aux circonstances de l'organisme qui les accompagnent ordinairement afin de pouvoir les annoncer ou les reconnaître avec quelque certitude, sans trop s'occuper des causes, des motifs ni des conséquences de ces actions, les premières étant du ressort de la physiologie, les secondes appartenant à la psychologie, et les troisièmes à la morale.

Sans doute, il se passe peu de phénomènes dans les tissus humains qui n'aient une signification physiognomonique, c'est-à-dire qui ne soient l'indication de quelque particularité intellectuelle ou morale ; mais il suffit à la physiognomonie d'avoir saisi les principales

de ces indications ; car il est clair que le plus comprend le moins, et que les fonctions secondaires ou tertiaires ne peuvent agir que dans le sens des principales, et qu'elles ne peuvent que confirmer ce que celles-ci ont déjà indiqué. A la vérité il n'est pas superflu d'avoir plusieurs indices ou moyens de reconnaître une même disposition ; mais il serait fastidieux d'ajouter à des signes tranchés des circonstances qui ne feraient que sanctionner ce qui est déjà suffisamment établi ; ce serait multiplier les volumes sans rendre la science beaucoup plus facile ni plus claire, tomber dans le grave inconvénient qui rend Lavater si peu élémentaire et en même temps si peu populaire. Je me suis donc appliqué à remonter aux signes essentiels de nos dispositions et à signaler les traits les plus saillans qui les manifestent. L'auteur de ce traité a rempli sa tâche, lorsqu'il a caractérisé franchement les principales forces qui agissent dans un individu, et qu'il a noté les grands effets qu'elles peuvent produire et les moyens de les reconnaître ou de les prévoir. Les détails s'acquièrent par l'expérience et les exemples de leur application se trouvent dans la rue, ainsi que je l'ai déjà dit. Reprenons donc notre marche et voyons d'abord les principaux systèmes dans lesquels se distribuent les solides vivans.

Pour le physiognomoniste, la peau ou le tissu dermeux est le premier de ces systèmes ; c'est lui qui détermine la forme de chaque organisme, qui sépare l'animal du reste de l'espace qui l'environne, et c'est par lui qu'il se trouve en contact avec le monde extérieur. Considéré dans ses principes, il paraît essentiellement composé de gélatine, et sous le rapport de sa texture, c'est plutôt un appareil qu'un simple tissu ; et, en effet, il se compose d'abord d'une couche principale que les anatomistes regardent comme du tissu

cellulaire concentré et qu'ils nomment derme ou *chorion*. Cette première couche, la plus profonde, est recouverte d'une seconde plus exterieure qui serait composée d'un réseau vasculaire et nerveux, garni de cryptes et de phanères érectiles qui résulteraient de l'épanouissement des nerfs, et qui rendraient la peau sensible à l'action des corps extérieurs ; cette couche, sur laquelle on n'est pas bien d'accord, serait recouverte de l'épiderme, qui paraît être une membrane sèche, inorganique, qui s'use et se répare mécaniquement et non par nutrition, et qui fait l'office d'un vernis surappliqué à la peau ; enfin cette enveloppe serait unie aux parties sousjacentes par du tissu cellulaire plus ou moins abondant.

La peau ainsi composée offrirait dans sa trame feutrée une foule d'interstices de différens diamètres et plus ou moins nombreux, qui donneraient passage aux vaisseaux et aux nerfs dont je viens de parler, et à une quantité innombrable de vaisseaux exhalans et absorbans, aux moyens desquels notre corps exhale différens fluides ou liquides, tels que la sueur, etc., ou absorbe les miasmes dont est chargée l'atmosphère où nous nous trouvons, ce qui donne à la peau une influence étonnante sur la vie et la santé. Elle paraît d'ailleurs peu élastique, plus épaisse dans les lieux plus exposés au choc des corps grossiers, fort extensible dans la jeunesse, jouissant de la contractilité de tissu même après la mort, se condensant par le froid, se relâchant par la chaleur ; enfin s'amincissant, se desséchant et se raidissant avec l'âge.

La peau offre encore avec les diverses parties du corps, même les plus profondes, de nombreuses sympathies, et devient sous ce point de vue d'un nouvel intérêt pour le physiognomoniste. J'ai parlé plus haut de quelques-uns des fluides ou des liquides qu'elle exhale

ou qu'elle absorbe; plus bas, je traiterai des indications attachées à sa tension, à son relâchement, à sa rigidité, à sa mollesse, à ses rides, à sa couleur, à sa fraîcheur et aux autres indices qu'elle peut présenter. Je remets également à parler dans le même lieu, c'est-à-dire dans la cinquième partie, des indications que le physiognomoniste peut tirer des poils et des cheveux qui croissent sur la peau.

La peau *interne*, ou rentrée par la bouche, le nez et les autres ouvertures superficielles, et qui se prolonge dans les cavités intérieures du corps, telles que l'œsophage, l'estomac, le poumon, les intestins, prend le nom de membrane muqueuse, selon Bichat, ou, comme on dit actuellement, de *muco-derme;* attendu ses propriétés de sécréter les diverses espèces de mucus. Cette sorte de peau intérieure est généralement d'une texture celluleuse perméable aux fluides, plus lâche que le derme cutané, et d'autant plus molle que le sujet est plus jeune; mais qui va se desséchant, et perdant toutes les villosités dont sa surface est pourvue, à mesure que l'énergie nutritive diminue ou que l'âge s'accroît, et qui enfin devient comme un cuir tanné, dans l'estomac des personnes qui ont fait un long abus des substances fermentées, des infusions théiformes ou qui ont l'habitude de boire du café très-fort. Cette membrane paraît jouir dans l'homme de la contractilité et de l'extensibilité insensibles et de tissu à divers degrés, et manquer de l'extensibilité et de la contractilité animales, du moins dans plusieurs parties, quoiqu'elle soit d'ailleurs le siége de beaucoup de plaisir (dans la bouche et le palais), de grandes douleurs et de graves maladies (dans les intestins); elle est plus ou moins épaisse selon les lieux qu'elle tapisse, mais sa nature chimique est encore peu connue.

Le muco-derme est après le derme, un des systèmes

qui méritent le plus l'attention du physiognomoniste, en ce que c'est sur lui que roulent les plus grandes fonctions de la vie, telles que la digestion, la respiration et plusieurs grandes sécrétions dont les dérangemens altèrent toutes les autres, et spécialement la pensée; en second lieu, parce que l'étendue de ses surfaces, qui paraît excéder beaucoup celle du derme cutané, peut sécréter différens mucus en assez grande quantité pour produire une variété du tempérament lymphatique; enfin parce qu'il a de nombreuses sympathies avec la plupart des autres organes et surtout avec le cerveau et le cœur.

Dans la jeunesse, l'activité des surfaces mucoso-gastriques et mucoso-pulmonaires devient la source de cet appétit naturel, de ces digestions promptes et de cette circulation rapide, si nécessaires au développement du corps qui s'opère à cette époque; mais à peine ce développement accompli, cette même activité, en se portant sur les surfaces mucoso-génitales et urinaires, amène la puberté et, avec elle, un autre ordre d'idées, des habitudes et des penchans tout opposés. Enfin vers l'âge de quarante à cinquante ans, cette même activité du derme intérieur, en se reportant sur les surfaces mucoso-buccales et abdominales, devient le siége de nouvelles jouissances; une bonne table, des mets exquis et des vins généreux sont alors des choses précieuses à la vie. Ces illusions et ces vifs désirs de la jeunesse, ces agitations et ce mouvement perpétuel de l'âge adulte ont fait place à des réalités; l'homme, appréciant avec plus de justesse la valeur des choses dont l'éclat l'avait séduit, devient moins empressé à les poursuivre, commence à incliner vers le repos. Une vie calme et libre de tous soucis et de tous soins, des besoins modérés et une noble indépendance sont alors les élémens solides d'un bonheur

dont il n'a pas encore joui. Ainsi les principales modifications qu'éprouve le système muqueux, partagent notre existence en trois grandes époques qui ont chacune leur caractère, leurs jouissances et leurs douleurs.

De même que chaque organisme, du moins ceux qui se trouvent placés dans les parties supérieures de l'échelle, se trouve circonscrit par la peau et séparé par elle de tout ce qui n'est pas lui, chaque organe est renfermé dans une sorte de poche ou de kyste qui l'enveloppe de toute part et l'isole des organes adjacens. Ces poches ou vessies forment ce qu'on nomme les membranes *séreuses* ou *kysteuses*. Le péritoine, la plèvre, le péricarde, l'arachnoïde, la tunique vaginales.... sont des membranes séreuses. On conçoit que l'étendue de ces membranes surpasse celles du muco-derme, puisque celui-ci est le contenu : toutefois elles n'ont pas la même importance.

Comme le muco-derme, les membranes séreuses présentent deux surfaces, l'une adhérant à l'organe qu'elles enveloppent, l'autre libre, lisse, luisante, et toujours lubréfiée d'un fluide particulier de nature albumineuse qu'elles sécrètent, et que l'on désigne sous le nom général de sérosité. Elles paraissent avoir pour objet de faire de chaque organe un être à part, ayant sa vie propre, sa circulation, sa nutrition, sa température, ses propriétés et ses fonctions ; de sorte que l'homme, comme le disait Vanhelmont, serait une sorte de polypier. C'est d'ailleurs à ces membranes que sont dues ces quantités énormes de sérosité qui forment les diverses hydropisies qui peuvent affliger l'organisme humain ; enfin elles peuvent contracter des inflammations d'autant plus douloureuses qu'elles sont plus minces. La frénésie et la pleurésie sont de ce nombre, et suffisent pour donner la mesure des dés-

ordres que ces membranes peuvent produire dans les fonctions du cerveau.

Aujourd'hui on adjoint à ces membranes, sous l'appellation de tissu kysteux sinovial et de tissu kysteux angéial, les capsules qui fournissent la sinovie, qui facilite le mouvement des os dans la locomotion, et la membrane qui tapisse la partie intérieure et principale des vaisseaux dans lesquels circulent ou oscillent les fluides sanguins et lymphatiques. Je ne puis m'arrêter à parler plus longuement de ces deux nouvelles sortes de membranes ; seulement je donnerai, des fluides qu'elles contiennent, quelques notions qui nous seront utiles par la suite.

On sait que le sang est un de ces fluides, et en même temps un des principaux élémens de l'organisme. C'est certainement à juste titre qu'il a reçu la dénomination de fluide nutritif, puisque aucun ne présente aussi éminemment les matériaux de la nutrition ; toutefois, voyant la mort produite par de grandes pertes de sang, on s'est imaginé faussement que ce fluide était le principe de la vie. Tous les anatomistes et les physiologistes parlent de globules aperçus dans le sang, mais lorsqu'il est question de s'entendre sur leur nature et leur grosseur, personne n'est plus d'accord. En conséquence, je me bornerai à dire que le sang mort se sépare en deux parties qui sont dans la proportion de quarante à soixante, dont l'une est appelée sérum et l'autre caillot. Celle-ci est elle-même composée de fibrine et d'hématosine, qui sont entre elles dans le rapport de onze à quarante-sept. On a en outre reconnu quelques autres substances, telles que l'albumine, la cérébrine et du phosphore. D'ailleurs ces divers principes varient en quantité selon les *races*, les âges, les tempéramens, la santé, la maladie et le caractère. Il paraît plus albumineux et plus abondant dans l'en-

fanée ; la fibrine, au contraire, qui est la partie la plus azotée, prend de la consistance et se caractérise à mesure que l'individu approche du terme de son développement organique, et chez les vieillards, il paraît perdre beaucoup de sa qualité vivifiante.

Le sang paraît également éprouver des modifications notables par le genre d'alimentation adopté. Ces différences s'observent surtout dans le chyle, qui varie évidemment selon les substances dont il provient. On sent, en effet, combien des alimens plus succulens ou le jeûne doivent apporter de différences dans le sang, et par suite dans toutes les habitudes du corps et de l'esprit. Il suffit, pour se convaincre de la vérité de ces observations, de jeter quelques regards autour de soi pour distinguer les hommes vivant à une bonne table et dans l'oisiveté, de ces malheureux accablés par la misère, et qui ont à peine un grossier pain d'orge à mettre sous la dent. Ainsi, que le lecteur remarque bien que, quel que soit le point de départ et de quelque côté que l'on se retourne, l'on arrive toujours à l'influence du physique et du moral. Toute considération reconnaît ce résultat pour terme ; de sorte que rien n'est plus absurde que la prétention de conserver une certaine innocence de mœurs avec un certain régime, et réciproquement. Et, comme dit Strabon dans Démétrius : « Quand je nourris bien le corps, l'esprit s'en porte mieux. » Au reste, le bonheur n'est pas plus dans les excès que dans les privations.

On a remarqué encore que, comme l'urine et les autres humeurs, le sang offre, dans la proportion de ses principes, sa couleur, sa consistance, des changemens qui correspondent d'une manière frappante avec les mœurs et les habitudes ; et quoique ce sujet soit encore peu connu, il offre déjà des résultats analogues à ceux que j'ai signalés plus haut. Ainsi on voit que

la fibrine, qui est la partie la plus animalisée du sang, puisqu'elle renferme à peu près vingt pour cent d'azote, augmente en consistance et en propriétés vitales à mesure que l'homme approche de l'âge où toutes ses forces sont à leur maximum, tandis qu'elle paraît diminuer en quantité à mesure que ces mêmes forces nous abandonnent. Des chiens, nourris avec du sucre et d'autres alimens non azotés, sont morts en moins de quatre ou cinq semaines par l'épuisement où toutes leurs forces étaient tombées, faute d'une quantité convenable d'azote (1) pour former les principes qui devaient les entretenir. Pendant l'abstinence et le jeûne, la fibrine diminue chaque jour d'une quantité notable, et toujours proportionnellement à la défaillance et à l'affaiblissement des forces physiques et morales.

Plusieurs fondateurs d'ordres monastiques paraissent avoir eu des notions fort exactes sur la plupart de ces effets. On voit par leurs statuts l'intention formelle où ils étaient d'affaiblir leurs religieux, et la conscience qu'ils avaient de la nécessité de leur imposer des règles austères, afin de les détourner des plaisirs sensuels et des vanités mondaines ; tous paraissent avoir compté beaucoup plus sur les effets d'une diététique sévère que sur l'efficacité des préceptes frivoles d'une morale contemplative. Ainsi les uns se sont bornés a leur interdire l'usage de la chair, que l'on verra plus bas être de nature à produire un sang riche en fibrine; d'autres plus rigides ont en même temps défendu le poisson ; enfin il en est qui sont allés jusqu'à prescrire

(1) Je n'ignore pas qu'il y a ici des particularités qui ne sont point expliquées, puisque plusieurs peuples se nourrissent d'alimens non azotés, tels que le riz, et que les ruminans et autres animaux sont dans le même cas ; mais alors, dit M. Thenard, il faut admettre que la nutrition s'opère autrement chez eux que chez nous.

des saignées plus ou moins fréquentes, afin, disent-ils, d'*amoindrir le moine* suivant l'exigence des cas. Si on compare notre régime actuel aux prescriptions de ces pieux législateurs, on concevra les effets que doivent produire sur nos femmes, nos fils et nos filles, des alimens succulens, fortement épicés par des aromates des pays chauds, des boissons stimulantes, des crêmes, des croquantes, des pastilles... échauffantes. Il faut convenir que si notre continence égale celle de nos pères, nous sommes bien autrement sages qu'eux.

Aristote aussi avait remarqué plusieurs qualités importantes du sang ; il savait qu'à compter de la puberté, il exhale, surtout chez les hommes doués d'une puissance virile prononcée, une odeur particulière ; que chez les nègres, il est plus noir que dans la race blanche et parait varier dans celle-ci avec la beauté, c'est-à-dire avec la régularité des traits et l'éclat des carnations ; de sorte que l'on a dit, avec quelque raison, *la beauté du sang* dans le sens de jolie personne. Mais j'abandonne ce sujet pour passer à une autre modification du sang que le physiognomoniste ne peut ignorer ; je veux parler de la *graisse*.

Pour peu qu'on ait quelque idée de physiologie, on sait que le sang est de deux sortes : *le sang artériel* et *le sang veineux*, ou sang rouge et sang noir. Dans l'homme, celui-ci est en excès, mais cette proportion n'est pas constante ; car chez les oiseaux essentiellement aériens, c'est le sang artériel qui prédomine, tandis que les plongeurs sont dans le cas de l'homme. Ces deux espèces de sang ont aussi des qualités particulières. Ainsi le sang veineux contient plus de sérum, d'albumine, et offre plus de viscosité. Le sang artériel est plus chaud, plus incitant ou, comme disent les physiologistes, plus rutilant et d'un plus

beau vermeil, etc. Mais dans ce moment, ce qui nous importe spécialement, c'est la graisse contenue dans le sang veineux et déposée par lui dans les mailles du tissu cellulaire des diverses parties du corps.

Dans cet état, la graisse est essentiellement composée de deux principes immédiats, l'oléine et la stéarine ; plus elle contient d'oléine, plus elle est liquide ; lorsque la stéarine domine elle est dans le cas contraire ; elle ne paraît pas renfermer d'azote, aussi se trouve-t-elle en abondance dans beaucoup de végétaux. Dans plusieurs circonstances la graisse paraît être réabsorbée et servir à la nourriture de l'animal. Lorsqu'elle est peu développée, elle contribue, comme je l'ai dit, à rendre les formes plus gracieuses. Ce n'est que dans le cas où elle forme des masses énormes, qu'elle constitue cet état d'obésité qui déforme le corps et qu'on nomme polysarcie. Ce développement extraordinaire que peut prendre l'homme et diverses espèces d'animaux, a été étudié et mis à profit par les arts gastronomiques avec une sorte de sollicitude vorace, c'est-à-dire qu'on est parvenu, à force de soins et d'instances, à produire chez plusieurs animaux de basse-cour et d'étable, un embonpoint extrême, qui donne à leur chair des qualités succulentes qui flattent singulièrement notre sensualité. C'est surtout en crevant les yeux et même les oreilles à ces animaux, afin de les soustraire aux impressions de la lumière et des sons, ainsi qu'à toute autre excitation et à toute espèce de mouvemens, qu'on obtient ces poulardes du Mans et ces foies gras de Strasbourg qui impressionnent si délicieusement le palais de nos gastronomes : chose vraiment extraordinaire, l'art est parvenu à pouvoir accumuler la graisse à volonté sur la queue, les épaules, le plastron ou toute autre partie du corps. D'ailleurs, personne n'ignore combien

les animaux castrés ont d'aptitude à contracter cette surabondance adipeuse, qui est devenue pour plusieurs lieux l'objet d'un commerce très-lucratif. Les oiseleurs savent aussi que dans les fraîches matinées d'automne, un ou deux brouillards suffisent pour engraisser tous les oiseaux qui tombent dans leurs piéges.

Mais ce sont les circonstances qui accompagnent la formation de la graisse, qui intéressent surtout le physiognomoniste, parce qu'elles décèlent de nouveaux rapports entre les habitudes morales et les dispositions physiques. Ainsi on a remarqué que la graisse se forme principalement sur le trajet des veines, autour des organes dont les mouvemens sont lents ou peu nombreux, dans le voisinage du canal digestif, dans le mésentère, les épiploons.... Les animaux qui se meuvent peu, tels que les bœufs à l'engrais, les baleines, les cétacés, les phoques qui font peu d'effort, les marmottes qui dorment une partie de l'année et mangent beaucoup pendant la veille, sont aussi ceux qui prennent plus volontiers la graisse. Les femmes peu actives et qui digèrent bien sont aussi généralement plus grasses; les larves des insectes qui vivent en repos sont plus grasses encore que celles des papillons qui sont actives.....

Il est facile maintenant d'établir les indications physiognomoniques de la graisse. La constitution adipeuse n'exclut ni l'intelligence ni des mœurs pures, mais elle coïncide constamment avec un estomac actif et une certaine nonchalance dans les habitudes; elles décèlent des individus, qui, la plupart, se plaisent à table ou qui passent leur vie dans une douce mollesse, qui sont dominés par une certaine sensualité et dont le corps dépense moins qu'il ne consomme, et qui ont cela de particulier que l'état de gêne qui résulte de leur extrême embonpoint, accroît leur aver-

sion pour le mouvement et aggrave leur condition. D'après ces conditions, la polysarcie, que plusieurs regardent comme un état morbide, doit être rare dans les contrées méridionales, chez les peuples sobres et laborieux et d'une vie active. Elle doit, au contraire, se multiplier dans les classes oisives et dans les climats froids, chez les peuples du Nord qui, en général, sont grands mangeurs de viande, consomment beaucoup de liqueurs et de substances fermentées, et dépensent peu, soit par l'effet du climat, soit par l'effet du mouvement ou des sécrétions.

La lymphe est un fluide contenu dans des canaux particuliers dont le principal est nommé canal thoracique. C'est une humeur blanche principalement composée d'eau tenant de l'albumine en dissolution, du chlorure de sodium et d'autres sels ; elle paraît aussi contenir de la fibrine, mais en petite quantité. Au reste, je ne fais mention ici de ce fluide que parce qu'il a des rapports très-étroits avec le sang, auquel il s'unit à son entrée dans le cœur, et qu'il caractérise un des quatre tempéramens admis par les anciens. Je passe au système des organes glanduleux.

Je m'attacherai ici à caractériser la bile qui, comme on sait, est le produit du foie, joue un des principaux rôles dans la digestion et constitue le tempérament nommé *bilieux*. Ce fluide, essentiellement composé d'eau et d'une substance particulière nommée picromel, contient en outre beaucoup de soude et une matière résineuse, verte, qui contribue à sa couleur. Dans la jeunesse, il paraît plus aqueux et moins caractérisé que dans les âges suivans. La nourriture et le climat paraissent modifier puissamment ses qualités chimiques et sa couleur. On le considère depuis très-long-temps comme un savon animal, et la quantité de cholestérine et de soude qu'il contient justifie.

jusqu'à un certain point, cette dénomination. Dans les chiens morts d'avoir mangé du sucre et autres alimens non azotés, la bile s'est trouvée contenir une quantité considérable de picromel, ce qui est le caractère particulier de celle du bœuf et en général *de tous les animaux herbivores*.

Je préviendrai ici le physiognomoniste qu'il se tromperait s'il pensait avec le vulgaire que le tempérament bilieux consiste dans la maigreur, la sécheresse et une teinte blafarde ou jaunâtre, ainsi qu'on se l'imagine communément. Le type ordinaire de ce tempérament offre, au contraire, des individus assez gras, mais dont le foie est sujet à une sorte de surexcitation qui diffère peu d'un état inflammatoire, et qui produit, comme par accès, une quantité de bile qui s'accroît encore et devient plus active par l'influence des climats chauds

Quelquefois cet excès d'énergie du foie devient une sorte d'état morbide, qui donne à la bile une couleur plus foncée et des propriétés plus irritantes, d'où résulte une nouvelle disposition morale qui caractérise l'hypocondrie ou le tempérament hypocondriaque ou atrabilaire.

Enfin le système glanduleux, un des plus importans que renferme l'économie animale et qui se rapporte plus particulièrement à la vie organique, agit encore sur notre existence de manière à rendre plus tranchées les trois grandes époques dont j'ai parlé à l'occasion des membranes muqueuses. Ainsi, dans la première, ce sont les glandes salivaires et le foie qui secondent puissamment l'action de l'estomac pendant tout le temps que dûre le développement du corps. Les glandes génitales semblent ensuite accaparer toutes les forces de l'individu pour lui procurer en quelque sorte ce surcroît de vie extérieure, qui le rend si inquiet et si remuant pendant toute la seconde époque. Dans la

troisième enfin, les glandes abdominales unissant leur énergie à celle des membranes muqueuses de même nom, produisent ce développement excessif qu'offre souvent la région épigastrique et les passions sombres et tenaces qui appartiennent ordinairement à cette époque.

La plupart des glandes présentent des sympathies et des particularités singulièrement remarquables par leur influence sur quelques-unes de nos habitudes ; ainsi, pour en citer un exemple, qui mérite l'attention de l'observateur curieux et qui aime à recueillir les mystères de l'organisme, je noterai la sensibilité excessive dont paraissent jouir les glandes lacrymales dans l'enfance. Soit en effet que l'enfant souffre, qu'il s'effraie, qu'il soit en colère ou qu'il éprouve toute autre affection pénible, c'est toujours sur ces glandes que se porte l'impression ; tout est pour lui un sujet de larmes, la joie même lui arrache quelquefois des pleurs. Le visage, au contraire, qui est si expressif dans l'adulte, n'a presque chez lui qu'une seule expression, celle de l'innocence qui règne dans son cœur. Dans toutes les circonstances, son front s'éloigne peu de sa teinte naturelle ; il pâlit aussi peu qu'il rougit, et ses yeux sont les mêmes dans la haine que dans l'amitié. La glande lacrymale, presque seule, exprime toutes ses affections, et cette circonstance qui a fait regarder cette glande comme l'expression de la faiblesse, se reproduit réellement dans toutes les positions analogues. Ainsi la femme, généralement si inférieure à l'homme en force et en intrépidité, s'en prend à ses larmes dans les contradictions qu'elle éprouve. Le cerf impuissant oppose ses larmes aux cris des chiens dont il se voit assailli ; le cheval, le chien, et plusieurs autres animaux que l'homme a soumis à ses impérieuses fantaisies, versent également

des larmes sous le fouet qui les châtie, ou en rongeant le frein que ce maître barbare leur a imposé. Enfin l'homme lui-même, si fier et si altier, laisse couler ses larmes, lorsqu'il se voit contraint de céder aux rigoureux arrêts d'un inexorable destin.

Tout organisme ou même tout organe est capable d'une certaine quantité de force et de mouvement qui, considérée relativement à la source d'où elle découle, est de deux sortes; les uns s'exercent en effet à l'intérieur indépendamment de notre volonté et en quelque sorte à notre insu; ces mouvemens sont ceux du cœur, du poumon, de l'estomac, des intestins.... tous ont cela de particulier qu'ils commencent avec notre existence et ne s'arrêtent qu'au dernier soupir. Les autres, au contraire, sont sous l'empire de la volonté et peuvent se ranger sous deux chefs, ceux qui ont pour objet de transporter l'animal entier d'un lieu dans un autre, et les mouvemens partiels, au moyen desquels il exerce quelques-unes de ses facultés ou satisfait à quelques-uns de ses besoins. Ceux-ci sont relatifs 1° à la préhension des alimens, à leur trituration et déglutition; 2° à l'exercice de quelque industrie ou de quelque penchant; 3° aux relations des sexes; 4° à l'expression de la pensée; 5° à l'expression de nos affections. Les deux dernières espèces nous intéressent surtout; cependant je ne puis me dispenser de dire un mot des organes qui constituent la mécanique des uns et des autres.

Dans l'acception ordinaire donnée au mot muscle, tout organe compris sous ce nom, considéré dans ses élémens, renferme essentiellement du tissu sarceux ou *contractile*, du tissu nerveux ou *incitant*, et peut contenir en outre divers autres tissus, tel que le cellulaire, le fibreux ou sclerotendineux... des sels et principalement des phosphates de chaux et d'ammo-

niac. Sous le rapport de leurs fonctions, ces organes ont été partagés par Bichat en muscles de la vie organique et en muscles de la vie animale, ainsi que je viens de le dire ; mais cette distinction ayant été reconnue fautive puisque plusieurs portions du tube digestif, principalement ses extrémités, offrent des actes évidemment voulus, ces dénominations ont été remplacées par les épithètes de muscles *entériens* et de muscles *hypodermiens*, qui indiquent la situation profonde des premiers et la position sous-cutanée des seconds. Ceux-là sont généralement composés d'une fibre beaucoup plus blanche, plus molle, plus lâche, moins résistante ; offrent peu de volume et ne jouissent que faiblement de la contractilité ; ceux-ci, au contraire, sont très-contractiles, très-nombreux et forment des masses considérables dans plusieurs lieux, tels que la poitrine, les bras, les fesses, les cuisses, les molets, où doivent s'exercer des mouvemens variés et de grands efforts.

Pour compléter ces détails anatomiques, il me reste à dire un mot des mouvemens du cœur, dont le tissu a été désigné depuis peu sous le nom assez insignifiant d'*endérien* ; ce muscle creux a cela de remarquable, qu'il est réellement moins solide ou plus mou que plusieurs autres muscles ; il paraît renfermer moins de tissus cellulaires et plus de matière contractile. Quelques uns le regardent même comme entièrement composé de fibrine formant des fibres assez semblables à des virgules. Personne, que je sache, n'a su encore rapporter les contractions du cœur à un agent évident ; car ni la volonté ni l'action stimulante du sang ne peuvent en être le principe, puisqu'il se contracte encore long-temps après avoir été extirpé d'un animal vivant et vidé de sang. Toutefois, il est bien décidément insensible ; quoique la moindre plaie, la moin

dre douleur et autres causes, occasionnent dans ses mouvemens des irrégularités considérables. Quant aux différences qu'il présente relativement aux mœurs, on a remarqué qu'il est plus fibreux et plus résistant chez les espèces qui se distinguent par la hardiesse et la vigueur ou la force ; plus pulpeux et plus mou dans celles qui sont plus timides et plus faibles.

Traitée par l'eau bouillante, la fibre musculaire, qu'il ne faut pas confondre avec la fibre sarceuse, fournit de la gélatine, de l'albumine, de l'osmazome et de la fibrine qui paraît être la partie essentielle, et qui, avec l'osmazome, forme ces qualités agréables et nutritives qui caractérisent le bouillon de bœuf. Du reste, le tissu musculaire paraît varier beaucoup dans sa texture, sa couleur et plusieurs autres circonstances, selon les organismes ou même les parties d'organisme auxquelles il appartient. On remarque en effet que, dans la jeunesse, la fibre sarceuse est à peine distincte de la forme gélatineuse, mais qu'elle se prononce de plus en plus et devient plus contractile à mesure que les années s'accumulent. Alors les chimistes trouvent que la matière fibrineuse et l'azote s'accroissent dans le même rapport, et que les ramifications des vaisseaux en se multipliant apportent aux fibres plus de sang et leur donnent une couleur rouge de plus en plus foncée.

Toutes ces variations paraissent avoir des rapports très-prononcés avec les habitudes des animaux qui les présentent, et ces rapports sont précisément ce qui nous intéresse le plus ; j'en offrirai quelques exemples au lecteur. Ainsi l'élément sarceux se trouve généralement moins développé, plus mou et plus lâche chez les femelles que chez les mâles ; chez la femme que chez l'homme ; dans les tempéramens lymphatiques que chez les individus sanguins, bilieux ou nerveux; ces mêmes

différences se retrouvent également entre les diverses races humaines qui, comme on sait, ne sont que des exagérations de certains tempéramens. Toutes ces différences, qui paraissent tenir beaucoup plus à l'état du sang et à la puissance nerveuse qu'au genre d'alimentation, se reproduisent encore parmi les animaux ; ainsi la chair du bœuf, comparée à celle du veau ; celle des animaux carnassiers, tels que le lion, le tigre, le chat, à celle des rongeurs, tels que le lapin et le lièvre, qui sont généralement plus faibles et plus timides, sont bien autrement consistantes et colorées dans les premiers. Toutefois, il faut avouer que les ruminans qui se nourrissent à peu près comme les rongeurs, mais qui n'ont pas leur timidité, ont une chair qui diffère peu de celle des carnassiers, quoique leurs mœurs soient fort opposées. Cependant le physiognomoniste se tromperait, s'il pensait trouver ici la nature en contradiction avec sa marche régulière ; l'examen de quelques faits suffit pour conduire à une règle sans exception, et qui peut se réduire à ce peu de mots : Que la coloration, la contractilité, la densité et l'énergie des muscles sont d'autant plus prononcées que l'animal est plus près de sa perfection adulte, qu'il est destiné à exercer de plus grands efforts, à une vie plus active, à une locomotion plus prompte et plus étendue, et ces circonstances paraissent tenir essentiellement à un état plus parfait du sang, ainsi qu'à une excitation nerveuse plus énergique, selon que je viens de le dire.

Mais je ne puis entrer ici dans plus de détails sur ce sujet, et je terminerai cette digression sur les muscles locomoteurs par cette dernière observation, que ces masses charnues, développées à un certain degré, constituent ce qu'on nomme le *tempérament athlétique*, chez lequel les facultés de l'esprit paraissent

être en raison inverse de l'accroissement musculaire. Les anciens avaient déjà fait cette remarque ; on sait combien leur Hercule, si fameux par sa force et son courage, était peu favorisé sous le rapport de l'intelligence, et que, sous ce point de vue, il n'a pas été à l'abri des traits malins de plusieurs poètes satiriques.

Comme ce précis et celui de Gall doivent former un tout indivisible, je renvoie à ce dernier ouvrage pour les détails relatifs au système nerveux.

III.

De la vie. — Des principales fonctions de l'ensemble desquelles elle peut résulter. — Diverses sortes de vies. — Vie propre à chaque organe. — Vie organique générale. — Vie animale. — Vie sexuelle ou de l'espèce.

Après avoir fait connaître les principes médiats et immédiats dont se composent les solides et les fluides des organismes, avoir exposé la manière dont ces élémens sont combinés entre eux pour former les tissus et les parenchymes des divers systèmes d'organes qui exercent des fonctions essentielles dans l'organisme humain, enfin après avoir parcouru les principaux effets qui résultent de ces fonctions en tant qu'elles sont isolées et agissent indépendamment les unes des autres, il nous reste à les considérer dans leur ensemble et dans la dépendance mutuelle où elles se trouvent les unes des autres, en un mot, dans l'effet général qui résulte de leur concours ou, en dernière analyse, dans les actes spontanés dont nous sommes capables, et qui sont le produit *de la vie*, ou la résultante de toutes les forces physiques, intellectuelles et morales qui s'exercent en nous. Mais que l'on se tromperait si l'on

pensait que les connaissances que nous avons acquises de toutes ces choses suffisent pour expliquer ce grand et surprenant phénomène! Avouons-le franchement, tous les efforts qu'ont faits jusqu'alors tous les savans qui se sont occupés de cette question complexe et difficultueuse ont à peine éclairci quelques-unes des conditions qu'elle présente; un voile obscur couvre encore le jeu de tous les secrets et fugitifs ressorts qui concourent à sa production. Toutefois, loin de moi la croyance que ce mystérieux et piquant problème est au-dessus des efforts de l'esprit de l'homme; ma conviction m'entraîne au contraire à penser que nos tentatives n'ont été si infructueuses jusqu'alors que par les élémens étrangers qu'ont voulu introduire dans la question des hommes à hypothèse, vides de sens et d'idées positives, et qui, dans leur orgueil et leur prétention de dominer la terre, ont substitué à l'expérience des idées creuses et des dogmes préconçus, aussi loin de la nature de l'homme qu'opposés à l'essence des choses, et plus obscures que la chose même qu'il fallait expliquer. Débarrassé de toutes ces absurdités et ramené à ses véritables conditions, le problème de la vie marche d'un pas plus assuré vers sa solution. L'histoire naturelle, la physique, la chimie, l'anatomie, la physiologie et la pathologie, s'appuyant l'une sur l'autre et s'éclairant des lumières mutuelles qui résultent de leur concours, soulèvent chaque jour quelque nouvelle partie du voile épais qui nous dérobe à nous-mêmes ce que nous sommes réellement.

On sait maintenant que les propriétés de nos divers parenchymes sont dues aux élémens dont ils sont composés, que la nature de leurs produits tient aux filières, aux syphons et aux mailles qui constituent leurs lacis, que leur action et leur énergie vitale sont toujours en proportion avec certaines

circonstances chimiques, anatomiques ou physiologiques que l'expérience nous décèle chaque jour; que nos maladies et nos souffrances proviennent toujours de quelque altération survenue dans ces proportions, et que l'art de les soulager ou de les guérir réside dans l'étude de ces altérations. Enfin les médecins philosophes et les vrais moralistes commencent à reconnaître l'impossibilité d'expliquer l'homme psychologique autrement que par l'étude des élémens matériels et organiques dont est composé l'homme physique, et que, comme l'a dit d'après quelques anciens le célèbre et religieux philosophe de Gennetoux (Bonnet), « tout sentiment, toute pensée, n'est qu'une manière d'être de l'âme, qui a sa raison dans l'action des organes. » De sorte que la détermination des penchans, des instincts et des aptitudes qui peuvent se développer en nous, ou dans un organisme quelconque, est désormais ramenée à une question d'histoire naturelle qui peut être résolue par des expériences convenables.

Ainsi, bien convaincu de l'impossibilité d'atteindre à une psychologie positive de l'homme par toute autre voie que celle que j'ai suivie jusqu'alors, je continue l'examen des principales circonstances de la vie sur le même pied par lequel j'ai établi les propriétés essentielles des organismes. J'ai fait connaitre la machine et ses principales pièces, voyons maintenant le jeu et les effets dont elle est susceptible, toujours en prenant l'expérience et l'observation des faits physiques comme cause prochaine des faits plus éloignés, et qui se trouvent en quelque sorte derrière le voile matériel au-delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien ; mais afin de ne point nous égarer dans ce dédale obscur de la vie, rassemblons toutes nos lumières acquises, et fixons quelques points qui puissent nous

servir de lieux de retraite en cas de fausse marche.

Pythagore parait avoir été le premier qui ait parlé d'une manière bien explicite de l'âme humaine. Platon subtilisa ensuite singulièrement ce nouveau principe; et Aristote, avec ses entéléchies et ses entités, l'enveloppa d'un voile si épais, qu'on ne put même entrevoir ce qu'il avait voulu dire, puisque après lui on ne fit plus que disputer sur le sens de ses paroles. Barthez pense avec quelques autres que ce fut à dessein de ne point heurter les opinions alors régnantes sur la vie future qu'Aristote s'exprima avec tant d'obscurité. Du reste, on sait qu'Aristote a substitué partout des abstractions aux réalités. Ainsi les rêveries de trois ou quatre philosophes grecs sont tout le fondement de cette doctrine des substances immatérielles qui a donné lieu à tant de disputes, de troubles, et même de calamités et de crimes.

Il faut arriver d'Aristote à Descartes pour rencontrer quelques nouvelles idées sur ce sujet. Comme Aristote, Descartes n'admet que deux substances dans l'homme, l'âme et le corps, dont il parla avec beaucoup plus de précision que ne l'avaient fait le célèbre métaphysicien grec et ses commentateurs. Toutefois Descartes eut ses sectateurs comme Aristote, et donna lieu à plusieurs doctrines, parmi lesquelles on distingue celle des causes occasionnelles, celle des médecins mécanistes, celle des animistes..., toutes préconçues dans l'école bien plus que conclues de la nature des choses.

Ce n'est donc que vers le commencement du dix-huitième siècle, ou un peu auparavant, que l'on commence à trouver des physiologistes qui abandonnent les principes *à priori* d'Aristote et de Descartes, pour chercher dans la machine humaine et les lois de la physique générale les raisons des divers actes

que nous sommes capables de produire ou qui se passent en nous ; mais l'imperfection où se trouvaient alors toutes les sciences naturelles a impliqué de contradictions si frappantes toutes les théories nées dans ce siècle, qu'elles sont aujourd'hui absolument en dehors des faits recueillis depuis les derniers progrès de la chimie animale, de la physiologie et de la pathologie. Fondées d'ailleurs sur des idées préconçues et sous l'influence des doctrines métaphysiques préexistantes, toutes ces théories sont si vagues et tellement hypothétiques qu'elles ne peuvent plus se soutenir devant la manière de voir et de raisonner actuelle.

Les derniers physiologistes qui ont voulu définir la vie n'ont pas même été beaucoup plus heureux. Buffon avait renoncé à cette tentative périlleuse et soutenait que la vie ne pouvait être définie. Kant, comme tous les métaphysiciens, qui ne doutent de rien dans leur cabinet, dit que la vie est un principe intérieur d'actions, de changemens et de mouvemens; Schmidt, que c'est l'activité de la matière dirigée et réglée par les lois de l'organisme ; Erhard, que c'est la faculté de mouvement destinée au service de ce qui est mu ; Bichat, que c'est l'ensemble des fonctions et des forces qui résistent à la mort, etc. ; Cuvier dit que la vie est la faculté qu'ont certains corps de durer pendant un certain temps sous une forme déterminée, en attirant sans cesse dans leur substance une partie des substances environnantes, et en rendant aux élémens une portion de leur propre substance. On sent tout ce que ces définitions ont d'obscur, et combien elles sont incomplètes, surtout sous le rapport de l'intelligence et de la moralité de l'homme, dont elles ne font aucune mention.

Rappelons-nous que tout animal est un tube cylindrique ou une sorte de manchon qui a une surface

externe et une surface interne que nous avons désignées sous les noms de tissu cutané et de membrane muqueuse, et que nous avons dit être exposées, la première à l'impression des corps extérieurs, et la seconde à l'impression des substances alimentaires et autres introduites par la bouche et l'œsophage dans l'estomac et les intestins. Il est bien clair que par la première de ces surfaces nous sommes sans cesse stimulés par tous les corps qui sont autour de nous et qui agissent sur elle, et que, par la seconde, l'intérieur du tube ou du manchon est sous l'influence perpétuelle des substances qui le parcourent et des actions qu'elles engendrent. Ces deux genres d'excitations sont en général la source de tout ce qui se passe en nous, et sans être précisément le principe de la vie, elles sont les moyens par lesquels il s'entretient et se manifeste ; mais entrons dans quelques détails :

Supposons des alimens introduits dans la bouche ; d'après ce que je viens de dire et ce que j'ai dit plus haut, que le système nerveux est le principe de tout mouvement dans les organismes, ces alimens, par leur contact avec les parois intérieures de la bouche, stimulent les nerfs dont elles sont tapissées, excitent les glandes salivaires et les muscles masticateurs, de sorte que la salive afflue dans la bouche en même temps que les alimens sont broyés par les dents ; et bientôt *la pâte chymeuse* qui résulte de cette première trituration, poussée dans l'œsophage par un mouvement de bascule de la langue, tombe de là dans l'estomac. Arrivée dans ce nouveau viscère, qui est à jeun, la pâte chymeuse, qu'on nomme aussi bol alimentaire, y produit le même effet que dans la bouche, c'est-à-dire que sa présence excite à la fois la sécrétion des sucs gastriques, bilieux et pancréatiques, qui, mêlés avec le chyme, lui communiquent de nouvelles propriétés ; mais comme

cette pâte se trouve en même temps soumise aux contractions de l'estomac dont elle est elle-même la cause par l'intervention des nerfs, et qu'elle possède un degré de chaleur considérable, elle éprouve, avant de passer dans les viscères suivans, une sorte de coction qui la dispose aux nouvelles élaborations qu'elle doit subir dans ces viscères, où elle se comporte toujours absolument de la même manière, en les faisant entrer successivement en action aussitôt qu'elle est en contact avec leurs parois muqueuses et qu'elle agit sur les villosités nerveuses dont elles sont garnies.

Il importe que l'on se pénètre bien de cette idée fondamentale, que toutes ces impressions et actions intérieures s'opèrent absolument de la même manière que celles qui ont lieu sur la peau par le contact des corps extérieurs, avec cette différence, toutefois, que celles-ci sont sous l'empire de la volonté, tandis que les autres, qui sont sous la dépendance du grand trisplanchnique s'effectuent sans conscience et en quelque sorte à notre insu. Si avec cette réflexion on s'applique à poursuivre cette progression du bol alimentaire dans les viscères suivans, et à saisir les diverses élaborations dont ils sont le principe, après avoir vu les alimens se changer en pâte chymeuse, on verra le chyme à son tour se transformer en chyle, et celui-ci se mêler au sang et lui communiquer des propriétés utiles aux fonctions ultérieures qu'il doit remplir. On verra enfin ce même sang acquérir dans le poumon les principes actifs dont il a besoin pour produire cette excitation qui met en jeu tous les organes à mesure que, poussé par le cœur, il parvient dans les diverses filières dont ils sont composés. De cette manière, on aura en quelque sorte assisté aux grandes opérations qui constituent les fonctions essentielles de tout organisme.

Comme cet ouvrage, ainsi que je l'ai déjà observé, ne comporte pas une théorie complète des fonctions de la vie, cet exposé me paraît suffisant pour se former une idée générale sur la manière dont s'opère la digestion, la respiration ou sanguification et la circulation, chez les espèces supérieures et dans l'homme. Je me bornerai donc à rapprocher de cet exposé quelques réflexions sur les particularités qui peuvent avoir lieu à l'occasion de l'abord du sang dans chaque organe, en prenant le foie pour exemple. Ce viscère, une des principales glandes de tout organisme, abreuvé continuellement d'un sang artériel qui lui arrive immédiatement du cœur, exerce sur ce sang, au moyen des tubes et des syphons dont il est composé, diverses actions qui peuvent se réduire aux suivantes : 1° il extrait du sang des parties propres à sa nutrition ; 2° un fluide séreux nécessaire pour entretenir la souplesse des fibres dont il est formé et empêcher un dessèchement qui détruirait ses propriétés vitales; 3° il sécrète la bile et la verse dans l'estomac, où elle doit être employée au bénéfice de la digestion et de l'économie générale de l'individu ; enfin il opère une quatrième action qui a pour objet de recueillir le sang artériel désoxygéné et devenu noir, et de le reporter dans le torrent de la circulation. On peut ajouter encore l'action des vaisseaux lymphatiques, ce qui constitue cinq opérations exercées dans l'économie du foie en vertu de son action vitale.

C'est ainsi que les diverses sortes de substances que nous consommons comme alimens sont successivement transformées en chyme, en chyle, en sang artériel, en sucs gastriques, bilieux, pancréatiques, en lymphe, en sang veineux, en graisse, en lait, en urine, etc., transformations qui supposent autant de fonctions qu'il y a d'humeurs produites; et dont l'en-

semble constitue *la vie végétatire générale*. On conçoit, sans qu'il soit besoin que j'insiste pour le faire comprendre, que les organes destinés à séparer du sang chacune de ces humeurs, présentent tous une certaine analogie de structure, du moins dans certaines parties, mais qu'ils diffèrent essentiellement les uns des autres par des qualités propres à la sécrétion qu'ils doivent opérer, et aux autres fonctions spéciales qu'ils peuvent avoir à remplir. C'est ainsi que les reins retiennent l'urine et laissent passer la salive, la bile, le lait....; que les glandes mammaires extraient le lait et refusent les autres humeurs, etc. Mais de quelle manière ces opérations s'effectuent-elles dans chaque organe? c'est ce que nous savons peu. Toutefois elles paraissent être dans les dernières filières organiques où on a pu les entrevoir des opérations chimiques, au moins les trois premières, car les humeurs qu'elles fournissent ne s'aperçoivent aucunement dans le sang, la nutrition s'exerçant immédiatement, et les trois autres médiatement ou, au moyen de petits tubes ou de petites outres, agissant selon toutes probabilités en vertu de leur capillarité.

Cela posé, ces cinq ordres d'actions, qui se conçoivent très-bien dans leurs effets simultanés et successifs, paraissent tenir, comme je l'ai dit, à une action antérieure exercée sur le système nerveux par un agent particulier. Jusqu'alors cette action, que je nommerai *inervation*, et l'agent qui la produit sont restés couverts du voile le plus épais. Je prie le lecteur de redoubler d'attention et de me suivre pied à pied; je ferai mes efforts pour être aussi lucide que le permet le phénomène le plus compliqué et le plus merveilleux de la nature.

Les élémens que j'ai désignés plus haut sous le nom de médiats, et qui sont, d'après les savans les plus

respectables et les plus consciencieux, les principes primitifs de tous les corps, paraissent pourvus chacun d'une portion donnée de puissance électrique que l'on soupçonne (1) aujourd'hui devoir être la cause immédiate de l'affinité et par conséquent celle de tous les changemens qui s'opèrent, soit dans le cabinet du physicien, dans le laboratoire du chimiste, soit à la surface et à l'intérieur du globe que nous habitons, et qui pourrait bien être aussi la source de l'attraction générale en vertu de laquelle les corps planétaires circulent dans des orbes déterminés autour d'une masse énorme, éclatante, et qui serait comme le foyer inépuisable d'où cette matière s'élancerait dans l'espace pour porter la vie et le mouvement à la surface des corps qui flottent à des distances plus ou moins considérables de son centre enflammé. Cette force électrique répandue si abondamment dans l'atmosphère où nous sommes plongés, qui est devenue la cause évidente des plus grands phénomènes de la nature, qui produit autour de nous des effets si variés et si étonnans, qui se montre surtout sous la forme de courans qui parcourent en un instant des espaces immenses en passant d'un corps à un autre (peut-être d'une planète à une autre), et qui selon toute probabilité est la cause qui attire et repousse toutes les masses depuis l'atome différentiel jusqu'aux produits les plus étendus qui peuvent résulter de ses intégrations successives; qui parait être l'agent qui anime la matière inerte et qui rappelle parmi nous l'image de cette âme du monde dont les anciens avaient un sentiment si vif et si profond, et doit devenir la base non équivoque de toute la dynamique qui maintient, épuise et reproduit sans cesse l'ordre de l'uni-

---

(1) Berzelius.

vers ; cette force électrique, dis-je, que des rapports encore peu connus lient étroitement au principe de la chaleur, à ceux de la lumière et du magnétisme, et qui attirent actuellement l'attention de tous les savans, paraît constituer tous les élémens matériels dans deux circonstances opposées l'une par rapport à l'autre, et que l'on a désignées sous les noms d'*état électro-positif* et *d'état électro-négatif*, lesquels sont le principe de toutes combinaisons, ignitions, déflagrations et de toute lumière, ainsi que de tous les mouvemens qui s'opèrent dans les organismes animés dont je m'occupe plus spécialement ici. Il n'est plus permis de douter que les diverses portions du système nerveux ne soient les seules parties des animaux susceptibles d'éprouver l'impulsion électrique, ou ce que j'ai nommé *inervation*, laquelle réside principalement dans la propriété qu'ont les nerfs ou cordons nerveux d'être les conducteurs des courans galvaniques qui s'établissent, ainsi que je vais le dire, entre la masse encéphalique et les ganglions grands sympathiques d'une part, et tous les autres organes d'autre part.

Les courans galvaniques dont je parle ici, et qui sont la cause immédiate de l'inervation, paraissent une chose également hors de doute et résultent évidemment, comme l'a établi le docteur Bachoué, dans sa *Nouvelle théorie de la vie*, de l'action chimique ou des combinaisons qui ont lieu dans chaque organe. D'après ce principe, démontré par M. Becquerel, que, si deux substances en communication l'une avec l'autre, au moyen d'un fil conducteur, exercent simultanément une action chimique sur une troisième substance, *il se développe constamment un courant chimico-galvanique qui se concentre en quelque sorte dans deux pôles opposés et se porte du pôle occupé par la substance où l'action est la plus forte, vers le*

pôle occupé par la substance où l'action est la plus faible. Or, dit le docteur Bachoné, ces conditions ne sont-elles pas précisément celles qu'on observe dans les organismes doués d'un système nerveux? Peut-on se refuser à l'idée que le cerveau, la moelle épinière et les ganglions grands sympathiques, qui sont les masses centrales du système nerveux, constituent l'un des pôles, tandis que les organes où s'opèrent, par l'abord du sang artériel dans leur tissu, la nutrition et les sécrétions dont j'ai parlé plus haut, forment l'autre, c'est-à-dire qu'il s'établit des combinaisons chimiques permanentes desquelles résultent, d'après le principe de Becquerel, des courans galvaniques qui, au moyen des nerfs ou cordons nerveux qui font l'office de fils conducteurs, circulent d'un pôle à l'autre ou du centre à la périphérie et réciproquement, et entretiennent ainsi la vie générale en stimulant tous les organes et les fonctions particulières dont elle dépend. L'espace me manque pour entrer dans de plus grands détails sur ce sujet. On les trouvera dans un de mes ouvrages qui a pour titre *Fondemens d'une nouvelle Philosophie*, etc., où j'entreprends de substituer aux vieilleries scolastiques dont tant d'individus se repaissent encore, une explication positive des principales choses qui se passent autour de nous et en nous. Je puis assurer que cette manière de voir m'a conduit à une solution aussi simple que satisfaisante d'une foule de questions jusqu'ici très-obscures ou restées sans explications admissibles.

IV.

Des Tempéramens.

Maintenant que le physiognomoniste connaît, avec quelques détails, les lois de l'organisme qui l'intéres-

sent le plus, ainsi que les circonstances chimiques et de contexture avec lesquelles elles paraissent avoir des rapports à peu près constans, je placerai ici, sous forme d'appendix (1), et pour compléter ces connaissances, un précis rapide de ce qu'on nomme tempérament.

[Les anciens ont généralement établi quatre tempéramens, qui ont été admis dans tous les temps et à peu près par les médecins de toutes les sectes. Ces quatre tempéramens, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, sont le sanguin, le bilieux, l'atrabile et le pituiteux, qui reconnaissent, comme on sait, les quatre principales humeurs du corps auxquelles les médecins grecs attribuaient gratuitement les qualités de froid, de chaud, de sec et d'humide, etc....; de sorte que cette doctrine, ainsi surchargée de qualités occultes, a perdu aujourd'hui beaucoup de sa vieille importance; toutefois, retenue dans de justes bornes et rapportée à ses véritables causes, elle devient une des clefs essentielles de la connaissance de l'homme.

Il est à peu près généralement admis aujourd'hui que les bases les plus solides qu'on puisse donner à la théorie des tempéramens, résident dans la prédominance de tel ou tel système d'organes sur tous les autres. Pour concevoir les effets de cette prédominance, les anciens avaient imaginé une constitution moyenne, dans laquelle toutes les parties d'un organisme se trouvaient parfaitement en harmonie les unes avec les autres, et dans la proportion la plus propre à produire une santé solide; c'est ce qu'ils ont appelé *le tempérament moyen* ou *constitution tempérée*. En partant de cette idée, il est clair, par exemple, qu'une poi-

(1) Les passages donnés par l'auteur comme APPENDIX à l'ouvrage, se trouvent renfermés entre deux crochets [ ] —Ed.

trine plus vaste contient toujours un poumon plus volumineux, capable, par conséquent, de revivifier une plus grande masse de sang, et d'opérer un dégagement de chaleur plus considérable et plus propre à l'entretien d'une certaine dose d'énergie vitale. Il n'était pas échappé non plus aux anciens que ces circonstances emportent la nécessité d'un cœur plus vaste et doué d'une force de ressorts suffisante pour distribuer cette masse de sang dans toutes les parties du corps. Sans insister sur les conséquences de ces faits fondamentaux, on sent qu'ils annoncent une circulation plus active, des organes richement pourvus de fluide nutritif, beaucoup d'aisance dans les fonctions et un sentiment de bien-être général qui rend les idées plus agréables et plus riantes, l'imagination plus vive et plus pittoresque, les affections plus douces et plus bienveillantes, et communique aux habitudes quelque chose de plus léger et de plus mobile, qui donne aux mœurs une molle inconstance, rend le caractère plus facile et plus aimant, et l'esprit prompt à concevoir, mais peu capable d'approfondir. Tels sont les traits essentiels qui, selon Cabanis, caractérisent le tempérament communément appelé sanguin, et que je nommerai ici *sanguin pur*, dont les attributs moraux, d'après le professeur Richerand, sont d'être bon, généreux, sensible, vif, passionné, délicat en amour; mais volage et aimant les plaisirs des sens, jouissant d'ailleurs d'une santé solide et sujette à des maladies peu graves. Le Lantin ou l'Antinoüs, l'Apollon du Belvédère, Marc-Antoine, Alcibiade, le maréchal duc de Richelieu sont les modèles les plus accomplis de ce tempérament. Henri IV, Louis XIV, Mirabeau, Newton, etc., paraissent avoir été bien moins sanguins que mélancoliques.

J'offrirai comme première variété de ce tempéra-

ment, celui qu'on nomme communément musculaire, et que je désignerai sous le nom de *sanguin athlétique,* dont le caractère réside dans les muscles fortement prononcés, des hanches solides et des articulations tendineuses, rétrécies en forme d'anneaux ou zones circulaires. Comme dans le sanguin, la poitrine a beaucoup d'empelure, le sang est abondant, mais la tête est petite, le cou renflé surtout par derrière, les sentimens obtus et difficiles à émouvoir. L'Hercule Farnèse offre l'image la plus parfaite de cette constitution vigoureuse ; d'ailleurs, comme je l'ai dit, peu capable d'une grande somme de facultés intellectuelles.

Nous avons vu que le foie est très-volumineux pendant toute la durée de l'accroissement ; si, après ce terme, ce viscère conserve sa prédominance, il devient le principe d'un tempérament nouveau, dans lequel le poumon et le cœur peuvent être aussi volumineux que dans le cas précédent, mais dont les habitudes physiques et le caractère moral de l'individu sont d'une toute autre nature ; parce que l'abondance et les qualités âcres et stimulantes de la bile, en communiquant aux fonctions digestives plus d'énergie, impriment aux solides plus d'élasticité, et à la circulation un mouvement plus prompt, excitent le système nerveux qui, à son tour, réagissant sur tous les autres, leur imprime une tension générale qui donne à tous quelque chose de brusque, produit des sensations exaltées et des déterminations véhémentes ; d'où résulte des idées et des affections plus vives, plus absolues, plus exclusives, et des dispositions bien moins passagères que chez le sanguin.

Tel est le tempérament que les anciens ont nommé bilieux, et que, à raison de la triple influence du poumon, du cœur et du foie, j'aimerais mieux désigner

sous le nom de *sanguin bilieux pur*. Dans ce tempérament, dit le docteur Richerand, le pouls est fort, dur et fréquent ; les veines sous-cutanées, saillantes ; l'embonpoint médiocre, les chairs fermes, les muscles et les formes durement exprimés ; les passions sont violentes, les mouvemens de l'âme impétueux ; le caractère ferme, hardi, entreprenant, et d'une constance infatigable ; ce sont principalement les hommes de ce tempérament qui, pleins de courage, d'audace et d'activité, ont remué le monde à diverses époques, et ont été l'effroi ou l'admiration des peuples. Brutus, Mahomet, Charles XII, Pierre-le-Grand, Sixte-Quint, Richelieu et plusieurs autres ont offert ce tempérament à un degré très-élevé ; comme l'amour chez les sanguins, l'ambition chez eux a été la passion dominante.

Nous venons de voir la capacité de la poitrine unie à de fortes masses musculeuses produire une première modification du tempérament sanguin pur, puis, la prédominance de la bile, conjointement avec celle du sang, en fournir une seconde. Cette même capacité de la poitrine en fournit une troisième lorsque les traits du tempérament bilieux pur que je viens de faire connaître, se trouvent portés au plus haut degré d'exaltation qu'ils puissent atteindre, en même temps que le système nerveux, excité par une bile noire et irritante, se trouve sous l'empire d'une extrême susceptibilité. Alors les individus qui tombent dans ce cas deviennent irascibles, fougueux et capables des plus grandes choses comme des plus grands excès auxquels l'espèce humaine puisse parvenir, tels furent Achille, au rapport d'Homère, et Alexandre, selon les historiens. C'est ce tempérament que les anciens ont nommé atrabilaire, et qui serait mieux caractérisé par la dénomination de *sanguin-bilioso-atro-nerveux*, qui

indique que les circonstances essentielles dont il est formé, résident dans l'abondance du sang, dans celle de la bile noire dont les qualités sont portées à l'excès, et dans l'excessive sensibilité du système *nerveux exalté par cette bile corrosive.*

Si l'on suppose que les principaux traits du tempérament sanguin bilieux pur, au lieu d'être portés à l'excès, ainsi que la sensibilité, restent en-deçà du type ordinaire, on aura ce qu'on nomme le *tempérament sanguin bilieux doux*, qui paraît dépendre plus particulièrement de diverses causes extérieures, telles que la douceur du climat, la sérénité du ciel, la légèreté des eaux, et surtout d'un régime formé d'une heureuse combinaison d'alimens sains, riches en fécule, succulens et suffisamment toniques, mêlés de boissons rafraîchissantes légèrement alcoolisées; des travaux modérés et diverses causes morales propres à exciter à la joie, concourent également à la production de ce tempérament, dans lequel toutes les fonctions s'exercent avec beaucoup d'aisance et maintiennent un bien-être perpétuel dans toutes les habitudes de l'individu. Le ressort dont les solides jouissent dans ce tempérament enlèvent à ceux qui le présentent une partie de son inconstance et de sa mollesse, et l'abondance des humeurs tempère ce que le bilieux a de trop raide et de trop exalté; c'est, selon Cabanis, le tempérament le plus heureux, le plus compatible avec le bonheur domestique, et le plus favorable à l'état social, tant à cause du juste degré d'activité qu'il imprime à ceux qui en sont pourvus, que de la souplesse d'esprit et de la douceur des manières qui le caractérisent. En général, continue ce savant célèbre, c'est ce tempérament qui prédomine en France depuis que les progrès de la civilisation ont adouci et définitivement fixé la nature de notre climat; on peut

ajouter qu'une sage liberté, les progrès de notre industrie et le redressement d'une foule d'institutions vicieuses ont, depuis une quarantaine d'années, apporté de nouveaux perfectionnemens dans ces heureuses dispositions, qui ne peuvent plus, il faut l'espérer, que s'accroitre avec l'aisance générale.

De larges épaules et une vaste poitrine caractérisent aussi le tempérament que les anciens ont désigné sous le nom de pituiteux ou de flegmatique, et que l'on désigne aujourd'hui, avec raison, par l'expression de lymphatique, attendu que la lymphe est une des humeurs essentielles du corps, au lieu que la pituite et le flegme sont des noms consacrés par la médecine humorale qui n'offrent plus aucun sens. Ce tempérament, que je nomme *lymphatique pur*, diffère des premiers en ce que les chairs surchargées de tissu cellulaire et de graisse, sont beaucoup plus molles que dans le sanguin, et le foie plus petit que dans le bilieux. Toutefois, les physiologistes ne paraissent pas avoir saisi nettement la vraie cause de ce tempérament. Cabanis assure que la capacité de la poitrine est souvent plus grande que dans le sanguin, quoique la chaleur et la circulation soient bien moins considérables, et il attribue cette circonstance à ce que le poumon, souvent engorgé d'une graisse surabondante, se trouve réduit à un volume médiocre qui diminue d'autant ses effets. Je ne nie point cette restriction, malgré la faiblesse des raisons sur lesquelles l'appuie Cabanis; mais je pense que la véritable origine du tempérament pituiteux se trouve dans la petitesse du rapport qui existe entre le sang artériel et le sang veineux; c'est du moins ce qui me parait découler clairement des principes que j'ai établis précédemment, et sur lesquels il y a bien peu d'opinions dissidentes. Le professeur Richerand, sans s'en douter, se rapproche beaucoup

de cette manière de voir, en attribuant ce tempérament à la surabondance des humeurs, principalement de la lymphe, qui ne peut prédominer, ainsi que la graisse, qu'autant que le sang veineux est lui-même en excès. Quoi qu'il en soit, la masse des humeurs, le relâchement et la mollesse des chairs, la dilatation du tissu cellulaire et l'accumulation des pannes adipeuses sous-cutanées dans plusieurs régions, donnent à tout le corps un volume considérable; ses formes sont arrondies, le pouls faible et lent, l'attention peu soutenue, la mémoire infidèle, et toutes les forces organiques ou intellectuelles plus ou moins languissantes. Il y a chez les hommes de ce tempérament un penchant insurmontable à la paresse et une égale aversion pour les travaux de l'esprit ; bien peu d'individus de ce tempérament ont figuré dans les grandes discussions politiques et parmi les hommes illustres de Plutarque. Atticus, que l'on connaît pour avoir été d'un caractère très-conciliant et également ami de tous les partis qui agitaient la république, est cité comme un des modèles les plus accomplis de cette constitution à laquelle il faut rapporter la plupart de ces hommes indifférens à tout ce qui se passe autour d'eux, et qui préfèrent une molle oisiveté et une table bien servie aux emplois, aux honneurs et à toutes ces vanités que recherchent ou que dévorent les bilieux.

Il arrive quelquefois que cette constitution s'anime un peu par un développement particulier du système nerveux. Le caractère offre alors une douce sensibilité et devient susceptible d'une certaine application, qui se porte surtout sur des ouvrages légers, et offre ces vertus de tempérance qui n'exigent que peu ou point d'efforts, tel a été Michel Montaigne, qui s'est plu à recueillir les dits et les propos de table des anciens, et a semé, dans cette compilation, beaucoup de gaîté,

de saillies et de pensées ingénieuses de son propre fonds. Il ne paraît pas qu'on puisse mieux désigner ce tempérament que par le nom de *lymphatique nerveux*.

Si on se rappelle ce que j'ai dit plus haut, que, dans la première époque de la vie, les solides sont inondés d'une surabondance d'humeurs qui trouvent leur source dans la lymphe et le chyle, on comprendra facilement la raison pour laquelle les jeunes gens des deux sexes, jusqu'au développement de la puberté, sont peu susceptibles de passions violentes et tenaces. Presque tous étant d'un tempérament lymphatique ou sanguin, les plus graves agitations qu'ils éprouvent ne sont guère que de légers accès d'humeur qui agitent la surface de l'âme sans porter le trouble jusqu'au fond, et que la multiplicité des sensations anéantit aussitôt. La première passion impérieuse et tenace que l'homme éprouve réellement est l'amour; jusque-là, la jalousie, l'égoïsme, la colère, la haine... dont il donne des signes non équivoques, n'ont, pour ainsi dire, encore rien que d'enfantin.

Une poitrine étroite et serrée, jointe à la constriction habituelle des viscères épigastriques ou abdominaux, paraissent former essentiellement le tempérament ordinairement appelé mélancolique, et que je nommerai *mélancolique pur*. La proportion des humeurs aux solides est petite, la circulation se fait avec lenteur, la chaleur est faible, les organes mal abreuvés par le peu de fluide nutritif qu'ils reçoivent, n'offrent que des fibres desséchées, qui constituent à la vérité des muscles vigoureux, mais qui engendrent aussi une raideur générale de laquelle résulte un sentiment pénible dans l'exercice des diverses fonctions de la vie, que renforce encore la vive sensibilité dont jouissent les extrémités nerveuses, et qui porte

en même temps dans les sensations ces singularités bizarres qu'offre le moral de ce tempérament. Les individus chez lesquels cette constitution est portée à un certain degré d'intensité, sont encore remarquables par des désirs érotiques habituels, des déterminations pleines d'hésitations et d'inquiétudes, des sentimens long-temps délibérés et réfléchis, et une volonté qui n'arrive à son but que par des détours plus ou moins tortueux. Chez eux, la plupart des désirs et des appétits prennent à l'instant le caractère de la passion ; tout, l'amour même et le plaisir sont toujours une affaire sérieuse. Enfin une morale excessivement austère, des maladies extraordinaires, des extases et toutes les circonstances mystérieuses et surnaturelles qu'ont offertes les prophètes, les augures, les pythonisses, les magiciens et les visionnaires de toutes les époques, et dont les peuples crédules et superstitieux se sont toujours montrés avides, sont autant de traits de ce tempérament dans lequel la nature humaine se présente si opposée à ses habitudes ordinaires.

L'histoire des hommes célèbres dans les sciences, les lettres et les arts, dit le docteur Richerand, présente des mélancoliques d'un caractère fort opposé; le Tasse, Pascal, Zimmerman, Gilbert et Rousseau en sont autant d'exemples.

Lorsque le tempérament mélancolique pur éprouve quelque adoucissement dans quelques-uns de ses traits, il en résulte ce qu'on pourrait appeler *le mélancolique doux*, dont le poète Gilbert me paraît offrir un exemple touchant.

Le tempérament *mélancolique maniaque emporté*, dont parle Cabanis, paraît convenir surtout à la plupart de ces hommes bourrus dont le caractère offre des instans calmes et lucides suivis d'emportemens qui vont jusqu'à la fureur.

Lorsque enfin au tempérament mélancolique pur se joint une certaine abondance de bile, des engorgemens hypocondriaques et un dérangement des fonctions du système nerveux, qui rend le pouls dur et serré, et entraîne beaucoup d'irrégularité et de faiblesse dans les fonctions organiques intellectuelles et morales ; le malaise est alors général et permanent, le regard inquiet et sombre, la teinte des idées se rembrunit, l'imagination devient lugubre, et le caractère soupçonneux. Cette constitution, que les médecins regardent comme une véritable affection morbide, est la plus malheureuse de toutes. Attendu qu'il y a peu d'accord sur sa dénomination, je la désignerai sous le nom de *tempérament mélancolique bilioso-morbide*, ou de *mélancolique hypocondriaque atrabilaire*. Les individus qui tombent dans cette disposition ; qui parait propre, dit Cabanis, aux nations fanatiques, vindicatives et sanguinaires, se montrent craintifs, défians et perfides ; cherchant la solitude par instinct, et la souillant alternativement par tous les actes de la débauche la plus effrénée, et de la barbarie la plus atroce ; une noire fureur semble les pousser de crime en crime, et les remords sont aussi faibles chez eux que les ressentimens sont violens, tels sont les principales causes auxquelles il faut rapporter les sombres emportemens de Tibère et de Sylla ; les formes hypocrites de Louis XI, de Dominique, et les atrocités capricieuses de Henri VIII ; les vengeances réfléchies et persévérantes de Philippe II.

La sensibilité, que nous avons vue presque nulle chez les athlétiques, faible chez les pituiteux, modérée chez les sanguins, et assez vive chez les bilieux, donne enfin lieu au tempérament nerveux, lorsqu'elle est excessive. Presque toujours cette modification des lois naturelles de la vie ou *du tempérament tempéré*

ou *parfait*, comme disaient les anciens, est le commencement d'une maladie ou le résultat de quelque habitude vicieuse, telle qu'une vie sédentaire, l'usage des plaisirs poussés jusqu'à satiété, une certaine exaltation des idées produites par la lecture des ouvrages propres à exciter les passions : elle est généralement caractérisée par une maigreur remarquable, des muscles grêles et comme atrophiés, tandis qu'au contraire les organes sensitifs ont acquis une susceptibilité considérable, qui rend l'individu avide de sensations nouvelles, de passions vives, ou de travaux intellectuels soutenus. Quoique l'extrême développement du cerveau, de la moelle allongée et des nerfs ne soient pas toujours la cause avouée de cette disposition, tous les auteurs s'accordent néanmoins à la désigner sous le nom de *tempérament nerveux* auquel j'ajoute l'épithète de *pur*, afin de le distinguer de la constitution qu'on nomme vaporeuse, et qu'on devrait nommer *nervoso-lymphatique*, puisqu'elle résulte d'une sensibilité extrême combinée avec un développement modéré du système lymphatique. Des volontés absolues sans ténacité, et une mobilité qui donne aux jugemens et aux déterminations une versatilité singulière, caractérisent cette constitution.

Toutefois, ces deux tempéramens ne se rencontrent guère que dans les sociétés parvenues à un haut degré de civilisation, et dans lesquelles l'homme est alors loin de la nature; ils forment en quelque sorte l'échelle la plus sûre d'après laquelle on peut évaluer la dépravation des cours et des grandes villes. Nulles, tant que les mœurs conservent quelque chose d'agreste et de sévère, les affections vaporeuses se déploient toujours en proportion que ces deux foyers de corruption deviennent plus actifs. En France comme à Rome, les femmes n'ont été sujettes aux vapeurs que dans les

temps qui ont signalé la ruine de la monarchie et de l'empire.

Tels sont, à l'exception d'un seul (le tempérament génital), admis récemment par le docteur Rostan, les principaux tempéramens qu'on trouve signalés par les auteurs qui se sont occupés de cette matière. J'ai cherché à les désigner par une nomenclature qui les caractérise mieux et en donne une idée plus juste que les dénominations usitées jusqu'alors. Il est impossible de soutenir que la prédominance de tel ou tel système sur tous les autres, soit sans effets. Une plus grande quantité de pulpe cérébrale, par exemple, une moelle épinière plus renflée, des cordons nerveux d'un plus puissant calibre, produisent un tout autre effet dans un organisme que des os et des muscles volumineux : tandis que dans le premier cas toutes les fonctions qui tiennent au cerveau, telles que les impressions, les sensations, les idées, l'attention, etc., s'avivent et se multiplient, on aperçoit dans le second des hommes vigoureux, en effet, mais propres seulement à des mouvemens mécaniques, et qui manquent souvent de cette véritable énergie que l'on rencontre dans des corps beaucoup plus grêles, mais plus nerveux. L'habitude où sont ces hommes de produire de grands mouvemens, et de tout emporter de haute lutte, les rend bien plus capables d'attaquer que d'observer, de bouleverser et de détruire que d'asservir doucement, par des moyens de prévenances ou étrangers à toute violence ; rarement ces hommes, comme les athlètes chez les anciens, y regardent de si près ; entraînés par le besoin grossier d'exercer leur force physique, presque toujours chez eux l'action précède la réflexion, au lieu que les hommes chez lesquels les forces sensitives l'emportent sur les forces motrices, observent et délibèrent toujours avant d'agir. De même, lorsque le

foie domine, l'action de la bile sur les viscères intestinaux rend les digestions plus promptes, l'appétit plus impérieux, le chyle plus abondant, et toutes les circonstances qui constituent la masse du sang, beaucoup plus favorables à une bonne nutrition, que dans le cas contraire, c'est-à-dire où la bile est en petite quantité ou de mauvaise qualité.

Pour peu qu'on réfléchisse sur ce que je viens de dire concernant l'influence des tempéramens sur l'intelligence et la moralité de l'homme, on concevra combien sont erronés ces systèmes, suivant lesquels on prétend expliquer nos actes d'après l'hypothèse absurde qu'ils sont le résultat *exclusif* d'une âme *intelligente* et d'une volonté libre et *absolue* et sans aucun *égard à l'influence des forces organiques*, sous la dépendance desquelles ces deux êtres abstraits se trouvent placés. Que dirait-on d'un machiniste qui calculerait les résultats d'une machine sur la longueur des bras de léviers employés, et sans aucun égard aux frottemens des rouages et à la raideur des cordes? Que les métaphysiciens et les moralistes comprennent donc l'absurdité de l'hypothèse dans laquelle ils raisonnent; qu'ils conçoivent donc enfin la nécessité d'étudier l'homme physique, afin de pouvoir tenir compte du frottement et de la raideur des organes dans le jeu de la machine! Qu'ils imitent leur grand maître Descartes qui étudia long-temps la physique de l'homme avant de parler de sa psychologie; qu'il soit donc bien constaté que c'est dans l'homme physique que l'homme moral est caché, et qu'aussi long-temps que la philosophie ne descendra pas dans le premier, elle est condamnée à ignorer le second et à disserter sur un être abstrait qui n'existe nulle part! Descartes l'avait très-bien compris; la source de ses erreurs n'est pas là, mais dans l'état peu avancé de la

physique humaine et dans des préjugés qu'il lui était impossible de secouer.

Défenseur né de la vérité, autant qu'irrémissible ennemi de l'erreur et du mensonge, je dois à Descartes de relever un préjugé qui le constitue inventeur des animaux machines. Il est faux que Descartes soit auteur de cette absurdité; il dit, au contraire, que les organes des animaux ne sont pas fort différens des nôtres, et qu'on peut conjecturer qu'il y a quelques pensées jointes à ces organes, comme nous expérimentons qu'il y en a aux nôtres, bien qu'elles fussent moins parfaites que les nôtres; car si les bêtes pensaient ainsi que nous, dit-il, elles auraient une âme immortelle comme la nôtre. A quoi je n'ai rien à répondre, sinon que je suis peu en peine d'expliquer leur adresse et leur industrie par leurs organes.]

TROISIÈME PARTIE.

DE L'HOMME INTELLECTUEL ET MORAL, ET DES PRINCIPALES CONDITIONS DE SON EXISTENCE.

Sans prétendre faire du physiognomoniste un polymate ou un érudit, je ne crois pas qu'on aurait pu omettre les détails dont je viens de traiter dans le chapitre précédent, sans exclure la physiognomonie du rang des sciences positives. Si on a bien compris que l'objet de cette science est de connaître l'homme intellectuel et moral par l'observation des phénomènes, beaucoup plus faciles à saisir, que présente l'homme physique, on ne pouvait, ce me semble, sans s'exposer à de graves erreurs, ignorer les rapports que je viens de signaler. L'époque est exigeante et raisonneuse; aujourd'hui, pour persuader, il faut convaincre autant que plaire. Le lecteur lui-même aurait fait peu de cas d'une science qui n'aurait pas été basée sur des faits et des raisonnemens, et l'ignorance des choses dont je viens de parler, aurait enlevé toute stabilité à ses opinions et à ses jugemens. Sans avoir préalablement procédé à l'explication de la vie, comment concevoir ses effets? Comment parvenir à saisir les actions de la machine, sans avoir passé en revue les matériaux et les engins dont elle est composée? La physiognomonie

ne consiste aucunement, ainsi que beaucoup de personnes se l'imaginent, en un recueil de règles empiriques et mystérieuses sur la figure, les gestes et les attitudes, mais dans une succession de rapports (entre le physique et le moral) saisissables aux sens et liés étroitement les uns aux autres, par une méthode qui les fasse ressortir et les rende plus saillans; telle est du moins ma manière de voir sur cette science. Telle que la concevait Gall, c'est une absurdité; telle que l'a pratiquée Lavater, c'est une connaissance mystique et d'inspiration, qui ne peut convenir qu'à des initiés ou à des enthousiastes; ni l'une ni l'autre de ces deux manières de voir ne peut constituer ni une étude philosophique, ni une des branches de la véritable science de l'homme.

Du reste, on ne doit pas oublier que la division que j'admets ici de l'homme physique, intellectuel et moral, n'est qu'une déférence à l'idole du jour : cette lacération est contraire à la nature et n'a d'autre raison que des convenances de l'esprit. Au fond, il est impossible de séparer ces trois ordres de fonctions, parce qu'il n'y a dans l'homme aucune action qui ne soit à la fois et rigoureusement physique, intellectuelle et morale (1). Les sécrétions les plus grossières ont un effet psychologique, et Voltaire se plaint quelque part qu'une mouche qui lui passait devant la figure ou bourdonnait autour de lui, lui faisait souvent manquer les plus beaux vers ou les plus heureuses pensées. Tout atome d'hydrogène d'azote.... qui fait partie d'un organisme est un foyer de vitalité, qui ne peut être étranger à rien de ce qui tient à cet organisme. L'organe de

(1) Tous les phénomènes de l'intelligence et de la volonté prennent leur source dans l'état primitif ou accidentel de l'organisation.

CABANIS.

la pensée, qui influe sur tous les autres, est à son tour influencé par chacun d'eux ; il n'y a point dans un organisme vivant, un être physique, un être intellectuel, ni un être moral; aucune partie ne peut être conçue dans un état d'isolement de toutes les autres. Dans le fait, il n'y a dans l'homme que des actions qui sont physiques, intellectuelles ou morales, suivant notre manière de les envisager. Dans ce qui précède, je n'ai point séparé l'effet psychologique des circonstances matérielles avec lesquelles il a paru avoir des rapports étroits, et je continue ici à suivre la même marche.

I.

De l'homme intellectuel. — Des sources de l'intelligence, de sa nature et de ses limites.

J'entends ici par homme intellectuel une série de faits qui se manifestent en nous, et que l'on a de tout temps désignés sous le nom d'*actes intellectuels*, et dont l'ensemble constitue ce que l'on a nommé esprit, entendement, intellecte, *intelligence*, raison, conscience.... selon la manière de les envisager. Jusqu'à présent, ces faits n'ont jamais été considérés en eux-mêmes tels qu'ils sont réellement produits, et abstraction faite de tout esprit de système ou de toute hypothèse préconçue. En ce moment, mon objet est de les considérer dans leur source et dépouillés de toutes considérations étrangères, de les préciser davantage, et de les rapporter aux circonstances physiques qui les accompagnent. Toutefois, avant de me livrer à ces recherches, j'ai besoin de m'expliquer sur ce que j'ai avancé plus

haut, que la doctrine des substances immatérielles n'a d'autres fondemens que les opinions hasardées de quelques philosophes grecs, auxquels on peut ajouter Phérécide, qui avait été maître de Pythagore; Zénon, chef de la secte des stoïciens, et quelques autres encore.

Il s'en faut de beaucoup que la doctrine de l'âme ait été conçue aussi clairement et se soit établie aussi facilement qu'on le pense d'ordinaire. Prise à sa naissance, c'est un véritable chaos, où l'on ne rencontre que des divergences et des absurdités au milieu desquelles il est impossible de se reconnaître. Saint Irenée, qui vivait sept à huit siècles après Thalès, premier inventeur du spiritualisme, était si peu pénétré de cette doctrine, qu'il dit positivement « que parmi les êtres créés ou increés, visibles ou invisibles, il n'y a rien qui ne soit matériel. » Long-temps après lui, d'autres ont soutenu la même opinion. Est-il donc étonnant qu'à force de potences et de bûchers cette doctrine se soit enfin établie dans les masses? Mais aujourd'hui où l'on voit les plus décidés matérialistes plier le genou devant l'idole et même disserter à perte de vue sur ce qu'ils ne croient ni ne conçoivent, le sujet est-il plus éclairci? Les chrétiens mêmes n'ont aucun article de foi bien arrêté sur cet objet ; les uns regardent l'âme comme une émanation de la Divinité, laquelle se rejoint par une réfusion immédiate lorsqu'elle est pure, médiate ou expiatoire, lorsqu'elle a été souillée, au tout dont elle a été détachée ; les autres pensent, au contraire, que Dieu crée les âmes au fur et à mesure des besoins, et les infuse au corps à la naissance de chaque individu ; d'ailleurs les théologiens et Descartes n'ont fait que bégayer sur les attributs de l'âme et de l'esprit, et ceux qui pensent que Locke, Condillac, de Tracy et la Romiguière en ont parlé plus raisonnablement, sont dans une

complète et capitale erreur. Kant n'est qu'un tissu de visions et de puérilités ; toutes ces théories métaphysiques qui fondent l'explication de l'homme intellectuel et moral sur l'âme et les sensations extérieures, sont contradictoires à l'expérience, bâties sur de vains mots, et condamnées irrémissiblement à une existence éphémère.

Mais au fait, que la pensée provienne de l'organisme ou d'un principe étranger, qu'il y ait des âmes ou qu'il n'y en ait pas, qu'elles soient matérielles ou immatérielles, mortelles ou immortelles, franchement qu'importent toutes ces questions sur des objets si loin de nous ? Que nous ont appris les hypothèses de ces hommes hypocondres dont le métier est de calomnier le cœur humain ? Est-ce donc à dire que vous ne serez honnête homme, équitable et bon qu'autant que vous aurez une âme? c'est-à-dire qu'il y aura pour vous une autre vie dans laquelle vous aurez des châtimens à redouter ou des récompenses à espérer? Plaisante probité! vous ne serez homme de bien qu'autant que vous aurez ou croirez avoir une âme à sauver ; autrement vous serez un infâme scélérat; singulière conscience! Vous ne respecterez vos semblables, ainsi que le disait le grand S. Augustin, qu'autant qu'ils croiront ce que vous leur enseignez ; autrement vous les traiterez comme des chiens, et s'ils refusent de se soumettre à votre discipline, vous leur couperez la gorge et les exterminerez ! Quelle excessive charité ! Mais que vous importe le principe qui m'anime, si je suis bon fils, bon père, bon époux, ami sincère et loyal citoyen ; que j'envisage ces qualités comme le résultat de l'organisation ou que je les rapporte à une âme immortelle ? Que peut vous faire au fond ma manière de voir? l'essentiel pour vous, pour la société, pour mon fils, ma femme, mes amis, mes concitoyens, n'est-

il pas que je les possède et les pratique régulièrement? Je n'ai ici ni l'intention, ni le loisir de disserter sur la spiritualité de l'âme, ni sur la trinité divine, ni la rédemption humaine... Mais ceux qui ont fait et qui font encore profession d'enseigner ces dogmes, se sont-ils montrés plus sages et plus vertueux? ont-ils été plus doux et plus officieux envers leurs semblables, plus vrais et plus modérés dans leur conduite, plus utiles et plus dévoués à la société?.......... Je m'arrête et renonce au droit de leur dire de dures vérités et de mettre en évidence l'opposition de leur conduite avec leurs principes. Hommes modérés et sages qui me lisez, sachez-le bien, la question de l'âme est inabordable, futile même et étrangère à votre bonheur. Descendez dans votre cœur, tous les sentimens qui peuvent être utiles à vos semblables sont là, et celui qui ne les a jamais étouffés a rempli tous les vrais devoirs que lui a imposés la Divinité.

Il est donc bien constaté que le spiritualisme n'est qu'une hypothèse sans fondemens évidens, insuffisante pour expliquer l'homme et le rendre meilleur, ou, comme on l'a dit, la métaphysique et la morale sont une mer sans rivage dans laquelle on se perd à l'instant et où l'on erre au hasard sans savoir où aborder. A une époque où un voile obscur couvrait l'homme et la nature, on s'est laissé séduire par une apparente simplicité et la facilité de créer des systèmes; et une fois sous l'empire des préjugés, il nous est impossible d'en secouer le joug, principalement parce qu'ils sont utiles à beaucoup d'individus qui les défendent avec acharnement. Du reste, comme je l'ai répété dans vingt pages de cet ouvrage, mon intention n'est nullement d'attaquer ou de porter aucune atteinte à la doctrine de l'âme, mais de prévenir mon lecteur des abus qu'on a faits de cette doctrine, et des maux qui

sont découlés de ces abus. A une époque où tant d'hommes pervers trouvent la raison trop exigeante et font tous leurs efforts pour repousser ou arrêter dans leur marche les progrès des sciences positives, il est utile que les vrais philosophes aient le courage de ramener les choses à leurs vrais élémens, et de dire hardiment la vérité.

Voyons maintenant ce que l'observation et l'expérience des faits fournis par l'organisation, nous apprend sur le mystérieux et piquant problème de nos actes intellectuels et moraux. Il est nécessaire que l'on se reporte un instant sur ce que j'ai dit précédemment concernant le système nerveux, et je préviens aussi que je n'entends aucunement donner de l'homme intellectuel et moral une théorie complète, mais seulement offrir aux physiognomonistes quelques matériaux à élaborer et à disposer conformément au plan que j'ai adopté.

Dans l'intention de donner au langage plus de brièveté et de précision, et de le rapprocher en même temps de la réalité des choses, j'adopterai le nom d'*entérien* pour désigner le système nerveux de la vie nutritive qui, comme on sait, a pour objet d'établir des relations entre les organes situés dans les profondeurs du corps, tels que le cœur, le poumon, l'estomac, les intestins, les reins et les ganglions trisplanchniques, et je considérerai ce système nerveux comme composé, ainsi que le système nerveux de la vie animale, que je nomme périphérien, à cause des communications qu'il établit entre le cerveau et les organes placés à la périphérie du corps (les sens et les muscles), comme composé, dis-je, de deux sortes de nerfs ; les premiers destinés à transmettre aux ganglions les impressions faites sur les membranes muqueuses et autres ; et les seconds comme chargés de

conduire les réactions de ces ganglions aux muscles sous-muqueux et autres organes que je comprends sous la dénomination d'entérien. A la vérité, nous n'avons ni conscience ni preuve de ces actions et réactions, non plus que de cette distinction ; les physiologistes n'y ont pas même encore pensé ; mais il ne me paraît pas qu'on puisse aujourd'hui la repousser, du moins comme improbable.

J'arrive ainsi au phénomène de l'inervation que j'ai déjà considéré en général, mais qu'il est nécessaire d'éclaircir dans ses effets particuliers.

Sans doute, la clarté et la facilité avec lesquelles nous comprenons un ordre d'idées dont nous entreprenons l'étude, dépendent beaucoup de la portée de notre esprit ; mais elles tiennent aussi à ce que ces idées peuvent avoir d'abstrait, de profond et de compliqué ; à la nomenclature plus ou moins heureuse des mots qui les expriment, à la précision avec laquelle ces mots sont définis... Ici toutes les difficultés sont réunies : serai je assez heureux pour jeter quelques lumières dans le jargon métaphysico-physiologique employé jusqu'à présent dans l'explication de nos facultés intellectuelles et morales? Je sens toutes les difficultés de sortir d'un tel labyrinthe ; je sens aussi qu'une des premières conditions pour arriver à ce résultat est de repousser impitoyablement toutes les rêveries des idéologistes et de suivre la nature. En vain j'entends déjà les cris qui vont s'élever de toutes parts : ma résolution est inébranlable ; l'organisation de la matière, je ne vois rien au-delà en ce moment.

Un des premiers fantômes dont je dois faire justice, est le mot *sensibilité* employé à la fois par le vulgaire, les physiologistes, les métaphysiciens et les moralistes; ses acceptions sont aussi multipliées que les bouches d'où il sort. Qui pourrait assigner les divers sens de ce

mot, depuis celui que lui prête le savant de l'Institut jusqu'à ceux qu'il reçoit dans le boudoir d'une petite-maîtresse? Cependant, consacré par un long usage, je ne puis le rejeter absolument, et je dirai plus bas le sens que je lui assigne. En attendant, sentir est éprouver l'*action* d'un corps ou une *impression* qui nous constitue dans un état particulier que nous reconnaissons clairement et concevons n'être pas celui qui a précédé ni celui qui va suivre.

L'école de Bichat, en admettant les deux sensibilités dont j'ai parlé, est tombée dans la singulière contradiction que sentir n'est pas toujours sentir, puisque dans tout le système entérien, quoique l'organe ait été *remué* et que l'impression ait eu lieu, il n'y a pas eu *sensation*, attendu que la condition du *mouvement* ne suffit pas, et qu'il faut encore pour constituer la sensation que nous ayons *conscience* de ce mouvement. Du reste, je ne m'obstine point à recourir pour l'explication de ces faits, à la chimère du *moi* dont l'intervention n'est pas moins futile, ni moins superflue que celle de l'âme.

M. Dutrochet, qui a fait de très-belles recherches sur la vie, pour affaiblir les contradictions, nomme *nervimotion* le mouvement produit dans un organe, lequel peut être sans ou avec conscience, et *nervimotilité* la faculté qui sert d'appui à ce mouvement; ces deux nouvelles particularités organiques sont alors deux phénomènes purement physiques qui reconnaissent pour cause un agent matériel qu'il appelle *nervimoteur* ou force nervimotrice. De cette manière, la sensibilité et la sensation avec conscience, deviennent deux phénomènes moraux qu'il renvoie à la psychologie, et la nervimotion est alors le premier des actes de toute machine vivante; c'est un mouvement vital passif communiqué par l'agent nervimoteur, qui est

extérieur et paraît en rapport avec la cause inconnue de la pesanteur. La sensation, la locomotion et toutes les actions intérieures, y compris même les mouvemens visibles des végétaux, sont des *actes spontanés* exécutés à l'occasion de l'influence de cet agent, et non des mouvemens immédiatement imprimés par lui aux organes, mais bien par une cause vitale, active et secondaire qui en émane immédiatement. Je nommerai, pour des raisons que l'on trouvera plus bas, ce phénomène de l'organisation, *incitation électro-chimique;* de sorte que tout animal est une machine qui reçoit son mouvement de cet agent universellement répandu dans toute la nature, et qui est aujourd'hui la cause évidente des plus grands phénomènes qui se passent autour de nous.

En mettant à profit toutes ces notions, les rapprochant de ce que j'ai dit précédemment sur la vie, et les ramenant à l'unité, il me semble qu'il pourrait en sortir quelque lumière. Ainsi je proposerais d'appeler nervimotion toutes les impressions purement physiques faites sur les tissus entérieurs, dans lesquelles l'organe est évidemment *remué*, mais dont nous n'avons pas conscience; et comme on ne peut se refuser à l'idée, au moins très-probable, qu'il y a non-seulement action des organes sur les ganglions, mais aussi réaction des ganglions sur les organes, la nervimotion serait centripète ou centrifuge, selon que l'effet aurait lieu dans le premier sens ou dans le second. La nervimotion comprendrait non pas seulement les mouvemens visibles, tels que ceux du cœur, du poumon, de l'estomac.... mais toutes les circonstances de l'assimilation et des sécrétions comprises dans toute l'étendue du cercle de la vie nutritive.

Il est de fait que le chyme, le chyle, le sang, la bile.... ont des propriétés organoleptiques ou capa-

bles d'affecter nos sens. Si donc nous n'apprécions pas ces propriétés dans les organes qui produisent ces fluides, c'est que ces organes qui ont des nerfs propres à opérer les mouvemens nécessaires à leur production, n'en ont pas qui soient capables de les éprouver et de les transmettre au sensorium commun; mais on ne peut douter que ce ne soit à ces qualités sensibles que sont dus tous les effets qui se passent dans ces organes. J'ai d'ailleurs dit, dans un autre lieu, pourquoi ces effets sont en dehors de l'empire de la volonté aussi bien que de celui de la conscience.

Je proposerai en second lieu de nommer *inervation* l'action nerveuse de la vie animale, et alors cette action serait comme la nervimotion centripète ou centrifuge, selon qu'elle aurait lieu, de l'organe au centre cérébral, ou de celui-ci à la périphérie. La première comprendrait tout le phénomène que nous appelons proprement *sensation avec conscience*, lequel se compose, comme on sait, de l'impression faite sur l'organe de la transmission au cerveau et de la perception. C'est dans ce sens que j'emploierai à l'avenir le terme *sensation* dont le corrélatif sensibilité exprime la faculté ou l'aptitude. La seconde réunirait ce qui se passe dans les cordons et les organes du système locomoteur, consécutivement aux actes de la volition, phénomène qui, comme le précédent, se compose aussi de trois circonstances, savoir : l'action du cerveau sur les nerfs, la transmission de cette action à tel ou tel organe, et l'action de cet organe, bien entendu que l'aptitude ou la faculté serait désignée par le nom de *volibilité*.

Il est possible que je m'abuse, mais ces nouvelles appellations me paraissent d'une simplicité merveilleusement d'accord avec tout ce que la science a pu acquérir jusqu'à présent de positif sur ce sujet ; et en

effet, dans aucun cas, ni pour aucune raison, on ne peut confondre, d'après ce que j'ai dit, la nervimotion avec l'inervation, ni l'action centripète avec l'action centrifuge. D'ailleurs, on ne peut pas plus douter aujourd'hui que ces deux derniers effets n'aient lieu dans le système entérien que dans le système périphérien. Enfin les mots sensation et volitions avec les facultés, qui sont l'appui des phénomènes moraux qu'ils expriment, laissent aux partisans les plus entêtés du spiritualisme absolu toute la latitude qu'ils peuvent exiger dans l'état actuel des choses.

Pour concevoir la différence essentielle qui sépare l'agent nervimoteur de l'inervation, il suffit de se rappeler les observations que j'ai faites déjà plusieurs fois, que les organes qu'il met en jeu sont dans un mouvement continuel pendant toute la durée de la vie, au lieu que ceux qui sont sous l'influence de l'agent inervateur, sont soumis à des alternatives de repos nécessité par le besoin que nous avons de réparer cet agent qui se consomme et s'épuise. L'agent nervimoteur fourni par la nature même dans laquelle il se trouve partout en abondance, est inépuisable, et de là le mouvement perpétuel des organes qui sont sous son action. L'agent inervateur, au contraire, étant le résultat d'une *sécrétion nerveuse*, est produit en quantité déterminée, et peut être dépensé dans un rapport plus grand ou plus petit que celui de sa production ; et de là, la nécessité que nous éprouvons de le réparer à des intervalles plus ou moins rapprochés. Cette réparation peut se faire de trois manières, l'alimentation, le repos et le sommeil. Je ne puis ici entrer dans plus de détails sur les moyens de réparer la partie de nos forces qui s'épuise ; mais je ne crois pas que, jusqu'ici, on ait rien proposé d'aussi simple sur l'explication des mouvemens spontanés qui s'exer-

cent en nous. Il est bien clair que ceux qui sont sous l'influence de l'agent nervimoteur doivent être perpétuels et involontaires, puisqu'ils sont dus à un agent extérieur dont l'action est permanente et absolument indépendante de nous, tandis que ceux que j'attribue à l'inervation sont produits par un agent qui est soumis à certaines conditions, dont les principales sont de se reproduire, de s'épuiser et d'être sous l'empire de la volonté.

Plusieurs motifs portent à croire que la nervimotion a sa principale source dans l'acte respiratoire, et que l'agent nervimoteur est introduit avec l'air que nous respirons ; enfin que c'est du poumon qu'il se distribue en courans centrifuges et centripètes dans les organes qu'il doit mettre en jeu. Cette première action, qui aurait lieu dans le poumon et qui serait le principe de toutes les autres, formerait ce que j'ai nommé l'*incitation électro-chimique*.

Voyons maintenant ce qu'il y a de bien connu dans le phénomène de l'inervation.

1° Les cordons nerveux qui sont sous l'empire de cette fonction, sont de deux sortes : les uns, qu'on nomme *sensitifs*, ont pour objet de recueillir les impressions faites sur les sens, et de transmettre ces impressions au cerveau ; les autres, que l'on a nommés *moteurs*, sont chargés de communiquer les volontés du cerveau aux organes des mouvemens qui doivent les mettre à exécution.

2° Il est constaté, par l'observation et des expériences répétées, que la paralysie ou la section de ces cordons, interrompt tout-à-coup toute relation entre le cerveau ou le centre sensitif et les organes dans lesquels aboutissent ces cordons ; de sorte que la sensibilité devient nulle ou le mouvement impossible dans un organe, selon que le nerf sensitif ou le nerf mo-

teur a été détruit ; on peut même produire ce fait à volonté par la ligature ou autre moyen.

3° Il est également bien constaté que les nerfs sensitifs ne sont que de simples conducteurs, et n'apportent au cerveau que les matériaux des idées et non des idées toutes faites ; que la transmission n'est point instantanée ainsi qu'on l'avait cru jusqu'ici mais progressive, et parait dépendre d'un mouvement moléculaire ou ébranlement opéré par l'action nerveuse mise en jeu par l'objet impressionnant.

4° Que le cerveau seul est l'instrument de l'intelligence ou peut seul *intellectualiser* les sensations et transformer en idées (*idéaliser*) les impressions sensitives. A lui seul appartient la conscience de ces impressions et toutes les élaborations et combinaisons qui ont lieu entre la perception, qui est la première opération cérébrale, et la volition qui est la dernière.

5° Que l'inervation est d'autant plus grande et plus nécessaire que le centre nerveux est plus volumineux relativement au reste du système, et qu'elle est en même temps d'autant plus marquée sur une autre fonction que cette fonction a des communications plus nombreuses avec la masse centrale. et s'éloigne davantage des fonctions végétatives.

6° Qu'au contraire, l'irritation ou l'impression non sentie prédomine d'autant plus dans un animal ou dans un organe, que les nerfs cérébraux sont moins nombreux, et que ceux des ganglions le sont davantage ; de sorte qu'un animal sans cerveau ou qui n'aurait que des ganglions, serait sans aucune idée et sans conscience des objets extérieurs, quoique exerçant d'ailleurs toutes les fonctions végétatives ainsi que cela a lieu dans les plantes.

7° Que les hémisphères cérébraux paraissent décidément l'aboutissant des sensations, le lieu de tout

travail intellectuel et le centre de départ de toutes les volitions ; mais que, jusqu'à présent, tous les physiologistes qui, préoccupés de la futile idée du *moi*, ont cherché un point unique qui serait le siége de cette chimère, l'ont vainement cherché.

8° Que l'action nerveuse est la seule condition indispensable pour lier certains mouvemens à certaines sensations ; c'est-à-dire pour produire et manifester toutes les notions et tous les sentimens qui peuvent naître dans un animal, depuis l'instinct le plus obscur jusqu'aux opérations mentales les plus élevées.

9° Que c'est à l'inervation, dont l'agent paraît être le fluide électro-galvanique, lequel ne serait lui-même qu'une modification du fluide électro-chimique ou naturel qui produit l'incitation, qu'il faut rapporter l'énergie vitale de chaque individu, ainsi que beaucoup d'autres phénomènes, tels que ces traits de lumière qui pétillent dans les yeux des personnes qui ont beaucoup de vivacité ; qui s'élancent de celles qui sont en colère ; les étincelles que jettent pendant la nuit les yeux du lion, du léopard, et de plusieurs autres animaux qui, comme le remarque Galien, ont l'habitude de communiquer à leurs yeux un mouvement de rotation perpétuelle ; les lumières qu'exhalent les vers luisans, le fulgore, la plupart des papillons de nuit ; le feu électrique qui éclate de la crinière des chevaux, du poil des chats ; l'action engourdissante de certains poissons....

10° C'est aussi à l'inervation qu'il faut rapporter l'exaltation qui a lieu dans la folie, le délire, la frénésie, et dans plusieurs passions, ainsi que l'accablement qui se remarque dans d'autres passions, et l'atonie morale où nous plongent certaines dispositions corporelles.

Plusieurs autres actions encore peu connues pour la plupart, paraissent tenir à un autre agent qui semble avoir beaucoup de rapports avec le fluide électro-magnétique.

Enfin, dans les animaux-plantes, où il n'y a pas de système nerveux manifeste, il ne paraît pas qu'il y ait autre chose que des fonctions nutritives auxquelles se trouvent réunis quelques faibles sentimens sous l'influence d'une conscience obscure.....

Toutes ces choses, comme le génie et l'imbécillité, proviennent évidemment de l'organisation, puisque, comme l'a observé Buffon, l'homme de génie et l'imbécile ont chacun une âme de même fabrique. Je ne sache pas du moins que personne ait encore admis des âmes imbéciles et des âmes ingénieuses. Mais qui pourra, continue Buffon, jamais savoir en quoi l'organisation d'un imbécile diffère de celle d'un homme de génie ? Si Buffon revenait au monde, il saurait que nous connaissons beaucoup de choses qu'il a ignorées. et particulièrement plusieurs causes évidentes d'imbécillité. Des méthodes plus sévères et de nouvelles recherches, toujours plus délicates et plus savantes, nous apprendront de nouvelles choses encore.

D'ailleurs, si l'âme est l'unique cause de nos idées, il faudra admettre, ainsi que Bonnet le remarque, que dans la folie, l'âme est folle ; idiote dans l'idiotisme, et que toutes nos erreurs sont autant de volontés de l'âme. Enfin, avec une âme, nous tombons dans toutes sortes d'excès, et nous nous égorgeons les uns les autres, tandis que les animaux, auxquels nous refusons le bienfait d'une âme, se conduisent avec sagesse, et respectent leurs semblables. Il faut convenir que c'est une admirable chose qu'une âme !

Telles sont les principales lois connues de l'innervation, c'est-à-dire de la fonction par laquelle s'exer-

cent les opérations les plus déliées, comme les plus mystérieuses de l'animalité et de l'humanité. Le lecteur ne peut apporter trop d'attention à l'étude de ces lois; car celui qui les aura bien comprises, ainsi que la doctrine des tempéramens, aura fait un grand pas dans l'étude de l'homme. « Nous ne pouvons trop réfléchir sur le physique de notre être, dit Bonnet, puisqu'il a tant d'influence sur toutes les opérations de notre âme, et qu'elle ne peut manifester ces opérations que par lui. » Il est clair que c'est là toute la physiognomonie.

Nous ne savons absolument rien sur la manière dont le cerveau transforme nos sensations en idées; sur les moyens par lesquels il conserve ces idées, les reproduit et les combine; ou, en d'autres mots, nous ignorons complétement le mécanisme de notre intelligence, quoique nous ne puissions douter qu'elle dépend entièrement de l'organisation cérébrale. Quelques physiologistes ont cru s'apercevoir que certains rapports d'organisation étaient liés à nos dispositions; j'ai fait connaître à cet égard les découvertes de Gall; mais aucun, jusqu'à présent, n'a pu saisir le mécanisme délicat par lequel la pulpe cérébrale élabore nos pensées. Toutefois, quelques faits semblent porter à croire que la substance grise aurait, dans ce travail, plus de part que la blanche.

Bonnet, dans le mécanisme qu'il a donné des facultés de l'entendement et sur la manière dont elles se développent dans sa statue, parle beaucoup de fibres cérébrales ébranlées, mues, ou mises en mouvement par l'impression des objets externes de nos sensations. Il rencontre même souvent des idées très-heureuses et fort lucides sur ces diverses opérations. Il explique surtout la mémoire avec beaucoup de plausibilité. Mais toutes ces premières notions ont besoin d'être

épurées par un nouveau travail et des recherches plus précises et plus sévères. J'insisterai donc peu ici sur cet objet, et me bornerai à l'énoncé de quelques résultats qui tendent à confirmer toute cette théorie, et que l'on pourra joindre aux règles précédentes.

1° Toute lésion ou pression du cerveau détruit ou suspend à l'instant toute sensation ou travail intellectuel. Le sommeil, qui n'est autre chose que le repos plus ou moins complet du cerveau, produit le même effet, ainsi que l'opium, ou toute autre substance connue, capable d'engourdir le cerveau ou d'affaiblir l'innervation.

2° Le travail intellectuel épuise l'action du cerveau, comme le travail corporel épuise les organes du mouvement. La fatigue extrême d'un seul organe produit même celle de tous les autres, par l'épuisement qu'elle opère sur le cerveau. Ainsi, la marche, par exemple, ou la fatigue des extrémités inférieures, produit une lassitude générale.

3° Il est également prouvé que l'intelligence et le moral se pervertissent, lorsque le cerveau est troublé physiquement, dans son action, d'une manière quelconque, directe ou sympathique, morbide ou affective.

4° Que la capacité intellectuelle de chaque individu, est toujours en rapport avec le développement de l'encéphale, et qu'il y a entre ces deux choses, à toutes les époques de la vie, une coïncidence complète. Ainsi, on voit dans le premier âge l'intelligence s'accroître à mesure que le cerveau se développe ; et, dans le dernier âge, cette même intelligence s'affaiblir à mesure que le cerveau s'affaisse.

5° Que l'encéphale, plus encore que les autres organes, peut être modifié par plusieurs causes externes, ainsi que je l'ai déjà dit, et que je le montrerai plus bas ; de manière qu'un même peuple, par exemple,

peut être amené par un régime convenable, l'éducation ou d'autres circonstances, à des phénomènes intellectuels et moraux, constans et d'un ordre déterminé. C'est ainsi que la découverte de l'imprimerie, celle de la poudre à canon, de l'Amérique, en excitant en nous de nouveaux besoins, ont détruit les habitudes de nos pères, et nous ont insensiblement et inévitablement amenés à un nouveau système d'idées et à d'autres mœurs, qui ne peuvent changer que par des modifications capables de produire de nouvelles idées.

Enfin, c'est une des plus grandes lois de l'animalité, que la sphère d'activité psycologique de chaque espèce, de chaque individu même, est donnée par la nature et l'étendue de ses besoins physiques. Dans chaque animal, il y a évidemment une destination à remplir, et la machine est toujours construite le plus avantageusement possible pour cette destination. Si l'animal doit exercer des actes de force, les muscles et les os offrent des masses remarquables par leur volume; si au contraire son salut tient à une fuite rapide, les extrémités sont allongées, et présentent les dispositions les plus favorables pour exceller à la course. Est-il question d'adresse? les articulations des membres sont ménagées avec un art infini, et de manière à produire les mouvemens les plus déliés. Doit-il se nourrir d'alimens qui varient comme les saisons de l'année? l'intelligence, des aptitudes et des instrumens de toute sorte lui sont accordés. La nature l'a-t-elle destiné à combattre? les armes offensives ou défensives dont il est pourvu annoncent aussitôt sa mission spéciale. Est-il appelé à vivre en société et à des relations multipliées avec ses semblables? son système nerveux s'étend et prend des développemens multipliés, en même temps que la voix et d'autres

moyens de communication lui sont accordés. En un mot, les instincts, l'intelligence, et les instrumens se multiplient d'une extrémité à l'autre de la série animale, en raison des conditions d'existence imposées à chaque individu. Dans l'homme, plus que dans tout autre animal, ces conditions sont nombreuses et variées; aussi toutes les pièces dont il est formé sont-elles plus parfaites, plus compliquées, et plus propres à des mouvemens plus étendus.

Avoir des besoins et agir en conséquence de ces besoins, telle est l'histoire et le principe d'un animal quelconque. Toujours la nature et l'étendue des besoins détermine la nature et l'étendue des actes. Je regrette de ne pouvoir insister sur les détails que comporte cette loi, dont chaque animal est une application vivante. Il suffit, pour s'en convaincre, de porter les yeux sur ce qui se passe autour de nous et d'observer, sans préjugés et sans préventions, les habitudes de cette foule d'animaux qui cohabitent avec nous, dans nos maisons, nos jardins, nos vergers, les prairies, etc... Bientôt l'observateur aura reconnu que l'abeille, la guèpe, la fourmi, et la plupart des insectes, dont les membres articulés et les mâchoires sont composés de pièces nombreuses et si délicates, sont beaucoup plus industrieux que les mollusques, les vers, les poissons, etc., etc.; et qu'ainsi, dans l'étude des êtres, le cerveau n'est pas le seul organe d'après lequel on doive prononcer sur l'industrie et les aptitudes de chaque espèce.

C'est encore une règle sans exceptions, que, plus l'animal est restreint à un petit nombre d'instincts, plus il est *machine*, ou moins il y a de spontanéité et de liberté dans ses actes; mais aussi plus il les exécute sûrement; et que plus ses facultés s'étendent, plus elles deviennent sujettes à erreur; ou, en d'autres

mots, plus l'éducation positive des faits lui devient nécessaire.

J'abandonne à mon lecteur le soin d'appliquer ces règles de physiognomonie générale aux divers cas qui peuvent se présenter à ses observations. Je désire pourtant qu'il les prenne pour guide dans ses études d'histoire naturelle et de physiognomonie spéciale auxquelles il pourra se livrer, et qu'elles le garantissent de ces vaines déclamations que l'on a prises trop long-temps pour de l'éloquence. Quelle plus pitoyable philosophie, en effet, que celle de ces livres où l'on nous peint tout animal comme une grossière machine, dont les actes sont limités, irrésistibles, sans conscience, et résultent d'une sensibilité automatique et aveugle... On s'indigne à voir Buffon affirmer, d'un ton tranchant, que le pongo ne pense pas, en même temps qu'il entasse paralogismes sur paralogismes, pour prouver la légitimité de l'empire injuste que l'homme exerce sur les animaux.

II.

De l'homme moral et de nos actions considérées dans leurs sources et dans leurs effets. — De ce qu'on peut entendre par moralité, et du degré de moralité que peuvent acquérir nos actions dans un système de civilisation donné. — Defectuosité des divers systèmes de morale enseignée jusqu'à nos jours.

Mon lecteur aura peut-être remarqué que, jusqu'à présent, je lui ai présenté l'homme sous un point de vue beaucoup plus défavorable que flatteur, et comme un être borné à de simples mouvemens physiques et dont tous les actes sont sous l'empire d'une nécessité matérielle inévitable. Cependant mon intention

n'est point de rabaisser à ses yeux le plus notable des habitans de ce globe, et que l'on a si long-temps décoré du nom pompeux de roi de la nature. Il n'entre nullement dans mes vues de lui ravir, à ce maître du monde, qui est tombé, presque partout, au-dessous de la condition de plusieurs animaux, aucun des attributs dont il serait réellement doué, mais seulement de lui enlever les chimères dont son orgueil le berce, et de détruire les illusions dont il cherche à s'étourdir, persuadé que toutes les erreurs qui l'accablent sont la cause efficiente de la dégradation et de la misère où il est tombé, et que ses illusions, quelque brillantes qu'elles soient, ne peuvent le conduire à un bonheur solide. J'ai cru agir pour lui avec quelque sollicitude, en le présentant tel qu'il est en lui-même, et montrant combien la plupart des obligations sous lesquelles il est courbé sont futiles ou contraires à sa nature. Que quelques législateurs aient conçu la noble et sublime idée de sortir l'homme de l'âpre et dure condition de vivre de glands et de racines au milieu des forêts, de l'appeler à une existence plus douce, et de l'élever, par la culture de son esprit et de ses facultés, à des mœurs aussi simples que pleines de bienveillance, et à des jouissances aussi paisibles qu'innocentes, c'est ce dont je ne doute aucunement. Toutefois c'est ma conviction consciencieuse que, de temps immémorial, deux sortes de maîtres, bien différens de ces premiers bienfaiteurs, se sont emparés de l'homme et ont pensé qu'ils l'exploiteraient plus facilement à leur profit, en le retenant dans l'ignorance, brisant sa raison contre des dogmes d'un accès froudroyant, et trompant son imagination par des doctrines séduisantes; mais pour quiconque voudra examiner sérieusement cet échafaudage sophistique et spécieux, par lequel on retient encore des populations immen-

ses dans l'abrutissement et l'esclavage, combien paraîtront perfides et tyranniques tous ces mensonges sacrés et politiques dont la terre est couverte !

Le principal objet du physiognomoniste, et par conséquent de cet ouvrage, est d'arriver à une véritable connaissance des facultés intellectuelles et morales de l'homme ; mais où est le type d'après lequel nous devons prononcer sur la nature et le mérite de ces facultés, et mesurer la *réalité* de nos connaissances et la *bonté* de nos actions morales ? Dans le paragraphe précédent, j'ai présenté l'intelligence de l'homme comme une puissance bien équivoque dans la plupart des circonstances où nous l'employons, et malheureusement l'expérience ne confirme que trop cette triste réflexion. Mais si nous passons à l'examen des qualités morales, que de nouvelles difficultés! que de nouvelles incertitudes vont s'offrir à notre esprit ! quelle confusion! et au milieu de cette multitude de contradictions morales, quelles règles adopterons-nous enfin pour juger le mérite de nos semblables, et pour apprécier leurs actions ? Condamnerons-nous les neuf dixièmes de nos frères sur les illusions séduisantes de Platon, la morale outrée de Zénon, ou d'après les funestes préceptes donnés par les imprudens et trop exaltés disciples de Jésus ? De quelque côté que je me tourne, je cherche vainement cette morale universelle, indépendante des temps et des lieux, qui doit découler d'un être bienfaisant et immuable, et doit comprendre dans ses préceptes le Noir comme le Blanc, le Chinois et l'Américain, qui sont tous également les enfans de cet être impartial et éternel. J'ai, au contraire, trouvé toutes les populations de ce globe infortuné, subdivisées par des doctrines non moins affligeantes qu'absurdes, en autant de tribus ennemies les unes des autres, et les ai vues souvent s'égorger pour soutenir

des dogmes qu'elles ne comprenaient pas, ou venger des dieux qu'elles croyaient servir et honorer par des actes de barbarie ; et, disons le, dans toute l'amertume de notre âme, l'évangile (1) n'est pas celle de ces doctrines qui soit la moins défectueuse et qui ait enfanté le moins de crimes.

J'ai déclaré ailleurs que je n'ai point ici à m'occuper de morale. Cependant je ne puis me dispenser de quelques réflexions nécessaires pour tenir mon lecteur en garde contre les erreurs dans lesquelles il pourrait tomber. D'ailleurs qu'il se souvienne combien la connaissance que je cherche à lui donner de lui-même est indispensable pour l'élever au-dessus d'une foule de préjugés qui le rendent timide et l'avilissent à ses propres yeux, et qu'il doit fouler aux pieds s'il veut s'acheminer dans l'avenir qui lui sourit au loin.

L'homme a des sens qui lui sont donnés pour son instruction, et que la jeunesse a surtout besoin d'exercer pour s'instruire des choses qui se passent autour d'elle, et qu'elle est avide de connaître. Mais loin de suivre cette indication naturelle et de nous former à l'expérience des objets que réclament nos besoins, on nous enferme pendant notre enfance dans des sortes de prisons qu'on nomme colléges, où nous n'avons affaire aucunement de nos sens, et dans lesquelles on nous enseigne une foule d'absurdités que ne comprennent pas mieux que nous ceux qui nous les expliquent, et que nous oublions aussitôt que nous sommes rendus à la liberté ; de sorte que toute notre première éducation ne nous offre aucun résultat au-delà des travaux qu'elle nous a coûtés. Bien plus, je montrerai ailleurs que pour

(1) Præcepta ejus adeo levia sunt ut multi philosophica tantum ratione excesserint.

St. Jean-Chrysostome

les neuf dixièmes de ceux qui la reçoivent, elle a des conséquences funestes. Tel est donc l'effet des moyens qu'on emploie pour éclairer notre esprit, régler notre raison et former nos mœurs, que le moindre inconvénient qu'ils entraînent est la perte irréparable d'un temps précieux. Je n'insiste pas sur cette circonstance; mais que ceux de mes lecteurs, doués d'un esprit vraiment philosophique, soumettent à une raison sévère tout ce système d'instruction auquel on nous plie dès l'enfance; qu'ils apprécient ces pratiques superstitieuses que l'on nous impose avec une sorte de persécution ; qu'ils cherchent les fruits de cette éducation, qui, après nous avoir coûté tant de soins et de peines et quelquefois des larmes, laisse notre esprit dans une vacuité complète de résultats utiles et positifs. Que de déceptions! que d'afflictions, peut-être, un tel examen ne versera-t-il pas dans leur cœur! Des abstractions sans fondement, des idées creuses, des mots vides de sens, tels sont les résultats des travaux qui empoisonnent les dix plus belles années de notre existence.

Loin de vouloir faire de l'homme une grossière machine dont tous les actes seraient le résultat d'un aveugle mécanisme aussi indépendant de la volonté que le sont les mouvemens du cœur, je suis, au contraire, persuadé, non-seulement par conviction, mais par des faits qui résultent d'une critique judicieuse, qu'on peut obtenir par une éducation fondée sur les principes que j'admets ici, des résultats infiniment supérieurs à tous ceux qu'ont fournis jusqu'alors les moyens fondés sur l'hypothèse d'un spiritualisme absolu, et beaucoup plus féconds en applications utiles à la société. Si j'avais ici le loisir de m'étendre sur ce sujet, il me serait facile de montrer combien l'éducation intellectuelle et morale, par des méthodes abstraites, a peu d'efficacité en comparaison de l'éducation physique. Combien l'homme

qui a été soumis à contracter une série de mouvemens ou d'idées par l'exercice d'une profession quelconque, les reproduit avec assurance, tandis que nos études scolastiques n'offrent aucune garantie dans l'application des résultats qu'elles ont fournis, soit relativement aux actes de la raison, de la conscience ou de la volonté.

Comment concevoir, en effet, qu'une substance émanée immédiatement de la Divinité, aussi supérieure au corps, aussi pure et aussi éminente que l'âme, pourrait recevoir de l'organisme des perfectionnemens qui ne lui auraient pas été d'abord communiqués? Il me semble évident et conforme à toute raison, que l'âme ne peut être modifiée ni dans sa nature ni dans ses modes, et que tous les développemens de l'individu auquel elle a appartenu, ont été le résultat des modifications opérées sur certaines parties de l'organisme. Tous nos perfectionnemens sont nécessairement corporels; car pour être éducable, l'âme devrait être passible de toutes nos sensations, tandis que l'activité et la résistance aux actes illicites paraissent constituer son essence. N'est-il pas d'expérience, en effet, que, mieux nourri, mieux vêtu et mieux instruit, l'homme s'élève à des sentimens qui n'ont plus rien de commun avec la bassesse et la dégradation dans lesquelles l'avaient constitué l'ignorance et la misère? Donnez dix arpens de terres et une éducation industrielle et positive à ce misérable prolétaire, vivant dans l'abjection et la crapule, bientôt vous le verrez abhorrer ses habitudes honteuses, contracter l'amour du travail et s'élever à des sentimens d'honneur dignes de l'homme de bien le plus délicat et le plus honnête. Ainsi nos institutions et le gouvernement décident de nos mœurs et de toute notre existence. Ce sont ces deux causes qui donnent à nos dispositions naturelles telle manière d'être ou telle nuance, les ren-

dent nobles ou ignobles, utiles ou nuisibles à la société. Les masses font de vains efforts pour sortir de l'avilissement où elles sont condamnées ; un petit nombre d'élus peut seul espérer des honneurs et des récompenses du prince. Et, en effet, nous ne savons que ce que nous avons appris, et, comme le disait Bacon, l'homme *n'est* que ce qu'il *sait*... Ainsi lorsqu'il ne sait rien, il n'est rien, ne peut devenir meilleur, ni s'élever à des sentimens plus utiles à ses semblables, ni plus dignes de lui; d'ailleurs la vertu ni le bonheur ne peuvent naître des illusions, quelque enchanteresses qu'elles soient, parce qu'il arrive toujours un instant où elles disparaissent, et l'esprit et le cœur se trouvent vides ; le reste de l'existence est un abîme affreux. Une éducation positive et fondée sur l'étude de l'homme, tel que je la présente ici, est donc le seul moyen d'élever cet être malheureux à la hauteur de sa destination.

Mon lecteur ne peut trop insister pour se pénétrer de ces réflexions et saisir toutes les conséquences qu'elles présentent ; qu'il se garde surtout de quitter le fil de l'expérience et de se laisser entraîner par de fallacieuses doctrines. Notre organisation !... tout est là ; sur elle et sur l'éducation roule toute notre existence ; nos qualités, nos aptitudes, notre intelligence, quelle que soit notre âme, ne peuvent excéder les perfections et les forces de nos tissus organiques. Il est clair que chaque organe jouit d'une énergie et d'une contexture propres aux fonctions qu'il doit remplir. Le cerveau, comme tout autre, a ses qualités, qui sont telles qu'elles doivent être pour élaborer les matériaux de la sensation. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons dire avec précision de quelle manière se fait cette élaboration, mais il n'est plus possible de douter qu'elle ne soit l'effet constant d'une dynamique molé-

culaire qu'il faut étudier et apprendre à mieux régler, si nous voulons devenir plus habiles et plus hommes de bien. C'est, je pense, une vérité suffisamment prouvée par l'expérience et les faits, pour quiconque observe et raisonne ce qui se passe autour de lui.

Pour résumer ces diverses considérations en peu de mots, je dirai que nos actions prises en elles-mêmes et dans leur source, ont pour objet la satisfaction d'un besoin, et sous ce point de vue, elles ne peuvent être blâmables ou imputées à crime qu'autant que le besoin serait un abus, ou factice ou contraire à la nature. Envisagées dans leurs effets, elles peuvent être nuisibles pour les êtres sur lesquels elles tombent, quoiqu'innocentes, utiles ou inutiles pour celui qui les commet ; alors leur *moralité* s'évalue par le rapport qui existe entre les biens et les maux qui en sont les conséquences, et leur *degré de moralité* est d'autant plus élevé que le bien est plus petit pour l'agent, et plus considérable pour le patient. Le grand problème de morale sociale serait d'établir des institutions sous lesquelles la liberté enlevée aux actions de chaque individu se réduirait à un minimum, en même temps que les effets de ces actions satisferaient à la triple condition d'être un maximum de bien pour lui, pour ses semblables et pour la société : j'estime que cela n'est pas impossible.

J'ai établi dans la cinquième partie du *Précis* de Gall, et dans la seconde de celui-ci, les principales circonstances organiques qui peuvent accroître ou atténuer la moralité de nos actions. Pour compléter cette théorie, je signalerai, en terminant ce paragraphe, quelques nouvelles particularités physiologiques qui pour être circonscrites et locales dans leur action, n'en ont pas moins une influence avouée sur nos mœurs. De ce nombre, sont ce qu'on nomme la constitution.

le caractère, les idiosyncrasies, et toutes ces différences individuelles, naturelles ou acquises, plus ou moins prononcées et que l'on désigne sous le nom général d'habitudes.

Le mot *constitution*, long-temps employé à peu près comme synonyme de tempérament, reçoit aujourd'hui un sens plus restreint, pour exprimer des différences individuelles, sous un même tempérament. Ainsi un bon estomac qui rend la santé plus stable, un poumon ulcéré ou adhérent, qui plonge l'individu dans un état d'atonie et de langueur, des articulations plus libres qui constituent les membres plus propres à la marche ; une certaine forme dans la longueur et le cou du fémur, qui, en rendant les extrémités moins cambrées, donne plus de gracieux et de souplesse aux mouvemens, tels que le saut, la danse, les armes.... sont autant de circonstances qui peuvent donner lieu à des différences entre les individus d'un même tempérament.

La plupart de ces différences ont été long-temps désignées par les médecins sous le nom d'*idiosyncrasie*, mais ce mot s'emploie plus volontiers aujourd'hui pour exprimer certaines différences individuelles qui paraissent tenir de plus près à des sympathies ou antipathies d'organes encore peu connues, et qui font que deux personnes d'un même tempérament et d'une même constitution, ont souvent des goûts très-bizarres et fort opposés. Ainsi Tissot ne pouvait avaler du sucre sans vomir ; Haehn ne pouvait manger plus de sept ou huit fraises, sans éprouver des convulsions ; d'autres individus se plaisent à croquer du charbon, des insectes.... On a vu des personnes que l'odeur d'un chat, les émanations d'une femme faisaient tomber en syncope.. Rousseau parle d'un homme auquel le son d'une cornemuse donnait une incontinence d'urine.

Le pouls de Napoléon ne battait que quarante-quatre fois par minute au lieu de soixante-douze.......

Tout le monde sait que Mithridate prenait impunément d'énormes doses de poison, et que cette faculté était le résultat de ce qu'on nomme l'*habitude*, laquelle peut devenir la source d'une foule de nouvelles dispositions individuelles que l'on nomme acquises ; c'est par ce genre de modification et l'éducation à laquelle on nous soumet dès l'enfance, qu'on nous plie à une infinie variété de manières d'être, sans détruire les fonctions essentielles à la vie, mais non sans rendre notre existence plus ou moins pénible ou agréable ; il n'est pas jusqu'aux fonctions nutritives que l'habitude ne modifie. N'est-ce pas par elle qu'on nous fléchit à tel genre d'alimentation, à tel mouvement mécanique, à respirer un air empesté et même à la servitude et à la captivité?...

Toutefois, il y a des choses que la nature empreint si profondément qu'elles résistent à tout effort pour les anéantir ; ce sont celles-là surtout qui constituent le *caractère*. Et, en effet, suivez pendant toute sa vie ce camarade d'enfance que vous avez connu borné ou capable, bon ou méchant, loyal ou perfide, courageux ou servile..... il est bien rare qu'à une époque quelconque de sa carrière, il diffère beaucoup de ce qu'il était dans sa jeunesse ; l'éducation et la société ont pu produire quelques modifications, adoucir quelques traits..... mais le fond du *caractère* est resté le même. Ajoutons cependant, afin de préserver le physiognomoniste de la confusion blâmable où sont tombés les auteurs les plus récens, en confondant le *caractère* avec le *tempérament*, qu'il ne doit rapporter à celui-ci que les dispositions qu'il est impossible de comprendre dans les fonctions du cerveau dont j'ai donné l'histoire dans mon Précis de Gall. Ainsi la nonchalance, l'activité,

la force musculaire, l'atonie et tout ce qui tient à l'état des solides et des fluides vivans et à leur proportion, sont des particularités qui doivent être rapportées aux tempéramens ou à d'autres circonstances; les fonctions intellectuelles, les aptitudes et les penchans qui ont leur siége dans le cerveau, constituent au contraire le *caractère*. Par cette distinction, on conçoit les différences que doit présenter l'organe du courage, par exemple, placé dans l'encéphale d'un homme bilieux, atrabilaire, flegmatique ou athlétique, ou dans le lion, le lièvre et l'aï. Joint à la force, le courage porte à livrer le combat; avec la faiblesse, il se borne à une défense énergique ou à supporter un revers avec résignation : ainsi l'ours attaque le voyageur, le sanglier court sur le chasseur qui le blesse, et le renard tombé dans un piége, supporte avec courage la mort qui l'attend.

Dans le discours ordinaire, le mot *humeur* est souvent employé pour désigner des dispositions que je comprends ici sous le nom de caractère. Les personnes qui voudront conserver l'emploi des deux mots pourront comprendre sous celui de caractère toutes les particularités de mœurs qui constituent plus spécialement *la moralité* d'un individu, et réunir sous celui d'humeur les dispositions naturelles ou acquises qui se rapportent plus immédiatement à l'*esprit*. Ainsi le mot caractère emportera l'idée de quelque chose de plus grave et de plus permanent; celui d'humeur annoncera quelque chose de plus léger et de plus journalier.

Vu l'incertitude de tous les systèmes de morale qui existent, et la circonstance d'être plus ou moins entachés de dogmes, de croyances, d'articles de foi et de momeries qui les dégradent, les rendent plus ou moins absurdes, ridicules ou dangereux, le physiognomo-

niste conçoit la nécessité de se borner à reconnaître les dispositions et les penchans, ainsi que leur intensité, et de s'abstenir de prononcer sur le mérite ou le démérite des actions, attendu que, quel que soit le système d'après lequel il prononcerait, il est à peu près impossible que le jugement ne comprenne quelque chose d'injuste.

Ces dernières considérations me semblent aussi mettre en évidence une erreur dans laquelle sont tombés les partisans exclusifs du système de Gall, qui prétendent expliquer l'homme par la seule considération des organes cérébraux. Sans doute, toutes les sociétés phrénologiques qui se sont établies depuis peu en Angleterre et à Paris, méritent tous les encouragemens possibles, mais elles me paraissent évidemment dans le cas d'un agronome qui voudrait expliquer les qualités des fruits d'un arbre sans avoir égard au sol, au climat et aux intempéries de l'atmosphère....

III.

Appendix sur l'influence de diverses causes plus ou moins étrangères ou inhérentes à l'organisme, et sur les différences individuelles ou générales qu'elles peuvent produire.

Pour compléter l'histoire de l'homme physique, intellectuel et moral, je ne puis omettre la mention de quelques circonstances qui, sans être suffisamment importantes pour produire une variété ou un tempérament dans l'espèce humaine, ont néanmoins un effet évident dans un organisme donné, et contribuent singulièrement à différencier les individus les uns des autres ou même certains groupes d'individus; de ce

nombre sont le sommeil, les âges, les sexes, la santé, la maladie, la mort, le sol, le régime, etc.

Nous avons vu que les fonctions du cœur, du poumon, du foie, de l'estomac.... qui constituent la vie intérieure, s'exercent sans interruption pendant toute la durée de l'existence, mais qu'il n'en est pas de même des fonctions sensoriales et musculaires, qui sont sous l'empire de la volonté et forment la vie de relation. L'exercice de ces fonctions fatigue les organes qui en sont le siége, de sorte qu'après un certain temps, pendant lequel nous nous sommes trouvés sous l'impression des objets extérieurs. notre corps et nos sens sont *épuisés* et réclament le *repos*, nos organes s'affaissent insensiblement, nos yeux se ferment à la lumière, notre oreille n'entend plus les sons, le tact s'anéantit, nos muscles refusent de se contracter, en un mot, nous avons *besoin de dormir* pour réparer *nos forces épuisées*. A mesure que ce besoin s'approche, les sensations s'affaiblissent graduellement, les bras nous tombent, tous nos membres s'engourdissent et fléchissent sous le poids du corps; la respiration s'entrecoupe de soupirs et de bâillemens. Nous sommes d'abord *assoupis* et enfin nous nous *endormons* et cessons en quelque sorte d'exister pour un certain temps, pendant lequel la faim, la soif, la douleur même disparaissent; telles sont les circonstances qui séparent cet état alternatif *de veille* et *de sommeil*, qui partage notre existence ou plutôt notre vie de relation, qui est tout entière dans la sensibilité et la locomotilité, en deux parties qui sont entre elles à peu près comme 2 à 1, c'est-à-dire que sur vingt-quatre heures, nous sommes actifs ou éveillés de seize à dix-huit heures, et dormons ou reposons de huit à six heures.

Toutefois on se tromperait si on considérait le som-

meil comme le repos absolu de toutes nos fonctions de relations, et la veille comme l'état agissant de ces mêmes fonctions. Rarement le sommeil est assez profond pour opérer l'absence complète de toute pensée ou de toute affection ; le plus souvent quelques fonctions restent éveillées au moins par intervalle, et produisent ce qu'on nomme des *songes;* alors, comme la volonté a disparu, les idées se reproduisent avec désordre et constituent une sorte de délire ; de même, pendant la veille, il s'en faut de beaucoup que l'animal mette en jeu toutes ses facultés de relation. Il n'est personne qui n'ait remarqué que de profondes méditations sont incompatibles avec de grands mouvemens ou de vives impressions et réciproquement. Ainsi la veille est bien plutôt la spontanéité ou la puissance d'agir que l'action simultanée de toutes nos facultés animales, et par la raison contraire, le sommeil est moins l'absence complète de toute émotion et de tout travail intellectuel que la suspension momentanée de la volonté occasionnée par le sommeil du cerveau. Enfin, pour me résumer et parler plus physiologiquement, le sommeil parait avoir pour objet essentiel la réparation ou restauration du système nerveux. Selon toute vraisemblance, la sensibilité ne serait qu'une qualité secondaire, sujette à s'épuiser ou à s'user par le fait du travail ou l'exercice de la vie, et qui aurait besoin d'une certaine intermittence pour réparer son épuisement, ainsi que je l'ai dit plus haut. D'ailleurs les uns restreignent cet épuisement au cerveau, tandis que d'autres l'étendent à tout le système nerveux. Mais dans l'état actuel de la science, on se demande en vain pourquoi des fonctions intermittentes et des fonctions continues? Du reste, à mesure que l'animal répare ses pertes, il recouvre ses aptitudes à agir et recommence en quelque sorte à exister ; alors ses

sens reprennent graduellement et successivement leur activité, et le *réveil* naturel a lieu.

J'ai déjà signalé une distribution de la vie en trois grandes époques marquées par des circonstances qui ont principalement leur source dans les fonctions de la nutrition. Ici je vais parler d'une autre division également marquée par la nature et à laquelle se rattachent les principales circonstances de la vie civile.

Les médecins et les poètes anciens ont imaginé plusieurs allégories plus ou moins ingénieuses sur la durée de notre existence. Celle relative aux quatre âges de l'homme comparés aux quatre saisons de l'année, est fort connue et très-jolie, mais inexacte; la comparaison de la vie à un fleuve qui, comme le Pénée, coule au fond d'une vallée délicieuse avec une égale plénitude, est également fautive, mais charmante. Il est évident que les fonctions dont se compose la vie ne se développent pas simultanément à l'instant de la naissance, mais qu'elles s'accroissent successivement pour décroître ensuite à peu près dans la même progression, et qu'en outre, elles deviennent tour à tour dominantes et nous maîtrisent chacune pendant un temps plus ou moins long : ainsi le désir de manger et de se mouvoir sont plus vifs dans l'enfance; l'amour nous tyrannise ensuite...... Enfin se fondant sur des propriétés mystérieuses des nombres, les anciens ont encore inventé *les années climatériques*, qui sont la 7e, la 21e, la 49e, la 63e, et la 80e, qui résultent des multiples des nombres 3, 7 et 9, auxquels ils attribuaient des vertus spéciales. Au fond, cette doctrine a quelque chose de vrai; mais au fait tel homme né débile est dans l'incapacité de fournir une longue carrière; tel autre né robuste s'use et s'épuise par le plaisir ou le travail, et se trouve à trente ans physiquement plus vieux que tel valétudinaire à cinquante.

La division de la vie en septenaire, dont je vais parler, me paraît correspondre plus qu'aucune autre aux principales révolutions physiques et morales que le physiognomoniste peut avoir intérêt de connaître, et, en effet, le premier septenaire, qui s'étend de la naissance à sept ans et qu'on nomme la *première enfance*, comprend le premier développement de toutes les grandes fonctions qui concourent à l'établissement de la vie et à l'affermissement de celles qui existaient déjà dans la vie intra-utérine ; la respiration, les mouvemens du cœur, la première dentition et autres circonstances non moins graves, sont de ce nombre.

Le second septenaire, qui comprend la deuxième dentition et forme la *seconde enfance*, n'est pas moins remarquable que le premier. La vie intérieure continue à s'affermir ; les sens, qui sont en pleine activité, exploitent tout ce qui s'offre autour deux ; têter, dormir et digérer ne sont plus les seules fonctions en activité ; une aptitude particulière à observer multiplie les sensations de toutes sortes, et la somme des idées acquises dans cette seconde période est immense. Presque muet dans la précédente, l'enfant est devenu dans celle-ci causeur, questionneur, et décèle une activité étonnante dans les actes de l'esprit et les facultés morales; toutes les affections de l'âme offrent un premier développement, l'attachement, la jalousie, l'égoïsme... commencent à se peindre tour à tour sur la figure. Tous les peuples se sont accordés à placer au commencement de cette époque les premières lueurs de la raison, parce qu'effectivement la pulpe cérébrale jouit alors d'une consistance suffisante pour élaborer les principales sensations qui lui parviennent, les transformer en idées, les conserver et les reproduire au besoin. Des notions instinctives et des sentimens confus avaient jusqu'alors présidé à ses déterminations ; ac-

tuellement, il les raisonne, les assujétit à des règles. et connaît des devoirs; enfin vers la fin de cette époque, qui termine l'enfance; plusieurs pratiques capitales préparent le jeune sujet à des fonctions civiles plus étendues. Ainsi, chez les anciens, des purifications, des libations disposaient aux premières initiations aux mystères; chez les chrétiens, cet âge est l'époque de la première communion, et il est peu de peuples où il ne soit signalé par des pratiques religieuses ou civiles plus ou moins graves.

La *jeunesse* succède à l'enfance et comprend le troisième et le quatrième septenaire; j'appellerai le premier, qui s'étend de quatorze à vingt et un ans, *puberté*, et le deuxième *adolescence*. Jusqu'ici l'individu n'a existé que pour lui seul; la puberté le prépare à travailler pour l'espèce, elle a d'ailleurs l'avantage d'agrandir et d'embellir singulièrement sa vie. Dès ce moment, il a tout ce qu'il faut pour être et pour donner l'être. De nouveaux rapports vont changer toute sa manière de voir et de sentir; il a compris qu'il n'est que la moitié d'un tout qu'il doit compléter s'il veut parcourir toutes les félicités et les jouissances dont il est devenu la source. Toutefois cette grande révolution de la nature, comme toutes les autres, ne s'assujétit point à notre manière de compter. Constamment elle s'opère plus tôt chez les filles que chez les garçons, dans les villes que dans les campagnes, chez les riches que chez les pauvres, dans les pays chauds que dans les pays froids, chez certains peuples que chez d'autres; en général, elle a lieu chez les jeunes personnes du sexe, de douze à quatorze ans, et de quatorze à seize chez les jeunes gens. Les signes qui l'annoncent sont faciles à saisir, et le physiognomoniste quelque peu attentif ne s'y méprendra pas; cependant, fixée à treize ans chez les Juifs, les Romains l'avaient re-

culée jusqu'à dix-sept ou dix-huit ; alors de grands festins avaient lieu dans les familles comme présages des services que le jeune homme allait rendre à la république ; on allait au temple pour offrir des sacrifices et rendre grâces aux dieux. Après ces cérémonies, il ôtait la prétexte qu'il portait depuis sa seconde enfance, et qui avait succédé à la chlamyde, pour se vêtir de la toge virile, et cette espèce d'investiture paraissait lui annoncer qu'il devait désormais quitter les habitudes de l'enfance pour s'élever aux affaires sérieuses. Dès ce moment, selon la loi de Servius Tullius, il entrait au service et devait faire dix ans la guerre avant d'être admis à réclamer un emploi civil. La coutume de nos pères paraît avoir peu différé de cet usage des Romains. L'histoire témoigne que la majorité avait lieu à dix-huit ans sous la première race de nos rois; mais, comme l'observe Montesquieu, à mesure que les armes devinrent plus lourdes on recula l'entrée au service, afin d'avoir des soldats plus capables de supporter les fatigues de la guerre.

La deuxième époque de la jeunesse, qui s'étend de vingt et un ans à vingt-huit, est celle à laquelle le corps termine ses principaux accroissemens, ou lorsque les fibres charnues sont arrivées à un degré de consistance et d'extension tel que la matière nutritive devient incapable de les étendre davantage. L'accroissement cesse par la même raison que vous cessez de manger lorsque votre estomac refuse de nouveaux alimens. Telle est une des premières lois non-seulement de la nature organisée, mais de la physique du monde, qu'il y a pour chaque corps un maximum d'étendue qu'il ne peut excéder, c'est en quelque sorte un vase qui se rompt s'il est trop plein. La baleine a son terme d'accroissement comme le vibrion du vinaigre ; un arbre, quelque vigoureux qu'il soit, dépérit lorsqu'il est parvenu

au terme de son développement, quoique le terrain et toutes les autres circonstances dans lesquelles il se trouve soient les mêmes. Une planète ne pourrait acquérir plus d'étendue sans détruire l'harmonie de l'univers, sans exiger de nouvelles propriétés dans la matière. La grosseur du globe que nous habitons et sa distance au soleil règlent irrévocablement notre stature moyenne, notre organisation, l'étendue et la nature de nos aptitudes ; notre esprit, quel qu'il soit, n'échappe pas plus aux lois de l'attraction que la lune ou les satellites de Jupiter ; c'est un fait qu'il n'est plus guère possible de contester et sur lequel je reviendrai ailleurs.

Une circonstance remarquable accompagne la fin de notre quatrième septenaire, c'est l'apparition des dernières mollaires, vulgairement appelées *dents de sagesse*. C'est en effet à cette époque que la première ébullition des passions commence à se calmer, et que la raison, affermie par l'expérience, combat avec quelques succès la fougue et les emportemens dus à la pétulance des humeurs et à la réaction des solides ; en un mot, la sagesse offre, dès lors, quelques-uns des fruits qu'elle doit incessamment produire. Cet âge est marqué dans notre vieille monarchie et chez d'autres peuples, par de grandes prérogatives dont je citerai quelques-unes. Ainsi chez les Romains, la questure, qui était le premier des honneurs civils, ne pouvait être réclamée qu'à cette époque; Cicéron n'obtint même qu'à trente ans cette magistrature, qui donnait entrée au sénat. Sous le bon plaisir de nos rois, les places de conseillers ès-parlemens, celles de baillis, de sénéchaux, de présidens ne pouvaient s'obtenir qu'à vingt-sept ans. Aucun ecclésiastique ne pouvait être promu à l'épiscopat avant le même âge ; il en était de même à l'égard des prieurés claustraux avec charge d'âmes...

Après les deux époques précédentes, l'enfance et la jeunesse, vient la *virilité* que l'on partage en *virilité croissante*, *virilité confirmée* et *virilité décroissante*. La première s'étend jusqu'à trente-cinq ans, la deuxième comprend le sixième et septième septenaire, et la troisième se termine avec le neuvième, et offre déjà plusieurs signes de déclin, tels que l'usure des dents, le grisonnement des cheveux, dont le tissu est en général composé de vingt-huit à trente pour cent de charbon pur, d'une certaine quantité de mucus, quelques sels et une huile colorée, qui paraît être la principale cause de leur couleur. Néanmoins ces premières altérations, l'homme sobre et d'une bonne constitution conserve encore une forte dose de puissance virile et la plupart de ses aptitudes naturelles ou acquises; toutes ses facultés, lorsqu'il n'en a point abusé, sont encore suffisamment actives, pour apprécier la plupart des jouissances de la vie. Désormais dégagé de toute affaire publique ou privée, puisque sa carrière civile est en quelque sorte terminée, il ne lui reste qu'à jouir de ses travaux. Le septième septenaire est plus défavorable en ce qu'il est l'époque d'un mouvement général des humeurs, que l'on a désignée sous le nom d'*époque critique* ou d'*âge de retour*, qui est souvent fatale aux femmes et dangereuse pour beaucoup d'hommes.

Enfin arrive la *vieillesse* qui, comme la virilité, présente trois époques, la *vieillesse proprement* dite, la *vieillesse confirmée* et la *décrépitude*. La première qu'on nomme aussi *vieillesse commencée*, s'étend de soixante-trois ans à soixante-dix, et remplit le dixième septenaire, qui n'est pas sans charme et quelques plaisirs. La vieillesse confirmée, qui se prolonge de soixante-dix à quatre vingt-quatre, trouve son bonheur dans un repos dont le besoin va toujours croissant; toute-

fois si l'individu n'est point accablé d'infirmités trop graves, cette période de la vie me paraît encore de beaucoup préférable à l'enfance. Enfin la caducité ou décrépitude, pour la plupart de ceux qui atteignent cette époque reculée, n'est pas plus fâcheuse que les vingt-cinq ou trente premiers mois de la vie. Le vieillard, à la vérité, n'a pas devant lui, comme l'enfant, une carrière ouverte à ses forces, mais fatigué de la course qu'il vient de fournir, le terme s'offre. non pas comme une île affreuse et sans bords, mais comme un gîte nécessaire et propre à recevoir ses organes épuisés ; s'il jouit du précieux avantage d'une conscience libre de remords et d'un corps que des excès n'ont point dégradé, il s'endort aujourd'hui avec le même calme qu'il s'est endormi hier et quelquefois après un bon repas. La seule différence est qu'il s'endort cette fois d'un sommeil éternel.

Au reste, chaque âge a d'ailleurs ses aptitudes, ses plaisirs, ses peines et ses maladies. Si pour assigner les limites de ces diverses quantités organiques et morales, nous rapprochons les extrêmes pour les comparer sous un point de vue plus sévère, nous trouvons que l'abondance des humeurs et la faiblesse des fibres dans l'enfance, n'ont pas moins d'inconvéniens que leur rareté et leur dessiccation dans la vieillesse. Si la tension des solides et l'exaltation des sentimens dans la jeunesse sont la source de jouissances plus vives, souvent elles enfantent des illusions qui ne sont pas toujours sans amertume ; enfin un excès de confiance dans ses forces engage l'homme adulte dans des événemens plus ou moins périlleux, et desquels il sort rarement sans avoir à regretter des soins et des efforts dépensés sans succès. Combien de jeunes gens emportés par une impétuosité inexpérimentée ou irréfléchie, à peine entrés dans la carrière, tombent épuisés, victimes

d'une imagination trop ardente ou d'un courage mal entendu? Plus cet âge a de brillant et d'éclat, moins ses attributs ont de consistance et de fixité. Ses forces, ses joies, ses caprices s'évanouissent avec une rapidité qui effleure à peine les jouissances. Des images fugitives, des souvenirs affligeans et quelquefois de honteuses voluptés sont les empreintes qu'il conserve le plus communément; presque toujours la raison est la dupe du cœur, et souvent le soir verse des pleurs sur les égaremens du matin. Voyez cette beauté à peine éclose, chez laquelle la fraîcheur et les charmes se mêlent à des carnations d'un coloris suave; dans ses désirs indiscrets elle oublie qu'une goutte d'eau a terni la blancheur de sa robe, et aspire à des jouissances qui doivent détruire sans retour ce mol duvet qui couvre son visage et témoigne de son innocence! Tel un fruit qui, mûri sous la douce influence d'une chaude et humide atmosphère, se couvre d'une légère couche de craie végétale que le plus léger contact des doigts anéantit pour ne plus reparaître! Pourquoi faut-il que cet âge si beau, si plein de délicieuses sensations, et qui a pour lui la vigueur, le génie, la franchise et la générosité, soit si présomptueux, souvent si rétif aux conseils de la prudence, et toujours si prompt à critiquer la sage lenteur de la vieillesse qu'il devrait imiter?

L'instinct qui rapproche les sexes est dans l'homme une des puissances qui le maîtrisent le plus impérieusement. Des préjugés religieux, un travail corporel excessif, une contention d'esprit extraordinaire peuvent l'affaiblir, mais est-il une circonstance au monde qui puisse l'annuler réellement? On cite l'abstinence des anciens athlètes, celle des Vestales, des chanteurs, celle des pieux cénobites et de quelques hommes tels que Newton, qui ont passé toute leur vie dans

une froide indifférence. Si ce sont là de véritables et authentiques exceptions, est-il prouvé qu'elles n'ont pas été un malheur ou un tourment pour les individus, une perte et même souvent un désordre pour la société? Dans l'état social comme dans l'état de nature, le célibat ne s'explique point, ne se rattache à aucun fait physique, et se trouve formellement en opposition avec les intentions du Créateur. Je veux croire toutefois que le penchant générateur est peu prononcé chez plusieurs individus; que des personnes pieuses engagées par des vœux solennels ont observé une abstinence sévère; que la morale, la timidité, le défaut d'occasions ont été pour d'autres des motifs capables de réprimer les désirs. Mais dans la plupart des cas, la nature a-t-elle réellement perdu ses droits, et le sommeil n'a-t-il pas été la source de voluptés qu'avait repoussées la raison?

Dans toute la série animale, l'amour est une crise qui varie en durée et en intensité d'une espèce à une autre, mais qui n'est nulle pour aucun individu. Si dans le congrès les désirs sont moins vifs, moins ardens chez la plupart des animaux que dans l'homme; l'on se tromperait si l'on pensait que les étreintes sont moins profondes. Une certaine phlogose, les émotions non équivoques d'une mutuelle agitation et la douce mélancolie qui les accompagnent, décèlent l'échange des sentimens les plus tendres et la sorte de fusion des deux existences en une seule. La femelle cède rarement aux premières instances du mâle; presque toujours on dirait qu'elle redoute des jouissances qu'elle désire (1). Elle est d'ordinaire plus retenue, plus

---

(1) Et semble prévoir avec le célèbre Haller que :
« Prima Venus debet esse cruenta. »

modérée et oppose une résistance qui, loin d'amortir les désirs, accroît encore l'orgasme auquel les deux amans sont en proie. Quel spectacle pour un œil observateur et pénétrant, que celui d'une vallée riante un beau jour de printemps! Quelle plus touchante situation que celle d'une jeune vierge aux premières sensations que développe en elle la nubilité! Cette inquiétude que son innocence ose à peine s'avouer, ce trouble qu'elle éprouve à l'aspect de l'homme dont la présence commence à lui plaire, sont autant de mystères au milieu desquels se perd quelque temps sa candide ingénuité, et qui centuplent l'éclat de ses charmes naissans.

Toute l'antiquité a repoussé le célibat et s'est occupée des moyens de le réprimer : mon objet n'est point de faire connaître la série des idées qui ont consacré parmi nous une condition aussi opposée à la nature, qui forma l'homme si impérieusement attaché à la femme, et aussi contraire à la société dont le but est une population nombreuse. C'est principalement aux pères de l'Eglise que nous devons cette coutume perverse ; le fougueux saint Jérôme va même jusqu'à porter à croire que cet état si défectueux, si ennemi des mœurs et de la santé publique, est la seule voie qui puisse conduire à la béatitude parfaite. Toutefois la nature fait souvent payer cher ce mépris de ses lois ; la plupart des personnes qui observent réellement une abstinence sévère éprouvent communément des momens d'un ennui et d'une tristesse indéfinissables ; chez elles les maladies sont presque toujours plus graves, et l'épilepsie ou des vertiges manquent rarement de mettre le comble à leur malheureuse condition. En Angleterre, on a observé que plus de la moitié des individus qu'un *tædium vitæ* (spleen) porte au suicide, sont des célibataires. La

même observation a été faite en France et dans d'autres pays. Enfin il est constaté au contraire que quelques jours de mariage ont souvent guéri, surtout chez les personnes du sexe, des affections invétérées, et qui avaient résisté aux remèdes les plus efficaces.

Mais le célibat emporte des inconvéniens d'un autre ordre, qui sont peut-être plus graves encore. La plupart des célibataires sont connus en effet pour être les suppôts de toute espèce de désordre et les principales sources des divers genres de débauches qui peuvent infecter la société. Peu délicats dans leurs choix, les lieux et les personnes qui sont l'objet de leurs amours, très-souvent après s'être imprégnés par une prostitution honteuse d'un poison fatal, on les voit s'introduire dans les familles les plus respectables, surprendre la foi conjugale, tromper une épouse innocente, donner à la société des enfans viciés ou rachitiques et corrompre ainsi plusieurs générations. Parmi les causes qui peuvent entraîner à des excès aussi funestes, on doit placer en première ligne une imagination ardente, une susceptibilité extrême, des lectures dangereuses, la vue de ces estampes et de ces tableaux libidineux qui se multiplient aujourd'hui avec une sorte de fureur, l'oisiveté, la mollesse, les rencontres fortuites des grandes villes, le régime, l'éducation, l'habillement, l'affaiblissement des croyances et des institutions qui laissent à l'individu une liberté sans frein.

En voilà suffisamment pour mettre le physiognomoniste à même d'observer cette classe d'individus et de se créer à lui-même les règles qui doivent le diriger dans ses recherches. N'est-ce pas un compte à peu près réglé définitivement que, sur dix célibataires, neuf sont des êtres immoraux et gâtés ? C'est du moins

un fait constaté par des chiffres, que, sur trois enfans à Paris, il y en a un qui témoigne de la corruption de ses parens, et qui provient d'un commerce criminel, ce qui constitue la moitié au moins des femmes dans un état de prostitution. Mais tel est l'état actuel d'une civilisation qui est incontestablement l'œuvre immédiate de deux classes d'hommes, les gouvernans et les prêtres, que, quelle que soit celle de nos facultés qu'on examine, telle que la loyauté, la probité, l'amitié, la générosité, l'humanité.... le résultat est encore plus alarmant. Ainsi pour en offrir quelques exemples, le cinquième de la population parisienne naît dans les hôpitaux; plus des deux tiers de cette même population y meurent; les trois quarts vivent dans des excès horribles, et c'est pour satisfaire toutes ces avidités immorales que l'on met à contribution les provinces!

Je terminerai ces réflexions affligeantes par une dernière observation sur le célibat, savoir : que cet état augmente l'égoïsme de l'individu, le soustrait à la plupart des charges et des obligations morales, et enlève à la société tout moyen de contrôle sur ses actes et ses habitudes qui, presque toujours, sont vicieuses ou bizarres, tandis qu'il est admis à jouir de tous les bienfaits de la civilisation; peut, plus facilement que personne, les accaparer ou en abuser, et souvent parvenir aux emplois les plus honorifiques et les plus lucratifs; c'est le Sardanapale de la société, avec toutes les prérogatives du bourdon de la ruche, sans être exposé aux mêmes chances.

Quoique le physiognomoniste n'ait à s'occuper ni de la santé, ni des maladies des individus qu'il explore, ces deux états entraînent néanmoins des dispositions intellectuelles et morales qu'il ne peut ignorer. Ne pouvant ici les lui faire connaître avec quelques

détails, je m'appliquerai du moins à le mettre sur la voie.

Les principales circonstances d'une santé solide, qui est une première condition pour l'exercice de la pensée, peuvent se réduire, ainsi que je l'ai déjà insinué, aux suivantes : 1° une certaine proportion entre la masse totale des solides et celle des fluides ; 2° un certain degré de rigidité et d'élasticité dans les premiers, de fluidité et de densité dans les seconds, de manière que ceux-là jouissent toujours d'une force de ressort suffisante pour réagir contre l'action stimulante exercée sur eux par ceux-ci, et communiquer à ces derniers un mouvement d'impulsion qui les distribue convenablement à toutes les parties du corps. Sous ces conditions, toutes les fonctions de la vie végétative s'exercent avec plénitude ; et si le système nerveux réunit à une certaine consistance un développement convenable, en même temps que les muscles sous-dermiens sont capables d'un degré de tension et d'effort en harmonie avec celui des autres parties vivantes, les sensations, la pensée, la volonté et les mouvemens ne manquent jamais de s'accomplir avec toute la régularité qui peut constituer l'individu dans un bien-être permanent. Si, au contraire, ces conditions n'ont pas lieu dans les limites d'un juste équilibre, la mauvaise distribution des forces et les irrégularités avec lesquelles s'exercent les fonctions, constituent l'individu dans une alternative d'états différens et anormaux, opposés les uns aux autres et sur lesquels je donnerai tout à l'heure quelques règles.

La diversité de nos maladies, considérées sous un point de vue physiognomonique, c'est-à-dire intellectuel et moral, peut se réduire à quelques circonstances générales assez faciles à saisir. En effet, indépendamment du cerveau et de la moelle épinière, qui en est

un prolongement, il existe dans tout organisme, et principalement dans l'homme, divers autres foyers de sensibilité (les plexus et les ganglions) où les impressions se réunissent pour être élaborées et finalement rassemblées au cerveau, qui est le centre universel et commun de tout acte animal. Ces principaux foyers peuvent se rapporter 1° à ce qu'on nomme centre phrénique qui se compose principalement du diaphragme et de l'estomac; 2° à la région hypocondriaque dans laquelle on comprend une partie des viscères abdominaux supérieurs, tels que le foie, la rate, les intestins grêles.... et le 3° embrasse tous les organes logés dans le bassin et qui sont les intestins inférieurs, le système urinaire et l'appareil génital. Ces trois centres secondaires, avec le cerveau, constituent les quatre foyers essentiels de toutes nos affections morbides, et ce classement fort simple suffit au physiognomoniste. Résumonsdonc à grands traits les principales modifications qui peuvent en découler.

1° C'est une règle générale qu'aussitôt qu'une cause quelconque, spécialement une maladie, vient apporter le trouble dans le cerveau, soit immédiatement ou médiatement, les sensations, les raisonnemens, les déterminations et les volontés manquent rarement d'éprouver des dérangemens d'autant plus graves que la cause a plus d'intensité, et qui peuvent opérer des erreurs singulières, au moins dans la formation et la discussion de certains genres d'idées. D'ailleurs, ce sont des faits généraux avoués par tous les médecins, que la plupart des maladies laissent après elles une prédominance marquée, au moins pendant quelque temps, du système sensitif sur celui des forces motrices; qu'il n'est pas rare de voir paraître à la suite de certaines maladies de nouvelles habitudes; que le moral des enfans maladifs est en général plus précoce; que le

rachitisme, par exemple, laisse après lui une finesse d'esprit et une vivacité notables; qu'on a vu d'autres maladies faire complétement disparaître des causes d'imbécillité et faire d'un idiot un homme d'esprit; que Grétry ne manifesta une aptitude prononcée pour la musique qu'à la suite d'une blessure à la tête, etc., etc.

2° Dans les maladies nerveuses, qui paraissent en quelque sorte tenir de plus près à l'âme, telles que la folie, le délire, l'exaltation, les extases, les visions... qui se rapportent plus ou moins immédiatement au cerveau, les sensations et les idées varient sans cesse comme l'état physique de cet organe, et l'individu tombe dans des alternatives de transports et d'abattement qui changent entièrement la tournure de son esprit et la nature de ses passions. Quelquefois ses idées arrivent avec abondance et dans un certain ordre, et alors il jouit d'une éloquence et d'une élévation de pensées beaucoup au-dessus de son éducation et de ses habitudes ordinaires. D'autres fois il devient silencieux et morne, perd toute sa facilité ou ne s'exprime qu'avec un désordre indéchiffrable.......

3° Si les organes des sens viennent en même temps à tomber dans quelque aberration grave, les sensations sont en général défectueuses, n'arrivent qu'avec peine au cerveau qui les saisit presque toujours sous un faux point de vue, ou les abandonne avant de les avoir élaborées convenablement... Si, au contraire, l'altération porte sur les nerfs moteurs et rend les muscles impuissans, le découragement s'empare de l'individu, un sentiment de défaillance présente la vie comme un léger duvet qui doit s'échapper au premier souffle; la volonté est indécise, les passions sombres, et l'individu contracte une tristesse minutieuse, inquiète et mélancolique.

4° Lorsque, comme dans les affections essentiellement stomachales et phréniques, l'excitation musculaire s'affaiblit en même temps que celles des extrémités sentantes, une faiblesse universelle attaque tous les organes, toute attention devient une fatigue, les impressions sont faibles et obscures, les idées se forment et s'arrangent avec peine, restent incomplètes ou deviennent rares et roulent généralement sur des objets qui ont peu de rapports avec les besoins de l'individu ; les volontés sont sans vigueur et semblent flotter dans l'esprit comme un nuage dans le vague des airs ; enfin la vie de l'individu s'écoule dans une succession de petites joies, de petits chagrins et de sentimens équivoques qui impriment à sa manière d'être un caractère de puérilité qui se rencontre même jusque chez des hommes d'un esprit cultivé.

5° Lorsqu'au contraire, l'affection nerveuse tient aux viscères hypocondriaques, quoiqu'en général les idées et les penchans acquièrent beaucoup de fixité ou même d'opiniâtreté, l'individu devient alternativement courageux et craintif, un certain abattement le dispose à la tristesse plutôt qu'à la gaité ; quelquefois il survient des instans d'excitation qui en communiquant à la pensée beaucoup de persévérance dans les sujets dont elle s'occupe, portent à la contemplation, donnent beaucoup de force et d'éclat à l'esprit en même temps qu'ils exposent l'imagination à des erreurs bizarres ; enfin lorsque cette excitation est portée à l'excès, elle pousse à la démence et à la fureur, auxquelles succèdent assez ordinairement des intervalles d'apathie, d'imbécillité ou d'une langueur stupide. Le sexe, les célibataires, surtout dans les grandes villes et les classes riches, sont sujets à ces alternatives remarquables, dans lesquelles l'individu s'offre successivement sous des formes si différentes de lui-même.

6° Les maladies qui tiennent au quatrième foyer que j'ai signalé, c'est-à-dire aux organes de la reproduction, sont généralement accompagnées des bizarreries les plus singulières et plongent quelquefois les individus qui en sont affectés, les femmes surtout et les jeunes filles, dans des excès d'érotomanie ou de salacité qui font horreur. Ainsi la nymphomanie transforme assez communément la jeune vierge la plus timide en une impudique bacchante. D'autres fois c'est la pudeur la plus délicate qui tombe dans l'effronterie de la prostitution. L'hystérie, qui attaque principalement les femmes sanguines et robustes et les jeunes filles de quinze à trente ans, produit des dérèglemens d'imagination étonnans, en même temps que la malade s'agite, se tortille, se frappe, pousse des sanglots et des soupirs réitérés, et ne conserve finalement aucun souvenir de ces convulsions. L'hypocondrie, qui ne se manifeste qu'à un certain âge, et qui est produite principalement par des passions et des émotions vives, surtout celles qui causent de la surprise, plonge au contraire les individus dans un degré d'accablement et de timidité mélancolique extrême, et ce qu'il y a de plus affligeant dans ces diverses affections, c'est que ni l'éducation, ni le peu d'influence même des organes générateurs, ne mettent à l'abri de ces excès déplorables; les jeunes veuves, les personnes d'une vie chaste, mais chez lesquelles l'abstinence n'est pas l'effet d'une volonté libre, y sont surtout sujettes; la plupart d'ailleurs tombent dans une morosité plus ou moins affligeante qui empoisonne toute leur existence. Dans d'autres circonstances une sorte d'œstre vénérien et un éréthisme presque perpétuel amènent les dégoûtantes habitudes d'Onan...

De tout temps les médecins, les charlatans et les prêtres se sont appliqués à tirer parti de ces femmes

hystériques et vaporeuses qui, pour la plupart, ne demandent pas mieux, dit Cabanis, que d'attirer l'attention et d'associer leur nom à quelques nouvelles impostures.

Il y a aussi des affections qui appartiennent essentiellement aux vaisseaux sanguins ; de ce nombre sont particulièrement celles qu'on désigne sous le nom d'inflammation et de pyrexies ; elles siégent essentiellement dans les artères, principalement dans leurs extrémités capillaires dont l'action paraît considérablement augmentée. En général, elles engendrent la tristesse, l'anxiété, des sensations vagues auxquelles succèdent des impatiences, des emportemens et l'incertitude qui accompagne toujours la multitude et la violence des idées ; enfin paraît le délire qui termine communément le paroxysme, après lequel l'âme reprend son assiette ordinaire. Au reste on connaît assez la marche des fièvres, et on sait que chacune a son caractère propre et amène un genre particulier d'affections morales ; ainsi les unes plongent le malade dans une mélancolie profonde ; d'autres produisent l'abattement, des passions tristes, des visions, l'hypocondrie, etc...

Le physiognomoniste doit voir dans ces considérations de nouvelles preuves très-positives de l'influence du physique et du moral ; mais en les lui présentant, j'ai eu surtout en vue de lui faire comprendre l'irrégularité et l'absurdité des jugemens que nous portons sur nos semblables, lorsque nous les jugeons d'après les règles d'une morale hypothétique, qui découlent d'une doctrine établie *à priori*, dans laquelle l'homme est considéré comme un être déchu ou dégradé et comme composé de deux principes antagonistes l'un de l'autre qui sont dans un état de guerre continuel. Il n'est personne qui n'admette des différences de capa-

cités intellectuelles, et lorsqu'il est question de juger les individus, chacun prononce d'après des abstractions créées à plaisir et rassemblées sur un être idéal semblable au sage des stoïciens, sans aucun égard aux différences organiques intellectuelles et morales qui peuvent exister. L'homme illettré, le manant, le cachétique, sont jugés sur la même échelle que l'homme délicat et le savant dont l'esprit et les mœurs ont été soumis à une longue élaboration et à une culture sévère. Le métaphysicien et le moraliste ne connaissent aucune différence ; leur mesure est la même pour tous et dans tous les cas. Cependant, que diraient-ils d'un physiognomoniste qui, se fondant sur ce que tous les hommes ont un front, deux yeux, un nez, une bouche, un menton, conclurait qu'ils se ressemblent tous parfaitement ou n'offrent entre eux aucune différence? Je désire surtout que, par ces réflexions, mon lecteur comprenne combien une pareille manière de voir a été funeste au genre humain et doit lui être funeste encore non-seulement dans ses effets immédiats, mais aussi parce qu'elle autorise et justifie complétement tous les moyens odieux qu'on a employés pour intimider et asservir les peuples. Et, en effet, pour gouverner un être aussi vicieux, composé de deux principes aussi hétérogènes, dont l'un est enclin à toute espèce de désordre, et l'autre impuissant pour les réprimer, les gouvernans n'ont-ils pas eu raison d'établir des prisons, des cachots, des gibets et des bûchers? Il est clair qu'il n'y avait pas d'autres moyens de dompter un aussi féroce animal dont l'âme et le corps sont dans une révolte ouverte. Il est clair encore qu'en partant de l'idée que l'homme est un être corrompu, il n'y a rien de mieux à faire et aucune amélioration à espérer. Fortifier Paris contre une pareille canaille, établir dans chaque village un château-fort,

un prévôt et une potence, y a-t-il d'autres moyens d'obtenir les millions sans lesquels quelques honnêtes gens ne peuvent vivre? Tels sont les résultats des fausses idées que nous avons de nos facultés et de l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes.

La mort est la fin de tout être organisé et le terme où nous conduit inévitablement le cours de la vie. Elle consiste non pas précisément, comme le prétendent quelques naturalistes, dans la destruction ou dissolution complète de l'organisme, mais dans la cessation des fonctions dont il était capable et qui le constituaient dans l'état de vie. Elle est *naturelle* ou *accidentelle ;* la première, qu'on appelle aussi *sénile*, est aujourd'hui très-rare chez l'homme et chaque jour le devient de plus en plus, par suite d'un système de civilisation aussi absurde qu'odieux, et qui maintient les masses sous le poids de l'ignorance et de la misère, pour procurer à quelques-uns un bien-être corrompu et scandaleux, plus funeste encore que la pauvreté. On ne peut fixer l'époque ni de l'une ni de l'autre espèce de mort; elle dépend d'une foule de circonstances, principalement du climat, de la profession et de la manière dont nous avons usé de la vie ; toutefois elle a communément lieu avant la centième année et quelquefois après. La vie et la mort sénile ont cela de commun, que ni l'une ni l'autre n'arrive d'un seul coup : très-faible d'abord, celle-là s'accroît insensiblement, tandis qu'on ne parvient à celle-ci qu'en descendant par des degrés plus ou moins rapides.

Dire pourquoi les êtres organisés s'accroissent pendant un certain temps pour dépérir ensuite, c'est ce que nous ne pouvons faire ; c'est un fait que nous connaissons par l'expérience et dont nous ignorons la cause. Toute la nature paraît soumise à une loi de *périodicité* dont les principales conditions sont de commencer,

s'accroître, décroître et finir. Ne pouvant aller plus loin, il me paraît plus sage de s'arrêter là que de s'élancer dans des conjectures.

Aujourd'hui presque tous les hommes succombent à une mort accidentelle occasionnée, tantôt par des excès, tantôt par des privations, des habitudes vicieuses. des efforts violens, des dégoûts, des mécomptes, des chagrins..... tantôt elle frappe l'homme d'un seul coup ou par des maladies aiguës qui le terrassent promptement ; tantôt elle vient avec lenteur et détruit l'homme par partie dans des maladies chroniques. Quelle plus cruelle mort que celle qui arrive par suite d'abus ou de débauches, après plusieurs mois, ou même plusieurs années de langueur et de souffrances, qui minent le physique par degrés insensibles, tandis que le cerveau conserve la conscience de sa situation !

La mort, ce moment si redouté, surtout du riche, n'est dans la nature qu'un changement d'état, qui fait partie de l'ordre physique de l'univers, et duquel vont naître de nouvelles combinaisons. En effet, dès que le poumon et le cœur ont cessé leur mouvement, une putréfaction s'établit incessamment dans les parties molles, à la suite de laquelle les élémens dont elles sont composées rentrent dans le réservoir commun des matériaux de l'univers, en attendant que la nature les emploie à la composition de nouveaux êtres. Des préjugés ont attaché des pensées d'horreur et d'effroi à cette destruction, quoiqu'au fond l'idée de la mort ressemble à un fantôme que nous apercevons au milieu de la nuit, qui nous effraie d'abord et que nous voyons sans crainte dès que nous le connaissons. Rien de moins effrayant que la mort sénile, et la mort accidentelle en général est bien moins affreuse dans ses effets physiques et par ses souffrances, que par les circonstances sociales qui entourent le mourant. Excepté un assez

petit nombre de maladies dans lesquelles la vie cesse au milieu d'horribles convulsions, en général, la mort accidentelle, quoique violente, est peu cruelle ; tout ce qu'elle a d'atroce est dans l'imagination ; les préjugés d'éducation, les habitudes d'une vie molle et efféminée, les lamentations d'une famille, les amis, le médecin, le prêtre..... telles sont les circonstances qui rendent la mort hideuse, et procurent au mourant une agonie pleine d'amertume et d'angoisses. Cela est si vrai qu'au milieu des camps, où la mort semble devoir être effroyable, on voit mourir dans les hôpitaux et sur le champ de bataille même des milliers de soldats avec un calme et une résignation infiniment au-dessus de cette insensibilité ridicule qu'affectaient les stoïciens; à mesure que les forces s'anéantissent, le sentiment s'épuise, les sensations deviennent vagues et obscures, la douleur s'éteint et le désir de vivre s'anéantit souvent long-temps avant de perdre la vie. Pour le vrai philosophe et l'homme de bien, les Parques sont peu cruelles et leurs ciseaux n'ont rien de commun avec le redoutable poignard par lequel les Euménides vengent les dieux et les hommes des crimes des méchants et des pervers. Pour l'homme de bien, le désir de vivre, comme je viens de le dire, s'éteint à mesure qu'il a vécu.

Observons toutefois, pour terminer cette digression sur la mort, combien la nature a pris soin de notre conservation en plaçant au-dessus de toutes considérations et des arrêts de notre volonté le sentiment qui nous attache à la vie aussi long-temps qu'elle peut nous être agréable ; et en nous donnant en même temps le courage nécessaire pour la supporter dans l'adversité, la défendre au besoin, et la perdre sans regrets lorsqu'elle nous échappe.

Combien je m'applaudirais, si ce petit ouvrage en-

seignait à mes lecteurs à mourir avec résignation aussi bien qu'à vivre avec sagesse ! s'il leur apprenait que rien n'est plus puéril ni plus opposé à la dignité de l'homme ni à son bonheur, que les frayeurs de la mort ; que la véritable sagesse est de voir cet événement avec plus de calme qu'on ne le fait ordinairement. Le physiognomoniste surtout, obligé à l'exemple des hautes vertus, et appelé à préparer la régénération de l'homme, doit ici se montrer digne de lui-même et prouver combien une connaissance plus vraie de notre nature peut jeter d'agrémens sur la consommation de la vie, contribuer à la rendre plus utile à nos semblables, et à savoir la perdre sans regrets lorsqu'elle nous échappe. C'est à lui qu'il appartient de secouer le premier tous ces indignes préjugés que des hommes sinistres nous ont inculqués dès l'enfance, afin de nous intimider et de rester plus facilement nos maîtres. C'est à lui de leur apprendre que la nature a placé en nous toutes les consolations dont nous avons besoin pour supporter les inconvéniens de la vie, et des motifs suffisans pour être homme de bien, ami généreux, époux fidèle, père tendre et affectionné, plein de dévoucment pour la patrie et de respect pour la Divinité. Qu'ils apprennent de lui, ces hommes dont l'histoire est si scandaleuse, que tous ces sentimens se trouvent dans notre cœur, coulent avec notre sang dans toutes nos veines, et que nous n'avons besoin pour les pratiquer, ni de leurs sottes instructions, ni de leur intolérante morale, non plus que de leurs ridicules momeries.

Non, l'homme n'est point un être déchu ; eux-mêmes ont pu s'avilir par toute sorte d'excès, mais jamais la Divinité n'a pu avoir l'intention de dégrader et de plonger dans le malheur la plus belle partie de ses œuvres. Tout annonce, au contraire, sa sollicitude pour cet être privilégié si digne et si capable d'un meilleur sort. Oui,

je le soutiens, c'est la même théologie qui a fait rouer Calas, éventrer Ramus et brûler Servet; qui a plongé l'homme dans l'abrutissement, en a fait un *être déchu*, lui refusant la raison, comme elle a refusé l'instinct aux animaux, et en a fait des automates d'une aveugle brutalité. C'est elle qui a tout corrompu (1). Nos défauts et nos vices, notre ignorance et nos misères sont son ouvrage; le luxe et les prodigalités fastueuses du sacerdoce et des familles dynastiques ont été ses motifs. C'est elle qui, pour nous plier sous l'orgueil et satisfaire l'égoïsme de ces deux tyrans de l'espèce humaine, a neutralisé et vicié la nature de l'homme. Que mon lecteur revienne donc à l'étude de lui-même, qu'il s'observe et s'applique à reconnaître ce qui est inhérent à son essence de ce qui n'est que le résultat de la mauvaise éducation qu'on lui impose, et qu'il apprenne enfin que c'est à lui qu'il appartient de se relever de sa chute et de rentrer dans les sentimens de noblesse et de dignité qu'un être tutélaire et bienfaisant avait placés dans son cœur. Là est toute sa gouverne, là sont rassemblés et empreints d'un burin ineffaçable tous les préceptes d'une véritable et utile révélation. Qu'il les écoute et s'applique à les pratiquer; mais qu'il se garde de les commenter et de les réduire en doctrine, et surtout d'avoir des docteurs et des maîtres pour les lui enseigner.

Pour terminer cet appendix et compléter le genre d'observations qu'il contient, je parcourrai d'un coup d'œil rapide les variétés individuelles que la diversité des professions sociales introduit entre les hommes d'un même pays ou d'une mêmes contrée, et vivant d'ailleurs sous les même lois et les mêmes causes na-

(1) Ici encore je combats les abus et non la chose.

turelles et générales. Les hommes les moins observateurs, dit Moreau, sont souvent frappés des effets évidemment dus à certaines professions, telles que celles de prêtres, de courtisans, d'hommes d'Etat, d'artistes, de poètes, de comédiens... Chacune de ces professions donne en effet au visage et aux mouvemens du corps quelque chose de particulier qui les distingue les unes des autres, et qui se retrouve dans tous les individus qui exercent la même. Lavater, dont la coutume est de multiplier beaucoup les exemples, en offre plusieurs à l'appui de cette assertion, que Moreau fortifie d'ailleurs de raisons physiologiques, et qui, je pense, doit aujourd'hui trouver peu de contradicteurs. Il entre dans mon plan de résumer avec méthode les effets généraux de ce genre de causes. Il est clair qu'ayant une action morale sur l'homme, le physiognomoniste ne peut ignorer les principaux effets qu'elles peuvent produire.

Ainsi que je l'ai déjà insinué, ces effets sont de deux sortes; les uns portent plus particulièrement sur le physique, les autres sur le moral. On conçoit, d'ailleurs, qu'il y a une triple gradation évidente entre les métiers les plus simples et les plus mécaniques, jusqu'aux beaux-arts, qui réclament une éducation spéciale des sens et de la main, un esprit cultivé, des mouvemens souples, légers, adroits..... et plus encore jusqu'aux sciences les plus élevées, telles que l'astronomie, la navigation, la législation, qui exigent le concours de tout ce que l'esprit humain peut embrasser. Je dis ici la législation; mais j'entends ce mot dans un sens bien différent de celui dans lequel il est reçu, et ne prétends l'appliquer qu'au seul cas où elle serait parvenue à l'évidence et à la certitude qui caractérisent les deux autres sciences auxquelles je l'assimile. Qu'est-ce en effet, aujourd'hui, que la légis-

lation ? sinon une charlatanerie non moins grossière que les astucieuses jongleries du pouvoir gouvernemental ! Une telle science est-elle au-dessus de l'astrologie, et ceux qui l'exercent sont-ils réellement plus habiles, plus respectables et au-dessus des astrologues des douzième et quinzième siècles ?

En général, tout métier, toute profession est une condition particulière de la vie, qui imprime à celui qui l'exerce une manière d'être spéciale, fait dominer ou rend permanens en lui certains mouvemens, certaines habitudes physiques et certains systèmes d'idées ou dispositions d'esprit et de mœurs qui le modifient d'autant plus profondément, qu'il s'est livré plus longtemps et plus assidument aux occupations qui constituent la profession adoptée. Mais de toutes les circonstances qui tendent à graver plus fortement sur la physionomie et l'*habitus* du corps les empreintes qui caractérisent chaque profession, aucune n'agit aussi efficacement que celle d'habiter un même espace, d'être sous un même joug, de porter les mêmes fers, de travailler dans un même atelier, de vivre en commun dans un même cloitre, dans une même caserne, sur un même vaisseau, et en général de se livrer à un même genre d'occupation, parce qu'alors, aux habitudes qu'entrainent ces occupations, se joint, comme dit Moreau, la puissance incalculable de l'imitation ou d'une sorte d'action sympathique de l'homme sur l'homme. De là cette ressemblance ou cet air de famille que l'on remarque entre les habitants d'une petite ville, d'un village, les ouvriers d'une même fabrique, les soldats d'un même régiment, les marins d'un même bord, les moines d'un même couvent, les forçats d'un même bagne... Dans ces réunions, toutes les physionomies, hommes, femmes et enfants, offrent une même expression ; tous les individus sont

autant de machines ayant la même allure, le même air, et qui se meuvent comme par ressorts ou par enchantement dans les habitudes de la profession qu'ils exercent en commun. C'est par elles que le physiognomoniste s'expliquera le caractère national de chaque peuple et les modifications qu'il subit par l'influence des causes locales. Ainsi, par exemple, partout en France il retrouvera des Français, c'est-à-dire des hommes avides d'une sage liberté, impétueux dans les combats, trépignant sous les actes d'un pouvoir arbitraire et capables des plus grands efforts pour briser un joug devenu odieux ; d'ailleurs respectueux devant la loi, esclaves de leurs devoirs, et pour lesquels la générosité et la philanthropie sont des choses sacrées... Mais sous ces traits généraux s'offriront ensuite la diversité de tournure et les traits particuliers que peuvent imprimer certains travaux, l'éducation, la fortune, l'aisance, la pauvreté, la coutume de porter certains habillemens, l'habitation sur un territoire fertile, couvert de landes ou de montagnes... et ces spécialités lui feront comprendre que les différences amenées par ces causes secondaires sont à même d'établir entre les hommes d'une même origine et vivant sous les mêmes lois, des dissemblances tellement tranchées qu'on les croirait issus de races diverses.

Sous ce dernier point de vue, on pourra réduire à quatre tous les changemens dus à ces nombreuses influences ; savoir : ceux qui sont relatifs 1° à certains organes plus exercés que les autres ; 2° aux facultés intellectuelles plus particulièrement mises en jeu ; 3° aux penchans et aux passions que peuvent engendrer et rendre dominantes certaines professions ; 4° enfin aux conséquences qui peuvent résulter du milieu dans lequel s'exercent les professions. Ainsi les travaux du mécanicien, de l'opticien, du dessinateur, du menui-

sier, etc., donnent à l'œil beaucoup de précision ; la pratique de la musique procure à l'oreille une justesse étonnante, le chant développe singulièrement le larynx; les travaux du boulanger, du boucher, du forgeron, fortifient considérablement les bras. L'emploi d'intendant, l'administration des affaires, la judicature, l'enseignement, developpent particulièrement l'intelligence ou quelques facultés du cerveau seulement. Le chimiste, le cuisinier, le confiseur exercent surtout le goût et l'odorat. Le forçat, contraint de travailler au soleil avec un simple bonnet, contracte l'habitude d'un certain clignottement des paupières qui le fait reconnaître lors même qu'il est libéré. La poussière sèche des plâtras, que le maçon respire sous l'influence d'un soleil ardent, l'excite à boire souvent pour se désaltérer, et cette habitude se transforme peu à peu en ivrognerie.... et cette variété infinie d'emplois, qu'amènent insensiblement les progrès de la civilisation, en façonnant les hommes aux divers travaux de la société, établit entre eux des inégalités plus fortes et plus saillantes encore que celles qui résultent des aptitudes naturelles.

Parmi nous, les professions qui développent le plus la vie intellectuelle en même temps qu'elles perfectionnent les qualités morales, sont celles que nous regardons comme plus élevées, et que nous plaçons au-dessus de toutes les autres; par nos institutions issues de tout ce que la barbarie, l'arrogance et le fanatisme ont inventé de plus dégradant, elles sont le privilége d'un petit nombre d'individus qui n'ont pas toujours reçu de la nature les dons qu'elles réclament. Mais ce perfectionnement de l'homme pourrait être communiqué à un bien plus grand nombre d'individus, sans les odieuses distinctions de riches et de pauvres, de seigneurs et de serfs, de leudes et de vilains, de prince

et de peuple, de pairs et de députés...... admises même jusque dans nos monarchies constitutionnelles, que certains hommes nous vantent comme le *nec plus ultrà* de l'état social, et qui sont à peine un grossier perfectionnement du régime féodal dont nous avons tous horreur. Toutes les autres professions qui roulent sur des facultés physiques plus ou moins développées, tiennent la dernière place et sont couvertes d'une dose plus ou moins copieuse d'abjection; de sorte que l'art de cultiver la terre, celui de faire du pain, des souliers, des habits, des maisons..... qui exigent beaucoup plus de forces que d'esprit, sont au dernier rang, et impriment à ceux qui les exercent quelque chose d'*ignoble*, qui les exclut d'une foule de droits inhérens à l'humanité et de la plupart des bienfaits de la civilisation; au lieu que le fainéant, l'oisif, le fat, le petit-maître, le scribe, le commis de bureau, les frelons de la ruche, et tous ceux qui exercent ces professions corruptrices que l'on désignait sous le bon plaisir par les noms pompeux et outrageans d'*arts libéraux* et de *beaux-arts*, vivent dans l'aisance, la mollesse et la luxure. C'est ainsi que chez les nations anciennes, les dix-neuf vingtièmes des hommes étaient repoussés de la civilisation, et que chez les Egyptiens, par exemple, où les métiers étaient, de plus, héréditaires, la population était partagée en une multitude de castes qu'on aurait prises pour autant de races d'hommes différentes.

Chaque profession doit donc être regardée comme une éducation prolongée et spéciale, capable de communiquer à certains groupes d'individus des empreintes indélébiles qui les circonscrivent dans une certaine série de mouvemens, d'idées, de mœurs, de maladies, de bien-être ou de misère qu'ils sont rarement maîtres de modifier sensiblement. Chez nous, où des lois qui

semblent plus généreuses admettent chaque Français à tous les emplois, les masses populeuses n'en restent pas moins, par le fait des institutions, sous le poids de l'ignorance et de la pauvreté. A peine quelques individus peuvent s'échapper à ces deux conditions qui, comme chez les anciens, rejettent réellement de la civilisation les dix-neuf vingtièmes de la société, et ces hommes sacrifiés au bien-être des autres, demeurent irrémissiblement dans un état d'imperfection qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, consiste dans le développement de tel ou tel organe au préjudice de tous les autres......... Ainsi celui-ci devient capable de porter des fardeaux énormes ou de faire des sauts extraordinaires tandis que celui-là peut à peine se tenir sur ses genoux ou faire quelques pas.....; de sorte qu'on pourrait appliquer à l'économie de nos machines vivantes ce qu'un sage Chinois disait au grand Yu de la machine politique : « S'il y a dans un coin de l'empire quelqu'un qui ne fasse rien et soit dans l'opulence, il doit y en avoir ailleurs un autre qui souffre et qui manque du nécessaire. » Et, en effet, dans notre éducation, le perfectionnement d'un organe entraîne toujours l'inactivité ou la dégradation des autres, parce que dans tous nos gouvernemens à priviléges, il ne faut que des automates et non des hommes. L'éducation fait des bottiers, des bouchers, des prêtres, des notaires....., c'est-à-dire des machines à faire des bottes, tuer des bœufs, à dire des *oremus*, à griffonner un acte...... mais il n'est aucunement question de former les hommes à une raison générale, de leur insinuer une douce philanthropie, ni de les appeler, par la culture et l'exercice de toutes leurs facultés, à des relations plus étendues et à une vie plus agréable ; il y a des momeries à révérer, des préjugés à subir, des intérêts à respecter, qu'un pareil déve-

loppement pourrait compromettre. Il est plus sûr d'abrutir de manière que chaque individu soit absorbé par des travaux forcés, et retenu dans sa condition comme un oiseau dans sa cage. Là seulement, il peut se promener et rêver sans danger, et même faire quelque usage de son intelligence; mais lui communiquer des connaissances positives qui pourraient lui désiller les yeux sur l'injustice des obligations qu'on lui impose, lui faire reconnaître la charlatanerie et l'arrogance de ceux qui se donnent pour ses précepteurs et ses maîtres, à Dieu ne plaise! Faire des machines qui puissent produire pour payer les prodigalités excessives des familles privilégiées; maintenir ces machines dans un état où elles puissent fonctionner convenablement pour subvenir à ces dépenses; enfin les retenir dans l'abrutissement et les abuser sur tout le reste, tel est le grand secret des gouvernemens, et le chef-d'œuvre de l'instruction publique et des croyances.

Entrons maintenant dans quelques détails sur l'influence physique et morale de quelques professions, car il est impossible de les parcourir toutes, et voyons l'espèce de cachet ou de livrée que chacune imprime à ceux qui l'exercent.

L'effet d'une profession, avons-nous dit d'après Bichat, est d'accumuler, par une sorte d'usurpation, les puissances de la vie dans une région privilégiée du corps, ou même c'est quelquefois sacrifier complétement certains organes pour en perfectionner d'autres, d'où il résulte qu'éduquer, parmi nous, c'est réellement corrompre ou dégrader; car qui ne sait combien la prétention de rendre meilleures certaines parties de nous-mêmes est équivoque, tandis que la dégradation est toujours infailliblement produite. Ainsi le cultivateur et tous ceux qui, comme lui, passent leur vie à

bêcher et à piocher la terre, contractent des cals aux mains, une peau dure, un teint hâlé, et se courbent de bonne heure; l'intelligence reste d'ailleurs, faute de développement, bornée, grossière et abrutie par toutes sortes de préjugés et de jongleries qui le livrent à tous les fripons qui spéculent sur sa crédulité et son ignorance.

Tous les autres états analogues sont à peu près dans le même cas, et n'offrent en quelque sorte que des variétés du même type. Le tailleur a les pieds tournés en dehors, la poitrine resserrée et peut à peine se tenir sur ses jambes ; le cordonnier a la poitrine encore plus enfoncée, les pouces élargis, les mouvemens plus rudes, et comme le cultivateur et tous ceux qui manient l'aiguille, se courbe avant l'âge. Le maître à danser et le militaire conservent, au contraire, une stature droite, des mouvemens assez réguliers, mais guindés et grotesques.

Le porte-faix, le fort-à-bras, le porte-balles, et gagne-petit, etc., et tous ceux qui portent des fardeaux, ont de larges épaules, le dos voûté, la tête comme enfoncée dans le cou.... Les marins marchent les jambes écartées, les pieds et les genoux tournés en dedans comme les cavaliers, chez lesquels l'habitude de la selle rejette le gras des cuisses en dehors et creuse considérablement l'enfourchure ; les piétons ont les pieds très-développés ainsi que le tendon d'Achille et le mollet ; on les reconnait surtout au *calcanèum* fortement prononcé en arrière. Les perruquiers, les barbiers et les coiffeurs, affectent particulièrement de pencher la tête et la poitrine en avant, grands parleurs et marchant d'un air empressé, accueillant tout le monde d'un sourire gracieux.

Les tanneurs et les bateliers, comme les boulangers et les bouchers, se distinguent des autres professions

par la force de leurs bras; les tisserands ont, comme les tailleurs, les pieds en dehors, et l'habitude de pousser la navette communique à leurs bras de grands mouvemens ridicules dans la conversation. Les souffleurs en verre, les musiciens qui donnent du cor, de la trompette, les joueurs de cornemuse.... ont ordinairement les joues ou plus volumineuses ou plus creuses, les lèvres pincées...

Les forgerons, les verriers, les émailleurs, et tous ceux qui travaillent le visage exposé à une chaleur rayonnante, offrent autour des yeux des faisceaux de rides qui vont en divergeant en même temps que le front se ride et que la bouche contracte diverses grimaces. Les horlogers et les faiseurs d'observations microscopiques, ont aussi le front inégalement ridé et des rides plus prononcées à l'angle externe de l'œil gauche qu'ils tiennent habituellement fermé. On reconnait les gens d'église, particulièrement à l'attitude de leur tête, de leurs bras, aux mouvemens de leurs mains et aux apparences d'une humilité austère qu'ils contractent dès leur entrée au séminaire... En un mot, il n'y a pas une seule profession qui n'applique quelques stigmates sur celui qui l'exerce et qui n'enveloppe son caractère dans une sorte de manteau d'une forme et d'une couleur déterminées.

Dans les professions plus sédentaires, dans lesquelles l'individu agit moins ou qui se réduisent à quelques mouvemens particuliers des bras ou de la main, le corps alors reste inactif, s'engourdit, et l'expression se concentre sur le visage ou dans quelque membre; mais il y a également et toujours pour chaque type de physionomies professionnelles, des modifications qui ne permettent pas de les confondre les unes avec les autres; un simple mouvement, une grimace suffisent souvent pour faire des révélations non équivoques ou terribles.

Ainsi les chirurgiens contractent, dit Moreau, un mouvement habituel dans la lèvre supérieure, que l'on attribue aux efforts qu'ils font pour n'être pas émus par les cris de la douleur ; le galérien, comme je l'ai remarqué, se reconnait au clignottement de la paupière ; les fumeurs ont ordinairement la lèvre inférieure renversée, plus grosse et pendante. Le courtisan et toute cette tourbe bureaucratique qui intrigue et pullule autour du château et des emplois ministériels, se distinguent par un air servile, inquiet et suppliant ; à les voir faire des génuflexions et des courbettes, on prendrait, dit un satirique, tous ces avides solliciteurs pour des animaux sans vertèbres.

Mais de tous les types, celui des physionomies sacerdotales, dit Moreau, est peut-être le seul qui admette autant de modification! Quelle gradation de mensonges et d'hypocrisies, depuis les physionomies subalternes jusqu'aux pontificales! Depuis ces hommes simples, d'un esprit borné et d'une croyance rustique, dont il se trouve encore quelques-uns, jusqu'aux Léon X, aux Borgia, aux Jules, aux Clément, aux Grégoire, aux Etienne, aux Formoses.....! Un air de fanatisme mêlé d'une féroce sévérité, une humilité équivoque qu'étouffent une présomptueuse arrogance et un entêtement poussé jusqu'à l'opiniâtreté, sont les traits les plus communs que présentent la plupart des premiers; chez les autres, il y a plus d'art et de retenue, une modestie affectée couvre un insolent orgueil, et un raffinement d'hypocrisie remplace cette douce suavité de paroles qu'on devrait rencontrer dans les oints du Seigneur. Les Loyola, les Ximenès, les Letellier, les Bossuet..... tiennent un milieu entre les deux extrêmes, et remplissent les nuances que présente cette immense série de physionomies hideuses,cafardes et perverses. Il y a des exceptions, sans doute, tous n'ont pas été des

Lavardin ni des Hildebrand ; je me plais à rendre hommage à ces visages vraiment pieux, qui décèlent une franche résignation et un loyal dévouement au culte d'un Dieu juste, bon et tolérant. Mais cette profession, aujourd'hui si loin de nos mœurs et de ses institutions primitives, est tellement dépravée et corrompue, qu'il y a peu de conditions où les physionomies soient plus altérées, circonstance qui choque d'autant plus qu'elles devraient, au contraire, offrir quelque chose d'angélique.

Quant aux effets moraux produits dans la société par l'exercice des divers genres d'industrie et de commerce, s'ils ne sont pas toujours aussi saillans que les effets physiques, ils sont quelquefois plus profonds. Il n'est en effet aucun métier, aucune profession qui ne fasse à la longue dominer, dans le caractère ou dans les mœurs, certains penchans, certaine tournure d'esprit, certains ridicules autrefois très-remarquables dans les diverses communautés et les corps d'arts et métiers. Le plus souvent ces dispositions se décèlent dans la conversation ou par l'état du front, des yeux, des ailes du nez, de la bouche ou de quelque manière spéciale dans les autres parties du corps. Rarement la royauté échappe aux séductions de cette troupe d'empressés dont elle est assaillie. L'habitude de la flatterie et de douces velléités, si naturelles à l'homme pour le pouvoir absolu, entraînent bientôt les familles dynastiques, même les plus populaires, dans l'arbitraire et les persécutions les plus arrogantes, et presque toujours ces circonstances rendent illusoires ou même dangereuses des prérogatives accordées au prince dans les intérêts de tous, et amènent ainsi de sanglantes émeutes. Il en est de même des hautes fonctions confiées aux premiers dignitaires; rarement elles sont pratiquées avec le discernement et l'équité que réclament une sévère justice et

les intérêts de l'État ; presque toujours les dignités élevées ou éminentes entraînent des mœurs déplorables ou scandaleuses, une certaine hypocrisie qu'on pourrait assimiler à ce qu'on nomme des mensonges sacrés ou des fraudes pieuses. Beaucoup de savans, la plupart des littérateurs, les comédiens, .. sont aussi sujets à des mœurs plus ou moins défectueuses, ce qui semblerait confirmer cette sentence sévère de l'impérieux et bizarre philosophe de Genève, que l'homme qui pense est un animal dépravé. A travers des manières prévenantes et enjouées, dit aussi le cardinal de Retz, on voyait percer le vilain cœur et la fourberie de Mazarin. Le haut commerce, tous les marchands et les gens d'affaires se trahissent surtout dans la conversation par un esprit mercantile et l'appétence qu'ils mettent à la conclusion des affaires pécuniaires ; chez tous un intérêt sordide dessèche le cœur. On distingue encore le haut commerce par un air de suffisance qui décèle cette aristocratie bourgeoise qui cherche à s'approprier les priviléges qui échappent à l'autre.

Enfin chaque membre d'une même société contracte par la force de la condition et des circonstances où il se trouve engagé, certaines manières, certaine tournure d'esprit et de mœurs, certains détours, mouvemens, positions ou attitudes, en un mot, certaines *habitudes*, bonnes ou mauvaises, qu'il importe singulièrement au physiognomoniste de saisir et d'étudier dans leurs causes et leurs effets, parce qu'elles sont la vraie mesure de toutes les forces ou facultés de l'individu, et des développemens qu'elles ont reçus. Généralement tous ces signes extérieurs de notre état intérieur et de nos occupations quotidiennes, sont faciles à reconnaître ; tantôt ce sont des gestes ou des tics plus ou moins gracieux, guindés ou ridicules ; tantôt ce sont des expressions, locutions ou dictons qui re-

viennent constamment dans nos discours ; tantôt c'est un accent ou un air provincial plus ou moins saillant... Plus la profession est machinale et bornée, plus l'individu est impérieusement circonscrit dans un cercle étroit d'idées et de mouvemens, et plus les stigmates qu'elle imprime sont profonds. Au contraire, plus les connaissances sont étendues et variées, plus la conversation devient riche de mots empruntés à diverses sciences et à différens arts, plus les tours sont variés, élégans, et les expressions pittoresques. Ainsi, sans s'en douter, le savant se montre constamment dans son cabinet, l'artiste dans son atelier, le régent dans sa classe, le marchand dans sa boutique, le notaire dans son étude..... Le militaire parle sans cesse de ses garnisons, de ses armes, de son cheval ; toutes ses comparaisons sont tirées des manœuvres et des exercices de son état. Le petit propriétaire revient continuellement dans son domaine, parcourt ses vignes, ses houblonnières, ses champs, ses prairies, ses plantations, son étang... Le chasseur ne connaît que deux choses, l'ouverture des chasses et ses chiens ; il ne tarit pas sur l'intrépidité de *Mirau*, et la finesse de son odorat... Le prêtre pousse jusqu'à satiété ses jérémiades sur l'incrédulité du siècle ; partout, excepté chez les siens, il ne voit qu'hypocrisie et corruption. Est-il rien de plus ridicule ou de plus pitoyable que le ton doctrinaire ou pédantesque de certains journaux ou de certains écrivains ? Ecoutez celui-là, ressassant sans cesse ses théories populaires; jamais, dit-il, elles ne peuvent ramener les démagogiques et sanglantes orgies de la république ! Est-il rien de plus plaisant que cette vieille surannée qui, semblable au geai de la fable, s'affuble de plumes de toutes couleurs, et nous crie, avec une franchise affectée : Les Bourbons ! Non, *il n'y a rien à craindre avec eux !* Eux seuls peu-

19.

vent nous sauver ! Et cet autre, reportant tous ses regrets sur l'empire, nous parler encore des *mystères du pouvoir* avec une confiance vraiment niaise. Remarquez aussi celui-ci qui ne connait que ses classiques ; Virgile, Horace, Ovide sont tout pour lui. Quoi, en effet, de plus beau, de plus grand, que le père Enée et son bambin !..... Voyez-le s'extasier sur une nouvelle traduction cent fois réchauffée et reproduite !... Mais suivez quelques pas ce nouveau fanatique nous peignant l'*indifférence religieuse pour ses momeries* comme une source de malheurs sans fin : C'en est fait, s'écrie-t-il dans ses sombres conceptions, il n'y a plus que désordre et que crimes possibles dans la société ! Quelle plus hideuse corruption ! quelle plus audacieuse impertinence que celle de cet infâme auteur qui va jusqu'à nier la chute de l'homme, et trancher d'un seul coup la rédemption et ses conséquences ! Fut-il jamais un scélérat plus osé, de prétendre que l'homme est tel qu'il fut toujours ; que Dieu nous aime tous également, qu'on peut faire son salut sans le secours d'un jésuite, voire même sans l'eau bénite et les bénédictions de monseigneur l'archevêque, et qu'ici tout est mal ; enfin qu'il est absurde et horrible que les honnêtes gens vivent dans l'abondance et les plaisirs, couchent sur des lits mollets, ombragés de franges d'or et de pourpre, mangent ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis, lorsque le peuple vit de privations, couche sur la paille et manque de pain !

Enfin, lecteurs, n'oubliez point de fréquenter les Porcherons et la Courtille ; là, vous verrez cette immense tourbe de prolétaires qui, pour se consoler des injustes proscriptions exercées contre elle par nos grands législateurs, noie périodiquement tous les huit jours, dans un grossier vin de Brie, sa misère et ses soucis, et secoue sous quelque hangar ses membres

engourdis sous le joug d'un travail dont tous les bénéfices sont restés entre les mains du patron. Dans ces lieux animés d'une joie rustique, vous aurez occasion d'admirer les franches saillies de Jérôme et Fanchette, et toutes ces grotesques manières qui, chantées par Vadé, caractérisent des hommes bienveillans, et qu'une autre éducation et quelques bouteilles de Champagne eussent pu transformer en célébrités parlementaires. Dans cette variété infinie d'individus, qui s'étend depuis les gantiers, les tisserands, les teinturiers, les imprimeurs, les faïenciers.... jusqu'aux forts de la halle et aux commissionnaires du coin de la rue, vous trouverez des originaux qui ne sont pas indignes de vos pinceaux physiognomoniques, et votre sagacité découvrira souvent dans cette troupe luronne et grivoise, une cordialité et une franchise de bonheur et de gaîté que vous ne rencontrez point dans les sommités sociales.

Je n'insiste pas davantage sur ces particularités qui pourraient se multiplier à l'infini, attendu que mon plan n'admet d'autres détails que les exemples nécessaires à l'intelligence des préceptes généraux. C'est au physiognomoniste à s'exercer lui-même et à comprendre qu'il ne peut porter un jugement équitable et consciencieux sur notre système de civilisation qu'après avoir examiné ses effets sur toutes les classes dont il se compose.]

QUATRIÈME PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES SIGNES PHYSIOGNOMONIQUES; LEUR NATURE ET LEUR CLASSIFICATION.

Si on se reporte aux définitions que j'ai données au commencement de cet ouvrage sur les diverses manières dont Lavater envisageait la physiognomonie, on verra que je suis loin de la route qu'il a tracée et plus loin encore de celle qu'il a suivie. Mais il n'y avait pas d'alternative à choisir. Pour maintenir la physiognomonie au rang des véritables sciences, il fallait la placer sur la même ligne que la cranoscopie ou l'abandonner, c'est-à-dire qu'il fallait la fonder sur les mêmes principes, l'anatomie et la physiologie, la traiter sur le même plan et de manière qu'il y eût unité entre elles, et qu'on pût les considérer comme les deux branches d'un même tronc. Ayant réuni dans le Précis de Gall les principales règles qui découlent du cerveau, considéré comme le siége de nos pensées, de nos aptitudes et de nos penchans, pour compléter cette première connaissance de l'homme intellectuel et moral, la physiognomonie devait, de toute nécessité, comprendre, non-seulement les préceptes de physionomie fournis par les traits du visage dans l'expression des

divers sentimens dont nous sommes capables, mais encore les rapports concernant l'influence que nos divers organes peuvent avoir sur l'action cérébrale. C'est principalement de cette influence dont je me suis occupé précédemment, et je crois n'avoir omis aucune des circonstances qu'il importe de connaître pour parvenir à une explication suffisante des actions de l'homme... Si ces explications ne sont pas toujours ni aussi satisfaisantes, ni aussi complètes qu'elles pourraient l'être, cela tient à l'état peu avancé de la science ; mais en suivant la marche que j'ai adoptée, c'est-à-dire en précisant de plus en plus scrupuleusement nos actes intellectuels et moraux, et en continuant à les rapporter aux faits organiques qui en sont la vraie source ou qui les accompagnent indubitablement, la physiognomonie ne peut évidemment que s'approcher chaque jour du but qu'elle doit atteindre. Je ne pouvais donc, je le répète, rejeter les détails anatomiques et physiologiques dans lesquels je suis entré dans la deuxième et la troisième partie de ce traité. Lavater lui-même avait compris la nécessité de ces détails, mais l'ignorance où il était des sciences nécessaires pour procéder ainsi, lui a fait substituer partout à des faits solides, les arguties d'un esprit étranger aux connaissances réelles. Veut-il parler, par exemple, de la nature de l'homme, son imagination l'entraîne à l'instant dans l'emphase et de vaines déclamations.... « Déjà la terre, les eaux et les airs sont peuplés de divers animaux..... tout est animé et se meut... Cependant où est la fin à laquelle tout doit se rapporter ?..... où est cette dernière œuvre qui doit surpasser en merveille toutes les autres et couronner la création ?..... Tout est suspendu.... le Créateur délibère..... l'univers est dans l'attente et *Dieu dit : Faisons l'homme à notre image*..... Quelle simplicité de structure !...

quelle noblesse d'expression !..... quel admirable modèle d'harmonie et de beauté !.... quelle plus extraordinaire union de corps et de pensée !... que de grâces dans les mouvemens !.... Ange idéal et sublime de tout ce que l'imagination enchanteresse des Platon et des Vinkelmann pourrait enfanter de plus ravissant....! » Tel est le ton sur lequel Lavater parle presque toujours de l'homme. La doctrine du péché originel, les lieux communs des rhéteurs sont les fondemens de toutes ses explications.... Veut-il démontrer la vérité et l'utilité de la physiognomonie, les opinions de Salomon, d'Aristote, de Cicéron, de Bacon..... sont ses preuves..... S'il y a une physiognomonie, il est clair qu'elle n'a rien de commun avec tout cela, et qu'elle doit reposer sur les rapports mutuels du physique et du moral de l'homme et non sur de pareilles divagations.

Du reste, Lavater parle de tout. Les tempéramens, les races, les variétés, les âges, les sexes, le sommeil, la santé, les maladies, la mort.... sont successivement passés en revue, et s'il fait rarement preuve de science, il lui échappe souvent des réflexions très-judicieuses et des inspirations fort sages : témoin celle qui concerne cet homme qui a un gros revenu, et qui, poussant l'avarice au plus haut point, se refuse presque le nécessaire et appréhende la moindre dépense.... Ne pouvant concilier l'air noble et gracieux de son visage, ni la franchise naturelle qui anime ses manières avec de telles dispositions, Lavater suspend son jugement et découvre enfin que cet homme respectable, décrié de toute la ville, s'impose toutes sortes de privations pour s'affranchir d'une dette secrète contractée par son père.

Mais si j'ai dû abandonner Lavater dans la route qu'il a suivie, concernant l'influence des fonctions animales

sur le cerveau, j'ai dû aussi mettre beaucoup de circonspection dans l'adoption des signes et des règles physiognomoniques qu'il a très-souvent recueillis et donnés sans beaucoup de discernement. Il est clair que la cranologie, comme je viens de le remarquer, a rendu fausse ou superflue une foule de préceptes de physiognomonie d'après lesquels Lavater prononçait avec confiance. Ici commence donc un second travail non moins important que le premier; c'est la discussion des signes physiognomoniques admis par Lavater, et la distinction de ceux qui sont restés en harmonie avec les découvertes de Gall, qui peuvent être conservés et concourir avec les règles de cranoscopie et d'organologie que j'ai données à l'étude de l'homme. Ainsi quoique Lavater regarde la connaissance du crâne et celle du front comme le plus solide fondement de la physiognomonie, et qu'il ait fait sur ces deux parties de l'homme de très-belles observations, la plupart de ses préceptes sont aujourd'hui superflus; et en effet, ceux qui sont opposés à la cranoscopie ne peuvent être conservés, et il serait fastidieux de maintenir ceux qui sont insignifians ou n'expriment rien de plus. L'ouvrage de Lavater, pour se placer à côté de celui de Gall, avait donc besoin d'être remanié de fond en comble.

Les personnes qui se contentent d'une lecture superficielle peuvent encore se complaire à parcourir quelques fragmens dans lesquels Lavater laisse errer sa plume au gré de son imagination et peint des plus vives couleurs les effets de l'amour ou de quelques autres passions, en même temps qu'il donne des préceptes sur les signes qui annoncent les plaisirs ou les tourmens de ceux qui les éprouvent. Mais l'homme qui cherche une instruction solide et les véritables raisons de ce qui se passe en lui, abandonne bientôt un auteur qui substitue constamment des images aux réalités, néglige de for-

tifier son jugement et son esprit contre les illusions des demi-connaissances, et ne lui offre que des lueurs plus propres à l'égarer qu'à le conduire sûrement dans le labyrinthe obscur de la vie humaine où il se trouve engagé.

D'après ces considérations, je traiterai dans cette quatrième partie du système des signes physiognomoniques admis par Lavater; puis de ceux qui sont fournis soit par les parties solides, soit par les parties molles, et qui peuvent être conservés; et enfin, je présenterai quelques vues sur l'application de la géométrie à la détermination des formes physiognomoniques; mais avant tout, je résumerai les principes essentiels concernant les physionomies et leur classification.

I.

Des divers genres de Physionomies.

La classification la plus naturelle que l'on puisse adopter comme fondement des principaux genres de physionomies, est donnée par les divers groupes de passions et de sentimens qui peuvent se développer en nous. Mais est-il possible de soumettre à une nomenclature régulière et rigoureuse toutes les affections, les émotions et les perceptions que nous sommes capables d'éprouver? Du moins dans l'état actuel de la science cette nomenclature est impraticable. Toutefois, en partant des notions acquises, je rangerai sous la triple division de l'homme que j'ai adoptée toutes les impressions consciencieuses dont il est capable. Ainsi, je réunirai dans la première de ces divisions tous les sentimens, toutes les affections et les émotions qui tiennent

plus étroitement au physique, aux perceptions en quelque sorte matérielles et aux instincts, tels que le besoin de respirer, celui de se mouvoir, la faim, la soif, le rapprochement des sexes, l'œstre vénérien, la douleur physique, la peur, la surprise, l'étonnement..... et je les désignerai sous le nom de *passions organiques* ou corporelles.

Dans la seconde division, je comprendrai tous les actes qui découlent ou qui sont essentiellement un produit de l'intelligence, tels que l'attention, la mémoire, la méditation, le recueillement, l'imagination, l'inspiration poétique, et toutes ces autres dispositions, comme la curiosité, l'admiration, les vices et les travers d'esprit, les égaremens de la raison, auxquels on pourra également réunir la plupart des facultés perceptives et réflectives admises par Gall et Spurzheim, telles que la sagacité comparative, la causalité, la philologie... et je les nommerai en conséquence, *passions de l'esprit;* ce sont en général des passions beaucoup plus calmes que les précédentes, quoique la plupart puissent acquérir chez plusieurs individus assez d'énergie et d'activité pour constituer les fibres de toutes les parties du corps, et principalement celles du cerveau, dans une sorte de tension et de concentration qui fatiguent tous les organes autant qu'un travail manuel soutenu. Je résumerai dans la troisième division, sous le nom de *passions de l'âme,* toutes les affections dites morales, que l'on s'accorde généralement à grouper sous trois chefs et à désigner, avec assez de justesse, sous les noms de passions *convulsives*, *oppressives* et *expansives*.

Au nombre des premières, se trouvent la fureur, dont le mécontentement, la mauvaise humeur, l'emportement, la colère, la rage, le désespoir, sont des gradations, et à côté desquelles on peut placer toutes les affections qui font horreur; les impressions violentes et

offensives de la haine, la jalousie et les fureurs de l'amour, la frayeur et toutes les commotions de l'effroi, la douleur morale, les sentimens exagérés et les égaremens du cœur portés à un certain degré d'exaltation capable d'amener le rire convulsif, les sanglots, le hoquet, l'étouffement et l'angoisse. Dans presque toutes ces passions, les organes sont toujours profondément remués; l'agitation est extrême; la respiration tortueuse et la circulation devenue spasmodique, expliquent la rougeur et la pâleur alternatives que l'on remarque ordinairement sur le visage.

Parmi les secondes, se rangent l'affliction et la tristesse avec toutes leurs modifications auxquelles on peut rapporter l'inquiétude, l'abattement, la timidité, la crainte, l'envie, la jalousie concentrés, la dissimulation, la mélancolie, le chagrin, la résignation, le repentir, les remords... Dans toutes ces passions qui se passent principalement à l'intérieur, le sentiment est toujours profond et comme concentré dans la région *épigastrique*. Le cœur, le diaphragme et les autres organes intérieurs dépendant, comme je l'ai dit, des centres phréniques et hypocondriaques, sont toujours gravement compromis. Ordinairement la peau se décolore, le pouls devient petit et serré, et la poitrine est sous le poids d'une oppression douloureuse et suffocante, souvent accompagnée de frissons, de palpitations, de tremblemens et d'angoisses.

Les passions expansives, remarquables par une sorte d'extension et une légère phlogose des organes, composent le troisième groupe; ce sont des émotions généralement douces et attrayantes qui dilatent l'âme, l'excitent à la bienveillance, agrandissent l'esprit et embellissent notre existence en cherchant à s'épancher dans le cœur de nos semblables. L'espérance, l'attendrissement, la tendresse, l'amour, la douce

amitié, la bienveillance, la générosité, la clémence, la pitié, le désir, la dévotion, la piété, la ferveur, la contemplation, l'extase.... auxquelles on peut ajouter toutes les affections domestiques qui se développent au sein des familles où règnent l'union et une véritable fraternité...... et plusieurs états de l'âme, tels que la sécurité, la candide innocence, la mensuétude, la félicité et cette béatitude intuitive et adequate que produit la conscience d'une vie intègre, et surtout le sentiment consolateur et profond d'une réfusion prochaine à une Divinité impartiale et tutélaire, qui accueille l'homme de bien de tous les pays et de toutes les époques.

Enfin, comme dans beaucoup de circonstances, il arrive que deux ou plusieurs sentimens dominent à peu près également un même individu, on pourra admettre une quatrième classe de passions, auxquelles on donnera le nom de *passions mixtes*, et qui seront désignées par la réunion des principales circonstances que présentent les passions simples desquelles elles sont formées. L'indignation, l'orgueil, la vanité, le mépris, le dédain, l'ironie......, dont l'expression se rapporte essentiellement aux modifications du sourire; la honte, la candeur, la pudeur.... qui se peignent sur le front par une coloration plus ou moins vive, et beaucoup d'autres que Spurzheim place parmi les penchans et les sentimens, et qu'on pourrait à la rigueur mettre au nombre des passions organiques, parce qu'elles résultent assez immédiatement de quelque organe désigné ou connu, forment ce nouveau groupe, auquel on peut encore adjoindre les particularités de caractère que l'on désigne par les épithètes de gai, triste, sévère, prévenant, sérieux, enjoué, féroce, loyal, perfide..... selon que tel ou tel de ces sentimens prédomine d'habitude sur les autres. Toutes ces pas-

sions ont pour caractère de participer plus ou moins aux passions précédentes, sans présenter les conditions rigoureuses pour appartenir à l'un des ordres plutôt qu'à tel autre

C'est ici le lieu de remarquer combien la cranoscopie ou phrénologie est insuffisante pour caractériser et faire connaître toutes les affections, émotions, sentimens, perceptions et appétits que peut éprouver l'homme ; cela est de toute évidence, puisqu'elle n'admet point de protubérance pour l'innocence, la simplicité, la jalousie, la tristesse, le chagrin, et que Gall et Spurzheim ont gardé un silence absolu sur la question de savoir comment ces dispositions pouvaient se conclure des facultés fondamentales. Ils se sont tus également sur les diverses dispositions et les genres de caractère qui doivent naître des combinaisons que peuvent offrir les qualités primitives et à laquelle de ces facultés, par exemple, se rattache l'air niais, la disposition narguense, l'ingénuité, la morgue, et enfin la candeur qui, comme toutes les facultés qui ne sont pas une qualité fondamentale, ne peuvent être désignés en aucune manière dans le système phrénologique, tandis que la physiognomonie signale très-bien cette dernière disposition par la rougeur qui l'accompagne constamment, etc. C'est beaucoup sans doute que d'avoir trouvé les facultés fondamentales et les organes auxquels elles se rapportent. Mais ce n'est pas tout, il fallait encore montrer les conséquences qui peuvent découler d'un tel système, donner des signes pour reconnaître ces conséquences, préciser l'influence des tempéramens, et les autres causes organiques ou étranges qui peuvent agir sur elles et les modifier.

Sous quelque point de vue que l'on considère les passions, on ne peut plus les voir autrement que comme des phénomènes inhérens à l'économie vivante,

et non comme le résultat d'une prétendue chute de l'homme. Une telle doctrine, comme je l'ai dit, est incohérente à tout système d'idées expérimentales et raisonnables, et doit être repoussée par tout esprit tant soit peu philosophique qui a acquis quelques notions de sa nature et conservé quelque usage de sa raison (1). Les passions sont en général des mouvemens qui commencent à l'intérieur, s'accroissent plus ou moins rapidement, et se manifestent à l'extérieur par toutes les parties du corps ou au moins par quelques-unes. Elles sont évidemment données à l'homme pour la sûreté de son existence et comme indispensables à la satisfaction de ses besoins. Les obligations injustes imposées à l'homme prétendu civilisé, les ont seules rendues funestes à la société. Les absurdités mêlées à la morale, les prérogatives dont les familles dynastiques se sont emparées, les impôts excessifs qu'elles ont établis pour subvenir à leurs fastueuses prodigalités, telles sont les causes de la dégradation de l'homme et de toutes nos misères. Qu'on fasse disparaître ces trois fléaux de toute société, et bientôt l'homme rentrera dans l'innocence de sa vie primitive embellie par tous les arts utiles qu'il a successivement inventés. Il me serait facile d'appuyer ces nouvelles vérités sur des faits solides; mais obligé de suivre mon chemin et de conclure cet ouvrage, je renvoie cette discussion à un autre lieu.

La classification que je viens de donner des pas-

(1) Il n'y a dans la sentence prononcée contre Adam que des peines afflictives et corporelles, et non des peines infamantes et une dégradation. Nos vices sont le résultat de la corruption de ceux qui se disent nos maîtres et nos instituteurs; la chute de l'homme n'est qu'une allegorie mal comprise et mal interpretee, c'est ce que je prouverai dans un autre ouvrage.

sions, quoique peu rigoureuse, suffit néanmoins à mon objet et aux besoins du physiognomoniste. Mais j'insisterai encore un instant sur les circonstances organiques par lesquelles ces affections se manifestent, et qui constituent véritablement ce que l'on peut appeler *physiologie des passions*. Sous ce point de vue, quelle que soit l'intensité avec laquelle les mouvemens passionnés s'exercent, il est clair, d'après ce que j'ai dit, qu'ils ne peuvent être que de deux sortes : ou ils sont indépendans de la volonté, ou ils se trouvent sous l'empire de cette puissance. Les premiers, qui sont ceux du cœur, du poumon, du diaphragme et autres organes entériens, occasionnent un trouble général qui se propage dans toutes les parties du corps, les secoue et les agite plus ou moins fortement, et sans que nous puissions, en aucune manière, les maîtriser ou même les modérer. Ces changemens, plus ou moins sentis, dont les uns se rapportent aux diverses teintes de la peau; d'autres à la chaleur ou à la froideur que nous ressentons dans certaines parties; à la sueur qui ruisselle de quelques autres, et à certains tremblemens ou mouvemens déréglés.... sont principalement l'effet des graves accidens qu'éprouvent la respiration et la circulation, lesquels paraissent naître du désordre introduit dans le cerveau et communiqué aux organes épigastriques par les nerfs, spécialement les pneumo-gastriques, les respiratoires internes, ceux de la huitième paire.....

Les mouvemens de la seconde sorte ou qui sont sous l'empire de la volonté, sont ceux des muscles du visage, ceux des muscles qui font mouvoir la tête, les bras, les jambes et le tronc; ils sont en général d'un effet plus local et subordonnés aux premiers, quoique très-expressifs. D'ordinaire, surtout lorsqu'ils sont dirigés par l'organe de la pensée, sous l'influence des

sentimens calmes, l'animal les calcule et combine avec beaucoup de précision ; mais dans les passions extrêmes, ils deviennent ataxiques et sont complétement désordonnés. Toutefois, ils peuvent être dans plusieurs circonstances considérablement perfectionnés et régularisés par l'éducation, ainsi que cela a lieu dans l'action théâtrale et plusieurs arts industriels.

Au reste tous ces mouvemens, de quelque nature qu'ils soient, dans l'ataraxie comme dans la passion, ne peuvent avoir lieu que de cinq manières, par la convulsion, la tension, le resserrement, l'expansion ou le relâchement des organes. Les premiers se manifestent surtout dans les passions convulsives, dans certains besoins physiques que la non satisfaction a rendus capables de pousser l'individu jusqu'à la fureur, et dans certaines douleurs qui peuvent le plonger dans le délire ou des accès de désespoir, tandis que d'autres douleurs et certains sentimens, tels que la peur, peuvent l'atterer et annihiler ses forces ; enfin le spasme et l'asphyxie sont des circonstances qui peuvent accompagner ces mouvemens.

La tension a surtout lieu dans les passions de l'esprit dont plusieurs peuvent acquérir une intensité permanente qui produit des effets peu connus que les gens du monde désignent sous le nom de sang *brûlé* ou *calciné*, et qui minent les organes et amènent promptement la mort de l'individu.

Les passions oppressives sont surtout caractérisées par le resserrement des organes précordiaux ; portées au plus haut degré, elles engendrent la syncope, l'évanouissement et même une sorte d'asphyxie qui peuvent étouffer sur-le-champ l'individu qui en est atteint.

Enfin l'expansion ou l'épanouissement des organes, caractérise les passions expansives, et occasionne un bien-être plus facile à concevoir qu'à définir, qui a lieu

surtout dans les situations où l'âme est satisfaite des actes de la volonté ou agréablement émue des impressions qui lui arrivent des sens. Personne n'ignore d'ailleurs que ces passions, quoique douces et calmes, peuvent quelquefois produire des impressions assez profondes pour donner la mort ; on a vu en effet des personnes succomber sous la joie d'un succès inattendu, etc.

A la suite de la plupart des passions violentes, après l'exaltation, arrive ordinairement un relâchement des organes qui ont été fatigués et distendus, qui produit un abattement plus ou moins profond, et plonge le patient dans une sorte de morosité accablante que peuvent aussi produire les passions tristes, chagrines, timides et sombres, telles que la crainte, la jalousie, les remords.

Selon Moreau de la Sarthe qui, certainement, était un homme d'esprit et de science, et qui avait beaucoup observé autour de lui, les passions qui forment la première des deux souches principales que j'ai reconnues, ou qui dépendent du système nerveux ganglionnaire dont le plexus solaire peut être regardé comme le centre principal, sont des orages qui se manifestent surtout à l'intérieur par l'afflux du sang dans le réseau capillaire des diverses parties du corps, principalement du visage, et sur lesquels l'intelligence et la volonté n'ont que peu ou point d'empire. Envisagées dans leur principal effet physiologique, qui est la coloration de la peau, elles peuvent se subdiviser en trois classes, à peu près ainsi que je l'ai fait plus haut. Celles dont l'expression communique subitement au visage une teinte bleuâtre ou livide de sang veineux, retenu dans les vaisseaux capillaires par les contractions convulsives de la fibre musculaire : la colère et ses modifications sont de nature à produire cet effet ; il n'est personne qui ne l'ait

remarqué. Si, au contraire, l'action se porte sur le cœur, le sang artériel poussé en plus grande quantité dans le réseau vasculaire du tissu cutané, imprime au visage cette teinte vermeille que produisent les passions expansives, les émotions de la surprise, la honte, la pudeur... Enfin, la décoloration plus ou moins complète de la peau, est amenée par le spasme et les crispations des vaisseaux du corps réticulaire, etc.

Les passions de la seconde souche ou qui sont sous l'empire de la volonté et consécutives à l'action du système nerveux cérébro-spinal, dont les hémisphères encéphaliques seraient les aboutissans, sont des crises ou des sortes de tourmentes qui se déploient principalement au dehors par des mouvemens musculaires sur lesquels la raison conserve pourtant quelque empire, et qui reconnaissent pour première cause le principe de l'association des idées dont le professeur que je viens de citer est fort partisan, et qui repose sur les sympathies qui doivent se trouver entre des êtres composés des mêmes élémens matériels, doués de propriétés analogues, et qui cohabitent dans un même coin de cet univers.

Je n'insiste point sur cette division des passions, qui s'écarte peu de celle que j'ai adoptée, et qui n'offre sur elle aucun avantage particulier. J'abandonne également plusieurs vues du célèbre professeur et bibliothécaire, lesquelles ne sont pas des faits suffisamment établis pour que je puisse ici les présenter comme des points de science reconnus ; d'ailleurs je reviendrai plus bas sur les particularités qui peuvent réellement intéresser mon lecteur, auquel je ne veux rien laisser ignorer de tout ce qui peut concourir à fonder la science et à la fixer dans sa forme et ses principes, telle que je la conçois après y avoir long-temps pensé. J'arrive enfin à l'objet essentiel de cet article, le classement des

physionomies, lequel est maintenant facile à établir.

En effet, il n'est pas ici question d'un *species* ni même d'un *genera* sévère et complet des physionomies humaines, ce sera l'objet d'un autre ouvrage, mais de présenter des coupes et des groupes qui puissent faciliter les premières recherches du physiognomoniste. Ces groupes, dont les principales coupes sont données par la distribution que je viens de présenter des passions, conduisent d'abord à distinguer les physionomies en *organiques*, *spirituelles*, *morales* et *mixtes*. Chacune de ces quatre grandes sections se subdivise ensuite en plusieurs groupes secondaires ou ordres dont j'ai déjà indiqué les principaux. Ainsi les physionomies mixtes comprendront les physionomies orgueilleuses, méprisantes, dédaigneuses, ironiques.....; celles d'un effet absolument opposé, telles que les physionomies candides, pudiques, honteuses, timides, religieuses...; les courageuses, menaçantes, cruelles, fanatiques......; les avares, discrètes, circonspectes... ; gaies, sévères, prévenantes, affectueuses....

Parmi les physionomies morales se rangent celles qui dérivent des passions convulsives, telles que les colériques... ; celles qui se rapportent aux passions oppressives, les physionomies jalouses, envieuses...., et enfin celles qui caractérisent les passions expansives, ou les physionomies aimantes, généreuses dévotes, béatifiées.....

Les physionomies spirituelles offrent également des coupes très-prononcées, celles dites intelligentes, attentives, méditatives, poétiques, exaltées....; ordinaires, communes, stupides, abjectes....

Enfin parmi les physionomies organiques, celles qui se rapportent à des douleurs physiques ne pourront être confondues avec celles qui expriment des besoins des désirs immédiats de l'organisation, ni avec celles

qui manifestent des aptitudes ou des penchans naturels ou innés.

Sous le rapport de la physiognomonie-pratique, rien n'est plus utile que de s'exercer à saisir facilement et sûrement cette variété d'aspects et de sentimens que présentent les hommes d'un même bourg, d'une même ville, d'une même contrée ; en s'appliquant en même temps à reconnaître les empreintes qu'impriment à tous les causes qui agissent d'une manière plus générale. C'est ainsi que ceux de mes lecteurs doués d'un esprit d'observation, parviendront à démêler les traits du caractère qui dépendent plus particulièrement de l'organisation, ceux qui proviennent de l'éducation, du sol, des eaux ou des travaux habituels ; que bientôt ils arriveront à cette conséquence affligeante, que rien n'est moins stable que ce qui appartient à l'homme, ni plus impressionnel que la faible humanité. Alternativement le jouet des gouvernemens, des institutions religieuses et de tous les fripons qui vivent à ses dépens, et qu'elle avait commis de veiller à son bonheur, elle est encore sujette aux divers jeux de la nature, et à toutes les influences qui habitent autour d'elle ; ses goûts, ses opinions, ses mœurs et toutes ses facultés, sa raison même, cette grave raison, si crédule et si féconde en extravagance ! sont tout autres d'une rive à l'autre du plus chétif ruisseau. Quel est le voyageur qui, par exemple, n'a pas été frappé, en parcourant la Suisse, de l'extrême différence entre les habitans des cantons catholiques et ceux des cantons protestans ? Mais est-il nécessaire de sortir de son pays, de sa contrée même, pour vérifier les causes d'influence que je viens d'énoncer? le caractère du maire, du curé, du maître d'école, du pâtre même de chaque village ne se lit-il pas sur la physionomie des habitans ? Ici un curé fanatique proscrit les récréations les plus inno-

centes ; les jeux, la danse, le chant, sont remplacés par des pratiques d'une piété austère; alors une sorte d'hypocondrie religieuse que décèle une face hâve et sinistre attriste tous les cœurs, des revenans, des châtimens mérités, des pénitences à faire sont l'objet de toutes les conversations : Montaigne se plaint beaucoup de son pope sous ce rapport. « Survient-il quelque grêle, une gelée blanche, dit-il, aussitôt le curé de mon village monte en chaire, nous montre l'ire de Dieu menaçant toutes les récoltes si les habitans ne se mettent aussitôt en prière et n'apportent leur offrande. » La loquacité du maire, son dévouement à la dynastie, au juste-milieu ou toute autre idole du jour, produisent d'autres modifications (1). Mais est-il quelqu'un d'assez malhabile pour n'avoir pas saisi les différences que produit sur le même sol une nourriture plus abondante et des alimens plus succulens ? Qui n'a remarqué que les enfans des riches sont généralement plus gros, plus frais, plus colorés, mieux faits, et plus spirituels que ceux des pauvres ? Qui ne conçoit que les loisirs, l'éducation, les fêtes, les jeux, les ris, et les jouissances de toutes sortes au milieu desquelles vivent les premiers, hâtent et développent en eux toutes les facultés, principalement les dispositions sensuelles et l'intelligence, tandis que le pauvre, accablé de misère et de fatigue, mange, en rentrant chez lui, un dur morceau de pain, en gardant avec sa famille un morne silence, et se couche immédiatement après pour reposer son corps tout harassé. La malpropreté, les privations de

---

(1) J'ai vu deux régiments en garnison dans une même ville, dans l'un le tiers des soldats était toujours en prison ; dans l'autre il y avait à peine quelques hommes à la salle de discipline ou consignés au quartier : aussi la physionomie des deux colonels offrait-elle les différences les plus notables.

toutes sortes, la tristesse, la monotonie la plus insipide, le découragement, remplissent toute sa vie, et l'abrutissement avec l'ignorance se transmettent du père aux enfans. Est-il quelqu'un qui ne porte l'empreinte de son pays et de sa profession, soit dans sa personnalité, dans ses gestes ou dans son langage? Quel est le voyageur qui, en traversant la triste Sologne, les coteaux vineux de la Marne, l'aride Champagne, les riches prairies de la Meuse, les montagnes des Vosges et du Jura, n'a vu que des hommes parlant un même langage?

Bien plus, souvent un seul site, une seule montagne, que dis-je? un monticule ayant à peine quelques centaines de mètres d'élévation présentent les variétés les plus remarquables, soit relativement aux productions du sol ou au caractère de ses habitans. Au sud, une douce chaleur vivifie toute la nature, les fruits y sont plus hâtifs et d'une maturité plus parfaite; l'homme y est plus précoce, et les filles se marient de dix-huit à vingt ans. Au nord, les garçons n'arrivent à la puberté qu'à dix-huit ans, et ne se marient guère que de vingt-cinq à trente ans, et les filles, qui sont à peine nubiles à quinze ans, se marient rarement avant vingt ou même vingt-cinq ans. On s'étonne vraiment du peu de discernement des uns et des autres jusqu'à vingt ans; j'ai vu, dit l'observateur de qui j'emprunte ces faits (1), des garçons et des filles être à dix-huit ans d'une ingénuité parfaite. A l'est, où des étangs marécageux qui baignent le pied de notre monticule fournissent, pendant une partie de l'année, des brouillards malfaisans que des vents du nord refroidissent, élèvent à mi-côte et poussent jusque dans les maisons, la frai-

(1) Fodéré, Médecine légale et Hygiène publique.

heur de la matinée se prolonge jusqu'à midi passé, et plonge tous les êtres qui habitent ce versant, où la terre est aussi âpre que le ciel inclément, dans un engourdissement qui équivaut à peine à une demi-existence. Ces influences funestes qui maintiennent l'enfance jusqu'à vingt ans, amènent d'ordinaire la vieillesse à trente ; de sorte que l'homme trouve à peine l'occasion de se livrer deux ou trois fois en sa vie à quelques jouissances éphémères qu'accompagne nécessairement une mélancolie chagrine, et qui toutes fugitives qu'elles sont, accroissent encore la rapidité du temps qui entraine l'individu, avant cinquante ans, dans une caducité confirmée ; très-souvent même la décrépitude morale a paralysé les facultés intellectuelles avant cette époque et réduit l'existence à deux alternatives, la torpeur occasionnée par la digestion d'alimens grossiers (*la polenta*) et quelques mouvemens d'une translation purement machinale. Enfin, au couchant de notre monticule, une atmosphère moins meurtrière, légèrement humectée par des vents du sud-ouest, retarde quelque peu la rigidité et le desséchement de la fibre vivante, permet à la vie de s'étendre, de se développer et de s'exercer avec moins de peine ou même avec un certain bien-être, et alors il n'est pas rare de rencontrer des vieillards de soixante-dix ans à soixante-quinze ans, infiniment plus dispos que les précédens ne le sont à soixante. Ainsi dans quelques parties de la France, l'observateur peut se procurer, dans l'espace quelquefois de deux ou trois lieues, le spectacle surprenant d'un voyage de long cours, et rencontrer des habitans qu'on serait loin de croire nés si près les uns des autres.

Cook, dans ses mémorables voyages autour du monde, n'a, pour ainsi dire, fait autre chose que vérifier ces observations; dans toutes les îles de la mer du

Sud et sur les côtes de l'Amérique, partout il reconnaissait les chefs à leur haute stature, à leur embonpoint, à leur teint fleuri; le reste du peuple était maigre, mal fait et d'une plus basse taille : les voyageurs qui ont parcouru la Chine ont fait les mêmes remarques entre les mandarins et le peuple. N'est-ce pas là l'histoire de nos châteaux d'Europe et de la cabane qui en est à quelques pas? Ainsi, par toute la terre, il y a une race de fripons qui se sont emparés du sol et des bienfaits de la civilisation au très-grand malheur et détriment des masses.

Comme il y a dans toutes les études une gradation à suivre qui diminue le travail et hâte les progrès, il conviendra de s'exercer d'abord sur des physionomies actuellement en proie à des sentimens convulsifs qui communiquent à tous les traits une agitation extrême, des formes faciles à saisir et qu'on nomme *physionomies en mouvement*; on passera ensuite aux *physionomies altérées*, sur lesquelles les passions ignobles et les vices déformateurs ont laissé des traces profondes de leurs violences, et pour compléter ces premières études j'engage mon lecteur à ne point hésiter de pénétrer dans ces lieux ténébreux, qui sont comme le rendez-vous déplorable de toutes les circonstances qui peuvent dégrader l'homme, et où les passions et les misères humaines se montrent accompagnées de tout ce qu'elles ont de plus hideux et de plus horrible; je l'engage également à s'appliquer ensuite et successivement à toutes ces physionomies ordinaires, fades, communes ou triviales, qui s'offrent en foule à ses observations, et surtout de ne point omettre dans toutes ses études le puissant secours des contrastes et des comparaisons. A une physionomie impudique et sensuelle, il opposera une physionomie candide et virginale, et placera à côté d'un visage qui se dégrade par l'effet des penchans

corrupteurs, une physionomie qui s'embellit chaque jour par un heureux développement des facultés intellectuelles et des qualités morales. De semblables comparaisons hâteront beaucoup ses progrès physiognomoniques.

Mais après s'être ainsi exercé sur les divers échelons que présente l'espèce humaine, depuis l'homme insignifiant jusqu'à ces hommes impétueux et véhémens, dont les uns, tourmentés de penchans qu'ils n'ont point appris à combattre et encore moins à maîtriser dans leurs effets, lui ont montré les passions dans tout ce qu'elles ont de plus grossier, de plus ignoble et de plus farouche; les autres, en proie à de sordides intérêts, vils jouets de la fortune et des circonstances, successivement enrichis ou ruinés, au comble des honneurs ou tombés dans la boue, et passant alternativement de la joie aux angoisses du désespoir, ont déployé à ses yeux affligés le sombre tableau de tout ce que l'avidité et l'ambition ont de plus abject et de plus orgueilleux; en un mot, après avoir parcouru la physiognomonie dans ses traits les plus saillans et son langage le plus expressif, le physiognomoniste, pourvu de ces premières connaissances et d'une certaine expérience, pourra alors tenter de pénétrer avec quelque succès dans les cercles et les salons des grandes villes où se trouvent rassemblés les hommes chez lesquels l'éducation et la dissimulation ont acquis ce prodigieux développement qui caractérise les sommités sociales. Ici toutes les apparences sont mensongères; chaque individu est une espèce de fantasmagorie dans laquelle le tableau extérieur offre presque toujours le contraire de ce qui se passe à l'intérieur, et la fausseté des sentimens d'autant plus difficile à reconnaître qu'elle est couverte par des formes plus polies, plus prévenantes et plus gracieuses. Néanmoins quel que soit l'individu exploré et son

adresse à dissimuler, il pourra difficilement soutenir long-temps l'opposition qui se trouve chez lui entre les mouvemens de son âme et ses manières extérieures.

Il est inutile, je pense, que j'insiste sur la haute importance de ces divers genres d'études; quels que soient notre condition et le rôle que nous sommes appelés à jouer dans la société, la connaissance de nos semblables ne peut nous être indifférente ni futile : le marchand, l'artiste, le littérateur, le philosophe, le moraliste et surtout le professeur, le magistrat, le juré et tous les hommes qui sont appelés à prononcer des jugemens graves sur les actions de leurs concitoyens, ne peuvent, sans s'exposer à des erreurs bien funestes, négliger de s'instruire de toutes les particularités dont je viens de tracer les principales circonstances. En vain élèveraient-ils des prétentions et afficheraient-ils de la suffisance, sans cette étude, ils restent incompétens aux yeux de la raison et de l'équité à prononcer, et la fonction que le prince ou la loi leur aurait conférée, loin de concourir au bien-être des citoyens, ne serait qu'une calamité de plus dans la société.

Il me resterait à parler des physionomies *idéales* et antiques reçues dans l'opinion comme des modèles ou les types parfaits de certains sentimens ou de certaines attitudes, quoiqu'en général assez défectueuses ou peu d'accord avec nos mœurs actuelles. Il y aurait encore les physionomies *factices*, imitatives, poétiques, pittoresques, allégoriques.... qui résultent du faire de plusieurs artistes célèbres; mais je ne puis m'engager dans ces détails, qui ne se rattachent qu'indirectement à mon objet. Je ne puis parler non plus d'un ordre de physionomies qu'on pourrait appeler *mimiques*, et qui comprendraient la pantomime et les imitations qui se rapportent à l'art du comédien, ou les *physionomies théâtrales;* les grimaces et les parades de la Foire, ou les

physionomies bouffonnes, comiques, plaisantes....; enfin les physionomies *médicales*, qui sont immenses, dit Moreau, et que Chaussier partage en physionomies adynamiques, cadavéreuses, ou faces hypocratiques qui se déclarent vers la fin des maladies; les physionomies tétaniques, spasmodiques, convulsives, qui sont portées au plus haut point dans le désespoir et la rage; les physionomies scrophuleuses, rachitiques, chlorotiques, phthisiques, ictériques..... qui caractérisent plusieurs maladies; les physionomies livides, basanées, couleur de pain d'épices... qui signalent spécialement des altérations profondes dans certains organes, etc., etc.

II.

Examen du Système des signes physiognomoniques admis par Lavater, et de ceux qui sont en harmonie avec la Cranoscopie, et peuvent concourir avec elle à préciser le caractère des hommes.

Pour mettre dans cette discussion la clarté que réclame son importance, je préciserai d'abord ce que Gall et Lavater ont de commun, et les principaux points par lesquels ils diffèrent. Je parcourrai ensuite le système des signes physiognomoniques admis par Lavater, en signalant ceux de ces signes qui sont évidemment hasardés, ou futiles, ou en contradiction avec ceux de Gall, et résumerai ceux qui peuvent réellement concourir avec ces derniers à la détermination des facultés intellectuelles et morales qui constituent la manière d'être de chaque individu dans la société.

Lavater et Gall ont eu tous deux pour objet de parvenir à la connaissance de l'homme intérieur par l'observation de l'homme extérieur; mais ils ont différé

presque du tout au tout par les moyens qu'ils ont employés, surtout dans les vues qui les ont dirigés, et dans les résultats auxquels ils sont parvenus. Et d'abord, Lavater ne s'est occupé que de la découverte *des signes physiques* ou évidens de nos dispositions morales ou cachées ; Gall, au contraire, a prétendu remonter à *la cause* même de ces dispositions, et assigner à chacune un siége déterminé. Lavater écarte avec soin de ses recherches toute idée d'anatomie ou de physiologie, et se borne presque toujours aux prénotions ou aux aperçus du sentiment. Gall prend le contre-pied, et s'efforce de fonder toutes ses découvertes sur de savantes dissections ; c'est dans la structure intime même des organes qu'il prétend trouver les secrets de l'âme humaine et de nos actes les plus déliés. Lavater fait, pour ainsi dire, argent de toute pièce ; non-seulement les traits du visage lui fournissent des signes pour le langage physiognomonique qu'il veut établir, mais toutes les parties du corps, la voix, l'écriture même, sont mises à contribution ; les convexités, les concavités du front, les rides et les veines dont il peut être sillonné, les arcs de courbures que présentent les diverses parties du visage et de l'encéphale, les gestes, les attitudes, la parole, le chant, sont pour lui autant d'exposans ou de signes par lesquels il prétend saisir les secrets du cœur et les directions de l'esprit. Gall, beaucoup plus circonscrit dans son plan, ne s'occupe que de la partie de la tête que l'on nomme *crâne,* et se borne à remarquer les variétés de formes et de conformations que peut offrir cet organe. Lavater multiplie jusqu'à l'infini les règles et les préceptes du langage physiognomonique qu'il veut créer ; le trait le plus délié, un dérangement de l'épaisseur d'un cheveu dans le parallélisme ou la direction de quelques lignes, peuvent devenir, à ses yeux, l'indice de la révélation la plus

importante ; Gall, en remontant aux sources de nos penchans et de nos dispositions, croit pouvoir réduire à une trentaine de règles de cranoscopie, et environ vingt préceptes concernant la mimique, la connaissance de l'homme et toutes les variétés de caractères que peuvent amener les diverses combinaisons d'organes qu'il admet. Lavater épie l'homme dans toutes les circonstances d'agent, de patient, de mouvement, de repos, d'agitation et de calme où il peut se trouver ; il s'efforce de le surprendre à l'improviste dans des momens d'abandon, de contrainte ou de fureur. Gall se borne au plus petit nombre d'élémens possible, la zoétique et l'état statique de l'homme sont tous les ressorts qu'il met en jeu pour faire rentrer dans la physiologie les usurpations de la métaphysique, et semble ne restreindre ainsi le champ de ses expériences que pour les pousser plus avant dans les profondeurs mystérieuses des organes. Lavater enfin prononce souvent sur le premier regard. Gall ne prononce sur nos dispositions qu'à l'aide du toucher, parce que les signes sur lesquels il fonde ses pronostics, sont en relief sur les diverses régions du crâne ; au lieu que ceux de Lavater sont souvent si ténus ou si fugitifs qu'ils échappent aux plus clairvoyans et aux plus habiles.

Lavater, sans doute, aurait regardé comme téméraire ou même comme dangereuse une telle entreprise, et aurait reculé d'effroi devant une pensée aussi matérielle ; Gall, convaincu de l'innocence de ses vues, et des heureuses influences qu'elles peuvent avoir sur le bien-être de ses semblables, pousse ses découvertes à travers les cris discordans de la routine et des préjugés, avec le sang-froid qu'une conscience droite donne à un savoir profond. Eh ! en effet, qu'a fait Gall ? quel tort peut-on lui imputer ? Avant lui on avait vainement cherché le siége de l'âme : tout son crime est d'avoir

découvert les instrumens matériels qu'elle emploie dans ses manifestations !

L'on se tromperait si, sur ce que je viens de dire, de ne conserver des règles de la physionomie que celles qui sont en harmonie avec la cranoscopie, l'on concluait que je regarde cette dernière science comme définitivement établie ou incontestable dans ses détails, et que mon intention serait de faire fléchir la physiognomonie à toutes les conditions que pourrait lui imposer la cranoscopie. Dans l'état actuel de ces deux sciences, telles que je les ai résumées dans mes deux Précis, il ne me paraît pas que l'une soit beaucoup plus avancée que l'autre ; toutes deux attendent de grands progrès qu'elles ne pourront obtenir sans les secours mutuels qu'elles se prêteront. Gall a eu tort et très-grand tort, à mon avis, de proscrire de ses recherches, ou du moins de rejeter de ses ouvrages, tout ce qui n'était pas cranoscopie. Il fut d'abord physiognomoniste, et les impressions qu'il recevait des traits du visage des individus qu'il explorait, ne cessèrent jamais de lui être utiles, de le diriger et d'influencer ses jugemens, parce que, comme je l'ai dit, la physiognomonie est innée en nous, et que la cranoscopie ne peut être considérée que comme une branche de cette science primitive. Toutefois l'opinion commune aujourd'hui penche à voir dans la cranoscopie une connaissance bien plus sévère et plus précise que la physiognomonie. Cela est vrai jusqu'à un certain point, et je conviens que les ouvrages de Gall sont d'une logique et d'une sévérité de composition bien supérieures à ceux de Lavater, même annotés par Moreau ; mais cela tient en partie au caractère des deux individus, et en partie aux perfectionnemens qu'ont reçus, depuis Lavater, les méthodes de raisonnemens dont nous faisons actuellement usage. Gall n'était point infaillible, et ceux qui le regarderaient comme complet et ne lais-

sant rien à désirer, seraient dans une grande erreur. Gall est fort loin, ainsi que Lavater, de renfermer tous les élémens de la science de l'homme intellectuel et moral ; le premier a besoin de nombreux accroissemens, et le deuxième de grandes réformes ; tous deux sont des extrêmes ou des limites entre lesquels il y a un *juste-milieu* où se trouve la véritable science. J'ai tâché ici de faire deux pas, l'un en arrière, l'autre en avant, pour en approcher ; mais je suis loin de m'abuser sur ce que j'ai fait et ce qui reste à faire. Je développerai dans un autre ouvrage bien des circonstances, des difficultés, et des sujets d'erreurs que les disciples de Gall ne paraissent pas encore avoir aperçus. En attendant, j'ai tâché de rester également éloigné des extrêmes, c'est-à-dire d'éviter l'incertitude et le vague que laissent après eux le laconisme et l'insuffisance numérique des préceptes de Gall, autant que l'obscurité produite par la multiplicité excessive des règles énigmatiques et minutieuses de Lavater. J'ai tâché de ramener la connaissance de l'homme à un nombre convenable de préceptes évidens, simples, faciles à saisir et d'une application aisée, suffisans pour conduire l'esprit sans surcharger la mémoire. Du reste, qu'on ne s'abuse pas ; la pratique de l'une comme de l'autre de ces deux sciences, suppose une certaine finesse de tact, un certain savoir faire, et une disposition à observer que rien ne peut suppléer. D'ailleurs, je persiste dans l'opinion que j'ai avancée, que la connaissance de l'homme réside dans un certain nombre de règles de *cranologie*, d'*organologie* et de *physiognomonie,* et je vois avec regrets que les sociétés phrénologiques s'attachent trop exclusivement à l'anatomie et à la physiologie du crâne. J'ai cru devoir suivre une autre route, et je me suis efforcé de réunir dans les deux volumes qui sont maintenant entre les mains du public, les lois de la physique animale,

que je crois en ce moment le plus utile de connaître dans l'étude de l'homme intellectuel et moral. L'expérience décidera quelle est celle des deux manières de voir qui se rapproche le plus de la nature et de la vérité.

Le système des signes physiognomoniques adopté par Lavater est un véritable chef-d'œuvre de confusion et d'obscurité ; de sorte qu'il ne m'est pas plus possible de le suivre ici qu'ailleurs. Soit que l'on considère ces signes dans leur distribution ou dans leur valeur physiognomonique, on est également frappé de la faible dose d'intelligence et de critique qui a décidé dans l'une et l'autre de ces deux circonstances : toutes deux ont un égal besoin d'être soumises à une sévère discussion pour devenir classiques et commander la confiance ; abordons enfin ce dédale.

Je ne reproduirai pas ici les objections de Lichtenberg, le plus ardent antagoniste qu'ait jamais eu l'honnête professeur de Zurich : toutefois, je dois l'avouer, la physiognomonie, telle que la pratiquait Lavater, méritait réellement peu de confiance, et ne pouvait devenir populaire, ainsi que l'observe Lichtenberg qui, d'ailleurs, était bien plutôt un rêveur hypocondre qu'un homme d'un jugement sûr. Les observations de Lavater portent en effet rarement sur des empreintes assez profondes et assez saillantes, et sont rarement énoncées avec assez de précision et de clarté, pour frapper convenablement l'esprit du lecteur et entraîner sa conviction. J'ai remarqué une ligne....., j'ai vu un trait....., une légère saillie, un certain mouvement dans les yeux....., dans la bouche....., dit souvent Lavater, qui m'annoncent un penchant funeste... Une manière de s'exprimer aussi énigmatique est évidemment une illusion pour l'auteur et une déception pour le public. D'ailleurs son système porte à faux, et comprend une foule de signes qui n'ont pas qualité

pour figurer dans les pronostics où il les emploie, tandis que, dans sa doctrine d'une liberté absolue, il en néglige une multitude d'autres qui, la plupart du temps, produisent sur le visage des apparences qu'il est difficile de distinguer des véritables empreintes morales que l'on a intérêt de connaître, et sont autant de causes d'erreurs, ou qui plongent l'esprit dans une perplexité fâcheuse.

Ainsi on prendra pour un air de fausseté ou pour un accès de mauvaise humeur, les effets d'une disposition morbide, d'une pléthore, d'une résorption ou métastase d'humeur; ou on regardera comme une disposition habituelle, un air railleur, des mouvemens brusques, convulsifs, qui seront le résultat d'un état particulier et passager des viscères gastriques ou de la suppression d'une évacuation, ou de l'influence du temps sur une cicatrice, etc. Qui n'a remarqué combien nous sommes journaliers dans notre manière d'être; aujourd'hui fantasques, demain d'une gaîté folle, et après demain d'une hypocondrie inarbordable? Ne sait-on pas combien certaines personnes sont *lunatiques?* combien d'autres sont sujettes à des *rats*, à des *lubies*...? En Angleterre, l'inclémence du ciel, les vapeurs malfaisantes qui s'élèvent des usines, la corruption des grandes villes, la misère des campagnes, impriment à tous les visages une teinte de spleen et de taciturnité qui effraie les voyageurs. Selon Vinkelman, il est difficile que le plus honnête Allemand puisse égaler en beauté quelque mauvais sujet de Naples. Or, Lavater, comme tous les moralistes et les hommes à doctrine préconçue, n'a aucun égard à toutes ces particularités; le Français, l'Anglais, le Hollandais, le Russe, sont rapprochés l'un de l'autre, et jugés sur la même échelle. On doit donc regarder comme une cause de confusion et d'erreur dans Lavater, une foule d'effets ou de circonstances

plus ou moins puissantes dont il ne tient aucun compte, et qui néanmoins agissent sur lui et autour de lui, mais qu'il n'aperçoit pas, soit par défaut de connaissances suffisamment étendues, soit par préjugés ou tout autre motif.

Une seconde cause d'erreur et de désordre réside dans la confiance que Lavater accordait à des règles qui n'étaient point fondées sur un nombre suffisant d'observations précises, comparées et discutées sévèrement, clairement exprimées, et dont les exceptions fussent signalées avec soin; de là les contradictions où il tombe à chaque pas. Ici telle forme de front, de nez, de menton, d'oreille, correspond à tel talent ou aptitude ; ailleurs, à tel autre.....

Une troisième cause d'erreur et de confusion se trouve dans les observations d'une ténuité extrême dont je viens de parler, qui tenaient à cette susceptibilité extraordinaire dont il était doué, et qui ne sont point de nature à être transformées en règles scientifiques. On pourrait dire que Lavater avait réellement des prénotions physiognomoniques qui le servaient souvent à merveille. C'est ainsi qu'il voit dans la physionomie de la jeune fille qui lui est présentée par sa mère, des traits qui lui annoncent qu'elle doit mourir avant six mois. Dans une fête publique, il fait, sur la tournure du cou d'un individu mêlé dans la foule, et qu'il ne connait pas, une observation qui frappe d'étonnement Zimmerman qui le connaissait; dans une autre occasion, il voit dans un seigneur suédois qui lui fait une visite et qui lui paraît d'une figure et d'une conversation intéressantes, des traits qui lui annoncent un meurtrier; offusqué d'une telle prévision, dans un homme de mœurs aussi polies, Lavater repousse d'abord cette idée qui lui répugne; cependant il apprend bientôt que ce seigneur est un des assassins de Gustave III. Toutefois,

il est clair que ces sortes d'inspirations ne peuvent jamais devenir des préceptes pour le vulgaire. D'ailleurs, ainsi qu'il le fait la plupart du temps, Lavater ne s'explique point sur les signes fugitifs de ses divers aperçus spontanés, et en quelque sorte prophétiques, qui tenaient, comme je l'ai dit, à une spécialité physiognomonique très-prononcée.

Une des plus grandes causes d'erreur et de confusion découle, selon la remarque que j'ai faite, en commençant cet ouvrage, de la prolixité, des divagations, et principalement du désordre de pensées dans lesquelles Lavater tombe et se perd perpétuellement. Que l'on parcoure successivement chacun de ses nombreux fragmens ; indépendamment de leur incohérence et du défaut d'ordre dans lequel ils sont placés, tous sont écrits d'un style exalté, énigmatique, quelquefois sentencieux, ou remplis d'incidens qui troublent et rebutent le lecteur le plus attentif. Jamais il ne traite sérieusement le sujet annoncé ; souvent même il parle de toute autre chose ou délaie son récit dans des dissertations aussi oiseuses que fatigantes, qui absorbent l'attention du lecteur en pure perte, ou le distraient de son objet. J'en ai donné un échantillon au commencement de cette partie, et ce n'est pas le plus saillant que j'aurais pu choisir. Je laisse aux amateurs le soin d'en recueillir d'autres, et de décider sur la véracité de ces réflexions ; je pense qu'ils éprouveront bientôt le dégoût qu'une telle manière d'écrire inspire à un esprit qui a quelque idée d'ordre et de méthode, et j'ose espérer qu'en comparant la marche que j'ai suivie, et ce que j'ai dit sur l'homme en général, sur la vie et ses fonctions, sur les tempéramens, les âges, les maladies, la mort, les passions, les genres de physionomies, les professions, etc., avec ce que l'on trouve dans Lavater sur ces sujets, ils rendront jus-

tice aux efforts que j'ai faits pour être didactique, plus clair et plus précis. D'ailleurs, Lavater avoue lui-même que la plupart de ses fragmens ont besoin d'être resserrés dans des bornes beaucoup plus étroites, et nous verrons que, d'après son caractère, il était réellement incapable de se circonscrire dans un sujet déterminé, et de le traiter, comme on dit, *ex professo* ou sérieusement avec une attention soutenue et suivie. Il en a fait un aveu dont je prends acte, parce qu'il met en évidence la nécessité où je me trouvais de changer de route. Au surplus, je le répète, je reconnais dans Lavater une spécialité physiognomonique que je n'ai rencontrée nulle part.

Mais la cause d'erreur et de confusion la plus grave est ce chaos dans lequel sont entassés au hasard, et jetés pêle-mêle les unes à côté des autres, des observations indigestes ou même qui se repoussent quelquefois, des règles obscures et des exclamations emphatiques; le désordre est tel, que l'esprit d'analyse le plus prononcé chercherait vainement quelques traces d'une classification raisonnée. Soit qu'il discute des théories ou des sujets physiognomoniques, soit qu'il juge les personnages qu'il met en scène, son style offre toujours le même décousu, la même incohérence de pensées et de choses. Il voit ici des présages certains de tel ou tel penchant; là, il tire de bons ou de mauvais augures d'une ligne....., sans jamais s'expliquer ni préciser les motifs de ses jugemens. Ses décisions sont presque toujours des prénotions ou des aperçus énoncés avec emphase et d'un ton prophétique ou augural. Il lui faut absolument quelque chose de mystérieux ou d'étrange qui intrigue ou étonne son lecteur. Jamais il ne sait s'exprimer laconiquement, avec clarté et simplicité. Mais entrons dans quelques détails, non pour accroître le poids de mes plaintes, qui ne tendent

aucunement à inculper l'homme, mais pour montrer les longueurs et les incertitudes qu'entraîne une pareille rédaction, faire connaître le vague et la futilité d'une telle science, et justifier, comme je viens de le dire, les motifs qui m'ont déterminé à suivre une autre route. J'espère d'ailleurs que mon lecteur retirera de la critique de ces détails quelques lumières qui lui seront utiles, sous le rapport de la physiognomonie-pratique, et donneront plus de rectitude à ses jugemens. Voyons d'abord ce qui concerne les signes; nous procèderons ensuite à l'examen de quelques-uns de ses jugemens.

Dans cette première analyse, on est bien prévenu qu'il ne faut pas y chercher plus d'ordre que dans les autres. Je n'ai donc ici à m'occuper que de la valeur des signes, et de leur facilité à être saisis par le commun des lecteurs. Sous le premier rapport, les signes admis par Lavater sont futiles par eux-mêmes, contradictoires ou conformes aux découvertes de Gall, ou devenus superflus ou insignifians depuis ces découvertes. Voici des exemples concernant la futilité de certains signes, et l'inutilité des règles qui en découlent; je les mets entre crochets, afin de distinguer ce qui appartient ou se rapporte plus particulièrement à Lavater, de ce qui constitue la matière ordinaire de l'ouvrage.

[Lavater trouve la raison pour laquelle Charles XII, roi de Suède, n'aimait pas les femmes, dans cet arc qui s'élève de la racine du nez sur son front martial, et dans cette mâle énergie qui caractérise ses actions. (Règle que je regarde comme en partie futile, et en partie opposée aux découvertes de Gall.)

Un jeune corps bien conformé est un arbre en fleurs qui portera bientôt les fruits les plus exquis. (Maxime des plus équivoques et oiseuses. Ne voit-on pas, en

effet, tous les jours des jeunes gens les mieux conformés, porter les fruits les plus mauvais et se livrer à toute espèce de vice?)

Le corps humain peut être envisagé comme une plante dont chaque partie conserve le caractère de la tige. (Comparaison sans justesse ni fondement.)

Chaque partie d'un tout organique porte le caractère de l'ensemble; le doigt d'un homme ne saurait s'ajuster à la main d'un autre. (Spécieux.)

Tout est *homogène* dans l'homme: la forme, la stature, la couleur, les cheveux, la peau, les reins, les nerfs, les os, la voix, la démarche, les manières, le style, les passions, l'amour, la haine, l'esprit....

Le moindre insecte, comme le plus sublime des hommes, est l'ouvrage d'un seul jet; toutes les pièces sont en rapport; la nature ne fait point de mosaïque ou d'ouvrage de pièces rapportées. (Vain jargon.)

Abus de mots. Prendre de telles divagations pour des connaissances réelles et utiles, c'est se repaître d'imaginations creuses et vaines, et nourrir son esprit de chimères et de rêveries. Ces règles, qui ont surtout pour objet l'homogénéité de l'espèce humaine, ne portent que sur des abstractions, et non sur des faits positifs et évidens. Pour écrire ainsi il suffit d'un dictionnaire, et de savoir choisir et arranger des mots; il n'y a aucunement à faire de véritables connaissances.

Sans doute il y a unité dans tout être vivant, c'est-à-dire que toutes les pièces sont en rapport, autrement la machine ne pourrait pas aller. Mais ces rapports sont plus ou moins étroits, plus ou moins intimes, et pour être utiles, la première condition, c'est qu'ils reposent sur des expériences précises, et soient évidemment liés au sujet auquel ils ont trait. Je l'ai répété plusieurs fois; un organisme est un tout dont toutes les parties ont été faites les unes pour les autres *jusqu'à un cer-*

tain point. A parler mathématiquement, aucune des parties intégrantes n'est probablement étrangère à aucun des phénomènes qu'il presente ; mais lorsqu'il est question de passer de la théorie à la pratique, il faut raisonner autrement, et rentrer dans les choses observables, et qui peuvent être saisies aisément par nos sens : de pareilles généralités ressemblent à des filets dont les mailles trop larges laissent passer tout le fretin, et retiennent à peine quelques gros poissons. Quelle homogénéité y a-t-il entre les os et la haine ; le style et la stature....? A voir marcher quelqu'un peut-on en conclure le timbre de sa voix? La même ardeur en amour n'appartient-elle qu'à des hommes de même couleur?... Oui, dans un même individu toutes les pièces, je le répète, sont faites les unes par les autres ; les fluides comme les solides reconnaissent les lois d'une même individualité ; il y a harmonie d'action (du moins à peu près); le sang de cet individu ne convient point à un autre ; quelque bon que soit son estomac, il serait probablement très-mauvais pour son voisin. Mais il s'en faut que toutes les pièces soient homogènes, et que les rapports qui existent entre elles soient physiognomoniques. Que m'importe les rapports généraux que le crâne peut avoir avec le larynx! La forme du crâne seulement m'intéresse, parce qu'elle est liée au caractère ; mais sa contexture, sa couleur, sa densité, sa consistance et les rapports de ces qualités qui me sont inconnues, avec d'autres qualités que j'ignore pareillement ou qui sont très-difficiles à observer, sont des rapports insignifians pour le physiognomoniste; enfin les règles qui découlent de ces rapports, surtout lorsqu'elles sont reproduites sous toutes les formes et répétées jusqu'à satiété, sont des longueurs dans un traité sévère et didactique, qui ne doit comprendre que des rapports faciles à saisir, fondés

sur l'expérience et dégagés de toutes superfluités.

Il importe que le lecteur se pénètre bien de ces réflexions générales, pour comprendre la science dont je traite, et saisir le caractère et la valeur des signes qu'elle doit employer. Ainsi Lavater, par exemple, a quelque raison d'observer que tout devient ovale dans un individu, si la tête est ovale ; rond, si la tête est ronde ; carré, si elle est carrée ; cela est vrai jusqu'à un certain point, et je l'ai souvent vérifié. Mais dans quelle erreur ne tomberait pas le lecteur qui prendrait ce principe trop à la lettre, ainsi que les règles qu'il en fait découler ? Autre exemple : la capacité de la poitrine, le volume du poumon, l'énergie avec laquelle cet organe pousse l'air dans le larynx.... Tels sont les rapports que nous pouvons observer, et qui caractérisent la voix ; mais les relations de la voix avec la finesse des cheveux, leur couleur.... sont des abstractions qu'on ne peut saisir, et qui n'ont réellement aucun sens en physiognomonie. Un homme actif met de l'activité dans tout ce qu'il fait ; il marche, touche, saisit, parle...... rapidement ; de sorte que toutes les parties de son corps qui ont trait au mouvement, peuvent être prises comme signes de cette disposition ; il en est de même de l'homme nonchalant. Mais dira-t-on que l'homme actif se reconnaît à la forme de son oreille ? Cherchera-t-on les indices de l'intelligence et du génie dans les orteils, ou les mouvements que les pulsations de l'artère poplitée communiquent aux jambes croisées l'une sur l'autre ? Non certainement : il se peut que les orteils d'un homme d'esprit soient autrement conformés que ceux d'un sot, mais il y a un choix de signes plus convenables, et de tels rapports doivent être exclus d'une science positive et sérieuse ; s'il m'est arrivé de tomber dans de pareilles divagations, je prie le lecteur d'en faire justice.

Dire que le corps humain peut être envisagé comme une plante dont chaque partie conserve le caractère de la tige, qu'est-ce autre chose qu'une phrase oiseuse, absurde même? Car quelle partie de l'homme est homogène avec la tige d'une plante? Quelle utilité peut-on retirer d'une semblable comparaison? Pour établir une proportion et justifier de pareils rapports, dira-t-on que le fruit d'une citrouille est à sa tige comme une saillie de l'esprit est au crâne? Cependant Lavater, regardant cette proposition comme une vérité incontestable, part de son énoncé pour gourmander les auteurs, les poëtes, les peintres, et les artistes en général qui, selon lui, outragent sans cesse le principe de l'homogénéité. Les plus grands maitres, dit-il, m'offrent, à cet égard, des incongruités choquantes : ici, c'est un nez de Vénus placé sur un visage de vierge; là, un visage insexé en regard avec une poitrine sororiante.... Notre admiration cesse, continue-t-il, dès que nous apercevons dans un sujet des pièces aussi mal rapportées ou associées contre le gré de la nature.... Nul doute que la nature ne reconnaisse des convenances; il y a des choses qui se repoussent. Nous ne devons pas placer sur le torse du Bacchus indien une tête d'enfant; mais prétendre que la nature a fait un nez exprès pour les femmes impudiques, et un nez pour les jeunes vierges, est une prétention absurde; c'est l'individualité et non la forme qui communique au nez un caractère. Il faut savoir s'arrêter aux rapports vrais, positifs, saisissables et utiles, et Lavater se perd dans les extrêmes; ses préceptes tombent toujours dans le vague et l'obscurité. Il est presque continuellement dans le reproche qu'il fait aux artistes, et ne montre aucunement qu'il ait mieux saisi l'homogénéité de la nature humaine.

Nouvel exemple : Tâchons, dit encore Lavater, de classifier les lignes qui circonscrivent ou terminent le

visage et en fixent l'expression. Or, voici cette classification ; ce sont, selon lui, les lignes perpendiculaires ou relâchées ou fortement tendues, celles qui s'inclinent en avant ou qui se retirent brusquement en arrière, les lignes droites et faibles, les sections courbes, tendues ou ondulaires des cercles, des paraboles et des hyperboles ; celles qui sont concaves ou convexes, coupées ou angulaires, serrées, prolongées, composées, homogènes ou hétérogènes ; celles enfin qui contrastent entre elles. Toutes ces lignes, ajoute-t-il, peuvent être rendues avec la plus grande exactitude dans les silhouettes, et leurs significations sont des plus variées, des plus précises et des plus positives. Soit; mais je ne puis voir dans tout cela qu'un véritable galimatias dans lequel Lavater, à l'imitation de Buffon, croit se donner un air de savant en employant des mots scientifiques qu'il ne comprend pas. Toutefois, puisque Lavater met en avant les termes de parabole et d'hyperbole, j'en ferai usage plus bas, dans un sens précis que je me réserve d'expliquer en son lieu.

Les physionomies les plus fines et les plus heureuses, dit encore Lavater, supposent un concours de différentes lignes mêlées et assorties *dans une belle proportion*. Voilà qui est clair, bien précis et bien positif.... *Credat judœus apella*....

Lorsque Lavater essaie de parler le langage de la géométrie, il doit être encore plus clair, plus précis et plus positif.... En voici quelques exemples :

L'on démontre par un triangle, dit-il, que les impressions des sentimens des animaux se portent du nez à l'ouïe, et de là au cœur dont la ligne du bas vient former son angle à celle qui est sur le nez, et quand cette ligne traverse tout l'œil, et que celle d'en bas passe au travers de la gueule, cela marque que l'animal est féroce, cruel et carnassier. D'ailleurs, il se fait encore

un petit triangle dont la pointe est au coin extérieur de l'œil, d'où la ligne suivant le trait de la paupière supérieure forme un angle avec celle qui vient du nez. Quand la pointe de cet angle se rencontre vers le front, c'est une marque d'esprit, comme on le voit aux éléphans, aux chevaux et aux singes. Si cet angle tombe sur le nez, c'est la marque de la stupidité et de l'imbécillité, comme aux ânes et aux moutons.

Voilà pour la physiognomonie animale. Voici pour la physiognomonie humaine :

Le front d'un idiot né tel, diffère essentiellement de celui d'un homme de génie. Toutefois Lavater s'explique ici, et prétend que tout front dont la ligne *fondamentale* est plus courte *des deux tiers* que sa hauteur, est décidément celui d'un idiot; plus cette ligne est courte et disproportionnée à la hauteur perpendiculaire, plus elle marque de stupidité ; au contraire, plus *la ligne horizontale* est prolongée et conforme *à sa diagonale*, plus le front qu'elle caractérise annonce d'esprit et de jugement. Cette règle serait très-précise; mais qu'est-ce que cette ligne fondamentale, cette ligne horizontale et sa diagonale? Pour lever toute obscurité, Lavater ajoute : Appliquez *l'angle droit d'un quart de cercle* sur *l'angle droit du front,* plus les rayons (ceux, par exemple, entre lesquels il y a une distance de dix degrés), plus les rayons, dis-je, se raccourciront dans un rapport inégal, plus la personne sera stupide. D'un autre côté, plus il y aura de rapports entre ces rayons, plus ils indiqueront de sagesse. Quand l'arc du front, et surtout le rayon horizontal, excède l'arc du quart de cercle, on peut compter que les facultés intellectuelles sont absolument différentes de ce qu'elles seraient, si cet arc du front était parallèle ou non avec l'arc du quart de cercle.

Cette règle est extraordinairement remarquable en

ce qu'elle comprend toute la partie de la doctrine de Gall sur les diverses sortes de mémoire, les organes de la philologie et de l'éducabilité, les localités, les couleurs et les mathématiques : mais il est probable que les termes obscurs dans lesquels elle est conçue et entortillée ont empêché Gall, qui n'était pas plus géomètre que Lavater, de la comprendre, et sont la cause que ce savant docteur et ses disciples n'ont pas rendu justice à Lavater qui avait aperçu presque tout ce qu'a découvert Gall. Il n'a manqué à Lavater que de l'anatomie, de la physiologie et un jugement plus sévère, pour donner à ses aperçus la précision et la clarté nécessaires pour frapper convenablement ses lecteurs. Je l'ai dit, Lavater était une véritable spécialité physiognomonique, mais son imagination erratique et vagabonde a tout gâté et son annotateur est venu mettre le comble à la confusion.

Voyons donc si on peut donner à cette règle la précision que réclame son intelligence. D'abord, la ligne fondamentale et la ligne horizontale ne sont autre chose que la base même du front, ou l'arc sourcilier qui s'étend d'un côté à l'autre de la tête. *Plus courte des deux tiers* veut dire si elle est *plus courte que les deux tiers.* La diagonale de la ligne horizontale n'est autre chose que la corde qui soutend l'arc des sourcils, et la conformité de la ligne horizontale avec sa diagonale doit s'entendre du rapprochement de l'arc à sa corde, de sorte que Lavater veut que la base du front se rapproche dans tous les sens d'une ligne droite qui se *prolonge,* dit-il, ce qui a lieu lorsque le sens des choses, celui des localités, les couleurs, les mathématiques, etc., sont développés. Enfin, l'angle droit du front est celui qui se forme de part et d'autre de la perpendiculaire qu'on peut élever sur le milieu du front et qui s'étendrait de la racine du nez à la naissance des cheveux ou

au vertex, et il est facile de comprendre que les rayons qui se raccourcissent dans un rapport inégal, sont les rayons du quart de cercle, appliqué sur cet angle, et qui correspondent successivement de 0 à 90°. Cette particularité est encore des plus remarquables, en ce qu'à mesure que ces rayons se raccourcissent, l'individu perd successivement l'esprit philosophique et de saillies, la ruse, le savoir faire, le sentiment de la propriété, les aptitudes aux arts, les couleurs et les mathématiques.

Pour expliquer tout cela par un exemple, supposons un front dont la base serait un et la hauteur un demi. Dans l'hypothèse de l'idiotisme, selon Lavater, la hauteur restant 1/2 la base deviendrait les 2/3 de 1/2 ou 2/6 — 1/3, et si on suppose que cette base soit en nombre de 14 centimètres et la hauteur de 7, ce qui est au-dessus des fronts ordinaires, le front d'un idiot n'excèderait guère quatre centimètres de largeur, ce qui est une étroitesse extrême que je n'ai jamais remarquée, pas même dans les rangs de l'Institut. Il y a donc erreur dans le précepte de Lavater, mais il n'en est pas moins vrai dans ses parties essentielles, ni moins remarquable par la profondeur de ses aperçus. Lavater avait remarqué les variétés de formes que présente le crâne et compris toute l'importance qu'elles devaient avoir sur le caractère, il se plaint de ce que ceux qui l'ont précédé ont fait trop peu d'attention au crâne et soutient que cette partie est celle qu'il importe le plus d'étudier, qu'aucune n'est plus intéressante ni plus significative, et que la cavité qu'elle comprend est visiblement calquée sur la masse des substances qu'elle contient. Le système osseux, dit-il, est en même temps la base de la conformation et la mesure des facultés ; la différence des crânes en est un exemple sensible. Il savait aussi que les parties mobiles se forment sur les

os et que leur jeu est subordonné aux parties solides, que la cervelle de deux bœufs de la plus forte espèce remplirait à peine le crâne d'un homme de petite taille, que la structure de la tête des animaux domestiques, principalement des ruminans, ne paraît indiquer d'autre but d'existence que le repos et une jouissance paisible, que le crâne des animaux voraces sans être féroces est très-expressif, que la différence entre le crâne du chien et celui du loup est très-légère mais fort remarquable, que le haut du visage ou le front de l'homme est le siége de la pensée. Il avait encore distingué la mémoire des mots de celle des choses, et remarqué qu'un front trop plat ou trop bas n'est pas de bon augure pour l'esprit, quoiqu'il y ait des personnes très-judicieuses dont le front est droit comme une planche, (ce sont celles dont la racine du nez est large et dont les yeux sont très-écartés, ou encore celles chez lesquelles ils sont très-saillans ou pochés, circonstances qu'il connaissait très-bien). En un mot, Lavater doit être regardé comme le précurseur de Gall. Toutes les découvertes du savant wurtembergeois ont été en quelque sorte pressenties, signalées ou annoncées par le pasteur helvétique ; et en effet, dans son enthousiasme exclamatif et banal, le crâne a sa part aussi bien que les oreilles, les mâchoires, le menton ou toute autre partie. O vous, s'écrie-t-il, qui adorez la sagesse infinie qui forme et dispose toutes choses, arrêtez-vous un moment à considérer avec moi le crâne de l'homme ! Ainsi, malgré les préventions où sont la plupart des phrénologistes, j'ai cru de mon devoir de dire la vérité au public et de rendre à César ce qui appartient à César.

Toutefois, mon impartialité ne me permet pas de dissimuler la quantité de règles absolument fausses ou opposées à des vérités qu'il n'est plus possible de contester aujourd'hui, que l'on trouve dans Lavater.

Ainsi, par exemple, lorsqu'il prétend que, dans le sommet de la tête, on reconnait moins la force que la richesse des pensées, il est complétement dans l'erreur et opposé à Gall, à moins qu'on ne prétende qu'il entend parler de l'organe de l'idéalité (poésie) ou de ceux de l'espérance et de la surnaturalité, admis par Spurzheim vers le sommet de la tête. Du reste, je n'insiste pas sur ce genre d'erreurs, je crois plus utile de passer à l'examen de quelques jugemens.

Lavater, analysant un portrait (1), trouve que le haut du visage annonce de *l'expérience et de l'activité pour le bien*, que *le nez est commun*, et que le bas, particulièrement *la bouche*, *désigne le mépris d'une âme faible*. Examinons la valeur de ces expressions. Le front peut être spacieux, indiquer par conséquent de l'intelligence et du savoir faire, qu'il ne faut pas confondre avec de l'expérience; il peut être couvert de rides qui marquent les soins et les soucis d'une vie active et laborieuse; mais annoncer de l'expérience, c'est ce que je ne comprends par, et cette expression n'a pas de sens pour moi, parce qu'on peut avoir eu une vie très-active et avoir éprouvé beaucoup de soins et de soucis, sans avoir acquis de l'expérience. L'expérience est un art qui s'acquiert, comme les autres, par des actes réitérés, mais surtout par une aptitude particulière à réfléchir sur ces actes, et à tirer des conséquences sévères des circonstances qui les ont accompagnés. Or, ces deux conditions ne sont pas nécessairement liées, et les rides ou les signes de la répétition de ces actes, peuvent avoir été imprimés sans que l'individu ait acquis de l'expérience. On

(1) Il est inutile d'avoir ce portrait sous les yeux; il n'est ici question que d'apprecier la justesse des expressions.

répondra que Lavater pouvait d'ailleurs juger si la disposition à transformer chaque acte en une expérience existait, et les deux conditions de la réitération des actes et de leur réduction en une connaissance raisonnée et consciencieuse ayant lieu à la fois, il pouvait annoncer l'expérience acquise. Vain raisonnement; la disposition à transformer un acte ou une observation en une expérience, n'est rien moins que générale ou susceptible d'être annoncée par un signe unique. Ainsi pour expliquer ma pensée, elle est au contraire spéciale, et tient à chaque aptitude, de sorte que son universalité dépend du nombre des aptitudes.

La disposition au vol transforme chaque larcin en une expérience pour l'avenir. L'organe de la rixe tire de chaque combat des conséquences pour les combats subséquens. Avec l'organe de la musique, chaque morceau entendu est une leçon d'harmonie, et ainsi des autres; de sorte que pour avoir de l'expérience en général comme paraît l'entendre Lavater, puisqu'il ne spécifie pas de quelle expérience il veut parler, il faudrait être doué de tous les organes ou de toutes les aptitudes. Or, cela ne se rencontre pas ou ne se rencontre que rarement, et ce n'est pas la pensée de Lavater; son expression n'offre, en effet, qu'une de ces pensées triviales et vagues dont le sens échappe et se perd faute d'être circonscrit; ainsi une telle assertion est fausse ou au moins très-hasardée, et n'offre aucun sens, de quelque manière qu'on la considère.

Un jeune homme peut offrir beaucoup d'espérance, mais *annoncer de l'expérience* par son état statique, je le répète, c'est une expression vide de sens, parce qu'enfin, quoiqu'il y ait des signes physiognomoniques qui annoncent des habitudes contractées, il n'y en a pas qui annoncent l'emploi qu'on fera de telle disposi-

tion. Les protubérances de Gall constatent l'existence d'une disposition, mais ne font aucunement connaître les divers usages qu'on a faits ou qu'on fera de cette disposition, et les signes physiognomoniques sont dans ce dernier cas. On peut présager, mais jamais prononcer avec certitude. Or, l'expression de Lavater me paraît bien plus se rapporter au futur qu'au présent ou au passé. *Annoncer* se dit principalement dans le sens *de prédire* ou *d'avertir*. C'est ainsi qu'on dit *que les prophètes ont annoncé la venue du Messie*, *que les comédiens ont annoncé une pièce*, c'est-à-dire qu'on jouera telle pièce. Annoncer de l'expérience, c'est annoncer une chose qui aura lieu, et alors les rides du front ne peuvent plus être les indices d'une chose à faire, et, comme je viens de prouver qu'on ne peut prévoir l'emploi spécial que quelqu'un fera d'une disposition, le physiognomoniste ne peut *annoncer de l'expérience* dans quelqu'un, soit acquise, soit actuelle, soit future. Pour prononcer sur l'expérience d'un individu, il faut le voir en action, agir ou parler ; son état statique ne peut fournir un jugement motivé, à moins que ce ne soit conformément aux règles du calcul des probabilités, ou par l'induction des événemens qui tiennent à l'existence des choses aléatoires. Alors l'expression de Lavater est beaucoup trop positive, et doit être ramenée à la forme dubitative.

Je ne comprends pas mieux comment le front peut *annoncer de l'activité pour le bien*. D'abord le front n'est pas la partie la plus propre à déceler l'activité ; les organes du mouvement l'expriment beaucoup plus positivement. Mais, me répondra Lavater, il est ici question de l'activité de l'esprit. Eh bien, admettons le signe ; comment indiquera-t-il une activité spéciale pour *le bien ?* Lorsque l'activité existe dans un individu, elle s'applique à tout ce qu'il fait, soit qu'il marche, qu'il

parle ou qu'il juge, il agit avec activité. Or, il peut se tromper, travailler, marcher, parler, juger mal ; son activité pour le bien devient donc fort équivoque. Lavater me dira encore que le front qui lui annonce de l'activité lui décèle en même temps des dispositions morales ou physiques heureuses, et qu'alors l'activité s'applique nécessairement à quelque chose de bien. Mais alors ce serait de l'activité appliquée à d'heureuses qualités et non de l'activité à faire le bien, ce qui n'est pas la même chose; car l'activité à faire le bien, appliquée à des qualités qui peuvent faillir, présente plus de chances d'erreurs que l'activité à faire le bien immédiatement. D'ailleurs on sent que cette question rentre en partie dans celle que je viens de discuter, et alors je l'abandonne, et poursuis l'examen. Il me suffit de remarquer que l'expression est au moins défectueuse, trop positive et sans motifs suffisans.

L'assertion concernant le nez me paraît tout aussi défectueuse. Elle n'est en effet que le signalement fort vague d'une chose très-équivoque et non l'indication d'une disposition morale ou intellectuelle. C'est la mention du signe sans sa signification. Et alors à quoi bon, c'est ce qu'on peut appeler une véritable cheville physiognomonique.

Quant à la troisième partie du jugement, la bouche n'annonce guère le mépris sans le concours du nez et des yeux. Ce serait alors une hétérogénéité dans le portrait. D'ailleurs, comment concevoir qu'une âme faible dans le mépris, peut avoir de l'activité pour le bien, ce qui me semble une nouvelle contradiction. Quand une âme est réellement faible, elle l'est dans tout. Ainsi une pareille expression, si elle n'est complétement futile, est au moins dans le cas des trois précédentes, c'est-à-dire très-défectueuse.

Considéré sous un autre point de vue, le jugement

total n'est pas moins défectueux, parce que, quoique fondé sur les parties dans lesquelles le visage se partage naturellement, le haut, le milieu et le bas, il ne porte pas sur les signes que Lavater regarde comme plus essentiels et auxquels il conseille de s'arrêter lorsqu'on porte un jugement sommaire. C'est ce que nous verrons tout à l'heure. Dans ce moment je n'ai d'autre objet que de faire remarquer combien les décisions de Lavater sont loin de ces jugemens sévères et motivés qui constituent les sciences exactes ou positives.

J'insiste encore un instant sur ces réflexions qui méritent toute l'attention du lecteur, s'il ne veut tomber dans l'inconvénient d'être la dupe des divagations et de ces phrases banales que Lavater substitue partout à des notions précises. Lavater était décidément un de ces hommes constitués pour se repaître de chimères et d'illusions, bien plus que pour atteindre à un système d'idées sévères et réfléchies, et son éducation théologique n'avait pas peu contribué à augmenter cette disposition. Lavater se targue partout de ne parler que d'après l'expérience, de n'avancer aucun précepte qui n'ait été mûri par la réflexion et capable de soutenir l'examen le plus rigoureux. Qu'on juge mes essais comme on voudra, s'écrie-t-il, personne ne les jugera plus sévèrement que moi.... Et cependant cette sévérité, qu'est-elle réellement? Souvent bien futile. Et, en effet, où sont ceux qu'elle a éclairés? où sont les disciples qu'elle a convaincus?

Les anciens avaient fait l'expérience fille du temps et de la réflexion, et la représentaient par une femme grave et âgée, tenant en ses mains un cube géométrique dont les trois dimensions, divisées en une multitude de degrés, figuraient la nécessité d'examiner toutes choses dans sa hauteur, sa profondeur et son épaisseur, c'est-à-dire dans tous les sens et sous tous les aspects,

pour arriver à un système d'idées solides et positives. C'est dans ce sens que les vrais philosophes, les physiciens, les chimistes.... font à dessein des expériences multipliées sur chaque corps en particulier, afin d'arriver, par de profondes méditations, à une somme de faits et de résultats précis sur les divers sujets dont ils s'occupent; et, il faut le dire, cette manière de procéder peut seule constituer de véritables connaissances. Cette marche est aussi celle que je me suis efforcé de suivre ici. Mais avec toute sa bonne volonté, que Lavater en était éloigné ! Réduit à cette expérience que donne le commerce ordinaire de la vie, le train-train des affaires et l'usage superficiel des choses, rempli de préjugés et de préventions, et restreint à ces expressions équivoques qu'emploie le vulgaire d'après des vocabulaires aussi défectueux que le sont les nôtres, Lavater croyait avoir dit et fait beaucoup, et ne se doutait point que dépourvu de connaissances positives, et avec de pareilles données, il se trouvait dans l'impossibilité de mettre dans son langage aucune précision, clarté ni justesse, et de s'élever au-dessus d'une doctrine fallacieuse qui, au lieu de procéder par une succession d'idées sévères et fortement enchaînées, se traîne au milieu d'aperçus vagues et confus, qui enveloppent l'esprit comme dans un nuage à travers lequel il n'aperçoit plus que des fantômes qu'il prend malheureusement pour autant de réalités. Je conseille à mon lecteur de s'arrêter un instant sur ces réflexions avant de passer au jugement suivant. Mon désir est qu'il distingue clairement une connaissance positive et raisonnée des idées creuses dont Lavater s'était repu, et qu'il débitait avec bonne foi, franchise, honnêteté et une chaleur de style qui entraîne quelquefois, surtout la jeunesse sans expérience.

Je mettrai ici Gall et Lavater en parallèle, et jugeant

un même portrait. Réserve, fermeté et assurance, telles sont, dit Lavater, les caractères distinctifs de ce portrait. Vous ne risquez rien, continue-t-il, de prédire qu'un tel homme choisira toujours avec prudence et que *son activité n'embrassera point un grand nombre d'objets*; il est pensif sans être pénétrant et sans avoir des idées clairement développées; s'il aime, son amour sera concentré, profond et fidèle, mais son affection, comme *son activité*, ne saurait s'étendre sur beaucoup d'objets. Le front et les sourcils annoncent du génie, c'est-à-dire l'aptitude de recevoir *certaines impressions* et de les communiquer, et l'on voit aussi que cette aptitude est *unique dans son espèce*. Elle saisit vivement son objet, en jouit, en fait ses délices et s'identifie avec lui. Les lèvres expriment *un talent poétique* qui ne veut pas *s'assujétir à la contrainte des livres*. Ce portrait est donné par Lavater comme un exemple de la liberté de l'homme. (Jargon phraséologique.)

Voici, je crois, à peu près ce qu'aurait dit Gall de ce portrait. Le dessin offre un front d'une moyenne capacité. L'éducabilité est fort prononcée; mais les organes placés le long des arcades sourcilières le sont beaucoup moins. La mécanique paraît l'être davantage. Enfin les yeux sont ordinaires, sans être ni gros ni saillans, c'est-à-dire que les organes placés derrière n'excèdent point la portée commune. Au surplus, le reste de la tête n'offre rien de tranché. C'est maintenant à vous, lecteurs, de prononcer. (Il n'y a plus de mystère, le genre *d'activité* est enfin connu.)

Lavater se plaît souvent à rapprocher plusieurs portraits et à les juger par comparaison. En voici un exemple : soit *A, B, C, D, E, F*, les portraits en question.

A a une âme plus grande et plus libre que les autres, (En quoi? Comment? A quel signe le reconnaissez-

vous ?) une mémoire plus vaste, (comment le voyez-vous?) son œil est formé de manière qu'il lui est plus facile de saisir les objets et d'en conserver l'impression. (Quelle est cette forme?) *B* n'adopte pas aussi facilement une opinion que *A* (pourquoi?) et ne s'y attache pas aussi opiniâtrement que *C*. (Comment cela?) D'ailleurs *C* est remarquable par sa froideur. (A quel trait la reconnaissez-vous?) *B* n'est guère susceptible de tendresse que dans ses mouvemens de dévotion (augural et mystique), mais il est incapable de ce qu'on appelle fausseté. (Doctoral et sententieux.) *D* a du goût pour les plaisirs sensuels. (Est-ce la bouche, le nez, les yeux qui l'indique?) Calculer, abstraire, classifier ne sont pas son affaire, (jargon physiognomonique) il aime plus que *A*, *B*, *C*, (pourquoi?) et il est susceptible de tous les degrés de l'amour, depuis la spiritualité la plus raffinée jusqu'à la sensualité la plus grossière (galimatias phraséologique sans fondemens et ridicule). Il est vraisemblable qu'il s'arrêtera au milieu de ces deux extrêmes (prénotion pédantesque). *E* restera probablement dans une sphère moyenne d'activité. (Phrase oiseuse et banale. A quoi le remarquez-vous ?) Il pourra descendre de la prudence à la timidité, mais non s'élever jusqu'à l'héroïsme. (Décision prophétique, présomptueuse et contradictoire; sur quel signe la fondez-vous?) *F* est un visage à talent (A quels signes le reconnaissez-vous et à quel genre de talent?) qui voit clairement les objets, (pourquoi?) mais sans les approfondir. (Comment le voyez-vous?) Et la haute métaphysique semble n'être point de son ressort. (Exclusions sans motifs. Dans la phrénologie, la dépression d'une protubérance annonce la négation de la faculté. Il n'en est pas de même en physiognomonie, les signes sont nécessairement le résultat d'une action ou de l'exercice d'une faculté. L'état des parties sur lesquelles la

faculté n'a pas apposé son cachet, ne peut affirmer l'existence de cette faculté. Si les rides du front sont le produit des soins et des soucis, leur absence ne devient pas néanmoins le signe d'une négation. Il n'y a point de réciproque en ce sens en physiognomonie, il n'y en a pas même toujours en géométrie.) Prompt à recevoir des idées à la fois sensuelles et morales, (Soit ; mais quel est le signe de cette disposition?) il s'en nourrit et en fait ses délices. (Je l'ai dit plus haut, la physiognomonie ne peut prévoir ni spécifier l'emploi d'une faculté. Mais quel est son genre de sensualité? quelle est sa morale? N'est-il, comme dit Horace, qu'un petit cochon d'Épicure, ou n'a-t-il adopté pour sa gouverne que les âpres maximes du portique? Expliquez-vous. Est-ce un homme d'une sensualité grossière ou raffinée, d'une morale complaisante ou sévère? Que de confusions, d'obscurité, de contradictions!!!)

On voit en effet qu'aucun de ses jugemens n'est motivé sur des signes évidens; tous sont prononcés sur la seule impression reçue, laquelle est souvent confuse et toujours soumise à mille et une influences qui la rendent impropre à devenir la base d'une connaissance raisonnée ou d'une véritable science. Je conviens que certains visages paraissent plus particulièrement aptes à certains genres de sensations. Les uns sont plus sensibles aux impressions joyeuses, d'autres reçoivent mieux le chagrin. Il y en a de sensuels, de voluptueux... mais il eût dû au moins faire connaître les principaux traits propres à chaque. Il trouve ridicule de vouloir déterminer tout ce dont une tête est capable ou incapable et se borne, dit-il, à indiquer aux connaisseurs ce qu'on découvre de *bien déterminé* après des *observations précises et réitérées*; mais de bonne foi, que de pareils jugemens apprennent-ils ? Quelle instruction peut-on retirer d'un pareil langage dans lequel il n'y a réelle-

ment rien de physiognomonique et dont l'imagination seule fait tous les frais !

L'on se tromperait, si l'on pensait que pour mettre la raison de mon côté ou pour le plaisir d'exercer ma critique, les exemples que je viens de rapporter sont choisis parmi les plus défectueux. Il y en a quelques-uns dans lesquels Lavater s'exprime un peu moins mystérieusement, mais un bien plus grand nombre sont plus défectueux encore. En effet, parmi les dessins donnés comme des portraits, à peine un dixième peut-il être regardé comme authentique; parmi les autres, la plupart n'ont aucun rapport avec la physiognomonie. Ici, c'est une vignette représentant l'innocence cherchant à saisir un rayon de lumière, une autre vignette offre la nature nourrissant ses enfans, plus loin est un chartreux contemplant sa fosse, un peintre esquissant un portrait sur le sable ; ailleurs ce sont des vieillards occupés de jardinage, des enfans observant un papillon, un physiognomoniste une torche à la main poursuivant un personnage d'une figure dangereuse.... Il est clair que sur ce pied, tout volumineux qu'il est, l'ouvrage de Lavater est fort incomplet, car il aurait dû comprendre toute la nature. J'ai donc cru devoir me tracer des limites plus sévères, me renfermer dans un cercle plus étroit, et ramener la science à ses vrais élémens.

Afin d'éviter le reproche d'être injuste et préventif, voici un de ces jugemens où Lavater s'explique davantage et plus physiognomoniquement. Il est question d'un transteverin qui offre le portrait d'une vieille femme qui a de la capacité, du savoir faire, les yeux fixes et perçans, la bouche fermée, les lèvres serrées et le visage très-sévère pour ne rien dire de plus. La nature, dit Lavater, a marqué bien distinctement la ligne de séparation qui borne les facultés de ce portrait;

si elle n'avait donné à ce regard la vivacité la plus perçante, à la bouche une expression de sagesse et une candeur qui approche de la bonté (cela lui plait à dire), le caractère opiniâtre et dur de son front d'airain, ces sourcils épais et fortement prononcés, ce nez qui annonce tant de force et d'action, nous causeraient un mouvement d'effroi. Qui oserait entreprendre de faire passer sur ce visage l'étourderie d'un jeune garçon, la délicatesse d'une jeune fille, la sensibilité d'un poète amoureux, la timidité réservée d'une matrone? Est-il un art, une éducation, des circonstances qui puissent lui donner la mollesse d'un enfant qui s'amuse à téter son doigt.

Eh bien, ami lecteur, n'est-ce pas là un portrait bien tracé? La sensibilité du poète amoureux, la timidité de la matrone, l'enfant qui s'amuse à téter son doigt ne vous paraissent-ils pas des traits admirables et bien trouvés. Lavater a quelquefois des aperçus justes, mais peut-il écrire une page sans tomber dans des niaiseries ou dire des balivernes? Quelle pitié!!

Non je ne cherche point à blâmer, mais je veux fonder une science utile. Je désire la faire aimer et la rendre respectable, et dès lors je dois faire tous mes efforts pour briser tous les traits qui la dégradent et détruire jusqu'à la dernière des inepties qui la rendent puérile et ridicule.

Soit dans la classification des signes qu'il emploie, soit dans la description des caractères qu'il doit juger ou déterminer, le physiognomoniste n'a d'autre marche à suivre que celle tracée par les naturalistes et les nosographes. Or, quoique le style de Linnée soit beaucoup plus sévère que celui de Lavater, les phrases spécifiques du savant suédois, quoique bien supérieures aux pensées décousues du théologien helvétique, sont néanmoins reconnues aujourd'hui insuffisantes

pour faire connaître sûrement les objets auxquels elles s'appliquent. Tous les nomenclateurs, après de mûres réflexions, se sont accordés sur la nécessité de former, pour chaque genre d'étude, un système de signes évidens et d'une signification assez précise pour donner aux descriptions la clarté et la certitude que réclame la détermination non équivoque de chaque objet. Je remets à discuter plus bas le système de signes le plus convenable à l'état actuel de la science physiognomonique, et je terminerai en conséquence ce paragraphe par transcrire quelques parties propres à compléter la connaissance de celui de Lavater. Voici, d'après son expérience et ses observations, les traits qui annoncent la faiblesse d'esprit et les différens degrés de stupidité et de folie.

a Les fronts qui paraissent presque entièrement perpendiculaires.

b La longueur excessive du front.

c Les fronts qui avancent plus ou moins par le haut.

d Ceux qui reculent brusquement du haut et qui rejaillissent ensuite près des sourcils.

e Les nez qui se courbent fortement au-dessous de la moitié du profil.

f Une distance choquante entre le nez et la bouche.

g Une lèvre inférieure lâche et pendante.

h Le relâchement et la plissure des chairs du menton et des mâchoires.

i De très-petits yeux dont on aperçoit à peine le blanc, surtout quand ils sont accompagnés d'un grand nez, que tout le bas du visage est massif et qu'ils sont entourés de rides profondément sillonnées.

k Les têtes recourbées en arrière qui sont défigurées par un double goître, et particulièrement lorsque l'un se retire du côté de la joie.

l Un sourire oblique et grimacé qu'on n'est pas le

maitre de supprimer et qui est dégénéré en habitude : c'est un indice ou d'un esprit de travers, ou d'une folie décidée, ou au moins d'une sotte malignité.

m Les formes trop arrondies et trop unies donnent au visage un air de bêtise.

n Les nez émoussés dont les narines sont trop étroites ou trop larges, et les nez trop longs qui sont en disproportion avec le reste du visage, supposent d'ordinaire l'abattement de l'esprit.

o Les contorsions involontaires et les mouvemens convulsifs de la bouche, la vibration des chairs, leur trop de raideur ou de mollesse, l'applatissement et l'arrondissement des contours, les traits trop peu ou trop fortement prononcés, trop de tension ou de relaxation, un mélange bizarre de délicatesse et de grossièreté, en un mot les disproportions de toutes espèces sont autant d'imperfections ou de signes d'imperfections, elles sont à la fois signes et significations.

p Des traits choquans dans la bouche ou dans le bas du visage, annoncent ordinairement de la folie dans un homme qui, auparavant, avait l'usage de la raison, mais faiblement.

q Des fronts trop penchés en arrière ou dont la voûte est trop sphérique, caractérisent la folie ou quelque dérangement.

r Les nez trop enfoncés ou qui ne débordent pas assez le reste du visage, ceux qui débordent trop, les nez trop plats, trop échancrés ou trop concaves, sont dans le même cas.

s Les grandes bouches ouvertes ou proéminentes ; les lèvres dont les coins remontent trop.

t Les mentons qui forment l'anse ou qui reculent excessivement.

u Enfin il n'est pas jusqu'à l'habillement et la coif-

fure qui ne trahissent la sottise. Chez un idiot tout est fait ou mis de travers.

Lavater caractérise ainsi les facultés *médiocres*, l'homme ordinaire et sans talens. Il n'a rien qui nous frappe, nous attire ou nous repousse, nous accable ou nous soulage, qui excite nos désirs ou notre haine ; il laisse tout à sa place, parce qu'il n'est pas assez riche pour donner, ni assez puissant pour ôter ; d'ailleurs n'ayant pas assez d'énergie pour porter atteinte aux productions d'autrui ni pour produire de son propre fond, sa physionomie, qui n'a rien de saillant, n'offre dans ses traits ni trop de tension, ni trop de relâchement, ni excès de grossièreté, ni extrême finesse ; son front n'est ni osseux, ni proéminent ; ses sourcils ni épais, ni rabattus sur les paupières ; son regard ni vif, ni perçant ; son nez ni élégamment dessiné, ni suffisamment expressif ; sa bouche, ni agréable, ni doucement fermée ; en un mot, tout est commun et fait pour nous laisser dans l'indifférence.

Toutefois, dit-il ailleurs, il ne croit pas qu'il y ait dans la nature un seul visage absolument médiocre. Tout individu a quelque chose que nul autre au monde ne peut lui disputer ; chaque quantité de vie, quelle que soit sa qualité, a quelque chose de particulier qui constitue son *individualité*, et se déclare dès qu'on touche la corde sur laquelle elle repose. Entamez en présence d'un homme, regardé comme médiocre, une matière qui soit de son ressort, et souvent vous verrez partir des éclairs de génie : c'est l'opinion de Condillac.

Immédiatement au-dessus de la classe des esprits médiocres, se trouvent les gens dont tout le mérite consiste à posséder une grande *mémoire*. Voici les signes généraux auxquels il reconnaît cette faculté : un front élevé et oblong, qui paraît carré sur le devant, tels que ceux de Casaubon, de Scaliger et de Juste

Lipse ; un front spacieux, haut, uni et penché en arrière, recouvert d'une peau blanche, molle, charnue et plissée, tel que celui de Magliabechius, savant d'une mémoire prodigieuse, sont deux principaux caractères.

Voici encore, selon Lavater, le concours des traits qui promettent la plus heureuse physionomie :

1° Une conformité frappante entre les trois principales parties du visage, le front, le nez et le menton.

2° Un front qui repose sur une base presque horizontale, avec des sourcils presque droits, serrés et hardiment prononcés.

3° Deux yeux d'un bleu clair ou d'un brun clair, qui paraissent noirs à une petite distance, et dont la paupière de dessus ne couvre que le quart ou le cinquième de la prunelle.

4° Un nez dont le dos est large et presque parallèle des deux côtés avec une légère inflexion convexe.

5° Une bouche d'une coupe horizontale, mais dont la lèvre supérieure s'abaisse doucement par le milieu; la lèvre inférieure n'étant pas plus épaisse que l'autre.

6° Un menton rond avancé en saillie.

7° Des cheveux courts d'un brun foncé, et qui se partagent en boucles frisées.

En voilà assez sur ce sujet. Je laisse au lecteur à vérifier ces règles de Lavater, et à prononcer sur leur valeur. Quant à mon opinion, s'il veut la connaître, il doit se tenir pour prévenu que je ne vois dans les signes physiognomoniques qu'il emploie, c'est-à-dire dans les signes qui ne sont pas essentiellement cranoscopiques, que des organes d'une structure et d'une forme déterminée par les fonctions physiologiques qu'ils doivent exercer, et qui peuvent entrer comme élément dans l'expression de nos passions et de nos pensées, par la faculté qu'ils ont de pouvoir être modifiés, les uns, par l'application immédiate et évidente

de la volonté ; les autres, par des causes qui en sont plus ou moins indépendantes. Ainsi, je n'admets point, comme je l'ai dit en commençant, qu'une forme de nez, par exemple, soit l'expression spéciale et propre de tel sentiment ou de telle pensée. Toutefois, je suis loin de nier que telle forme de nez ne puisse se rencontrer plus fréquemment avec telle disposition d'esprit qu'avec telle autre. Ainsi je ne rejette pas cette règle de Lavater, que sur vingt artistes ou savans français, il y en a dix-neuf qui ont un nez bien proportionné, et dont la racine et le dos sont d'une belle largeur, avec des bords à peu près parallèles. C'est une de ces règles qui rentrent dans le calcul des probabilités dont j'ai parlé, et qui ne contrarient en rien celle que j'ai établie, que le nez entre principalement dans les expressions où l'esprit nargue, raille ou dédaigne quelque chose.

Je passe à un autre sujet.

Lavater, ai-je dit, parle de tout ; à l'ordre près des matières, son ouvrage est une véritable encyclopédie. Et en effet, le dessinateur, le peintre en portraits, le peintre de genre, le peintre en histoire, le poète, le moraliste, le philosophe, l'homme de guerre, l'homme d'Etat, le courtisan, le prince....., sont successivement mis en scène et jugés par lui. Son ouvrage est une mine où tous les métaux se trouvent confondus, excepté peut-être la vraie physiognomonie dont les parcelles sont très-clair semées ; tous les autres sont en abondance. Voyons donc encore quelques échantillons des autres espèces de gangue. Voici quelques-uns de ses préceptes sur la manière d'étudier la physiognomonie.

Cette science, dit-il, consiste à exercer votre tact et votre jugement, à rechercher, à fixer et classifier les signes extérieurs des facultés intérieures, à décou-

vrir les causes de certains effets par les traits de la physionomie, à reconnaître et à distinguer les qualités de l'esprit et du cœur qui conviennent ou qui répugnent à telle forme ou à tels traits du visage. Pour y parvenir, examinez avec soin ce qui distingue chaque individu de l'espèce humaine de toute autre organisation animale ou végétale. Etudiez séparément chaque partie, chaque membre, les liaisons, les rapports et les proportions qu'ils ont entre eux ; distinguez surtout *les proportions des lignes droites d'avec les proportions des lignes courbes*; passez ensuite à l'étude des particularités en commençant par les visages dont la forme et le caractere ont quelque chose de bien marqué ; opposez un penseur profond à un imbécile, un homme sensible à un homme dur, un homme docile à un homme obstiné. Etudiez chaque caractère comme si vous n'aviez que lui seul à étudier ; dessinez-le en paroles dans ses parties séparées comme si vous deviez dicter son portrait à un peintre ; observez d'abord *sa stature et ses proportions apparentes, en les rapportant à des lignes droites, perpendiculaires ou horizontales*; déterminez successivement le front, le nez, la bouche, le menton, et en particulier l'œil, sa forme, sa couleur, sa situation, sa grandeur, sa cavité...... Examinez d'abord le visage afin de reconnaître sa forme ronde, ovale, carrée, triangulaire...... Cherchez ensuite celle du profil..... *Puis fixez la longueur perpendiculaire* des trois sections ordinaires du front, du nez et du menton...... Observez surtout *leur différence et le rapport de leur situation*. L'opération est aisée, *si vous tirez une ligne depuis le point le plus enfoncé de la racine du nez jusqu'au point le plus avancé de la lèvre de dessus*, moyennant quoi je puis comprendre ces rapports sous trois classes générales : une pour les formes perpendiculai-

res, une pour celles qui avancent par le haut, et une autre pour celles qui rentrent..... Ces points une fois déterminés, parcourez le front, les sourcils, l'entre-deux des yeux, le passage du front au nez..... Faites une attention particulière *à l'angle caractéristique que forme le bout du nez avec la lèvre de dessus..... S'il est droit, obtus ou aigu, et retenez lequel de ses côtés l'emporte sur l'autre* en longueur.... (Je signale ces passages afin qu'on apprécie la simplicité de la méthode géométrique que j'ai employée à l'ambiguité de toutes ces phrases décousues.)

La bouche, vue de profil, n'admet que trois formes principales : ou la lèvre de dessus déborde celle de dessous, ou c'est le contraire, ou elles sont égales. Le menton est dans le même cas ; il est perpendiculaire, saillant ou rentrant : même analogie dans le dessous du menton : il est horizontal, remontant ou descendant.... Arrêtez-vous encore soigneusement à la courbure de l'os de la mâchoire. *J'ai souvent déterminé par l'attouchement de cet os, un caractère qui avait échappé à toutes mes autres recherches.* (Jactance et forfanterie.) Il m'a fourni lui seul des indices plus sûrs que tous les autres traits du visage... (Je ne m'arrête pas ici à relever toutes les balivernes de Lavater; je laisse au lecteur le soin de distinguer le bon grain du mauvais.) Jetez enfin un coup d'œil sur l'ensemble, et parcourez les divisions principales...

Après avoir ainsi étudié un visage à fond, cherchez-en un autre parmi ceux que vous connaissez ou que vous rencontrerez, qui vous offre avec lui des ressemblances frappantes, et pour mieux découvrir ces rapports, attachez-vous surtout aux fronts ; s'ils se ressemblent, comptez aussi sur la ressemblance des autres traits ; ces ressemblances une fois établies, vous ne tarderez pas à découvrir les conformités d'es-

prit, d'humeur et de mœurs. Dans toutes vos recherches, procédez toujours par les caractères extrêmes et les plus extraordinaires. Comparez un poète plein d'imagination et de chaleur, à un esprit apathique que rien ne peut émouvoir; un imbécile né, à un homme de grand talent.

Si vous avez peu de temps, attachez-vous à deux lignes essentielles qui vous donneront à l'instant la clef de tout un caractère, la fente de la bouche et la ligne que la paupière supérieure décrit sur la prunelle: entendre ces deux lignes à fond, c'est avoir expliqué tout le visage. A l'aide de ces deux linéamens bien compris, on peut aisément déchiffrer les facultés intellectuelles et morales d'un individu quelconque. Nos meilleurs peintres n'y ont pas assez d'attention; tout le mérite de la ressemblance est dans ces traits, qui sont presque toujours maniérés. Malheureusement, ces deux linéamens du visage sont si mobiles, et les inflexions si délicates, qu'il faut une très-grande pratique pour les saisir. Ajoutez, autant que possible, le partage du front au nez, et celui du nez à la bouche, leurs rapports sont tels que ceux de l'un supposent toujours ceux de l'autre... »

Je remarquerai sur le dernier alinéa, que j'accorde à la bouche toute l'importance que lui donne Lavater, mais que je suis loin de voir dans l'arc ou la conformation de la paupière supérieure un signe aussi prédominant qu'il l'annonce, et capable de donner l'explication de tout un caractère. On verra dans ma nouvelle théorie physiognomonique de l'œil, combien sont vagues les préceptes de Lavater, et combien sont plus vagues encore les brillantes et pittoresques périodes du phraséologue comte de Buffon. Au reste, ainsi que Lavater en convient, ce trait, tel qu'il le conçoit, est difficile à observer, parce qu'il ne le voit que sous des particularités minutieuses dont il fait, selon sa coutume,

autant de mystères. Il se garde bien de s'expliquer et de montrer à son lecteur cette clef si précieuse ! Je ne m'explique pas moi-même davantage sur les préceptes que je viens de rassembler. C'est à peu près ce que Lavater a écrit de plus judicieux sur les généralités concernant l'étude de la physiognomonie. Je les ai rapportées dans l'intention d'exercer le lecteur à juger par lui-même. S'il a bien compris tout ce qui précède, il doit pouvoir maintenant démêler le vrai d'avec le faux, ce qui est dans l'homme d'avec ce que sa nature et la physiognomonie repoussent.

Je ne puis ici suivre Lavater dans toutes les théories où il s'engage, parce que la plupart s'éloignent trop de ce qui constitue réellement la physiognomonie. Telles sont ses dissertations sur la beauté en général, et sur l'union fort équivoque de la beauté physique et de la beauté morale; sur son échelle beaucoup plus ridicule que fondée, concernant la beauté graduelle des formes, depuis la grenouille jusqu'à l'Apollon du Vatican; sur la chimérique beauté des formes grecques, et la prétendue dégradation de l'homme de ce qu'il fut autrefois; sur l'homogénéité, les races et les variétés de l'espèce humaine; sur la nature de l'homme, sa liberté, sa force et sa faiblesse; sur ces ressemblances, et les effets de l'imagination des mères; sur la séméiotique, etc. Cependant, quoique formant un art à part, il y a deux parties que je ne puis omettre entièrement, le portrait et les silhouettes. Je vais donc les parcourir rapidement, non sous le rapport de l'art, mais en notant ce qu'elles ont d'important pour le physiognomoniste.

Immédiatement après ce que Lavater regarde comme une étude du crâne, il s'occupe de l'étude des silhouettes (1), c'est-à-dire de la forme de la tête fournie par

(1) C'est par une erreur aperçue trop tard que les dessins relatifs aux

l'ombre noire qu'elle projette sur une place blanche, lorsqu'elle est vivement éclairée. Lavater regarde cette sorte de représentation ou d'image, qui offre presque toujours un profil, comme une faible copie de l'original, une sorte de portrait fait d'après l'ombre, qui ne présente qu'une seule ligne. On ne voit, dit-il, ni mouvemens, ni lumières, ni couleurs, ni élévation, ni cavités..., et cette faible esquisse n'en est pas moins d'une expression infinie ! et, en effet, on peut tout expliquer par une silhouette... Etranger à toute espèce de connaissances positives, et par conséquent à la science des projections, des ombres et de l'optique, Lavater déclame ici, comme ailleurs, et ne soupçonne pas les erreurs que l'on peut commettre, soit en prenant le simple trait de la silhouette, soit par des difficultés qui tiennent à l'art même du portrait, ou qui peuvent résulter du parallélisme, ou de la divergence des rayons de lumière, selon qu'ils arrivent du soleil, ou d'une lumière placée à quelque distance. Toutefois, je me dois de mettre mon lecteur en dehors de la possibilité de m'accuser d'être injuste ou d'un rigorisme scientifique outré, contre un auteur qui a puissamment contribué à mon instruction physiognomonique, et auquel je dois au moins des égards et quelque déférence. Je dois aussi éviter de faire naître la suspicion d'une intention secrète à dépriser son œuvre, afin de faire ressortir mes vues, et de rehausser le mérite auquel je prétends, d'être le restaurateur de la science; enfin j'ai promis de ne rien omettre de ce qui pouvait intéresser la physiognomonie. Voici donc les fondemens de la théorie de Lavater sur les silhouettes. Ses préceptes renferment beau-

---

silhouettes sont placés après les portraits. Le lecteur est prié de rétablir dans les planches l'ordre du texte.

coup d'indécision, et laissent beaucoup à désirer; mais je ne veux, en aucune manière, prévenir le jugement du lecteur.

On doit commencer, dit Lavater, par s'exercer dans le genre des silhouettes, parce qu'une simple silhouette fait preuve pour ou contre tout un caractère. Cependant les silhouettes les plus marquées sont celles qui représentent un homme, ou fort colère, ou fort doux, ou très-opiniâtre, ou très-faible, un esprit profond, ou un esprit stupide; la fierté ou l'humilité s'imprime dans la silhouette mieux que la vérité... On trouve aussi dans une silhouette la bonté du cœur, l'énergie de l'âme, la mollesse et la sensualité et surtout l'ingénuité. La supériorité du génie s'y peint encore mieux que la grande stupidité; la profondeur du jugement, mieux que sa clarté; le génie créateur, plus que la richesse des idées, surtout dans les contours du front et de l'œil. (Pitoyable jargon.)

On distingue dans chaque silhouette neuf sections horizontales, 1° l'arc du sommet de la tête jusqu'à la racine des cheveux; 2° le contour du front jusqu'aux sourcils; 3° l'intervalle entre le sourcil et la racine du nez; 4° le nez jusqu'au commencement de la lèvre; 5° la lèvre supérieure; 6° les deux lèvres ou la bouche proprement dite; 7° le haut; 8° le bas du menton; 9° le cou. Chacune de ces parties, considérée en elle-même, est une syllabe, une parole, souvent un jugement ou un discours entier de la nature toujours véridique. Oui, mais vous, vous êtes un menteur.

Lorsque toutes ces sections se trouvent dans une harmonie parfaite, le caractère est si décidé qu'on le reconnait à l'instant. Plus elles contrastent, plus le caractère devient difficile à déchiffrer. Un profil qui n'est composé que d'une seule espèce de ligne, c'est-à-dire dont toutes les parties sont des lignes également

concaves ou convexes, droites ou tendues, est une caricature ou une monstruosité, parce que les physionomies les plus fines et les plus heureuses supposent un concours de différentes lignes mêlées et assorties dans une belle proportion. *Credat judæus apella.*

L'ensemble d'une silhouette doit être jugé principalement d'après la longueur et la largeur du visage. Un profil bien juste et bien proportionné doit être égal en hauteur et en largeur, de sorte qu'une ligne horizontale, tirée de la pointe du nez jusqu'à l'extrémité postérieure de la tête, ne doit point excéder en longueur la ligne perpendiculaire qui s'étend depuis le sommet de la tête jusqu'à la jonction du menton et du cou. Toutes les formes qui s'écartent sensiblement de cette règle sont autant d'anomalies, ou très-heureuses ou très-malheureuses.

Si la longueur de la tête excède sa largeur, et que les contours des parties soient en même temps durs et angulaires, on doit s'attendre à beaucoup d'opiniâtreté. Si dans la même disposition le contour est à la fois lâche et allongé, il sera l'indice d'une extrême faiblesse.

La tête a-t-elle au contraire plus de largeur que de longueur, alors un contour dur, raide, angulaire et tendu, annonce une inflexibilité redoutable qui est presque toujours accompagnée de la plus noire méchanceté. Un contour lâche et mou est dans le même cas, la marque infaillible de la sensualité, de la faiblesse, de l'indolence et de la volupté.

D'ailleurs la silhouette exprime plutôt les dispositions naturelles que l'état actuel du caractère. Ainsi dans le sommet de la tête on reconnaît bien moins la force que la richesse des pensées. Le front est surtout relatif à la capacité et aux diverses sortes d'intelligence ; le passage du front au nez annonce certaines

aptitudes de l'esprit, l'homme penseur, courageux ; le nez indique plus particulièrement le goût et certains sentimens ; la lèvre supérieure est particulièrement liée à des circonstances de mœurs qui donnent au caractère plus ou moins de rudesse ou de civilité ; la bouche peint surtout la douceur, ou l'amour, ou la haine ; le menton désigne l'espèce de sensualité ; le cou, la nuque et l'attitude de la tête en général, indiquent la lâcheté, la raideur ou la droiture du caractère. Dans l'occiput on distingue principalement la mobilité et l'irritabilité du caractère, ou celui qui a de l'énergie et du ressort de celui qui n'en a pas. (Que de futilité !)

Je passe à l'art du portrait.

Le portrait, dit Lavater, est le plus naturel, le plus noble et *le plus utile* de tous les arts (Sans doute, même plus noble et plus utile que l'art de faire du pain et des bottes); il en est aussi le plus difficile ; probablement l'amour fut l'inventeur de cet art divin sur lequel repose en partie la science physiognomonique. On remarquera, je pense, que ce début est absolument dans le genre de Lavater ; mais que nous apprend-il de solide ? il se plaint ensuite de l'ignorance des peintres en portrait. L'étude philosophique de l'homme, c'est-à-dire la connaissance exacte, précise et raisonnée de tout son être, manque en effet à la plupart. (Ne dirait-on pas à ce ton tranchant un savant sévère qui ne procède que par *a* plus *b* ?) Lavater pousse ensuite, suivant sa manière de procéder, de longues exclamations sur l'imperfection des beaux-arts. Que nous sommes loin, dit-il, d'avoir une théorie complète des traits spécifiques de chaque sens, de chaque membre et de chaque partie du visage ! Il y a une proportion entre les parties majeures du corps et du visage (la tête a quatre nez de hauteur, le corps a huit têtes, le diamètre du cou est de la moitié d'une tête, le pied

a deux cous, etc.) ; pourquoi n'y en aurait-il pas une entre les traits les plus subtils? Quel est le peintre, même parmi les plus habiles, qui pourrait seulement donner une théorie générale de la bouche tant soit peu exacte? a-t-il même une légère connaissance anatomique de ses parties! Depuis la théologie jusqu'au dernier des beaux-arts, nous suivons aveuglément la route battue, et ne faisons que répéter ou imiter servilement les anciens sans remonter aux sources. (En effet, depuis deux ou trois mille ans nous n'avons fait que commenter Homère et Moïse.) Nos artistes, même les plus habiles, font presque tout d'après le sentiment, presque tous sont totalement étrangers à toute connaissance raisonnée. De là, la médiocrité qui perce dans la plupart de leurs productions ; ici c'est le défaut d'anatomie, là c'est l'ignorance du cœur humain, ou des attitudes qui grimacent sous les sentimens et les passions dont le personnage est animé ; dans un autre coin du tableau ce sont les effets de la perspective, des projections, de la lumière, des ombres, le jeu des reflets, qui sont en désharmonie avec les principes de la théorie. Le sentiment, sans doute, est utile, il peut diriger sûrement dans beaucoup de circonstances, mais, sans la science, il marche incertain et ne produit souvent que des équivoques ou des caricatures. L'école française, en ce moment, est très-remarquable sous ce point de vue. Des conceptions grandes et heureuses ne sont pas précisément ce qui lui manque. Souvent même elles offrent beaucoup de brillant et une touche qui annonce de l'habitude et du savoir faire. Mais presque toujours des incorrections de style, des pensées peu sévères, des sujets pas assez mûris, beaucoup de désordre et de contre-sens dans la magie du clair-obscur, des raccourcis, des teintes et des demi-teintes,

et surtout l'absence totale des effets aériens et pittoresques, gâtent les plus belles compositions. On peut se figurer un musicien qui a de l'âme, mais qui ignore les convenances et les principes de son art. Abandonné à ses inspirations, il en a d'heureuses. Mais tantôt il manque les effets d'un accord, une autre fois il fausse l'harmonie, plus loin il marche au hasard..., parce qu'il ne sait ni préparer ni sauver une dissonance, qu'il assemble mal ses phrases musicales, faute de connaître l'importance relative des élémens dont elles sont composées, et ne sait faire ressortir à propos ici une septième, là une grande sixte; plus loin un triton... En un mot, comme le peintre, il a un sentiment vague, il a senti, mais il n'a pas raisonné son tableau. Le génie même s'égare lorsqu'il marche de lui-même, à plus forte raison l'homme ordinaire lorsqu'il s'aventure sans le secours de la science.

Etudiez donc, dit Lavater, les traits généraux de la bouche, par exemple, dans les enfans, dans l'adolescent, l'adulte, le vieillard, le sexe, puis comparez. Agissez de même sur chacune des autres parties; telles que les yeux, les sourcils, le nez, etc. Sans cette connaissance exacte des parties intégrantes qui constituent le visage, votre dessin n'est qu'un pur hasard.

Chaque individu présente un aspect plus propre que les autres à produire un certain effet, à exprimer certains sentimens, ainsi que nous l'avons vu en parlant des silhouettes ; de là l'habitude de faire les portraits de face, de profil, des trois quarts de face ou de demi-face... On conçoit que ce que j'ai dit des silhouettes peut s'appliquer aux profils. Je parlerai plus loin des autres. Je termine par la gradation des jugemens que, selon Lavater, on peut porter d'un portrait.

1° Ce portrait est entièrement méconnaissable.

2° On ne le reconnait qu'après l'avoir nommé : la ressemblance est presque nulle.

3° Je vois bien que c'est un tel, mais il est masqué sous un air étranger.

4° C'est un tel en caricature ; tous ses traits sont altérés, dérangés, durs ou gigantesques.

5° C'est bien lui ; mais tout est flatté, ennobli...

6° Les détails sont vrais, mais l'ensemble est manqué.

7° Il y a beaucoup de vérité dans l'ensemble, mais les détails ne sont pas rendus.

8° Ce portrait est vrai, bien fait ; mais la touche en est timide, dure..., molle, etc...

9° L'attitude est forcée, manque d'aisance, de naturel, de grâces...

10° La ressemblance y est ; mais on ne trouve plus l'enjouement, la gaité, la vivacité..., la gravité, cette douce mélancolie...

11° Telle ou telle partie est trop petite.... trop grande, trop dure, trop lâche....

12° Admirable dans l'éloignement ou affreux de près, ou dans une position bien choisie, mal choisie, une attitude convenante, inconvenante.

13° Malgré la ressemblance, il est sans caractère, sans action, sans mouvement... on ne voit pas pour quel moment il existe. (Quel sentiment l'anime ?)

14° Ce portrait est bien, mais la manie du peintre perce trop..... il a l'air tableau.

15° Il vit, il respire, c'est la nature, c'est l'original même.... c'est le visage même vu dans le miroir, telle est la perfection de l'art.]

III.

Véritables fondemens d'un système de signes physiognomoniques en rapport avec la cranoscopie.

Il est question ici de savoir si l'anatomie et la physiologie admettent un système de signes physiognomoniques. Dans la crainte de me tromper dans la solution de cette grave question, je vais suivre pied à pied un des physiologistes les plus distingués de l'époque.

L'homme et la plupart des animaux ont la faculté de produire ce qu'on nomme des *phénomènes expressifs*, c'est-à-dire de manifester au dehors d'eux-mêmes les sentimens qu'ils éprouvent, et de les faire, par ce moyen, connaître à leurs semblables, et même à des animaux de diverses autres espèces. Si on réfléchit un instant sur ce fait de la matière organisée, on concevra que cette faculté a dû forcément être donnée à des êtres créés sensibles, aptes à se mouvoir, formant par conséquent une puissance dans la nature, et qui peuvent devenir tour à tour, les uns pour les autres, des sujets de crainte ou d'appui. Cette faculté ne pouvait évidemment être refusée aux individus d'une même espèce, surtout à ceux chez lesquels les sexes sont séparés, qui ont besoin de se réunir, de se concerter, de s'entendre et de se prêter des secours ; à ceux dont l'enfance est longue, et réclame, pendant long-temps, les soins de leurs parens ; à ceux encore qui étaient destinés à vivre en société, et dont l'intelligence pouvait ou devait s'élever à des abstractions. Aussi remarque-t-on que, dans toute la série animale, les espèces chez lesquelles le système nerveux est le plus développé, sont en même

temps celles qui ont le plus de désirs, le plus d'instinct et d'aptitude, auxquelles sont accordés des muscles plus forts, plus nombreux, des sens plus parfaits, et des moyens d'investigation plus multipliés et plus puissans, et l'on conçoit que ce sont là des conditions d'existence que réclamait l'harmonie générale de l'univers. En effet, les animaux, soit casaniers, soit errans, destinés à conserver des liens de famille, ou qui avaient besoin de se rassembler pour exécuter en commun des travaux, comme les castors, des voyages, comme les corbeaux, ou d'autres opérations, dans lesquelles il était imposé aux uns de conduire la troupe, aux autres d'éclairer sa marche, de faire sentinelle, de donner le cri du départ, celui d'alarme, etc., devaient, de toute nécessité, avoir à leur disposition *des signes* formant *un langage*, ou moyen de se communiquer leurs intentions, et dont la richesse devait être nécessairement en rapport avec le degré de sensibilité, le nombre et l'espèce des besoins et des sentimens qu'ils pouvaient éprouver.

Sous ces divers points de vue, il est évident qu'aucun animal n'avait en sa faveur autant de motifs que l'homme à être doué de la faculté de produire des phénomènes expressifs. L'union perpétuelle dans laquelle il vit avec la compagne qu'il a une fois adoptée, les relations de famille qu'il entretient avec sa progéniture, la qualité d'être éminemment sociable, et d'avoir avec ses semblables de nombreux sujets de rapprochemens, la multiplicité des impressions qu'il est propre à recevoir, la faculté d'observer et de noter tout ce qui se passe autour de lui, et de créer continuellement des abstractions qui, en augmentant ses forces intellectuelles, le rendent l'être le plus puissant de la terre, la terreur ou le protecteur de tous les autres animaux. Aucun être existant n'avait autant besoin que lui de

signes expressifs, soit pour communiquer à ses semblables les sentimens de son âme, les desseins de son esprit, ou se concerter avec eux sur les hautes fonctions et les nombreuses entreprises auxquelles la nature parait l'avoir destiné sur ce globe. Une particularité qui légitime et complète ces considérations, réside dans la remarque que les animaux qui ont plus de rapports avec lui et de sentimens à exprimer, sont aussi ceux chez lesquels les moyens d'expressions sont le plus variés et auxquels il est accordé plus de force, d'activité ou de puissance. Ainsi chez les mammifères les moyens de manifestation, quoique infiniment déchus de ce qu'ils sont chez l'homme, sont beaucoup plus étendus que chez les oiseaux où le bec est sans expression, et chez lesquels les yeux sont le seul organe de la face qui communique avec l'intérieur. Chez les reptiles, les phénomènes expressifs sont encore plus restreints, les yeux fixes et menaçans dont ils sont pourvus, leurs mâchoires presque sans lèvres, mais armées de dents acérées, leur démarche furtive ou tortueuse, sont les principaux traits sous lesquels ils s'offrent aux autres animaux, auxquels ils n'inspirent guère qu'un seul sentiment, celui d'une féroce et stupide cruauté. Les poissons et tous les animaux invertébrés, sont encore plus bornés; presque tous sont complétement muets, dépourvus d'un ou de plusieurs sens, manquent de membres articulés, en un mot, la faculté d'expression devient presque entièrement nulle chez la plupart. Enfin dans chaque classe il y a une dégradation sensible en passant d'un ordre à un autre, et en descendant de l'homme aux singes, de ceux-ci aux carnassiers, des carnassiers aux marsupiaux, aux rongeurs, aux édentés, etc., on voit disparaître ou reparaître les moyens d'expressions à mesure que l'animal est plus ou moins doué de sensibilité, que les conditions d'existence qui lui sont im-

posées varient, ou que sa sphère d'activité s'étend ou se rétrécit.

Les phénomènes d'expression destinés à éclairer les autres animaux sur l'état moral de celui qui les produit, sont de trois sortes : 1° ceux qui consistent dans des mouvemens ou autres changemens de forme ou de couleur survenus dans l'habitude extérieure du corps, et qui ne parlent qu'à la vue ; tels sont les attitudes, les airs de tête, les gestes, les mouvemens des extrémités, le gonflement de certaines parties ou le changement de couleur qu'elles éprouvent....; 2° ceux qui consistent dans des modifications opérées à la surface de la peau, et qui sont recueillies principalement par le toucher ; telles sont la chaleur ou la froideur de la peau, sa sécheresse ou son humidité, certaines odeurs qu'elle transmet...... ; 3° ceux enfin qui consistent dans des sons qui s'adressent à l'oreille. Les deux premières sortes d'expressions sont désignées, chez les physiologistes, sous le nom de *mutéose*, la troisième par celui de *phonation*.

Le goût et l'odorat ne paraissent pas recueillir de véritables expressions, selon quelques-uns, quoique cependant on ne puisse douter que plusieurs animaux ne laissent échapper dans beaucoup de circonstances, telles que la crainte, le plaisir, pendant les époques sexuelles..., certaines odeurs ou même certains liquides en rapport avec leur état intérieur, et qui sont perçus par l'un ou l'autre de ces sens dans une fin déterminée.

Tout ce qui tient à la pose et au maintien de l'animal, à la manière dont il effectue sa marche et ses autres mouvemens..., se rapporte à la mutéose, ainsi que les changemens qui arrivent dans la couleur de la peau ; ceux qui tiennent aux poils qui la recouvrent, certaines sécrétions, et tout ce qui se

passe sur la physionomie, car on ne voit pas que ces modifications puissent avoir un autre but d'utilité. Quelques-unes peut-être sont-elles des conséquences nécessaires et sans but de certaines fonctions; mais dans ce cas même, elles n'en seraient pas moins des signes expressifs, qui annonceraient que l'animal est en proie à certains sentimens, au chagrin, à la joie..... Par exemple, à quoi sert-il à l'homme de pâlir ou de rougir dans certaines situations? à rien assurément. Mais ces modifications, sans avoir un but déterminé, calculé ou utile à l'homme qui les éprouvent, n'en sont pas moins un signe expressif pour les autres hommes ou les autres animaux placés autour de lui, et qui les aperçoivent. Il se peut qu'elles ne soient que des conséquences inévitables de certains mouvemens ou dispositions d'organes. C'est ainsi que le son est intimement lié à l'élasticité des corps, sans avoir un but dans les propriétés de l'élasticité. Mais il se peut aussi que la nature ait voulu que nous ne puissions éprouver certaines émotions sans les faire connaître aux autres êtres qui nous entourent. Il n'en est pas de même des attitudes que nous prenons dans le travail ou le repos, des gestes dont nous nous servons pour nous faire entendre, des mouvemens que nous exerçons dans la marche, des articulations de la voix dont nous faisons usage pour communiquer nos pensées; tous ces effets sont sous l'empire absolu de la volonté, et les conséquences d'une détermination. Ainsi *la mutéose* comprend donc tous les changemens visibles qui ont lieu à la surface du corps de l'homme consécutivement aux sentimens qu'il éprouve, lesquels sont recueillis principalement par les sens de la vue et du toucher, par les autres animaux qui sont témoins de ces changemens.

Tous les phénomènes expressifs qui, au contraire,

se rapportent à la voix ou aux sons que l'homme peut produire ou percevoir, sont compris sous le nom de *phonation ;* de sorte que la phonation est l'expression *sonore* de nos sentimens, au lieu que la mutéose en est l'expression *muette*, et ces deux genres de phénomènes expressifs comprennent tout ce qui, à la périphérie de l'homme, peut devenir un *signe physiognomonique*. Parcourons les principales circonstances que présentent ces signes, et remarquons d'abord qu'il y a une différence extrême entre l'homme et les animaux.

Quoique la plupart des fonctions essentielles, telles que la digestion, la circulation, les sécrétions, etc., s'exercent, à peu de chose près, chez les uns et chez les autres, du moins chez les mammifères et les oiseaux, de la même manière, il y a dans les moyens de manifester leurs sentimens et leurs volontés, des différences considérables. Ainsi chez les animaux les expressions sont généralement dispersées sur tout le corps ; la queue, les oreilles, les diverses parties de la peau.... deviennent autant de signes très-expressifs. Chez l'homme, au contraire, ces diverses parties sont à peu près sans expressions, et les phénomènes expressifs paraissent se concentrer sur la face qui, dans le fait, est, dans l'homme, infiniment plus propre à leur production. En effet, chez les animaux, cette partie, couverte ordinairement de poils ou de plumes, n'offre guère que les mâchoires, les lèvres et les yeux qui soient capables d'expressions ; au lieu que chez l'homme, la station bipède donne à la face une situation beaucoup plus avantageuse dans laquelle le menton, la bouche, le nez, les joues, et surtout le front, acquièrent une expression infinie. D'ailleurs, le pannicule charnu avec lequel les animaux peuvent crisper et hérisser la peau qui les recouvre, et mouvoir la crinière, la queue, le poil, les plumes, la crête, et les

autres parties dont la nature s'est plue à les gratifier, est chez eux la source d'une foule d'expressions que l'homme ne peut produire. Il s'en faut toutefois que notre peau soit complétement étrangère à tous phénomènes expressifs, elle participe, au contraire, à la plupart ; mais les vêtemens dont nous sommes obligés de nous couvrir faute de pélage, les dérobent aux témoins qui pourraient les recueillir. Au surplus, les phénomènes d'expressions sont infiniment plus restreints dans les animaux que chez l'homme. C'eût été une faculté en pure perte, puisque dans ceux même où le cerveau est le plus développé, et qui sont capables d'éprouver le plus de sentimens intérieurs, le nombre de ces sentimens est si restreint, en comparaison de ceux que peut éprouver l'homme, que la faculté de les exprimer eût été sans objet.

J'ai déjà remarqué que nous ignorons la cause qui unit telle expression extérieure à tel sentiment intérieur. Gall a voulu en trouver la raison dans la situation de ses organes cranoscopiques, mais elle est complétement futile. Les physiologistes actuels ont eu recours à l'union des divers systèmes nerveux ; mais les raisons qu'ils en ont données sont de bien peu préférables à celles de Gall. Je n'insiste donc pas sur ce sujet. Sans doute toutes les modifications de notre être sont des conséquences de l'organisation ; mais la physiologie et la physiognomonie sont trop peu avancées pour s'élever à des causes aussi cachées et aussi déliées. Nous ne pouvons douter que tous nos mouvemens ne soient la suite des impressions cérébrales communiquées par les nerfs aux parties qui exécutent ces mouvemens ; mais comment se fait-il que cette impulsion, par exemple, ne fasse mouvoir que le petit doigt, et laisse les autres en repos, quoique les nerfs dont ils sont pourvus tiennent à la même souche.

Aucun individu ne rit dans la douleur ou l'accablement; nul ne verse des larmes amères dans le plaisir ou dans la jouissance; la colère relève et agite le sourcil..... Ce sont là des faits constans. Mais comment et pourquoi sont-ils produits? c'est ce que nous ne savons pas : toutefois il n'est pas prouvé que nos neveux ne le sauront pas non plus.....

Les phénomènes d'expression peuvent être étudiés sous deux points de vue différens : en eux-mêmes, et relativement aux fonctions des organes qui concourent à les produire; et ensuite, dans leur qualité expressive ou leur signification physiognomonique. Je ne puis me dispenser de les parcourir sous ce double point de vue. Dans ce moment j'ai pour principal objet la première manière de les envisager; la deuxième sera plus spécialement le sujet de la cinquième partie.

La mutéose comprend plusieurs groupes d'expressions très-distincts les uns des autres. On désigne sous le nom de physionomie, ou de *prosoposе*, les expressions fournies par le jeu des diverses parties du visage, dans toutes les positions de l'âme, depuis le calme de la méditation la plus froide jusqu'à l'explosion de la passion la plus impétueuse. Toutes les expressions qui résultent des mouvemens du tronc et des extrémités se rapportent plus particulièrement à la *locomotion;* toutes celles qui sont relatives à la rougeur ou à la pâleur de la peau, ou dans lesquelles cette partie devient brûlante ou glacée, sèche ou ruisselante de sueur, flasque ou distendue, et celles dans lesquelles elle se crispe et présente la *chair de poule*, dépendent essentiellement des mouvemens du cœur, et sont des résultats plus ou moins immédiats de la circulation, de la colorification ou des sécrétions. On pourrait les appeler, eu égard à leur cause et d'après ce que j'ai dit plus haut, *entériens* ou endériens.

La phonation comprend aussi des phénomènes de trois sortes ; ceux de la voix ordinaire ou parlée, et qu'on pourrait appeler *expressions orales*; ceux de la voix chantante ou *expressions musicales*, et ceux des cris inarticulés ou imitatifs qui sont des onomatopées, ou des *expressions interjectives*.

On peut encore étudier les phénomènes expressifs en tant qu'ils sont indépendans ou dépendans de la volonté. Il en est, en effet, qui tiennent à certains sentimens par des connexions si étroites et tellement inhérentes à l'organisation, qu'ils succèdent irrésistiblement au sentiment auquel ils sont liés toutes les fois que ce sentiment est éprouvé. C'est ainsi que certains cris, certains gestes sont inséparables de certaines douleurs, de certaines surprises, etc., etc. Vous vous brûlez le doigt, vous retirez promptement la main ; vous alliez marcher sur un serpent, à l'instant où vous l'apercevez vous reculez d'effroi. Presque toujours les plus grands efforts de notre part sont impuissans pour maitriser ces mouvemens ; souvent ils décèlent, malgré nous, des passions que nous aurions voulu, pour tout au monde, cacher à certaines personnes. Tantôt c'est le sourcil qui se fronce et se relève; d'autres fois c'est le front qui rougit ou pâlit sans que nous puissions, en aucune manière, arrêter ces mouvemens...... D'autres phénomènes expressifs dépendent au contraire de la volonté et sont toujours évidemment des effets inspirés par les facultés de l'esprit, qui ont pour but de fonder des expressions propres à communiquer les pensées dont elles sont la source.

Ayant déjà parlé à plusieurs reprises de ces différens sujets, je me résume ici à remarquer que, sous ce dernier point de vue, les phénomènes expressifs constituent les diverses sortes *de langages* par lesquels les hommes, et même les animaux, entrent en relation les

uns avec les autres et s'entre-communiquent leurs idées. On a nommé *langage affectif* ou instinctif celui qui résulte des expressions irrésistibles et qui paraissent dépendre de certains rapports préalablement établis entre les nerfs des diverses parties du corps. Ce langage comprend des signes de deux sortes; les uns sont fournis par la mutéose, les autres empruntés à la phonation. Les signes expressifs que, au contraire, nous sommes maîtres de produire à volonté, et qui découlent des inspirations de l'esprit, forment ce qu'on nomme *le langage factice* ou artificiel, qui est de deux sortes, l'un qui comprend les langues conventionnelles et résulte de l'exercice et du développement des facultés intellectuelles, lesquelles sont multipliées à l'infini; l'autre qui a pour objet *la musique* ou l'art de former des chants mélodieux et harmonieux d'après des lois déterminées par un organe particulier que Gall a nommé organe ou faculté des sons.

Le langage affectif qui consiste dans des gestes et des sons dont chacun a un caractère spécial et déterminé, est fondamentalement le même chez l'homme et chez les animaux, ou ne présente du moins que des modifications suffisamment expliquées par l'organisation, et surtout par le degré de sensibilité qu'elle présente, ainsi que je l'ai établi en principe dans la première partie ; partout il suit constamment et immédiatement le sentiment éprouvé, le manifeste sans intention et disparaît avec lui à mesure que l'animal se trouve réduit à une psychologie moins étendue. Il est tellement irrésistible lorsqu'il existe, qu'il éclate dès que les organes sont assez développés pour le produire, de façon que l'homme resté isolé et sans éducation le comprend tout d'abord, et le parle lors même qu'il est sans témoins pour être entendu. C'est lui qui, dans l'espèce humaine, fournit ce *langage d'action* universel et constant qui

est compris de tous les hommes et par toute la terre; c'est lui aussi qui sert de base à la pantomime, à la peinture, à la sculpture et aux autres arts d'imitation, et leur fournit des expressions d'autant plus riches et plus variées que l'artiste est susceptible de sentimens plus délicats et plus nombreux; c'est lui encore qui, dans chaque animal, imprime à ses affections morales un accent, un cachet particulier, et caractérise la manière dont il exprime ses passions, ses surprises, ses joies, ses frayeurs, ses chagrins, ses souffrances, etc. : en un mot, c'est lui qui constitue essentiellement la physiognomonie, et fournit au physiognomoniste les expressions les moins équivoques des sentimens qu'il cherche à pénétrer; mais ici je vais laisser parler M. le docteur Adelon, que je viens d'analyser.

« La figure, dit ce savant physiologiste, peint *très-bien* l'état intérieur de l'âme, et c'est là-dessus qu'est fondé l'art du physiognomoniste, qui lit *très-bien sur le visage* la pensée actuelle, le sentiment du moment; mais cet art a voulu plus, il a aspiré à *deviner le caractère*. Lavater et Porta ont voulu, d'après un trait isolé du visage, reconnaître les dispositions secrètes de l'esprit et du cœur. Envisagée ainsi, la science de la physiognomonie *est une chimère*. Quel rapport, en effet, peut-il y avoir entre telle forme de nez, de lèvres, par exemple, et les dispositions morales? Mais sous le premier point de vue, comme décélant par les modifications qu'à chaque instant revêt la face, l'état présent de l'âme; *elle est réelle*. Il y a cependant *un côté par lequel elle peut faire deviner les dispositions, ou au moins les habitudes*. On sait que la face se modifie consécutivement à une affection intérieure, et qu'en elle une expression spéciale correspond toujours à une affection déterminée : or, on conçoit que si une affection

intérieure est souvent éprouvée parce qu'elle domine dans le caractère, souvent aussi la face présentera l'expression qui s'y rapporte; et dès lors il pourra se faire que la répétition fréquente de cette expression imprime à la face un type particulier qu'on pourra reconnaître comme dérivé de cette mimique, et d'après lequel on pourra deviner la prédominance du sentiment dont elle est l'image. *Sous cet autre rapport la physiognomonie existe;* et en effet, n'en fait-on pas un emploi journalier dans le monde? chaque jour on y juge sur la première vue ; on se sent attiré ou repoussé par une impression première, et quand l'intérêt nous commande une observation attentive, notre sagacité va jusqu'à démêler les moindres mouvemens. Chaque jour nous allons disant que telle figure est gaie, telle autre triste; que tel individu a l'air franc, que tel autre au contraire paraît faux..... »

J'ai rapporté dans la première partie l'opinion du docteur Démangeon sur la physiognomonie, laquelle diffère peu quant au fond de celle du docteur Adelon qu'on vient de lire. Voilà donc deux savans, dont l'un figure à la tête des disciples de Gall, et l'autre qui se trouve classé parmi les physiologistes les plus distingués de l'époque, qui ont pris soin de démontrer la vérité et la certitude de la physiognomonie, et qui en même temps justifient les retranchemens que j'ai opérés sur Lavater, et la nouvelle marche que j'ai suivie; je puis donc me dispenser de me justifier de nouveau sur la sévérité que j'ai développée contre Lavater et sur la marche que j'ai adoptée.

Après avoir passé en revue les phénomènes expressifs, 1° sous le rapport de la cause qui les produit ; 2° de l'organe qui en est le siége ou l'agent, et de leur signification physiognomonique ; 3° de la dépendance ou indépendance où ils sont de la volonté ; 4° enfin

après avoir jeté les fondemens qui doivent servir à l'établissement d'un système positif de signes physiognomoniques, je passe à quelques vues générales sur l'application de la géométrie à l'analyse rigoureuse des contours, des lignes et des formes essentielles que peuvent présenter les silhouettes, les portraits (principalement le profil et la face), les bustes des hommes célèbres, ainsi qu'aux moyens de tracer mathématiquement le visage et les autres parties de la tête des personnes vivantes dont on veut conserver les traits et avoir des portraits rigoureusement exacts.

IV.

Appendix concernant quelques vues sur l'application de la géométrie à la détermination des formes physiognomoniques.

[Lavater, dans plusieurs pages de son ouvrage, émet des vœux pour qu'un mathématicien habile s'occupe de l'application de la géométrie à la physiognomonie. Ce serait, dit-il, un travail digne d'un Buffon, d'un Camper, d'un Euler, de calculer et de déterminer les diverses formes de tête, selon les principes de la physique et des mathématiques, ce qui arrivera nécessairement un jour... ; de démontrer que chaque animal, chaque espèce a reçu en partage certaines lignes fixes et invariables, parmi lesquelles il n'en est pas une seule qui ne diffère de celles attribuées à l'espèce humaine, lesquelles sont uniques dans leur espèce. Quel avantage, ajoute-t-il ailleurs, pour la physiognomonie, ou, ce qui est la même chose, pour l'étude philosophique et pratique de l'homme, si un habile mathématicien parvenait à indiquer et à évaluer toutes les gradations et variations de courbures dont le crâne est suscep-

tible, depuis les têtes les plus sublimes jusqu'aux têtes les plus communes et les plus vides de sens. Lavater a donné lui-même des essais sur cette nouvelle application de la géométrie. Je ne puis ici ni les reproduire ni les compléter ; ils sont trop défectueux et trop peu importans. Je ne puis non plus, faute d'espace, m'engager dans une théorie raisonnée et complète qui me conduirait trop loin, et qui doit être l'objet d'un ouvrage à part. En conséquence, je me borne à présenter quelques vues que le lecteur pourra d'ailleurs étendre autant qu'il voudra.

Je le répète encore, après l'avoir dit plusieurs fois, l'unique moyen d'élever la physiognomonie au rang des *sciences réelles*, est de l'assujétir à une marche rigoureuse, de n'employer que des faits et des mots sévèrement définis, et de les soumettre, autant que possible, à une nomenclature méthodique ; enfin de se borner à indiquer et à circonscrire les lacunes plutôt que de les remplir d'un vain jargon; or, aucunes sciences ne peuvent, mieux que l'anatomie, la physiologie et la géométrie, étayer la physiognomonie. J'ai suffisamment parlé des deux premières ; voyons dont l'usage que l'on peut faire de la troisième.

Pour procéder à l'analyse géométrique d'un portrait, d'un camaïeu, d'un camée, d'un intaille ou d'un dessin quelconque offrant une tête humaine, un profil, par exemple, on fera bien de le ramener d'abord par les méthodes connues à sa grandeur naturelle, après quoi on l'inscrira dans le carré a, h, j, q, que l'on partagera en neuf sections parallèles par les lignes *b p*, *c o*, *d n*........., conformément à ce que j'ai dit en parlant des silhouettes. Chaque section pourra d'ailleurs être subdivisée au besoin, ainsi que je l'ai pratiqué, en y *z*, en *t v*, etc., dans la figure de la *Pl.* 3, sur laquelle je raisonne actuellement. Cela fait, afin de préciser le

langage, je nommerai diamètre les lignes b p. c o, d n, etc.; *r s*, prolongée comme les autres, sera le diamètre mentono-nuqual ; b p, le diamètre susmentono-nuqual ; c o, le diamètre bucco-occipital ; d n, naso-lambdoïdal; e m, radico-nasal; f l, sourcilier; *t v*, meso-frontal; g k, qui sépare le front de la partie chevelue, trichio-frontal, et enfin h j, qui passe par le vertex ou point culminant, trichio-culminant. De plus, je désigne chacune des portions a *a*, *r s*, b *b*, c *c*, très-importantes à connaître, par le terme général d'*abcisse*, et chacune en particulier prend le nom de la partie à laquelle elle correspond. Ainsi a *a* est l'abcisse sous-mentonale ou gutturale, c *c*, l'abcisse buccale, *e e* l'abcisse radico-nasale... Les portions a *r*, *r* b, b c, de a h, sont également désignées sous le mot générique d'*ordonnées*, et la partie c d, par exemple, est l'ordonnée bucco-nasale ou l'ordonnée nasale..... Enfin les lignes a q et a h, sont les axes; le premier, l'axe des abcisses, et le second, celui des ordonnées.

Maintenant en appliquant cette construction, facile à comprendre, même pour les personnes qui ne savent pas la géométrie, à un certain nombre de profils, on pourra, après avoir mesuré les diamètres *g k*, *u v*, *f l*, et ainsi que les abcisses a *r*, *r s*, b *b*... et les ordonnées *a r*, *r* b, b c..., former une table dont la première colonne comprendra le nom des profils, et les autres colonnes, les nombres correspondans à ces diverses lignes. Ce travail apprendra d'abord deux choses fort importantes, savoir : la constance de certaines lignes, et ensuite l'extrême variété qui se trouve dans d'autres lignes, en passant d'un profil à un autre.

Mais si l'on se rappelle les organes placés sur la ligne médiane dont j'ai parlé dans le Précis de Gall, ce même travail fait évidemment connaître les facultés

attachées à ces organes avec une précision infiniment plus rigoureuse, et donne sur le caractère des individus comparés, des notions beaucoup plus exactes que celles fournies, par le tact dont Gall faisait usage. Quant aux coordonnées relatives à la face, nous verrons que les indications qu'elles fournissent, ne seront pas moins précises que celles fournies par les diamètres du crâne.

En quatrième lieu, les personnes qui sont tant soit peu au fait de la géométrie pourront concevoir des cordes i *k*, i *g*, *k v*, *g u*, etc. Il est clair que les deux premières *i k* et *i g* de ces cordes avec le diamètre intérieur *k g*, forment un triangle *i k g*; que les suivantes, *k v* et *g u*, avec les deux sécantes *k g* et *v u*, forment un trapèze *k g u v*, et ainsi des autres; de sorte qu'il sera facile d'ajouter les surfaces de ces parties dans les colonnes du tableau, et d'avoir la surface de tout le profil, laquelle fournit sur le volume de la tête, et par conséquent sur la capacité et les penchans des individus comparés, des notions bien plus exactes que celles fournies par les simples dimensions linéaires, puisque les surfaces étant comme les carrés, et les volumes comme les cubes, il y a moins d'erreurs des surfaces aux volumes que des lignes à ces mêmes volumes.

En outre, si on mène ou conçoit par le point *o* ou le centre de l'œil et l'extrémité inférieure du tragus, la ligne basilaire dont j'ai parlé dans le Précis de Gall, afin de séparer la cavité crânienne de la face, les deux parties qu'on obtiendra par cette division du profil, donneront avec une exactitude satisfaisante, d'après la règle de Cuvier, le rapport de la face au crâne, c'est-à-dire des sens au cerveau ou l'influence relative de ces deux ordres d'organes. Voici la règle de Cuvier, restreinte à la physiognomonie de l'espèce hu-

maine, que l'homme est d'autant plus sensuel ou esclave de ses sens, et plus sujet à la gourmandise, à la friandise, et à tous les vices qu'entraîne la sensualité, *que les surfaces impressionnables,* principalement celles des sens, du goût et de l'odorat, qui siégent dans les cavités de la bouche et du nez, sont plus développées.

Il est inutile d'observer, surtout aux géomètres, que la surface du profil et celle de ses parties seront plus exactes, si on mène des tangentes parallèlement aux cordes, et si on prend ensuite une moyenne entre le polygone inscrit et le polygone circonscrit.

Lavater attache aussi la plus grande importance aux triangles formés par les cordes inscrites, et les perpendiculaires qu'on abaisserait des points i, *g u*, etc., sur les diamètres inférieurs. Je ne les ai point tracées, crainte de confusion, mais il est facile de les concevoir ; le premier de ces triangles, qu'on nommerait culmino-trichial, serait formé des parties adjacentes des deux perpendiculaires i *i* et *g k*, déterminées par l'angle droit où elles se rencontrent, et les extrémités de la corde i *g* qui formerait le troisième côté du triangle. On formerait de même le triangle frontal, meso-frontal, nasal, meso-nasal, etc.

On pourrait aussi tenir compte des triangles formés par les lignes qui vont du tragus ou cartilage de l'oreille, à la prunelle ou pupille de l'œil, à la pointe du nez, au coin de la bouche ou à la partie saillante du menton ; ils expriment un rapport assez approché des cavités nasales, sub-linguales et sous-linguales de la bouche, et rentrent, sous ce point de vue, dans la règle de Cuvier.

Lavater attache encore de l'importance à la direction prolongée de la paupière supérieure ; il assure que plus sa rencontre avec le diamètre d n s'éloigne

du point d. moins l'œil est ouvert, et plus il annonce de dissimulation : j'en ai parlé ailleurs. L'angle formé par la ligne qui va de la pupille au coin de la bouche, et la ligne centrale de la bouche est aussi pour Lavater d'une grande signification ; plus il est obtus, plus il annonce un homme faible et borné. Il regarde également comme un visage stupide celui où l'espace compris depuis l'angle du coin intérieur de l'œil jusqu'au milieu de l'aile du nez, se trouve plus court que l'espace qui s'étend du milieu de l'aile du nez au coin de la bouche. La nature a aussi posé le cachet de la bêtise, continue Lavater, sur le visage dont le front mesuré sur sa surface avec souplesse, se trouve plus court que le nez mesuré de même (ou en substituant les ordonnées correspondantes à la corde ou à l'arc, ainsi que le permet Lavater) ; le visage dont l'ordonnée frontale est plus courte que l'ordonnée nasale. Il est encore stupide, toujours selon Lavater, ce visage dont la partie inférieure, à compter depuis le nez, se divise en deux parties égales par la ligne centrale de la bouche, c'est-à-dire dans lequel les ordonnées a c et c d sont égales, etc., etc.

Je n'insiste pas sur ces règles, auxquelles je n'accorde qu'une importance bien minime. En général, toute règle qui ne repose pas sur des rapports anatomiques ou physiologiques connus ou admissibles, n'a, pour moi, qu'une valeur de probabilité souvent bien faible ; et telles sont malheureusement une forte partie des règles de Lavater, qui ne connaissant aucune raison physiologique des actes de l'homme, n'a jamais su distinguer ceux qui sont dans sa nature de ceux qui ne sont que le résultat de quelques causes fortuites ou sans conséquence pour l'intelligence. Si le lecteur ne me comprend pas sur ce sujet, ce n'est pas ma faute, et je lui laisse pour son compte son inapti-

tude. Je l'ai déjà dit, et je le répète pour la dernière fois, il se peut, il est probable que la densité des os, la stature, une gibbosité ou toute autre circonstance de cette nature, ait, mathémathiquement parlant, des rapports avec l'intelligence ou la moralité de l'homme; mais dans la pratique, ces rapports sont superflus. et nous devons nous borner, si nous voulons éviter l'erreur, aux rapports saisissables à nos sens, ou que nous pouvons vérifier.

Pour que le menton porte un caractère de prudence et de sagesse, dit Lavater, il faut qu'il soit un peu enfoncé ou coupé vers le milieu, et que la partie inférieure soit un peu saillante, c'est-à-dire que l'abcisse b *b* doit être un peu plus longue que l'abcisse *r s*; c'est mon dernier mot; qu'il y ait des rapports entre la densité, la forme, la structure du cerveau, d'une part, la sagesse et la prudence de l'autre, cela est dans la nature de l'homme; mais que ces deux vertus dépendent de quelques accidens formels du menton, cela n'est aucunement prouvé, et je ne vois rien dans l'organisation de l'homme qui le rende probable. Je rejette donc absolument toutes pareilles règles, quelle que puisse être l'autorité de Lavater pour certaines personnes. Il se peut que telle forme de bouche, de nez, etc., fassent un ensemble qui nous plaise davantage; mais ce n'est là qu'une manière de voir due à notre éducation, à nos mœurs et à nos préjugés, et rien n'est moins prouvé que les prétendus rapports de la beauté physique à la beauté morale. Je passe donc sous silence de pareils rapports, et je saute à pieds joints au-dessus des nombreuses pages que Moreau a cru devoir commenter, afin d'arriver à quelque chose de moins hypothétique; car Lavater est mon homme, et je me complais avec lui toutes les fois qu'il ne s'éloigne pas trop de la vérité, ou qu'il raisonne.

Ainsi, comme je l'ai déjà observé, Lavater avait compris toute l'importance du front. Si vous voulez savoir, dit-il, ce qu'un homme est naturellement, et ce qu'il peut devenir en raison de sa nature, attachez-vous au front plus qu'à tout le reste : voilà du positif et du solide digne de Gall; je tressaille de joie, quand je rencontre de pareilles réflexions. Voyons donc ce qu'il va nous dire sur les fronts. Trois types généraux, que j'ai tracés au bas de la même planche, présentent les modèles de leurs divisions en trois groupes essentiels. Le premier, à droite, peut être regardé comme une moyenne entre les fronts *réguliers* ou ceux qui peuvent être considérés à peu près comme tels. Le deuxième est l'image de ceux qui, sans être trop défectueux, ni tomber dans des anomalies assez graves pour entraîner la stupidité, l'idiotisme ou la folie, offrent néanmoins dans leur inclinaison ou leurs sinuosités, des conformations qui entraînent plus ou moins de faiblesse ou d'irrégularité dans l'exercice des facultés intellectuelles. Enfin la troisième figure, les fronts complétement défectueux, composés de parties hétérogènes, incohérentes, et totalement incompatibles avec l'exercice régulier des facultés ordinaires et communes. Ces défectuosités résident surtout dans le peu de hauteur, dans l'inclinaison et les nœuds dont ils sont garnis. Les fronts droits, d'une raideur extraordinaire, qui descendent jusque sur la racine du nez, sont aussi du même groupe.

Les premiers de ces fronts, dit Lavater, peuvent être appelés *anti-poétiques* ou *scrutateurs;* tout ce qui tient à l'imagination en est banni; ils font tout avec poids et mesure, réduisent tout à la règle et au compas; tous ont une marche tranquille, grave et fière. D'ailleurs ces fronts peuvent s'approcher ou s'éloigner plus ou moins de la perpendiculaire; leur capacité dépend de leur hauteur ou de l'ordonnée f g, et la sévérité du

jugement diminue à mesure que l'excès de l'abcisse g *g* sur f *f* est plus considérable.

Les seconds, par le biais qui les *constitue irréguliers*, annoncent une imagination ardente, emportée, fougueuse; ils appartiennent, dit positivement Lavater, à autant de fous, capricieux et remplis de bizarreries. Enfin les derniers sont un mélange non-seulement de toutes sortes d'irrégularités, mais aussi de défectuosités; les hommes qui les présentent, quoi qu'on fasse, ne produisent toute leur vie qu'extravagances, inepties, sottises et folies. A la bonne heure; c'est cela parler en homme de science et de raison. Honneur à Lavater et au vrai talent!

Avec un peu d'intelligence, le lecteur qui aura bien compris tous ces détails, pourra sans peine les appliquer à tout autre portrait. La figure de la planche 4 présente Lavater de face. Pour procéder à l'analyse de cette projection de la tête, on l'inscrira, comme le profil, dans un carré; on mènera les mêmes lignes ou d'autres, si on le juge à propos, et on répètera les mêmes opérations et les mêmes calculs; on s'attachera surtout au diamètre qui va d'un tragus à l'autre, et qui fera connaître un des traits les plus marquans du caractère, l'instinct carnassier ou de la destruction. Les autres diamètres décèleront le sentiment de la propriété, la circonspection, la ténacité, etc.; de sorte que cette section dont Lavater tient peu de compte, n'est guère moins importante que le profil. En effet, si celui-ci fait connaître l'individu, principalement sous le rapport de l'intelligence, la face le présente dans les principaux penchans qu'il déploie contre ses semblables. La demi-face et les trois quarts de face ou de profil, ont aussi chacun des avantages propres; de sorte qu'il sera toujours utile de les réunir aux deux autres toutes les fois qu'on le pourra.

S'il est question de procéder à l'analyse d'un buste, d'une antique, d'une ronde bosse, d'une demi-bosse, d'un bas-relief, d'un haut-relief, ou même de déterminer les aptitudes et les dispositions d'une personne vivante, et de faire son portrait *physionomico-cranoscopique*, il faudra employer le compas sphérique ordinaire, ou celui que j'ai imaginé, qui est à doubles tiges ou à branches de rapport et qui est beaucoup plus commode. Ce seul instrument avec un fil aplomb que l'on se fera d'un fil offrant des nœuds de centimètre en centimètre, et le pied de roi ordinaire, qui présente sur une face l'ancienne division duodécimale, et sur l'autre les nouvelles divisions du mètre, sont les seuls instrumens nécessaires. Avec le premier, on prendra tous les diamètres de chaque section; avec les deux autres on relèvera successivement les coordonnées de chaque point en tenant le fil aplomb d'une main de manière qu'il rase la pointe du nez, et le pied de roi de l'autre, etc., après quoi on formera des tableaux comme pour le prôfil et les autres sections.]

NOTA. Je me suis déjà expliqué deux fois sur le principe des ressemblances qui sert de base aux recherches par lesquelles on parvient à constater les identités ou hétérogénéités de caractère qui peuvent se trouver entre différens individus de même ou de diverses espèces. A mon sens, il faut, pour qu'il n'induise pas à erreur, que les ressemblances soient frappantes et portent sur des organes essentiels. Les principes géométriques que je viens d'établir, me paraissent les seuls capables de constater d'une manière certaine les ressemblances de formes et de volumes qui peuvent exister, par exemple, d'homme à homme entre les diverses parties de l'encéphale, et annoncer des identités de caractère. Cependant M. da Gama Machado, dans un ouvrage qu'il vient de publier sur la théorie des ressemblances, conclut souvent des penchans ou des mœurs analogues, de ressemblances très-légères, telles que celles tirées des nuances de la robe, principalement chez les oiseaux et les mammifères; ou de la couleur, de la douceur, ou de la rudesse de la peau dans l'homme, etc., etc. Il admet aussi des qualités analogues entre des minéraux, des végétaux et des animaux, d'après des particularités ou des nuances très-vagues; et pourtant il faut convenir qu'il tombe souvent

sur des rapprochemens très-heureux. On ne peut que louer et encourager l'auteur dans cette nouvelle route qu'il ouvre aux naturalistes, c'est une théorie purement empirique, qui n'est point prouvée encore par un assez grand nombre de faits, pour pouvoir se placer à côté de la cranoscopie et de la physiognomonie, mais qui est remplie de vues neuves et philantropiques, écrite d'un style sage et agréable, et qui présente des lithographies coloriées avec des soins tout particuliers. C'est un véritable ouvrage pour les gens du monde, et une espèce de bonne fortune pour les dames, auxquelles il présente de charmans modèles de dessins et des morceaux d'une douce sensibilité à étudier. Enfin, M. Machado offre dans son saïmiri, ses perruches, ses serins, son sansonnet, etc., avec un gracieux difficile à imiter des traits de la plus touchante amitié, et d'une moralité aussi délicate que spirituelle.

CINQUIÈME PARTIE.

ÉTUDE SPÉCIALE DES PRINCIPAUX SIGNES PHYSIOGNOMONIQUES, ET PRÉCEPTES GÉNÉRAUX SUR LEURS DIVERSES APPLICATIONS.

J'arrive enfin à ce que le vulgaire regarde plus particulièrement comme constituant la physiognomonie, c'est-à-dire aux signes que j'ai désignés plus spécialement sous le nom de *physiognomoniques*. Nous savons déjà qu'ils ne peuvent être que de deux sortes, muets ou sonores; que les premiers sont essentiellement des mouvemens, des formes ou des couleurs appréciables surtout par la vue ou le tact, et que les seconds sont des sons ou des cris que recueille l'ouïe. Nous savons aussi, de science certaine, que presque tous les signes employés par Lavater ne sont que de vaines illusions, et ne peuvent être admis dans un système de physiognomonie positive, tel que celui que je cherche à fonder, et qu'on pourrait appeler *physionomico-cranoscopique*. Mais si les signes sont la partie la plus faible du système du docteur Gall, ils sont aussi la partie la plus défectueuse de la physiognomonie, et paraissent devoir rester encore long-temps dans cet état d'imperfection, attendu les difficultés inhérentes à leur per-

fectionnement; et, en effet, si Lavater a paru avoir mieux fait que ses prédécesseurs, il n'a dû le succès qu'il a obtenu qu'à la circonstance qui nous a fait prendre des chimères pour des réalités, et du fatras pour de la science : ce jugement n'est ni injuste ni outré. Depuis plus de dix ans que je m'occupe plus spécialement de physiognomonie et de cranoscopie, il n'est pas une des règles de Lavater que j'aie pu vérifier complétement et appliquer d'une manière satisfaisante et facile aux cas qui se sont présentés à mes observations. Aristote, Lebrun et Descartes ont été de meilleure foi et avaient mieux compris la chose; Descartes surtout en a parlé avec beaucoup plus de franchise, et n'a pas dissimulé la difficulté. Son jugement, trop peu connu, ne peut être qu'utile au lecteur, et je me fais un devoir de le rapporter autant dans son intérêt que dans celui d'un grand homme que nous méconnaissons aujourd'hui, et auquel nous devons une double reconnaissance, pour avoir rompu et arraché les langes qui étouffaient la raison, et avoir, en perfectionnant et appliquant l'algèbre à la géométrie, fourni à Newton le marchepied sans lequel il n'eût pu s'élever, et qu'il n'eût peut-être pas trouvé lui-même.

« Il n'y a rien, dit Descartes, en quoi paraisse mieux combien les sciences que nous avons des anciens sont défectueuses, qu'en ce qu'ils ont écrit des passions, car, bien que ce soit une matière dont la connaissance a toujours été fort recherchée, et qu'elle ne semble pas être des plus difficiles, à cause que chacun la sentant en soi-même, n'a pas besoin d'emprunter d'ailleurs aucune observation pour en découvrir la nature, toutefois ce que les anciens en ont enseigné est si peu de chose...... que je ne puis avoir aucune espérance d'approcher de la vérité qu'en m'éloignant des chemins qu'ils ont suivis..... Les passions, reprend-il un peu

plus loin, sont souvent mêlées ensemble........ elles excitent le pouls différemment......; les principaux signes extérieurs qui les accompagnent sont l'action des yeux et du visage, les changemens de couleur, les tremblemens, la langueur, la pamoison, les ris, les larmes, les gémissemens, les soupirs...... Il n'y a aucune passion que quelque action des yeux ne décèle... Les valets les plus stupides remarquent à l'œil de leur maître s'il est fâché ou s'il ne l'est pas... *mais il n'est pas aisé de décrire ces actions des yeux*. Quoiqu'elles n'échappent à personne, elles sont si petites, si fugitives, qu'elles disparaissent dès qu'on veut les saisir et les fixer...... On peut dire quasi la même chose des actions du visage. Cependant quelques-unes sont assez prononcées, telles sont les rides du front dans la colère, certains mouvemens du nez et des lèvres dans l'indignation et la moquerie, mais elles ne semblent pas tant naturelles que volontaires; car on peut en imaginer de contraires, et dissimuler ces passions.... On ne peut pas si facilement s'empêcher de rougir ou pâlir......... La joie rend la couleur plus vive et plus vermeille, parce qu'en ouvrant les écluses du cœur elle fait que le sang coule plus vite en toutes les veines, et que devenant plus chaud et plus subtil, il enfle médiocrement toutes les parties du visage, le rend plus riant, plus gai..... Dans la tristesse, au contraire, les orifices du cœur se rétrécissent, le sang coule plus lentement, il est plus froid, plus épais... le visage devient pâle, parait décharné...; cependant on rougit souvent étant triste; cela doit être atribué aux autres passions mêlées à la tristesse. » On conviendra que voilà des explications aussi sévères que celles que pourrait donner aujourd'hui la physiologie la plus scrupuleuse.

Je n'ignore pas que, parmi mes lecteurs, il y en a

de bien difficiles à convaincre, et d'autres qui seront d'autant plus rebelles à mes enseignemens, qu'ils ont contracté avec Lavater de plus longues habitudes ; dans cette alternative, les seuls faits que peuvent admettre l'anatomie et la physiologie soumis à une marche analytique sévère, me paraissent l'unique moyen de triompher avec le temps des uns et des autres. Dans Lavater, aucune partie ne résiste à une saine critique ; tout son système s'écroule sous le poids d'une raison exigeante ; on ne doit donc point s'attendre que je transcrive ici la multitude des règles qu'il a données sur les diverses parties du visage et du corps, non pas que j'en aie d'autres à leur substituer, mais parce que j'ai voulu élever le nouvel édifice sur des fondemens plus solides, et n'employer à sa construction que des matériaux d'un meilleur choix, et que je puisse garantir.

Sans doute, on va me répondre que Lavater en disait autant dans toute la bonne foi de sa personne. « Mon ouvrage n'est point une frêle chaumière bâtie sur le sable, s'écrie-t-il, mais un solide palais fondé sur le roc, et contre lequel les vagues redoutables des opinions humaines iront briser leur fureur, et se réduire en écume. » Serai-je plus heureux?... Mais si je n'ai fondé que sur des principes incontestés ou incontestables ; si les matériaux avec lesquels j'ai édifié sont tirés de l'anatomie et de la physiologie qu'il a méconnues et qui ont ruiné son système ; si la méthode qui sert de lien à l'ensemble n'est autre que celle suivant laquelle ces deux sciences procèdent ; si enfin la géométrie vient fermer la clef de la voûte, quelle puissance pourra renverser le nouvel édifice? Au reste, je sens combien quelques concessions aux anciennes traditions militent en faveur des innovations. J'ai compris ce que je devais à des habitudes contractées,

et loin de fronder les partisans les plus zélés de Lavater, leur sollicitude trouvera, au contraire, à se reposer sur ce qu'il a dit de plus sensé. J'offrirai à la suite de chaque paragraphe, en caractère plus petit, mais sans aucun commentaire, les principales règles données par Lavater sur le sujet qu'il comprend. Je me suis décidé d'autant plus volontiers à cette illustration, qu'elle fournira en même temps aux hommes du mouvement scientifique un moyen de vérifier la doctrine de Lavater, et de prononcer avec plus d'équité entre elle et ma nouvelle théorie que je désire, d'ailleurs, soumettre à toutes les épreuves qui peuvent l'épurer et la solidifier, n'ayant d'autre but que la vérité.

Il est donc bien évident, comme l'observe Descartes, que, quoique nous puissions vérifier sur nous-mêmes, sur nos frères, nos amis et toutes les personnes qui nous entourent, la plupart des règles de la physionomie, cette partie de la science n'en est pas plus avancée, et Lavater, si fécond en inventions, et qui, indépendamment des préceptes répandus dans son ouvrage, a consacré de nombreuses pages à ce qu'il nomme un traité des lignes physiognomoniques où il s'occupe plus particulièrement des fronts, des yeux, des nez, des bouches, des oreilles...., n'a pas été plus heureux que les autres ; toute cette partie de ses travaux est tellement futile, qu'il n'y a pas un précepte sur dix qui mérite d'obtenir place ici. Le lecteur judicieux concevra donc que c'est par pure complaisance pour quelques personnes qui ont la manie de priser tout ce qui est fait, et de blâmer ce qui est nouveau, que j'ai transcrit un certain nombre de ces préceptes. J'eusse désiré, dès la première page, pouvoir oublier ce que Lavater a dit ; mais vu le tort que j'avais déjà de fronder tant d'autres opinions, c'eût été une hérésie de plus à laquelle mon ouvrage n'eût par surgi.

Toute méthode analytique est une langue, a dit Condillac ; la musique, la peinture, l'algèbre, sont des langues comme le grec et le latin. La cranoscopie et la physiognomonie, qui sont aussi des méthodes analytiques, sont des langues comme toutes les autres, à cette différence près que les signes sont d'une autre nature, la première n'employant principalement que des formes, la seconde s'attachant plus particulièrement à des mouvemens, des changemens de couleur et autres moyens d'expression analogues. Ici se présenterait naturellement à notre examen une foule de questions préliminaires sur ces signes particuliers que nous devons employer ; mais mon plan n'admet aucunement de pareilles discussions, et je dois me restreindre à quelques réflexions générales, indispensables pour bien comprendre la portée de ces signes, qui doivent ou peuvent déceler nos dispositions et nos sentimens. Le lecteur doit surtout ne point perdre de vue ce que j'ai dit plus haut, que les signes cranoscopiques ou physiognomoniques ne peuvent aucunement circonstancier les emplois ou l'usage que nous avons fait ou que nous ferons de telle ou telle faculté dont nous sommes pourvus. Ainsi lorsque Lavater jugeant un portrait, s'écrie : « A ce caractère de grandeur, de noblesse et de supériorité qu'on remarque dans ces yeux, je dirai qu'ils appartiennent à un général d'armée d'une naissance illustre et d'un mérite éminent, » il dit une triple ineptie, parce que les yeux ne sont pas précisément le siége de la grandeur, ni de la noblesse, ni de la supériorité, qu'ils ne peuvent pas plus indiquer qu'ils ont été employés à commander une armée, qu'ils sont issus d'illustres ancêtres. Dans un autre, il voit un regard d'une prudence consommée (Soit) et des yeux qui sont nécessairement ceux d'un *sénateur* ou d'un *ministre*. Ailleurs, il voit encore

des yeux incapables d'attention, et qui sont sans expressions et sans but (C'est fort bien jusque-là) ; mais lorsqu'il affirme qu'ils ne peuvent appartenir qu'à une jeune fille, c'est au moins un jugement fort téméraire. En conscience, lecteur, adoptez-vous une pareille décision? Si vous tenez à de tels préceptes, ils sont en abondance chez lui ; mais je ne puis, je le répète, les rapporter ici, ni sortir de ce principe, que parmi les phénomènes expressifs liés aux modifications de la sensibilité intérieure, la physiognomonie ne doit admettre que ceux de ces phénomènes qui ont un rapport évident et naturel avec les sentimens dont ils sont la modification.

Nous ignorons, ai-je dit, pourquoi tel sentiment s'exprime par des larmes, tel autre par le rire, un troisième par le froncement du sourcil, etc. Nous ne savons pas mieux comment des organes tels que la bouche, le nez, les yeux, qui varient si prodigieusement d'un individu à un autre, produisent néanmoins dans des visages, d'ailleurs très-dissemblables, des expressions analogues ou presque identiques, telles que celles du rire, du pleurer, de la colère, de la tristesse, etc. Bien plus, quelle que soit la différence des traits, on reconnait toujours le sourire de l'indignation de celui de la malice ou de la bonté, lors même que l'âge a produit la plissure et la décrépitude de la peau, et que la chute des dents a déformé la bouche et l'a rendue grimacière. Un nez épaté, un nez camus, aquilin, retroussé, expriment également le dédain ou l'ironie sans qu'on s'y méprenne ; la bouche et les joues dans un visage maigre ou rebondi, massif ou léger, dur ou délicat, rendent les mêmes sentimens à peu près par les mêmes traits, sans doute avec des nuances plus ou moins gracieuses, mais qui ne changent point le fond de l'expression....... Il faut

donc renoncer pour le moment à ces mystérieux détails, et tout ce que je puis conseiller à mon lecteur, c'est de s'attacher à préciser le sens et l'expression physiognomonique d'une foule de locutions qui sont dans la bouche de tout le monde, et que bien peu de personnes entendent convenablement. Lavater n'a tant abusé de ce moyen et n'est souvent si obscur que parce qu'il était dans ce cas. Ainsi on s'exercera à préciser les diverses acceptions du mot *air*, par exemple, combiné avec le verbe *avoir*, ou autres et plusieurs épithètes, comme *avoir l'air méprisant*, *hautain*, *dédaigneux*, *moqueur*, *fripon*..... *l'air gracieux*, *aisé*, *enfantin*, *enjoué*, *badin*..... *l'air simple*, *niais*, *embarrassé*, *engoncé*.... On pourra, étant placé devant une glace, essayer de prendre ces différens *airs*, noter les principaux traits qui les caractérisent, et les vérifier ensuite à chaque occasion favorable ; pour peu qu'on ait d'aptitude naturelle et de tact pour ce genre d'exercice, on obtiendra des progrès très-marqués en peu de temps. On conçoit qu'en précisant de même les modifications du rire, du pleurer, etc., c'est travailler en même temps à fixer les diverses espèces de physionomies dont j'ai parlé, la mine, le ton et les manières qu'elles présentent.

D'après ce que j'ai dit plus haut, on serait porté à croire que je repousse irrémissiblement de mon système les signes physiognomoniques que l'on pourrait conclure de la forme de certaines parties autres que le crâne, telles que le nez, les dents, les cheveux, etc., mais on se tromperait. Lavater a fait un grand abus de cette classe de signes ; à chaque pas, il voit dans un menton l'expression de la finesse de l'esprit, de l'amour de l'ordre, de la sagesse ; il aperçoit dans un nez une certaine pénétration pour les choses obscures ; il voit dans de longs cheveux lisses l'indice de la tristesse;

ailleurs, les mêmes cheveux lui annoncent un homme insatiable de voir et de connaître.... Tout en admettant que certains nez, certaines bouches, certaines dents.... font naître certaines pensées plutôt que d'autres, et que certaines formes coïncident plus souvent avec certains sentimens, je repousse néanmoins de pareilles assertions que je regarde comme *des lieux communs physiognomoniques*.

C'est ici le lieu d'expliquer le savoir faire de Lavater, le fond de sa science et son grand cheval de bataille. Lorsque dans un individu certains penchans, certaines dispositions ou aptitudes sont fortement prononcées, elles impriment, ainsi qu'on l'a vu précédemment, à tous les traits extérieurs un certain caractère plus ou moins saillant; ainsi, si l'orgueil existe à un haut degré, il communique aux attitudes, aux airs de tête, aux traits du visage, une manière d'être qui diffère de celle que produit la bonté, la circonspection, etc. ; de même, si les facultés qui tiennent à l'intelligence sont très-développées, le nez, la bouche, le menton, peut-être aussi les cheveux et les oreilles, offrent un autre aspect que dans la stupidité. Dire dans ce cas que le menton, le nez, les cheveux, annoncent de l'esprit, c'est dire, si on veut, une chose vraie, mais superflue ; il suffit d'observer que la physionomie est spirituelle. Supposons un visage qui annonce de la capacité et de la bonté, toutes les parties seront plus ou moins empreintes de ces deux dispositions. A quoi bon de dire que le front doucement arqué annonce de l'intelligence, que les yeux pétillent d'esprit, que le nez indique une âme noble et remplie de sentimens élevés, que la bonté est peinte sur les lèvres, que le menton, les cheveux, les oreilles, témoignent beaucoup de bienveillance, etc.? Lavater ne tarit pas dans ces sortes d'énumérations, qui ne sont qu'une phraséologie emphatique et oiseuse,

et voilà toute sa science. En vain il étale et multiplie à l'infini les règles concernant chaque partie, le front, les yeux, le nez...... jamais il n'en fait aucune usage, pas même pour montrer la manière de les appliquer ; il ne dit point que tel visage annonce telle chose d'après telle règle ; le prononcé de ses jugemens est toujours sans motifs ; Lavater, en un mot, suit constamment le flux de ses pensées, et aborde où les flots le poussent ; de là tant de phrases oiseuses, tant d'assertions hasardées, tant de contre-sens, de non-sens, et j'oserai dire d'inepties. Ainsi, en jugeant le portrait de la princesse Christine de Suède, il dit que le front et le nez indiquent du bon sens et de la sagesse, et que la bouche annonce une légèreté agréable. Qu'est-ce donc qu'une légèreté agréable, sinon une inconstance d'idées et des imprudences spirituelles, et comment accorder ces dispositions, avec cette droite raison et cette gravité que supposent le bon sens et la sagesse?

Je ne puis m'arrêter plus long-temps sur ces généralités, ni sur les incohérences et les superfluités que renferme Lavater. Je passe à la discussion des parties qui doivent former les signes, les caractères ou les lettres et le syllabaire de ce qu'on peut appeler l'alphabet physiognomonique.

I.

De la Tête et du Cou

La Tête, dans l'homme, termine, comme on sait, la partie supérieure du corps. Elle est posée sur le rachis auquel elle est unie par la première des vertèbres cervicales nommée *atlas*, sur laquelle elle est à peu près

sans mouvement, mais dont la forme est telle que l'apophyse odontoïde dont elle est pourvue s'articule avec l'*axis*, ou la seconde vertèbre du cou, de manière à permettre à l'encéphale toute la mobilité et les diverses espèces de mouvemens que réclament les nombreuses fonctions que cette partie importante doit exercer. Je n'entrerai ici dans aucun détail sur ces mouvemens que l'on peut ramener à quatre sortes, savoir : ceux de *rotation*, par lesquels la tête tourne à droite et à gauche en pivotant sur l'axis ou le cou; les mouvemens de *flexion*, par lesquels elle s'abaisse en avant ou se porte en arrière ; les mouvemens de *déviation*, par lesquels elle s'incline sur l'une ou l'autre épaule, et enfin les mouvemens composés qui peuvent résulter de la combinaison des trois sortes de mouvemens simples ou primitifs.

La tête, considérée dans sa hauteur, se divise en deux parties symétriques l'une de l'autre, par le plan vertical qui partage le corps en deux moitiés latérales et semblables, et qui passe par le milieu du plan de sustention, l'axe spinal, le sternum, et forme ce qu'on nomme la section *médiane* ou le *profil*. Le plan qui lui est perpendiculaire, et passe par le centre de gravité du trapèze de sustention et le vertex, partage, au contraire, tout le corps et la tête en deux parties non symétriques dont l'une comprend la moitié antérieure du corps, et l'autre la moitié postérieure; les diverses parties antérieures de la tête, telles que le front, les yeux, le nez, la bouche, etc., projetées sur ce plan, forment ce qu'on nomme la *face*, le *visage*, la *figure* ou la *physionomie*; enfin une troisième section, également importante à connaître, est celle qu'on obtient en faisant passer un plan par l'arcade sourcilière et la partie postérieure du trou occipital. A quelques légères irrégularités près, ce plan sépare la partie de la tête nommée

crâne, et qui renferme le *cerveau*, de la partie qui contient les *organes des sens*, ou de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût, qui sont logés dans les cavités sous-craniennes des orbites, des oreilles, des narines, de la bouche et du pharynx. Généralement, la partie du crâne est la plus considérable, quoique le contraire puisse avoir lieu. La silhouette qui représente Raynal. offre l'image de ce plan dans la ligne qui va du sourcil à la nuque ou fossette du cou, et que l'on nomme *ligne* ou *plan basilaire* du crâne. Les deux perpendiculaires abaissées du *vertex* et du menton sur cette ligne, accusent la hauteur respective de ces deux parties ; de sorte que l'on pourra prendre leurs carrés pour le rapport approché de surface extérieure de chacune, et leur cube pour celui de leur volume.

Plus les deux parties du crâne se rapprochent de l'égalité, plus aussi les penchans sont en équilibre avec l'intelligence; plus au contraire la partie postérieure ou occipitale l'emporte sur la partie antérieure ou frontale, plus les forces et les habitudes animales, telles que l'amour physique, un attachement aveugle pour certaine chose ou certains lieux, l'orgueil, la vanité, la ténacité, prédominent sur les facultés intellectuelles ou bienfaisantes, telles que l'esprit, la raison, la sagesse, la bonté, la justice. Si, au contraire, la partie antérieure l'emporte sur l'autre, les forces et les habitudes animales énoncées seront d'autant plus efficacement pondérées par les qualités rationnelles et bienfaisantes, que son volume se trouvera excéder celui de l'autre.

J'ai promis d'offrir le résumé des préceptes de Lavater sur chaque partie essentielle de l'alphabet physiognomonique qui nous occupe en ce moment ; voici ce qui concerne la tête :

[Elle est comme elle doit être, dit Lavater, lorsqu'elle

est comme une boule creuse un peu aplatie des deux côtés, et s'élève en bosse vers le front et l'occiput : telle est à peu près celle de Raynal. Dans cette conformation, qu'il appelle une belle forme de tête ou une tête bien proportionnée ou fortement dessinée, dans ses parties solides se trouvent nécessairement des qualités plus qu'ordinaires, surtout si les chairs ou les parties molles ne sont ni trop ni trop peu colorées. Cette configuration sphérique de la tête humaine, ajoute Moreau, éloigne considérablement l'homme de tous les autres animaux; la vie intellectuelle et morale qui résulte du développement du front, substitue en effet la délicatesse et la raison aux penchans et aux appétits grossiers, féconde la pensée par le sentiment, multiplie et embellit les relations par toutes les affections dont le cœur et l'esprit sont capables; l'on voit, au contraire, reparaitre l'empire des besoins physiques, la violence des penchans et des passions, à mesure que cette forme s'altère, que le front s'abaisse et parait plus écrasé, que de grosses et lourdes mâchoires se prolongent en museau, et qu'elles se trouvent recouvertes par des lèvres plus épaisses et plus gonflées. Dans la tête de l'orang-outang, qui est celle qui ressemble le plus à une tête humaine, le caractère animal perce déjà d'une manière frappante. Dans l'étroitesse et la forme triangulaire de la face, le peu d'effet du blanc de l'œil, la proximité des yeux, l'aplatissement du nez, et surtout par l'absence d'un front large et majestueux, qui donne à la physionomie tant de noblesse, et par cette longue chevelure si gracieuse, surtout chez les femmes et les enfans, et qui s'étend comme un voile léger sur toutes les parties qu'elle doit recouvrir et protéger; la dégradation est encore plus prononcée chez les autres espèces, telles que le gibon, le magot..... Quoique les mœurs soient assez douces, que les mouvemens n'aient rien de violent,

l'animal paraît triste, sa vivacité n'a rien de spirituel, l'éclat des yeux a disparu, etc.

Aristote veut que les plus petites têtes soient les plus sensées ; Gall dit que ce sont les plus grosses; Lavater n'attend rien d'une grosse tête dont le front est petit, triangulaire, et dont le crâne est surchargé de graisse et de chair ; de gros os, des masses charnues sont un poids importun qui gêne les opérations de l'âme ; il aime mieux un petit corps avec une tête un peu trop grosse, ou un grand corps avec une tête un peu trop petite, circonstances qui, dit-il, toutes choses égales d'ailleurs, annoncent un caractère d'esprit plus parfait ; trop grosse, il s'ensuit une stupidité grossière ; trop petite, c'est ineptie et faiblesse ; trop arrondie ou trop allongée, on tombe dans d'autres inconvéniens que j'ai déjà rapportés en parlant du profil et de la face... Du reste, la tête fournit au langage d'action une foule d'expressions énergiques ; ainsi, par tel mouvement de la tête, nous appelons ; par tel autre, nous congédions ; par d'autres, nous approuvons, désapprouvons, saluons, bravons, etc.... Enfin la tête, comme le tronc et les membres, concourt grandement à l'expression de certaine situation de l'âme ; ainsi elle contribue singulièrement à relever l'attitude de l'homme superbe, orgueilleux, puissant...., et n'a pas moins d'expression dans la pose humble de l'homme affaissé, découragé par le malheur..., accablé par l'idée de sa dépendance, de son impuissance, etc....]

Du Visage, face, figure ou physionomie. J'ai déjà parlé, à diverses reprises, de cette partie importante de la tête, et il ne me reste, pour compléter cette théorie, qu'à résumer quelques préceptes généraux concernant les phénomènes expressifs dont elle peut être le siége. Ces phénomènes, nous le savons déjà, varient non-seulement d'une espèce à une autre, mais aussi

entre les individus d'une même espèce, surtout dans l'homme, où les sentimens sont d'autant plus nombreux que la sensibilité est plus exquise. Le docteur Adelon parait croire que les phénomènes du langage affectif sont bien plus nombreux que ceux des langues artificielles, y compris même la musique, d'où il s'ensuivrait que nous aurions moins d'idées que de sentimens ou d'images raisonnées que d'émotions. Cela me parait du moins incontestable chez le commun des hommes, mais je crois qu'il se pourrait que chez l'homme instruit le contraire eût lieu. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette multitude de phénomènes expressifs que peut présenter la face, où la sensibilité parait avoir établi son siége principal, c'est que quelques variés qu'ils soient, ce sont toujours les mêmes traits qui concourent à les former; le front, les sourcils, les yeux, le nez, la bouche et les joues, voilà les principaux élémens des changemens les plus divers et les plus opposés que peut éprouver la figure. Non-seulement la gaité, la tristesse, l'hypocrisie, la franchise, la malignité, la bonté, mais toutes les nuances que peuvent éprouver ces sentimens, trouvent dans la combinaison de ce petit nombre de caractères une expression qui n'est point équivoque. A la vérité, ces traits essentiels sont modifiés par près de cinquante muscles qui se trouvent sous l'empire de deux nerfs principaux, le trijumeaux et le facial, qui forment un réseau qui se ramifie à l'infini. Selon des observations récentes, le premier de ces nerfs, qu'on nomme aussi triacical, qui vient principalement du bulbe rachidien, et qui constitue la cinquième paire de nerfs craniens, porte à ces muscles les ordres de la volonté pour la production des mouvemens ordinaires, tels que ceux de la mastication, l'ouverture des lèvres, des paupières, et tandis que le second, qui vient de la septième

paire, préside au jeu de ces mêmes muscles dans l'expression de ces sentimens, ainsi que nous le verrons plus bas. Le physiognomoniste qui tient à se rendre compte des effets qu'il observe, ne peut trop s'attacher, comme je l'ai dit, à saisir sous leurs principaux points de vue ces derniers objets, qui ont d'ailleurs leurs difficultés, ainsi que l'observe Descartes.

Si la face est de toutes les parties du corps la mieux pourvue de muscles, et la plus sensible, elle est aussi celle qui éprouve les plus profonds changemens en passant d'un âge à un autre ou même d'un genre de vie à tel autre. Quelle dégradation, par exemple, n'éprouvent pas souvent les plus belles et les plus heureuses physionomies à l'époque de la puberté, lorsqu'un ferment jusqu'alors inconnu porte le trouble dans certains organes, fait naître des désirs impérieux et la plus fougueuse de toutes les passions! A la vérité, après les premiers orages, la raison reprend quelquefois le dessus et ramène la beauté des formes avec la vertu; mais quel que soit ce retour, voit-on reparaître cette pureté virginale, ce léger duvet dont j'ai parlé, et qui se flétrit sans retour au moindre contact. Ainsi l'innocence du premier âge, cette candide simplicité qui caractérise l'enfance, résulte bien plus de l'absence des causes propres à stimuler les passions ou du défaut d'occasions propres à exciter au vice, qu'elle n'est le résultat d'une conduite raisonnée et vraiment vertueuse, et malheureusement, il en est de même des autres époques de la vie. Vérité terrible et profonde que quelques législateurs ont comprise, mais qui est tellement méconnue aujourd'hui, qu'il est impossible de prévoir où peut conduire un régime de civilisation dont tous les freins sont rompus, qui stimule dans toutes les classes les passions avides qui peuvent conduire à l'anarchie, et constitue tous les membres de la

société, depuis le prince gorgé de millions juqu'au pâtre qui vit d'aumônes, dans un état de guerre perpétuelle et inévitable entre celui qui est écrasé d'impôts et de misère, et celui qui les consomme dans la splendeur et les plaisirs.

Il y a dans le visage toutes les circonstances qui peuvent contribuer à varier ses expressions; des saillies comme celles du nez, du menton, du sourcil, du zigoma; des excavations et des ouvertures comme celles de la bouche, des yeux et des narines; des parties mobiles comme les mâchoires, les lèvres, les yeux, la pointe et les ailes du nez; des renflemens onduleux et des contours arrondis, des sinuosités qui, multipliant la surface, en font une sorte de jardin anglais que relèvent encore des couleurs et des nuances qui varient du blanc le plus pur au rose le plus tendre. Aucun animal n'offre une face aussi variée, aussi agréable, ni aussi propre aux expressions les plus terribles et en même temps les plus gracieuses, les plus tendres et les plus passionnées. Sans avoir rien de ces traits âpres et durs, ni de ces parties proéminentes, telles que des poils hérissés ou de ces pointes acérées et menaçantes que l'on remarque dans la plupart des animaux, comme le lion, le singe, le taureau, le cheval, le chien..... la face de l'homme réunit tous les traits qui peuvent constater la supériorité de son intelligence et de sa moralité sur les autres espèces.

Une question qui a été très-agitée entre les physiognomonistes, et dont Lavater s'est lui-même occupé, est celle de savoir jusqu'à quel point la physionomie d'un jeune homme peut annoncer ce qu'il sera un jour. J'ai déjà observé que la physiognomonie ne peut pas plus que la cranoscopie prévoir l'emploi des facultés. Le docteur Moreau est du même sentiment, et s'en explique clairement. Lavater, dans ses divagations, s'en

exprime très-diversement; il n'y a, dit-il, que la Divinité qui puisse apercevoir sur la physionomie simple et candide d'un jeune homme ou d'un enfant, les germes des passions encore cachées. Ailleurs, il confesse qu'il n'y a qu'un grand connaisseur, un observateur expert, qui puisse s'ériger en juge du caractère futur dans tous les cas donnés. Enfin il avoue avoir eu beaucoup de peine à distinguer le caractère de l'homme fait par les traits de l'adolescent; sans doute, dit-il, des traits vigoureux, mâles et énergiques ne peuvent convenir qu'à l'homme fait ; mais les premiers linéamens de ces penchans qui se développent dans la suite avec tant de véhémence, sont-ils bien réellement inappréciables dans la jeunesse? Une naïve simplicité du cœur, une douce ingénuité de mœurs sont, j'en conviens, l'apanage de cette époque ; mais chez les individus d'un caractère prononcé, cette première innocence, qui n'est souvent, comme je l'ai fait observer tout à l'heure, qu'une qualité négative, une fausse apparence, couvre-t-elle toujours suffisamment les traits des passions qui doivent se développer plus tard? d'ailleurs, quelle que soit l'inertie de ces premiers linéamens, sont-ils absolument sans actions? Sans doute on ne doit pas traiter une ébullition de jeunesse comme une affection grave de l'âge mûr, mais dans une foule de circonstances, ce serait faire preuve de bien peu d'habileté que de se méprendre sur des faits aussi positifs. On voit par ce peu de mots que Lavater conclut tout différemment de ce qu'il a dit en commençant. Toutefois, il ne faut pas oublier que des figures désagréables et même choquantes changent avec le temps à leur plus grand avantage, et qu'il arrive très-souvent que l'adulte ne conserve presque aucune forme de ses premiers traits, et ne ressemble plus en rien à ce qu'il était autrefois.

Ainsi, pères et mères, ne croyez pas toujours que tout soit perdu par l'effet d'une première incandescence des passions ; et toi, jeune homme trop facile et trop sensible, sois plus calme et plus circonspect dans tes premières liaisons, et ne va pas te jeter aveuglément entre les bras d'un ami que tu n'as pas suffisamment éprouvé ; garde-toi de te laisser aller à une fausse apparence de conformité et de sympathies. Sans doute il existe quelqu'un dont l'âme est à l'unisson de la tienne, mais attends qu'il se présente.

Je n'insiste pas sur la figure n° 1, qui offre Lavater de face ; c'est un visage honnête, mais peu ressemblant. La charpente osseuse est trop massive et trop durement exprimée ; le nez trop raide, les yeux trop éteints, la bouche trop sérieuse et probablement trop grande, les lèvres trop pressées l'une contre l'autre, le menton trop obtus, l'attitude générale trop engoncée, en un mot, tous les traits sont trop lourds pour un esprit aussi délié, une tête aussi mobile, et une imagination aussi ardente que Lavater. Toutefois, pour en porter un jugement physiognomonique dans le genre de Lavater, mais plus sévère, mieux raisonné qu'il ne le fait la plupart du temps, et propre à servir d'exemple, je dirai, en rapportant le motif de chaque décision, que ce front spacieux et déprimé annonce de l'intelligence et de la fougue ; que ces yeux ouverts, et qui offrent beaucoup de blanc, même au-dessous des prunelles, témoignent de la franchise ; que la hauteur des deux paupières supérieures et les prolongemens de leurs bords extérieurs qui vont se rencontrer sur le front, sont, selon lui, les indices d'une conception aisée pour les choses ordinaires, d'une aptitude aux arts graphiques, et de traits favorables à la formation et à l'expression d'une certaine série d'idées ; que la largeur de la racine du nez et l'inter-

valle des yeux, quoique peu naturels chez lui, annoncent de la capacité, le penseur et l'homme discret ; que la largeur et l'épine du nez, et le parallélisme de ses bords. quoique pas assez légers. témoignent du goût et de la délicatesse pour les beaux-arts ; mais que l'intervalle du nez à la bouche et le reste de la figure, par ce qu'ils ont de dur et de trop matériel, dénotent certaine brusquerie d'humeur ; quelque chose de raide et d'inégal dans les mœurs. Au surplus, ce visage n'est point du nombre de ceux qu'on peut appeler carré, moins encore est-il ovale, triangulaire ; c'est un visage oblong, qui semble opposé au caractère de Lavater, en ce que le trapèze frontal est trop large par le haut, et approche trop d'un rectangle, le côté qui touche à la racine des cheveux ou le diamètre trichial de la face étant à peu près égal au diamètre sourcilier, ce qui ne convient point à un caractère comme celui de Lavater. Le diamètre oculaire ou qui passe par les yeux, est aussi trop fort et opposé au caractère paisible de Lavater. Je désire que le lecteur remarque que si Lavater s'était toujours exprimé de cette manière, c'est-à-dire en rapportant le signe de chacune de ses décisions, il aurait fourni à ses lecteurs le moyen de suivre et de vérifier chacun de ses jugemens. les eût habitués à discuter ses principes, à s'en rendre compte, à les appliquer, et surtout à ne rien admettre sans motifs, et eût rendu ainsi un service important à la physiognomonie.

Dans l'analyse géométrique de la face que j'ai laissée à faire au lecteur. on n'omettra point le trapèze bucco-nasal a b c d, bucco-oculaire interne a b g f. bucco-oculaire externe a b h e, et autres lignes que je me suis dispensé de tracer, et qu'on pourra mener soi-même, telles que le trapèze bucco-mentonal, le dia-

mètre mentonal, le diamètre buccal, celui qui passe par le bas du nez, etc....

[Le visage des hommes passionnés, actifs, bouillans, énergiques, est bien autrement expressif que celui des hommes froids, lymphatiques, nonchalans et mous. Toutefois, on prétend qu'il y a des gens très-spirituels et très-adroits dont le visage n'exprime rien.

Si la largeur du visage est en disproportion avec sa hauteur, que le nez soit peu prononcé entre deux grosses joues, que la courbure des mâchoires soit peu marquée, que les lèvres soient peu prononcées ou que la bouche ressemble en quelque sorte à une coupure allongée d'une oreille à l'autre, le visage prend un air lourd et massif qui suppose un esprit borné à tous égards, et un caractère foncièrement opiniâtre.

Dans toutes les circonstances, il y a toujours harmonie et unité d'action. Toutes les parties d'un même visage concourent toujours à l'expression de la disposition morale actuellement dominante.

Des contours arrondis et les lignes ondulées annoncent toujours de la flexibilité dans le caractère ou même de la faiblesse; les contours angulaires et les lignes droites décèlent au contraire de la raideur et de la force.

Dans la face, la largeur du front, qui est ordinairement égale à neuf fois la largeur du pouce de l'individu, est un des premiers traits à saisir; viennent ensuite les sourcils, l'entre-deux des yeux....

Les visages larges supposent ordinairement un cou raccourci, un large dos et de larges épaules, et les personnes ainsi constituées sont intéressées et destituées de sentimens moraux.

Une forme ovale du visage décide presque toujours des lèvres charnues, prononcées et bien dessinées.

L'orgueil allonge la forme et les muscles du visage; la joie et les vertus sociales rendent au visage sa forme naturelle.

Lorsque le bas du visage est enfoncé, il promet généralement un homme discret, modeste et réservé.

Un beau visage, bien proportionné, est plus ordinairement de bon augure pour l'esprit et les mœurs, et plaît toujours, surtout si, en même temps, il offre un air légèrement sérieux qui annonce de la réflexion.

Tout ce qui est grand dans le caractère, suppose toujours des formes droites et pleines; des contours coulans et légers, annoncent, au contraire, des habitudes gracieuses et délicates.

Les fanatiques ou les hommes aveuglément attachés à leur opinion, ont ordinairement le visage plat et perpendiculaire ou plutôt ovale, cylindrique et pointu par le haut. Généralement, les fronts perpendiculaires sont communs aux fanatiques et aux gens opiniâtres.

Rien de plus difficile dans le commerce ordinaire de la vie que d'observer l'homme, surtout de face; dans mille occasions qui se présentent, on peut à peine en trouver une où l'on puisse le faire sans indiscrétion et à son aise. Il importe donc de s'habituer à saisir promptement les principaux traits; on se formera à cet exercice en étudiant nos meilleurs peintres. Lairesse, Le Poussin, Raphaël, fournissent sur la noblesse des sentimens, des exemples d'un sublime inimitable; le Guide est admirable pour l'expression touchante d'un amour tranquille, pur et céleste; on trouvera dans Rubens tous les linéamens de la fureur, de la force, de l'ivrognerie et des excès de tous les vices. Hogarth est d'une richesse inexprimable dans les scènes comiques et morales de la vie; il excelle surtout dans les physionomies basses, les mœurs cra-

puleuses et les charges du ridicule. Callot est d'un naturel singulier pour les mendians, les filous, les fripons, les bourreaux. Rembrand rend à merveille les passions du petit peuple. Chodowiecki est à lui seul une école entière de toute la société; la cour, la ville, le bourgeois, le militaire, lui fournissent les scènes les plus variées et les plus vraies; ses enfans, ses jeunes filles, ses mères, ses valets, sont admirables, etc.

Pour être honnête, un visage doit réunir la bonté et l'énergie; avec une de ces qualités sans l'autre, on n'est guère un parfait honnête homme; l'énergie seule est dureté, la bonté seule dégénère en simplicité; c'est dans un juste milieu que se trouvent l'activité et la probité.

Les traits physiognomoniques du courage marchent toujours de pair avec l'équité; toute fraude, toute fourberie vient de lâcheté, dit Lavater; ses motifs sont, qu'il n'est point de profession où l'honnêteté soit plus ordinaire que dans le militaire, et plus rare que dans un autre état qu'il ne veut pas nommer.

Les visages qui réunissent des contours fortement arqués, de faibles sourcils éloignés des yeux, un petit nez flasque, une bouche molle, et un petit menton, ont ordinairement à combattre l'inconstance et la perfidie qu'entraîne la faiblesse. La fermeté, la sincérité et la discrétion tiennent à des traits opposés.]

Du Profil, ou section médiane. Vu tout ce que j'ai déjà dit concernant la théorie du profil, je passerai rapidement sur ce sujet, d'ailleurs bien moins important que le prétend Lavater; et, en effet, si on cherche des raisons solides sur le mérite physiognomonique et relatif des diverses sections de la tête, aucune ne peut entrer en comparaison avec la face, parce qu'aucune ne présente autant de traits caractéris-

tiques et complets des dispositions soit naturelles, soit acquises, dont un individu peut être doué. Le front qui décèle l'intelligence, les arcades sourcilières qui font connaître plusieurs aptitudes, toutes d'une utilité capitale pour la rectitude de l'esprit; les yeux, si éclatans et si expressifs dans presque toutes les affections que nous pouvons éprouver ; le nez, qui interrompt si heureusement la monotonie qui résulterait de la réunion des joues, si elles n'étaient séparées, et ne formaient qu'une vaste surface égale et sans saillies; la bouche, si mobile et si agréable, tant par sa forme élégante que par les carnations si fraîches qui nuancent la partie muqueuse de la peau des lèvres...., sont autant de traits d'une expression infinie que n'offre aucune des autres sections de la tête. Le profil, sans doute, présente, du menton à la nuque, des signes non équivoques de plusieurs fonctions importantes, et offre de plus une des deux moitiés symétriques de l'encéphale ; mais néanmoins je suis loin de lui accorder, surtout lorsqu'il est réduit au simple trait d'une silhouette qui a perdu l'expression des sourcils, des yeux, de la bouche, des joues, je suis loin, dis-je, de lui accorder les significations mystérieuses que Lavater se complaît à lui reconnaître ; les portraits dits de demi-face et de trois quarts de face ont, à mon avis, un mérite plus réel, parce qu'outre les organes phrénologiques sur lesquels portent leurs contours supérieurs, ils offrent de plus la bouche entière, les deux yeux, le nez, le front, dans une position physiognomonique peut-être plus favorable que celle de la face. D'ailleurs, comme je l'ai dit, chaque section de la tête a un mérite particulier, et offre des indications qu'une autre ne peut donner avec autant d'évidence. Je passe aux préceptes.

[Lavater prétend que la beauté physique se montre

mieux dans le profil que sur la face, et que le profil droit est le véritable type de la beauté. Plus l'inflexion du nez est forte, dit-il, plus le profil s'écarte de la belle forme, et où se trouve un vilain profil, il n'y a plus de beauté. Enfin, comme il prétend que la beauté physique entraine la beauté morale, la considération du profil est, dans son système, de la plus haute importance ; de sorte que, d'après ce que je viens de dire, la saillie du nez serait, pour ainsi dire, le premier des signes physiognomoniques.

Dans le profil des dieux, des déesses, et de la plupart des femmes célèbres de la Grèce, le front et le nez se trouvent sur une ligne presque droite ; plus cette ligne approche de la verticale, moins elle exprime de grâce et de sagesse ; plus elle se retire en arrière, plus elle perd de son air de noblesse et de grandeur ; et à proportion que le profil du nez et du front est en même temps droit et perpendiculaire, celui du haut de la tête approche aussi de l'angle droit, qui est l'ennemi juré de la sagesse et de la beauté ; enfin où se trouvent ces fausses lignes de la beauté physique, l'expression est souvent d'une fadeur accablante, ainsi qu'on le remarque dans beaucoup de copies des formes antiques. Il y a quelques vérités dans ces réflexions, qui découlent des règles établies par les antiquaires et les peintres, tels que Vinkelman et Léonard de Vinci, et j'avoue même que je trouve un peu grimacières, quelquefois un peu bêtes, la plupart des vierges et autres physionomies de Raphaël, de Rubens, où ces formes sont trop recherchées. Mais la valeur physiognomonique des préceptes de Lavater ne s'en trouve pas mieux établie, parce que je tiens pour peu vrais toutes ces dissertations qu'on nous a données sur la beauté, attendu que, comme l'a dit Boileau, *Chacun pris en son air est*

agréable en soi. Je conviens, comme le dit Lavater, que la ligne qui sépare le *trop* du *trop peu* est souvent presque insensible ; mais que le calme d'une *grande âme*, que l'on peut figurer par une mer dont le fond est toujours tranquille, quelque orage qui tourmente d'ailleurs la surface de cette mer, suppose, entre toutes les parties, une proportion qui frappe au premier coup d'œil, et des contours qui ne soient ni perpendiculaires ni circulaires, mais qui se courbent insensiblement sans trop s'approcher de la ligne droite ni de la courbure du cercle, c'est ce que je ne puis admettre. Ce calme sublime d'une grande âme me semble pouvoir se rencontrer sous des formes très-variées, et pour le dire en passant, je crois qu'il tient bien plus à certaines facultés du cerveau, mais surtout à l'élasticité de la fibre vivante et à la fermeté des tissus qu'à des formes souvent très-variables ; aussi un beau profil ne suppose pas toujours, comme le prétend Lavater, un caractère distingué ni des qualités supérieures.]

Du Front. J'ai dit que la théorie du front est une des plus belles et des moins arbitraires de Lavater. Cependant, il serait impossible de la mettre, avec quelque avantage, en parallèle avec celle de Gall ; ainsi je ne puis qu'inviter mon lecteur à voir ce que j'ai écrit sur cette partie dans mon Précis de Cranoscopie ; en conséquence, je me bornerai ici à rapporter quelques préceptes de Lavater.

Les principaux signes physiognomoniques que fournit le front, résident dans sa forme générale, la formation de ses parties, sa situation, les teintes qu'il revêt dans nos diverses affections, les plis qu'il peut contracter, et quelques autres circonstances analogues ; c'est d'ailleurs, de toutes les parties de la face, celle qui se prête le mieux à nos observations, et que

le physiognomoniste le moins habile peut étudier avec le plus de succès. La bouche et les yeux exigent un tact et des observations beaucoup plus fines. Au reste, comme je l'ai dit, la capacité du front annonce surtout la mesure de nos facultés, et la peau mobile qui le recouvre, l'usage que nous en avons fait ou l'état actuel de notre âme.

[Plus le front est allongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et manque de ressort ; plus, au contraire, il est serré, court et compacte, plus le caractère est concentré, ferme et solide.

Les contours arqués et sans angles décèlent de la douceur et de la flexibilité dans le caractère : au contraire il acquiert de la fermeté et de la raideur à proportion que les contours du front sont plus droits.

Une perpendicularité complète, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils, est le signe d'un manque total d'esprit ; on doit d'ailleurs attendre, la plupart du temps, une stupidité décidée, d'un grand front spacieux qui s'arrondit en demi-sphère ; on doit, au contraire, attendre d'une perpendicularité qui se voûte insensiblement par le haut, un esprit capable de beaucoup de réflexion, un penseur rassis et profond. Enfin, plus un front a de lignes droites, plus il annonce de jugement et moins de sensibilité.

Les fronts penchés en arrière indiquent en général de l'imagination, de l'esprit et de la délicatesse. Ceux qui, dans leur profil, présentent deux arcs proportionnés dont celui du bas avance sur celui du haut, sont le signe d'une droite et saine raison, et celui d'une bonne et solide complexion.

Lorsqu'un front arrondi et saillant par le haut, se dessine en ligne droite par le bas, et présente, dans l'ensemble, une forme perpendiculaire à peu près comme un 7, on peut compter sur un grand fond de

jugement, de vivacité et d'irritabilité, mais sur un cœur de glace.

Les fronts à ligne droite, et qui sont placés obliquement, sont aussi la marque d'un caractère vif et bouillant : les fronts arqués, qui semblent plus particulièrement appartenir à des femmes, annoncent au contraire un esprit plus calme et clairvoyant.

Lorsque l'os de l'œil (l'arcade sourcilière) est saillant, c'est le signe d'une aptitude singulière aux travaux de l'esprit et d'une sagacité extraordinaire pour les grandes entreprises ; mais sans cet angle saillant, il y a aussi des têtes excellentes qui n'en ont que plus de calme et de solidité.

Les fronts chargés de beaucoup de protubérances anguleuses ou noueuses, sont la marque d'un esprit bouillant que son activité emporte, et que rien ne peut modérer.

Les rides perpendiculaires, quand elles sont d'ailleurs analogues au front, supposent une grande application et autant d'énergie ; sont-elles horizontales et coupées, soit au milieu ou vers le haut, elles proviennent ordinairement de la paresse ou de la faiblesse de l'esprit.

Lorsque l'Y bleuâtre paraît bien distinctement au milieu d'un front ouvert, exempt de rides et régulièrement voûté, on peut compter sur des talens extraordinaires, et sur un caractère passionné pour l'amour du bien.

Un front court, ridé, noueux, irrégulier, n'obtiendra jamais, dit-il, ni mon estime ni mon amitié.

Un front étroit annonce un homme indocile ; large, c'est l'impudicité ; arrondi, la colère ; enfoncé du bas, la modestie ; carré, sagesse et courage ; élevé, arrondi, franchise et bienveillance, etc.]

En voilà suffisamment pour prouver combien la doc-

trine de Lavater est futile, et montrer la nécessité de s'en tenir à celle que j'ai donnée d'après Gall, dans le Précis de Cranoscopie, ainsi que je l'ai déjà conseillé au lecteur.

Des Sourcils. On désigne sous ce nom le poil qui forme à la base du front et au-dessus de l'œil, cette touffe pileuse qui s'étend le long de l'arcade sourcilière en manière de lignes plus ou moins arquées : dire que cette petite proéminence est destinée par la nature à protéger l'œil, me paraît une assertion au moins fort hasardée, et probablement une illusion substituée à une réalité. Les physiologistes, plus encore que les autres savans, ont eu la vanité de vouloir assigner une cause quelconque, bonne ou mauvaise, à tout effet constant, et la cause une fois en possession de l'effet, a résisté, quelque défectueuse qu'elle soit, à d'autres raisons ; et voilà pourquoi il faut tant d'efforts pour établir ensuite la vérité, ce qui prouve ce que j'ai avancé plus haut, qu'il vaudrait mieux laisser la place vide. Le vrai est, je crois, que l'angle saillant que forme le frontal en cette partie, peut, ainsi que l'os jugal, préserver l'œil d'une foule de contusions et d'atteintes graves que pourraient lui porter les corps étrangers, mais que les sourcils peuvent, tout au plus, détourner quelques corps légers qui viendraient le frapper dans une certaine direction. Toutefois, quelle que soit l'intention de la nature, le sourcil et les mouvemens de la peau qu'il recouvre jouissent d'une expression physiognomonique non équivoque et facile à observer. Voici sur ce sujet les règles de Lavater, qui m'ont paru les moins défectueuses :

[Souvent les sourcils seuls deviennent l'expression du caractère de l'homme. (Phrase banale que Lavater répète à chaque trait particulier ; il en dit autant des yeux, des paupières, de la racine du nez..... Il cite

en faveur de cette assertion, les portraits du Tasse, de Léon, d'Alberti, de Boileau, de Turenne, de Clarcke, de Newton, etc. Mais que prouvent ces citations? Lavater aurait-il distingué le mathématicien dans les sourcils de Newton, le guerrier dans ceux de Turenne, le poète dans ceux du Tasse? j'en doute très-fort. Le propre des sourcils est d'imprimer à l'expression générale de la figure plus d'énergie ou de faiblesse, de renforcer ou d'anoblir l'expression ; mais non, comme le prétend Lavater, d'indiquer une aptitude spéciale pour la guerre, la poésie, les mathématiques, etc. Une telle théorie n'est appuyée sur aucun motif.)

Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité d'une jeune vierge ; placés en ligne droite et horizontalement, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux ; si la forme est moitié horizontale et moitié courbée, c'est la force d'esprit qui se trouve réunie à une bonté ingénue.

Des sourcils rudes et en désordre sont toujours le signe d'une vivacité intraitable ; toutefois, cette même confusion annonce un feu modéré si le poil est fin.

Si les sourcils sont épais et compactes, que les poils soient couchés parallèlement, et pour ainsi dire, tirés au cordeau, ils promettent décidément un jugement mûr et solide, une profonde sagesse, un sens droit et rassis.

Les sourcils qui se joignent, passeraient pour un trait de beauté chez les Arabes, et le signe d'un caractère soumis. Lavater nie ces deux assertions, et prétend qu'ils donnent au visage un air refrogné, et supposent, jusqu'à un certain point, le trouble de l'esprit ou du cœur. Vinkelman dit que les sourcils affaissés donnent à la tête de l'Antinoüs une teinte de rudesse et de mélancolie.

Jamais je n'avais vu, dit Lavater, un penseur profond ni même un homme sévère et judicieux avec des

sourcils minces placés fort haut, et partageant le front en deux parties presque égales. Les sourcils minces, continue-t-il, sont une marque infaillible de flegme et de faiblesse. Ce n'est pas qu'un homme colère et très-énergique ne puisse avoir des sourcils clairs, mais leur modicité diminue toujours la force et la vivacité du caractère.

Des sourcils entrecoupés et anguleux dénotent l'activité d'un esprit productif. Plus ils s'approchent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond ou solide; mais celui-ci perd de sa force, de sa fermeté et de sa hardiesse à mesure que les sourcils remontent. D'ailleurs, une grande distance de l'un à l'autre, annonce une conception aisée, une âme calme et tranquille.

Selon Buffon, après les yeux, les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie, sont les sourcils, à cause de leur contraste avec les autres traits; leur mouvement surtout est d'une expression infinie, principalement dans les passions ignobles, l'orgueil, la colère, le dédain... Un homme sourcilleux est un être méprisant et méprisable.

Selon Lebrun, les sourcils n'ont que deux mouvemens, l'un, par lequel ils s'élèvent; l'autre, par lequel ils s'abaissent en se rapprochant. Ces deux mouvemens expriment toutes les passions, et sont en parfait rapport aux deux appétits essentiels de la partie sensitive de l'âme; l'appétit concupiscible et l'appétit irascible; de ces deux mouvemens des sourcils, celui par lequel ils s'élèvent exprime surtout les passions les plus farouches et les plus cruelles. L'élévation est de deux sortes; dans l'une, le sourcil s'élève par le milieu en même temps que la bouche élève ses extrémités; les mouvemens sont alors agréables.... Dans la deuxième, la bouche s'élève par le milieu en même temps que le sourcil; c'est alors un mouvement de tristesse... Lors-

que le sourcil s'abaisse par le milieu et la bouche par ses extrémités, il en résulte un mouvement qui est le signe d'une douleur corporelle...

Dans le rire, les sourcils qui s'abaissent vers le milieu du front, entraînent toutes les autres parties, et le nez, la bouche et les yeux suivent le même mouvement...]

Toutes ces règles sont très-défectueuses, incomplètes ou même erronées, et le *Traité des Passions*, de Lebrun, aussi bien que l'ouvrage de Lavater, a besoin d'être refondu, soumis à une épuration sévère, et de recevoir les complémens qu'il réclame ; c'est un travail urgent qu'attendent plusieurs arts, tels que le dessin, la peinture, la sculpture, la morale, la musique, l'éloquence, la poésie, la pantomime, etc. Je me propose d'en parler dans un autre ouvrage.

Des Yeux. Lavater et Buffon se sont évertués sur la physionomie des yeux ; le second plus particulièrement sur leur pathognomonie ; tous deux ont fait de superbes périodes sur leur expression, et ont même renchéri de beaucoup sur les anciens. Mais des périodes nombreuses et sonores, de jolies phrases, quelque jolies qu'elles soient, ne sont pas des faits. Elles peuvent bien plaire quelque temps, procurer une lecture agréable, mais non pas fonder une véritable et durable connaissance. On ne peut donc regarder ce qu'ils ont écrit comme une théorie physiognomonique des yeux. Je vais tenter d'être plus heureux.

La valeur physiognomonique des yeux réside essentiellement dans leur situation et leur forme, dans leurs mouvemens, leur fixité ou mobilité, dans leur couleur et ces jets perpétuels de lumière ou de fluide électrique qu'ils reçoivent, et lancent autour d'eux pendant la veille, et qui, pour le dire en passant, sont la cause de cette fatigue et de cet épuisement qu'ils éprouvent.

et de la nécessité où ils sont de se fermer quelque temps pour se soustraire à la lumière et aux corps impressionnans. Voyons donc successivement ce que chacune de ces circonstances offre à la physiognomonie de conforme à l'anatomie et à la physiologie.

Sous le rapport de la situation, les yeux sont plus ou moins enfoncés sous l'arcade sourcilière, ou débordés par le zigomatique ou os de la joue. Ils sont aussi plus ou moins écartés, laissant entre eux un intervalle que je nomme plus particulièrement l'entre-deux des yeux ou *racine du nez*; ils peuvent être, d'ailleurs, d'un individu à un autre plus ou moins volumineux; mais leur saillie ne dépend pas toujours de leur volume; elle tient beaucoup plus souvent de leur position dans l'orbite; enfin des circonstances particulières peuvent leur faire prendre la situation respective qu'ils ont dans la figure principale de la planche 4, ou celle des deux petites figures qui sont placées à droite ou à gauche, dans lesquelles l'effet est un peu outré, afin de le rendre plus frappant.

Si les yeux sont très-enfoncés, la cavité de l'orbite est plus profonde, et par conséquent les organes cranoscopiques, principalement les sens du langage et celui de la mémoire verbale qui correspondent à la partie supérieure de la paroi du fond, sont moins développés. Si, au contraire, les yeux ont la position de la petite figure qui est à droite, ils annoncent que le sens des personnes ou de la configuration, selon Spurzheim, est plus développé que de coutume, ou que dans la figure principale. Enfin, lorsque les yeux offrent la position de la petite figure qui est à gauche, la dépression de l'angle extérieur de l'œil est alors l'effet d'un développement plus considérable de l'organe des nombres, qui pousse l'œil dans un sens contraire, et lui fait prendre cette position oblique opposée à celle due au sens des

personnes. On peut voir à ce sujet le *Précis de Gall*, où l'on trouvera plusieurs exemples de cette disposition, principalement dans la figure 1re de la planche 14. Plusieurs figures de ce Précis offrent aussi cette disposition plus ou moins prononcée. On conçoit, d'ailleurs, sans qu'il soit besoin que j'insiste sur ce sujet, que si les deux effets ont lieu simultanément, l'œil est poussé en bas, parallèlement à lui-même, et qu'alors l'arcade sourcilière est moins escarpée, et la paupière supérieure plus développée offre une zone plus large entre l'œil et la base du front. Quant à l'écartement des yeux, il dépend particulièrement de l'organe des localités et du sens des choses, ou même de l'étendue et de la pesanteur admise par Spurzheim.

La forme des yeux est à peu près ronde chez tous les individus ; de sorte que leur *ouverture*, plus ou moins allongée en manière de fuseau sphérique qui s'étend d'un coin à l'autre de chaque œil, dépend essentiellement de la forme des paupières et de leur écartement naturel. Les apparences qui résultent de ces deux particularités sont de présenter plus ou moins de blanc, et de laisser l'iris et la prunelle plus ou moins à découvert. Généralement les yeux sont d'autant plus *ouverts* qu'ils sont plus saillans, et que les paupières sont plus écartées, et je trouve que cette disposition jette souvent dans la physionomie quelque chose d'agréable, et une certaine franchise que Lavater n'admet pas. Quelquefois l'intervalle compris entre l'arcade et le bulbe, est très-considérable ; la paupière supérieure qui est alors très-charnue, descend par un plan incliné sur le globe qu'elle recouvre plus ou moins, en se conformant d'ailleurs à la proéminence de la surface sphérique. Cette disposition, qui a lieu principalement lorsque l'œil, ainsi que je viens de le remarquer, est poussé en bas parallèlement à lui-même par le très-grand

développement des organes placés le long de l'arcade sourcilière ou base du front, est, comme on voit, une des conformations les plus heureuses de la physionomie, et le signe non équivoque d'un esprit sévère et positif, quelle que soit d'ailleurs sa capacité. Ainsi Lavater avait raison de dire que la paupière supérieure était d'une expression infinie ; mais jusqu'alors, je ne sache pas que personne ait fondé la raison de cette signification sur ses véritables motifs. Je me plais à revenir sur cette idée que j'ai déjà avancée, que Lavater avait réellement aperçu toute la doctrine de Gall : il ne lui a manqué que de l'anatomie et de la physiologie pour en être l'auteur. Du reste, je n'entends aucunement diminuer le mérite de Gall; c'est Newton et Leibnitz qui, chacun de leur côté, arrivèrent à la découverte du calcul infinitesimal, sans que la gloire de l'un porte aucune atteinte à la gloire de l'autre ; ce sont deux génies qui, par une route fort différente, parvinrent au même résultat. Enfin le développement réciproque des deux paupières est encore la principale cause pour laquelle les coins de chaque œil se trouvent parallèles ou plus ou moins obliques à l'axe qui passe par les pupilles des deux yeux. Mais dans l'instant je reviendrai sur ce sujet.

Les yeux sont susceptibles de plusieurs sortes de mouvemens, qu'il ne faut pas confondre ; il importe surtout de distinguer ceux du globe de l'œil dans l'orbite de ceux qui constituent ce qu'on nomme la fixité ou la mobilité du regard : autre chose est de diriger les yeux vers les divers objets qui attirent alternativement notre curiosité ou de concentrer notre vue sur un sujet déterminé, lors même qu'il existe autour de nous une foule de circonstances propres à distraire notre attention. Dans le premier cas, nous sommes en quelque sorte passifs, et ne faisons que céder successivement

aux diverses impressions des événemens qui se passent autour de nous. Dans le second, il faut une force de volonté pour résister aux causes de distraction qui modifie notre manière d'être. Il y a une troisième sorte de mobilité qui me paraît tenir à une disposition particulière du système nerveux, et qui constitue le globe et les paupières dans une espèce de *tic* ou de mouvement perpétuel involontaire ou soumis à la puissance de l'habitude. Je laisse au lecteur à conclure les indications fournies par ces sortes de mouvemens d'ailleurs faciles à distinguer.

Les signes physiognomoniques qui se tirent de la couleur des yeux, dont Lavater et Buffon se montrent fort partisans, me paraissent néanmoins fournir des préceptes bien moins positifs que les précédens; ils sont absolument nuls dans l'analyse des bustes et des portraits, et d'ailleurs difficiles à observer dans beaucoup de circonstances. Toutefois, voici la théorie de Buffon à cet égard, théorie que Lavater a peu modifiée, et à laquelle j'ai peu d'objections à opposer, attendu que les couleurs des yeux ne sont pas, considérées en elles-mêmes, des choses sur lesquelles on puisse différer, à beaucoup près, autant que sur leur signification physiognomonique.

C'est surtout dans les yeux, dit Buffon, que se peignent les images secrètes de nos pensées et de nos agitations, et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et partager tous ses mouvemens; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force et dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître, et transmet dans les autres le feu et l'action dont il est pénétré.

Les littérateurs verront dans cette manière d'écrire une période arrondie avec grâce, cadencée, harmonieuse, et pleine d'un heureux choix de pensées et de mots. Des agitations secrètes, des passions vives, des émotions tumultueuses, des mouvemens doux, des sentimens délicats, sont à leurs yeux autant de fleurs ou de franges de pourpre qui ne peuvent qu'embellir et rehausser l'éclat d'un discours où elles se trouvent. Quant à moi, je conviens tout uniment que je ne vois là qu'un galimatias phraséologique, que j'ai tâché d'éviter autant qu'il m'a été possible, parce qu'un livre de science ne doit contenir que des faits énoncés avec simplicité, clarté et précision. De deux choses l'une; si nous voulons briser ces chaînes honteuses qui nous retiennent dans l'abrutissement et l'esclavage, et arriver à un système d'idées philanthropiques et plus libérales, nous devons renoncer à ces illusions qu'une imagination séduisante nous fait prendre pour des réalités, ou nous résigner à continuer à ramper sous des préjugés qui nous dégradent et nous retiennent sous un joug ignominieux. L'époque existe, si je ne me trompe, que nous remplacions les illusions de l'imagination par les actes d'une sévère raison, les chimères par des réalités, et les principes *à priori* par des faits matériels incontestables. Tout auteur qui n'a pas compris ces vérités, n'écrit ni pour son siècle ni pour l'avenir ; c'est un homme des temps héroïques, digne d'Homère et de Moïse; mais complétement en dehors des temps philosophiques et de l'ère des peuples.

Les couleurs les plus ordinaires des yeux, dit Buffon, sont l'orangé et le bleu, et le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux que l'on croit noirs ne sont que d'un jaune brun ou d'orangé foncé; les jaunes moins bruns passent aussi pour des yeux noirs, mais ils ne sont pas si beaux, parce que la cou-

leur tranche moins sur le blanc ; il y a aussi des yeux jaunes et jaunes clairs qui passent pour des yeux noirs.

On voit souvent dans le même œil des nuances d'orangé, de jaune, de gris et de bleu ; dès qu'il y a du bleu, quelque léger qu'il soit, il devient dominant; cette couleur paraît par filet dans toute l'étendue de l'iris, et l'orangé est par flocon autour..... Les plus beaux yeux sont ceux qui paraissent noirs ou bleus; la vivacité et le feu qui sont le principal caractère des yeux, éclatent davantage dans ces couleurs foncées que dans les demi-teintes ; les yeux noirs ont plus de force et d'expression, mais il y a plus de douceur, et peut-être plus de finesse dans les yeux bleus.

Il y a des yeux qui se font remarquer sans avoir pour ainsi dire de couleur...; ils paraissent être composés différemment des autres; l'iris n'a que des nuances de bleu, de gris très-faibles....; le noir de la prunelle est alors trop marqué..., le regard en paraît fixe ou effacé... ; il y a aussi des yeux dont la couleur de l'iris tire sur le vert.... ; enfin il se trouve encore des personnes dont les deux yeux ne sont pas de la même couleur, et cette variété est particulière à l'espèce humaine et au cheval...

Pour compléter cette théorie de Buffon, j'ajouterai quelques remarques de Vinkelman. Selon lui, Jupiter, Apollon et Junon ont la coupe de l'œil grande et arrondie, et plus étroite qu'à l'ordinaire dans sa longueur, pour donner plus de majesté à l'arc qui le couronne..... Pallas a aussi de grands yeux, mais avec les paupières baissées pour donner à son regard un air virginal... Vénus, au contraire, a les yeux petits, et la paupière inférieure portée en haut pour caractériser cette grâce et cette langueur que les Grecs nommaient υγρον ; enfin, dit-il encore, quelques artistes modernes, voulant rendre le Βοωπις d'Homère, ont donné tant de saillie

au globe de l'œil qu'il déborde de son orbite, et qu'on dirait alors des yeux de pendu.

Selon Moreau, chacune des trois vies, physique, intellectuelle et morale, s'exprime et se développe plus particulièrement dans certaine région du corps. Le front semble être plus spécialement le siége de la vie intellectuelle ; les yeux paraissent appartenir également à la vie intellectuelle et morale ; la partie du visage comprise entre les yeux et la lèvre inférieure, ne se rapporte guère qu'à la vie morale, et en indique plus particulièrement les diverses manières d'être ou les variétés. La lèvre inférieure et les mâchoires semblent, au contraire, réservées à la vie animale, et ne peuvent se prolonger ni faire une saillie remarquable, sans qu'il n'en resulte des signes non équivoques d'animalité.

On peut aussi, jusqu'à un certain point, dit Moreau, indiquer en peu de mots le siége spécial de chacune de ces trois sortes de vie qui constituent les modes de la pensée, du sentiment et des besoins physiques. Ainsi les effets de la vie intellectuelle se rapportent à la tête; ceux de la vie morale au cœur, et ceux de la vie animale ou physique au ventre ou viscères gastriques. (Cette division me paraît bien vague et bien inférieure à celle que j'ai donnée d'après Gall et Cuvier, en parlant de la silhouette de Raynal.) Toutefois, Moreau continue ainsi : La vie morale placée de cette manière, entre la vie animale et la vie intellectuelle, est en effet une vie moyenne qui tire son origine de la vie animale, et qui s'agrandit et se perfectionne par la vie intellectuelle. Celle-ci opère effectivement les modifications les plus profondes sur les deux autres, soit en substituant aux appétits grossiers et sensuels les déterminations d'une raison éclairée, soit en modérant les passions véhémentes ou honteuses, par les préceptes d'une

bienséance sociale que l'homme tant soit peu civilisé ne peut méconnaître sans se perdre dans l'esprit de ses semblables. Néanmoins, ce n'est pas par l'influence du cerveau sur le cœur ou les viscères abdominaux que ces effets sont produits, mais bien, comme je l'ai dit, par l'action de la volonté sur les penchans qui reconnaissent pour principe le cervelet et les surfaces muqueuses, nasales, buccales; d'ailleurs, je conviens, ainsi que le prétend le savant docteur que je combats, que la vie intellectuelle est à son tour modifiée, et l'existence singulièrement agrandie et embellie par la réaction qui tient d'une part à l'énergie des forces physiques qui animent l'individu, et de l'autre, à cette foule de sentimens qui échauffent et adoucissent le caractère et qui naissent de cette sensibilité affective qui nous lie essentiellement à nos semblables. Dans les animaux, observe encore Moreau, la vie organique (les fonctions digestives et nutritives) constituant presque toute l'existence de l'individu, la vie intellectuelle et morale sont très-bornées, et ne sont, pour ainsi dire, que des phénomènes du second ordre. Dans l'homme, la vie organique semble, au contraire, comme effacée par l'étendue des deux autres vies; l'accessoire l'emporte sur le principal, ou plutôt devient le principal, et toutes les conditions d'existence sont changées. Affaiblissez le principe de ces deux sortes de vie, la vie organique ou animale reparait; les penchans aveugles reprennent leur empire, à mesure que le front se déprime, que les lèvres deviennent plus charnues et les mâchoires plus livides, en un mot, à mesure que les lignes de *bestialité* prennent un caractère plus marqué.

Je ne puis omettre ici quelques-unes des réflexions très-judicieuses du docteur Adelon. Selon lui, l'œil considéré en lui-même, est un des plus puissans moyens

d'expression qui nous soient accordés ; et cette faculté se trouve encore considérablement augmentée par la circonstance des larmes dont il est la source, et dont il se trouve inondé dans les grandes afflictions de l'âme.... Parmi les traits du visage, ajoute-t-il, on doit placer au premier rang, les yeux comme siége du regard, et la bouche comme siége du sourire.... Il n'est, en effet, aucune nuance morale que ne puisse exprimer le regard..... il peint à la fois tous les mouvemens de l'esprit et du cœur, et nul geste n'étend sa puissance aussi loin... Qui n'a parfois défailli par le fait d'un seul regard?... Toutes les langues ont consacré les nombreuses nuances que ce trait peut revêtir. C'est ainsi que nous disons en français : *un regard bénin, doux, favorable, amoureux, languissant*....; *un regard fier, rude, farouche, terrible, affreux, vif, perçant, pénétrant*.....; *avoir un regard fixe, assuré, profond, soutenu*....; *être pénétré, terrifié, glacé, déconcerté... par le regard de quelqu'un*; *regarder quelqu'un de haut en bas, de travers, de bon œil, de mauvais œil, en pitié*; *être accueilli d'un regard repoussant, encourageant, bienveillant*; *avoir le regard humble, orgueilleux*, etc., etc.... J'ai déjà insisté sur la nécessité de bien se pénétrer et se familiariser avec ces diverses expressions, dans chacune desquelles il y a, dit le docteur que j'interprète, non-seulement un mouvement de la part des muscles moteurs de l'œil, mais encore un état, un aspect *indéfinissable* que le physiognomoniste surtout doit étudier et connaître, s'il veut préciser son langage et affermir ses jugemens. Et, en effet, où chercher, par exemple, un signe plus évident de l'inquiétude de l'âme que dans l'*œil inquiet* de la personne tourmentée de cette affection ? Sans doute, les parties du corps, par le trouble et l'agitation qu'elles éprouvent, par l'irrésolution et l'incertitude de

leurs mouvemens, donnent à l'expression d'une *joie inquiète*, une apparence que n'offre pas une *joie pure* et dégagée de toute crainte; mais quelle partie, plus que l'œil, participe à l'inquiétude de l'âme? N'en est-il pas de même dans l'expression des passions inquiètes, telles que la jalousie? Quel autre trait du visage offre un signe plus frappant de cette disposition? On ne peut donc trop s'attacher à l'étude de l'œil.

Il me reste, pour terminer la théorie de cet organe capital de la physiognomonie, à jeter, s'il est possible, quelques éclaircissemens sur cet effet indéfinissable dont parle le docteur Adelon. C'est un fait suffisamment avéré aujourd'hui que certains serpens d'Afrique, par le regard fixe et menaçant dont ils sont pourvus, effraient tellement les animaux qui en sont atteints, même à une assez grande distance, qu'ils sont tout-à-coup frappés d'une terreur qui anéantit sur-le-champ toutes leurs forces, leur brise pour ainsi dire les os d'avance, et les plonge dans une sorte d'engourdissement qui les empêche de fuir. Les écureuils et autres animaux qui ont l'habitude de se tenir sur les arbres, tombent en poussant des cris plaintifs, de branche en branche, jusque dans la gueule ouverte de l'animal qui les attend à terre, et les suit de ses regards terrifians jusqu'au moment où ils viennent ainsi d'eux-mêmes s'engloutir dans ses entrailles. Sans élever la prétention d'assigner à cet effet toutes les circonstances sous l'empire desquelles il se trouve, je dirai en passant que je ne vois parmi les puissances physiques connues, aucune cause plus propre à donner de ce fait une explication naturelle que ces jets de fluide électrique dont j'ai parlé plus haut, et qui s'élancent des yeux de tout animal, surtout dans les momens où il se trouve excité par quelque besoin, quelque penchant ou quelque désir. Je n'insiste pas sur cette idée, me

réservant de m'en expliquer plus clairement dans un autre ouvrage. Pour peu que le physiognomoniste s'occupe de ce phénomène remarquable dans l'économie animale, et qui se rattache à la théorie que j'ai avancée précédemment sur la vie, bientôt ses propres observations le convaincront que ces irradiations de fluide électrique, que l'on ne peut révoquer, et que l'exemple des serpens et autres faits dont j'ai parlé plus haut met en évidence, ont avec l'énergie et l'activité de chaque individu, les rapports les plus étroits, et sont en même temps la cause générale qui caractérise plus spécialement chaque personnalité.

[Les gens fins et rusés ont coutume de tenir un œil ou quelquefois les deux yeux à demi-fermés; cette habitude est d'ailleurs fort souvent un signe de faiblesse.

La paupière supérieure, dit Lavater, est essentiellement le siége du génie. S'il ne se montre pas là, dit-il, on ne le trouve nulle part; d'ailleurs, le génie proprement dit, s'associe presque toujours des yeux d'un jaune tirant sur le brun.

Les grands artistes ont ordinairement l'œil bien fendu, brillant d'une douce lumière, plus ou moins langoureux, et avec cela, un contour plus ou moins prononcé. Si la paupière supérieure recule, l'artiste excelle ordinairement dans les détails; si le regard est languissant et que la paupière s'affaisse doucement sur la prunelle, il imprime à ses ouvrages une teinte amoureuse et sentimentale.

Lorsque l'iris de l'œil est saillant, comme dans les têtes antiques, il est l'indice d'une aptitude singulière aux travaux de l'esprit, d'une sagacité extraordinaire pour les grandes entreprises, et de l'élévation du cœur.

Les yeux bleus annoncent de la faiblesse, un caractère plus mou, plus efféminé que ne sont les yeux bruns

ou noirs. Ce n'est pas pourtant qu'il n'y ait des gens très-énergiques avec des yeux bleus; toutefois, les yeux bruns sont l'indice plus ordinaire d'un esprit mâle, vigoureux et profond. Il serait d'ailleurs intéressant d'examiner, comme une exception à cette règle, pourquoi les yeux bleus sont si rares en Chine, par exemple, tandis que les Chinois sont les plus mous, les plus voluptueux, les plus paisibles et les plus paresseux de tous les peuples de la terre.

Les gens colères ont les yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres, et les yeux de cette dernière espèce sont, en quelque sorte, le signe distinctif de la vivacité et du courage. On voit rarement des yeux d'un bleu clair à des personnes colères, et presque jamais à des mélancoliques; cette couleur semble s'attacher plus particulièrement aux flegmatiques, qui conservent encore un fond d'activité.

Quand le bord ou la dernière ligne circulaire de la paupière d'en haut décrit un plein ceintre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse; quelquefois aussi d'un caractère timide, féminin ou enfantin.

Des yeux qui étant ouverts, ou qui n'étant pas comprimés, forment un angle aigu, allongé et pointu vers le nez, appartiennent, pour ainsi dire exclusivement, à des personnes ou très-judicieuses ou très-fines. Le coin de l'œil est-il obtus, le visage a toujours quelque chose d'enfantin. (Je remarquerai en passant, que Lavater paraît avoir eu la petite vanité d'avoir formé plusieurs de ses règles les plus favorables sur les traits les plus prononcés de sa propre physionomie. On conçoit tout ce que de pareilles règles, qui ne reposent que sur une présomption de l'amour-propre, doivent avoir d'incertain, et le peu de croyance qu'elles méritent.)

Lorsque la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil, et coupe diamétralement la prunelle, je m'attends ordinairement à un homme très-fin, très-adroit, très-rusé; mais il n'est pas dit pour cela que cette forme de l'œil détruise la droiture du cœur; le contraire arrive plus souvent.

Des yeux larges, où il paraît beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle, sont communs au tempérament flegmatique et au tempérament sanguin; mais dans la comparaison ils sont aisés à distinguer; les uns, en effet, sont faibles, battus et vaguement dessinés, au lieu que les autres sont pleins de feu, fortement prononcés et moins échancrés; ils ont des paupières plus égales, plus courtes, mais en même temps moins charmues.

Des paupières reculées et fort échancrées annoncent, la plupart du temps, une humeur colérique; on y reconnaît aussi l'artiste et l'homme de goût; elles sont rares chez les femmes, et tout au plus réservées à celles qui se distinguent par une force d'esprit ou de jugement extraordinaire.

On peut statuer, pour règle générale, que la forme des yeux est analogue à leur caractère, s'il n'y a pas toutefois quelque contradiction avec les autres parties. Ainsi les yeux clairs annoncent de la perspicacité; les enfoncés, de la profondeur; les yeux exactement dessinés, de la précision; un regard vague, de l'irrésolution, etc.]

Du Nez et de la Lèvre supérieure. On s'étonne peut-être de ce que je réunis ici la lèvre supérieure avec le nez; mais à l'instant, on va savoir pourquoi. Ce n'est pas proprement de la lèvre supérieure dont j'entends parler, mais de l'intervalle bucco-nasal, mesuré depuis les dents de la mâchoire supérieure jusque sous la cloison du nez, intervalle qui, avec le nez, remplit l'es-

pace compris entre la base du front et la bouche. Cet intervalle et sa division, dans les deux parties que je viens de faire connaitre, me paraît avoir une importance à la fois cranoscopique et physiognomonique qui, jusqu'alors, n'a été signalée, que je sache. par personne. Encouragé par l'exemple du docteur Sarlandière, concernant un fait que je ferai connaître en parlant du menton, je hasarderai ici quelques vues qui me sont propres, sur la théorie physiognomonique du nez. C'est un fait à peu près constaté, que les personnes dont le nez a beaucoup de hauteur, et dont le dos est large et terminé par des arêtes à peu près parallèles dans toute leur longueur, manifestent ordinairement beaucoup de discernement et de délicatesse dans les choses dites de goût, tandis que celles dont l'intervalle bucco-nasal se trouve plus développé aux dépens de la hauteur du nez, offrent quelque chose de plus raide et de plus âpre dans leurs manières et leurs discours.

Trois circonstances me paraissent concourir à la hauteur relative de ces deux parties qui, à leur tour, deviennent les signes de trois aptitudes différentes.

Si l'intervalle bucco-nasal est considérable, et par conséquent le nez moins étendu en hauteur, il s'ensuit évidemment que la voûte du palais est beaucoup plus élevée, que la bouche a plus de capacité, et que le goût acquiert d'autant plus d'énergie que la membrane muqueuse, qui en est le siége, est plus étendue ; d'où résulte, d'après la règle de Cuvier, que l'individu se trouve plus impérieusement entraîné à la sensualité. Si, au contraire, le nez est plus allongé, et l'intervalle bucco-nasal moins élevé, ce qui a toujours lieu lorsque les cavités nasales qui s'étendent de la partie supérieure de la voûte du palais à l'ethmoïde, et souvent dans le pharynx ou arrière-bouche, dominent la partie sublinguale de l'avant-bouche ; le sens de l'odorat

l'emporte alors d'autant sur celui du goût, et dans cette circonstance, les impressions des odeurs qui, en général, ont quelque chose de moins bestial ou de plus délicat que celles du goût, entrainent l'individu vers un autre ordre de sensations et d'idées, et lui enlèvent une partie de cette voracité sous laquelle il se trouvait. Le bas du visage devient plus léger, plus gracieux ou même plus spirituel, s'il est permis d'employer cette expression, et le caractère se dégage de cette âpreté animale qui en faisait le trait principal.

Enfin, il se peut que la hauteur du nez dépende plus particulièrement de la partie qu'on nomme sa racine, qui est à peu près donnée par la longueur des os nasaux, et se termine un peu au-dessus du nœud qui résulte de l'union du cartilage avec ces os; il se peut, dis je, que la hauteur du nez, dans ce cas, soit l'indice d'un organe phrénologique particulier, lequel serait placé sur la partie cribleuse de l'ethmoïde, et s'étendrait le long du sphénoide jusque vers la seule turcique où il serait terminé par la glande pituitaire. C'est à cet organe que j'attribue cette aptitude qui apprécie les choses de goût, et qui apporte beaucoup de gracieux et de délicatesse dans nos manières et nos discours.

L'observation de la partie antérieure ou faciale de quelques crânes suffit pour concevoir cette théorie physiognomonique du nez qui, fondée sur des raisons tirées de l'anatomie et de la physiologie, me semble beaucoup plus vraie et plus satisfaisante que cet amas de règles indigestes empilées par Lavater.

Après le tact, le goût est, de tous les sens, celui qui s'exerce avec l'appareil le moins compliqué; c'est aussi le plus grossier. Ses fonctions paraissent essentiellement destinées à reconnaître la rapidité des corps

qui doivent nous servir d'alimens, ce qui l'a fait appeler le sens nutritif. Toutefois, il a cela de particulier, qu'il augmente avec l'âge et devient quelquefois très-intense chez les vieillards, dont la principale aptitude et le plus grand plaisir est alors de manger. On sait aussi combien l'habitude le perfectionne, et l'empire qu'il prend sur certains gourmets fort exigeans, et qui, comme on dit, *raisonnent les morceaux* qui sont l'objet de leur friandise. Néanmoins, il fournit à la langue des beaux-arts quelques signes très-expressifs, tels sont en particulier les mots *insipide*, *agréable* et *désagréable*, employés dans un sens métaphorique.

L'odorat est moins grossier que le goût ; son mécanisme est aussi moins simple ; et ses impressions semblent avoir quelque chose de plus intellectuel, et fournir à l'imagination des matériaux plus élaborés et d'un ordre plus élevé. Les odeurs sont devenues la source d'une foule de sensations agréables, et qui ont quelque chose de plus délicat que les saveurs qui rappellent toujours l'idée d'une basse sensualité : la petite-maîtresse préfère généralement ses parfums à ses pastilles. Cependant ce sens se trouve aujourd'hui abruti chez un grand nombre d'individus par l'habitude abusive qu'ils ont de remplir, à chaque instant, leur nez d'une poudre irritante qui déprave l'organe, détruit ou émousse les sensations : ainsi certaines personnes deviennent souvent un sujet de dégoût ou d'aversion pour d'autres personnes délicates, par cette choquante sensualité qu'ils mettent à prendre du tabac et les contorsions qu'elles font pour parvenir, comme elles disent, *à priser haut*, afin de se rendre l'impression plus sensuelle ; tandis que d'autres tombent dans une affectation ridicule, à force de vouloir mettre de délicatesse à n'aspirer le tabac que parcelle à parcelle, ou en quelque sorte *à siroter une prise*.

En général, les progrès des arts et de la civilisation ont amené des habitudes qui ne s'accordent qu'avec certaines manières d'être, ou certains penchans, et qui méritent d'être étudiés par le physionomiste, comme les manifestations les plus probables de ces penchans : ainsi l'habitude de porter une canne, lorsqu'elle n'est point réclamée par un besoin réel, est-elle toujours étrangère à un certain esprit de prétention, ou à des dispositions pour un certain genre de pédanterie? Peut-on méconnaitre un esprit de coquetterie dans les rubans éclatans et de diverses couleurs dont une vieille affuble sa coiffure? Mais je reviendrai sur ce sujet.

Le nez comme l'œil fournit aux langues beaucoup d'expressions remarquables que le physiognomoniste doit s'appliquer à préciser : *grand nez, petit nez, nez aquilin, nez retroussé, nez épaté, camus, camard*, etc., sont de ce genre. J'ai déjà observé que le nez figure principalement dans les expressions d'ironie, de narguerie, etc., enfin avec la déformation de la bouche, le desséchement de la peau, la blancheur des poils. Le nez est aussi un des traits qui caractérisent plus particulièrement la vieillesse.

[Pour qu'un nez soit parfaitement beau, Lavater veut que sa longueur égale celle du front ; qu'il offre une légère cavité près de sa racine ; que l'épine soit large et à bord parallèle, un peu renflée vers le milieu ; que le bout ne soit ni dur, ni charnu, ni trop pointu, ni trop large ; que les ailes se dessinent agréablement et distinctement, et que les narines se rétrécissent insensiblement ; et au-dessous, que le profil n'ait que le tiers de sa hauteur, etc., etc.

Les anciens appelaient le nez *honestamentum faciei;* Lavater le regarde comme la retombée du cerveau. Jamais, dit-il, un beau nez ne s'associe avec

un visage difforme; on peut être laid et avoir de beaux yeux ; mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie dans les autres traits du visage ; on voit mille beaux yeux contre un nez parfaitement beau. Dans ce dernier cas, il suppose un caractère excellent et distingué. (*Non cuique datum est habere nasum.*)

Nombre de gens, du plus grand mérite, ont le nez très-difforme ; on en voit de très-honnêtes, de très-généreux ou de très-judicieux, avec un petit nez échancré en profil, quoique d'ailleurs heureusement organisé. D'autres présentent un esprit doux, endurant, attentif, docile et fait pour recevoir et goûter des sensations délicates. Les nez qui se courbent en haut de la racine, conviennent, au contraire, à des caractères impétueux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets, et ardens à les poursuivre.

Un nez dont l'épine est large, quel qu'il soit d'ailleurs, annonce toujours des facultés supérieures, mais il faut parcourir dix mille visages, et plus de mille portraits d'hommes célèbres pour le rencontrer une seule fois ; on le trouve cependant dans les portraits de Fauste Socin, de Swift, de César Borgia, de Pierre de Médicis, etc.

Si les ailes du nez sont bien dégagées et bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment qui peut aisément dégénérer en sensualité ou volupté.

Un nez fort saillant et une bouche avancée annoncent un grand parleur, un homme présomptueux, étourdi et téméraire.

Sur cent fronts arrondis, on ne trouve pas un nez aquilin proprement dit.]

Des Joues. Les signes qui annoncent les principaux

développemens de l'intelligence ne prennent une forme déterminée qu'à mesure que l'accroissement physique a fait des progrès. Dans la jeunesse, le visage est plus particulièrement joufflu ; les joues ne sont que des masses charnues, informes, et sans expression. Dans la vieillesse, au contraire, elles se dessèchent et se creusent considérablement par la chute des dents. Néanmoins leur signification physiognomonique, dit Moreau, n'est point sans quelques valeurs pendant l'âge adulte. L'os de la pommette, qui forme ce que l'on nomme l'arcade zigomatique, est, selon lui, beaucoup plus significatif qu'on ne pourrait l'imaginer. Si on l'observe dans ses variétés de formes, depuis les plus paisibles herbivores jusqu'aux plus farouches carnassiers, on voit que sa forme, sa surface et sa saillie se renforcent à mesure que l'animal devient plus vorace. Le relief zigomatique favorise en effet l'action des muscles qui font mouvoir la mâchoire inférieure. Cette saillie est donc en général un signe de force et d'énergie, ainsi que le développement de l'apophyse mastoïde. La grande étendue de la fossette temporale, qui se rencontre souvent avec cette conformation, est une autre indication de force et de courage qui fortifie beaucoup la première. Toutefois, si l'organe de la destruction existe seul, isolé de celui de la rixe, l'animal devient plus circonspect, hésite et n'attaque qu'avec réserve. Ces considérations, appliquées aux têtes humaines, se rencontrent surtout dans celles qui ont appartenu à des scélérats, et peuvent être par conséquent regardées comme l'indice d'une certaine férocité et de cet appétit meurtrier que certains individus manifestent irrésistiblement. Enfin, selon Lavater, si le creux des fossettes jugales approche d'un demi-cercle et se ferme vers la bouche, il devient un trait désagréable qui annonce l'amour-propre; plus au contraire il mar-

che en ondoyant et en serpentant, plus il devient gracieux et le signe non équivoque d'un caractère doux et facile ; toutefois c'est ce que j'ai bien rarement vérifié. Du reste, comme je l'ai dit ailleurs, les joues forment le fond du tableau sur lequel se dessinent les diverses parties de la face.

[Des joues charnues indiquent en général l'humidité du tempérament et un appétit sensuel; maigres et rétrécies, elles sont l'indice de la sécheresse des humeurs, et de la privation des jouissances, d'ailleurs le chagrin creuse les joues ; la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers. La sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traits légers et gracieusement ondulés.

Certains enfoncemens triangulaires qui se remarquent quelquefois dans les joues, sont les signes infaillibles de l'envie ou de la jalousie naturelle. Une joue au contraire naturellement gracieuse, agitée par un doux tressaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible, généreux, incapable de la moindre bassesse.

Ne vous fiez pas trop, dit encore Lavater, à un homme qui ne sourit jamais agréablement ; la grâce du sourire est le véritable baromètre de la bonté du cœur et de la noblesse du caractère.]

De la Bouche. La bouche se compose essentiellement des deux mâchoires avec leurs dents et des lèvres qui les recouvrent ; elle est l'organe de la voix, de la parole et du chant. Elle se forme, à l'intérieur, de deux cavités, l'avant-bouche où se trouve le palais, la langue, les dents, et l'arrière-bouche ou pharynx qui communique immédiatement avec les cavités nazales, à l'estomac par l'œsophage, et au tympan par la trompe d'eustache. Le larynx et le voile du palais sont, en quelque sorte, un intermédiaire entre les deux. Les deux

lèvres sont essentiellement composées d'un muscle charnu qui entoure la bouche de toute part, et qui présente deux commissures qui séparent les lèvres, et forment les coins de la bouche ; je nommerai *bourrelet labial* la partie de chaque lèvre qui en forme le bord, et qui est d'une peau plus fine, et d'une carnation plus vive. Le *corps de la lèvre* comprendra toute la partie du *labial* qui se trouve libre ou détachée des mâchoires. Les deux lèvres, considérées collectivement et dans leur réunion, forment proprement les apparences de la bouche extérieure ; j'appellerai d'ailleurs *courtine dentale,* la partie des mâchoires qui est garnie de dents et qui se trouve à découvert lorsque les lèvres s'écartent l'une de l'autre. Enfin, comme je l'ai annoncé, Lavater et Cuvier ayant fait un vague usage des mots de parabole et d'hyperbole pour designer la courbure des mâchoires, j'adopterai les expressions de *mâchoire circulaire, parabolique,* et *hyperbolique,* pour exprimer les diverses conformations de la bouche qui se rapprochent le plus d'une demi-circonférence, d'une parabole ou d'une hyperbole, ou de ce qu'on nomme vulgairement un arc à plein cintre, surbaissé ou sousbaissé.

Ces définitions établies dans l'intérêt de la science et de la précision du langage, je terminerai cette théorie générale de la bouche par une dernière observation relative aux lèvres, et qui porte sur les trois principales apparences qu'elles peuvent offrir, et qui constituent les bouches dont les deux lèvres sont également grosses et également avancées, celles dont la lèvre supérieure est plus grosse et plus avancée, et celles dont l'apparence contraire a lieu. Lavater veut de plus qu'on distingue soigneusement à chaque bouche les deux lèvres proprement dites, et chacune séparément, la ligne qui résulte de leur jonction, et la facilité avec laquelle elles se forment plus ou moins naturellement, le centre de

la lèvre de dessus et celui de la lèvre d'en bas, ainsi que chacun de ces points en particulier ; les coins qui terminent la ligne de jonction, et par lesquels elles se dégagent de chaque côté ; enfin *la base* de cette ligne du milieu. Voici ce que l'auteur entend par cette base : Si vous examinez, dit-il, le profil de la bouche dans un appartement obscur, et qui ne reçoit qu'une faible lumière par le haut, vous apercevrez toujours plus ou moins distinctement vers l'extrémité de la ligne du milieu, une incision ou un petit angle qui jette une ombre très-caractéristique sur la lèvre inférieure ; c'est cet angle et ses alentours que je nomme *base* (toujours des particularités minutieuses qui révèlent de grands mystères). Ensuite viennent ses exclamations banales. La bouche est, dit-il, l'interprète et le représentant de l'esprit et du cœur : elle rassemble, dans son état de repos et de mouvement, un monde de caractère ; elle est éloquente jusque dans son silence. C'est un objet d'admiration et de réflexion ; mais le lecteur ne doit rien attendre de sa part sur le plus actif et le plus expressif de tous nos organes ; la tâche est au-dessus de ses forces...

Je terminerai cette théorie générale et physiognomonique de la bouche par une dernière observation relative au pharynx, regardé comme insignifiant par tous les physiognomonistes. Il est clair que la capacité de cette cavité est en rapport avec l'étendue de la base du crâne, la largeur de la nuque; et tient par conséquent au renflement supérieur du bulbe rachidien qui se compose principalement des corps olivaires de la pyramide antérieure et des corps rétiformes latéraux. Mais on sait qu'à la naissance de la colonne vertébrale se trouve le siége essentiel de la vie, et que le volume de la moelle allongée est étroitement lié avec la force physique et la puissance virile de chaque individu. Il n'est

donc pas étonnant qu'un cou large, court et dru, concoure, avec la plupart de ces circonstances qui ont été l'objet de recherches suivies par les anciens, à caractériser des hommes, d'un physique tout particulier, qu'un corps trapu et compacte, une encolure lourde et ramassée, beaucoup d'énergie et de force, des mouvemens bruts et grossiers, des désirs impétueux et obscènes, rapprochent du Minotaure : la plupart ont en effet des habitudes qui les assimilent vraiment à l'amant de Pasiphaé; sans choix dans leurs relations, sans délicatesse dans leurs actes, une aveugle et brutale satisfaction de leurs penchans constitue toute leur morale. Le pharynx forme d'ailleurs en quelque sorte une seconde bouche qui augmente les effets de la première, rend la respiration plus libre et plus forte, concourt à donner à la parole plus de volume et d'éclat, décèle des aptitudes plus prononcées dans les fonctions relatives à la bouche. La membrane muqueuse dont il est garni, sans être fort sensible aux impressions du goût, en augmente néanmoins les effets, etc... On concevra encore mieux ces réflexions, si on se rappelle qu'un cou long et rétréci, tant à raison de l'éloignement où le cerveau se trouve alors du cœur et des poumons, les deux principaux foyers de chaleur et de mouvemens, qu'à cause de l'exiguité du renflement rachidien et de l'étroitesse du pharynx, produit précisément les dispositions contraires, et qui sont en général des signes de faiblesse, de timidité et d'impuissance virile.

[On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le caractère; qu'elles soient fermes, qu'elles soient molles, fixes ou mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue ; bien prononcées et bien proportionnées, présentant des deux côtés de la ligne du milieu de la bouche, des ondulations agréables et symétriques, de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse, et

répugnent à la fausseté ainsi qu'à la méchanceté ; et tout au plus, on pourra leur reprocher quelquefois un peu de penchant à la volupté.

Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain d'un grand sang-froid, d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté. Si elle remonte à la fois aux deux extrémités, elle suppose en même temps un fond d'affectation, de prétention et de vanité, peut-être aussi un peu de malice, résultat ordinaire de la frivolité.

Les lèvres charnues ont toujours à combattre la sensualité et la paresse ; celles qui sont rognées et fortement prononcées inclinent à la timidité et à l'avarice; lorsqu'elles se forment doucement et sans effort, et que le dessin en est correct, elles indiquent un caractère réfléchi, ferme et judicieux. Une lèvre de dessus qui déborde un peu, est la marque distinctive de la bonté, non que je refuse absolument cette qualité à la lèvre d'en bas qui avance ; mais dans ce cas, je m'attends plutôt à une froide et sincère bonhomie qu'aux sentimens d'une vive tendresse.

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu, n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai dans le moment où il va produire une saillie, le centre de sa lèvre inférieure ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu. Une bouche bien close annonce beaucoup de courage, et dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes même qui ont l'habitude de la tenir ouverte, la ferment ordinairement.

Une bouche béante est plaintive; une bouche fermée souffre avec patience.

Lebrun observe que la bouche est de toutes les parties du visage celle qui marque le plus particulière-

ment les mouvemens du cœur; lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés; lorsqu'il est content, les coins de la bouche s'élèvent; lorsqu'il a de l'aversion, la bouche se porte en avant et s'élève par le milieu.

La forme des dents, leur position, leur grosseur, leur propreté.... indiquent, plus qu'on ne pense, nos goûts et nos penchans, et pourraient fournir le sujet d'un gros volume.... Cependant tout ce que ce gros volume me paraît contenir de positif, se réduit à ce peu de mots : Celui qui n'a pas soin de ses dents, et qui ne s'applique pas à les entretenir en bon état, trahit par cette seule négligence des sentimens ignobles; et encore cette règle est bien équivoque.

Il est de fait que toutes les impressions un peu vives affectent la voix, et Lavater pense qu'il est presque impossible qu'un ton déguisé ne blesse pas une oreille délicate, et prétend qu'une stature et une poitrine aplaties sont toujours la marque d'une voix faible.

La proximité du nez à l'œil décide toujours de l'éloignement de la bouche au nez.]

Du Menton. Une question agitée entre les phrénologistes est de savoir s'il y a des organes cérébaux placés à la base du crâne, surtout à la partie qui correspond au palais, aux yeux, etc. « Spurzheim plaçait l'organe de l'amour de la vie sous la partie médiane du lobe moyen cérébral, en s'appuyant sur cette raison : que les organes qui ont entre eux de l'analogie sont toujours placés à côté les uns des autres ; et que ceux qui avoisinent cette partie sont la défense de soi-même et *l'alimentivité*. » M. le docteur Sarlandière a cru remarquer dans les individus qui ont la partie médiane du lobe moyen correspondant précisément à l'articulation temporo-maxillaire, ou cavité glénoïdale, recevant le condyle de la mâchoire inférieure, que, chez ces sujets où le lobe est volumi-

neux, il fait fortement saillie en bas, et abaisse le condyle de la mâchoire, de manière à pousser la mâchoire inférieure en avant, et à former *un menton de galoche;* il a cru remarquer, dis-je, que les individus qui ont cette conformation, ont une singulière ténacité d'opinion, une opiniâtreté dans la controverse qui va quelquefois jusqu'à la haine la plus implacable, quand des obstacles réitérés sont venus l'aiguiser, surtout quand il y a absence de l'organe de la mansuétude ou de la bienveillance. Cette circonstance rend aussi très-mordans ceux qui ont un développement remarquable de l'esprit caustique. Ceux qui ont au contraire le menton fuyant en arrière, ont une espèce d'insouciance dans leurs opinions, et ne sont pas capables d'une haine long-temps soutenue, à moins que d'autres combinaisons organiques ne vinssent la produire.

Telles sont les considérations qui m'ont enhardi à proposer le nouvel organe dont j'ai parlé en donnant la théorie physiognomonique de la bouche, organe sur lequel j'ai d'ailleurs des observations assez précises.

Il est essentiel, observe le docteur Sarlandière, de bien constater que la disposition qui donne lieu au menton de galoche, doit provenir de l'abaissement de la fosse glénoïdale; car si les mâchoires étaient dépourvues de dents, par exemple, le menton de galoche pourrait exister sans qu'il y eût abaissement ni développement de la partie médiane du lobe moyen. M. Sarlandière appelle cet *organe* ou *nouvelle faculté, penchant à la haine, opiniâtreté au mal vouloir*; lequel avec la voracité, la destruction, et la rixe, forment les *penchans d'aversions* ou la deuxième subdivision des facultés affectives. Cet organe, ajoute encore le docteur Sarlandière, diffère de la persévérance, qui est un *organe moral* ou *sentiment moral*

plus particulièrement affecté au bien, et qui coexiste presque toujours avec ceux de la justice, de la confiance, et de la vénération, qui sont ses voisins dans une autre région de la tête.

La partie extérieure, inférieure, du lobe moyen, lorsqu'elle est développée, s'accuse en dehors par la saillie de la partie postérieure, et un peu externe de l'orbite ; de sorte que cette partie, étant très-proéminente, pousse le globe de l'œil en avant et en dedans. La partie intérieure de ce même lobe, ainsi que la portion de la base cérébrale interlobaire, étant très-développées, portent en bas et en avant l'os sphénoïde, de telle sorte que les apophyses ptérigoïdes, poussées aussi en avant, obligent les os maxillaires et palatins à faire saillie, et rendent l'angle facial plus aigu : circonstance qui donne aux mâchoires la forme parabolique dont j'ai parlé plus haut, laquelle se rencontre surtout dans les têtes de nègres, dans lesquelles la selle turcique est moins élevée que dans les crânes européens.

Le menton, comme on sait, est formé par l'os de la mâchoire inférieure ; nul doute qu'il ne soit d'un grand effet dans la physionomie : mais c'est à tort que Lavater le regarde comme désignant plus spécialement l'espèce et le degré de sensualité ; il a au contraire, sous ce point de vue, moins d'importance que le palais, le volume de la langue ou les joues, dont les surfaces offrent beaucoup plus d'étendue que la partie intérieure qui s'étend, dans la mâchoire inférieure, de l'apophyse génie ou symphyse mentonale jusqu'aux condyles et à l'apophyse coronoïde. Dans l'Apollon du Vatican, dit Lavater, la mâchoire inférieure est très-courte et plus près du trou auditif que dans les têtes ordinaires. Le trou auditif, l'origine du nez, et la saillie du menton, forment un triangle équilatéral; et c'est là le type du beau idéal, reçu chez les anciens, ou la première des

formes humaines. Une mâchoire plus lourde est moins élégante, c'est ce qui a lieu quand le triangle est scalène, et que le côté relatif au menton est le plus long. Si le triangle est isocèle, le trou auditif étant le sommet, la forme grecque s'altère d'autant plus que le troisième côté est plus long ou plus petit que les deux autres, et l'angle facial de Camper varie d'autant. J'observerai, en passant, que dans l'Antinoüs de l'empereur Adrien, le menton est plus saillant que dans l'Apollon, et que cependant les formes de cette antiquité romaine n'en sont pas moins d'un grand effet, et que la figure, qui est très-noble, a néanmoins un fond de tristesse, ou plutôt d'une douce mélancolie qui la caractérise, et offre des grâces admirables, jointes à une grande beauté. Le lecteur se rappellera plus bas cette observation en lisant les remarques que j'aurai à lui présenter sur les gracieux des attitudes et de la beauté.

Telle est dans l'état actuel de la science la théorie physiognomonique la plus positive que l'on puisse donner du menton. Tout incomplète qu'elle est, elle est du moins fondée sur des raisons anatomiques et physiologiques incontestables, et rentre, comme je l'ai dit, dans la règle de Cuvier.

[Lavater établit trois classes de mentons, les mentons qui reculent, ceux qui avancent ou se trouvent au niveau de la lèvre inférieure, ceux enfin qui avancent et qui débordent cette lèvre ou les mentons pointus.

Un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif, au lieu que la signification du menton reculé est toujours négative. L'énergie ou la non énergie se manifestent ainsi souvent par le menton.

Une forte incision au milieu du menton semble indiquer un homme judicieux, rassis et résolu, à moins que ce trait ne soit démenti par d'autres.

Un menton pointu passe ordinairement pour le signe

de la ruse. Cependant, on le trouve chez les personnes les plus honnêtes, alors chez elles la ruse n'est qu'une bonté raffinée.

Un menton mou et charnu et à double étage, est la plupart du temps la marque et l'effet de la sensualité.

Les mentons angulaires ne se voient guère qu'à des gens sensés, fermes et bienveillans ; les plats supposent la froideur et la sécheresse du tempérament ; les petits caractérisent la timidité; les ronds avec la fossette peuvent être regardés comme le gage de la bonté ; ceux qui reculent peuvent s'appeler des mentons féminins, ils font toujours soupçonner quelque côté faible ; ceux qui, dans le profil, se trouvent en perpendicularité avec la lèvre inférieure, doivent en général inspirer de la confiance ; enfin, ceux qui avancent annoncent un esprit actif et délié, s'ils ne forment pas *l'anse de panier* (menton de galoche), car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice.]

DES OREILLES, DE LA PEAU, DES CHEVEUX ET DE LA MISE. L'oreille humaine diffère essentiellement de celle des animaux par sa conque et sa destination, et en ce qu'elle est pourvue de courbes acoustiques très-ingénieuses, tandis que dans les espèces inférieures, elle n'est guère qu'un simple cornet, suffisant pour recueillir des sons inarticulés ou peu composés, et par conséquent absolument incapable de rassembler et de transmettre les modulations variées de la parole ou celles d'une harmonie mélodieuse et savante. Je consens à ce que le conduit auditif contribue à la beauté du visage, ainsi que le soutient Lavater, et ne prétends pas qu'il soit dépourvu de toute valeur dans l'expression de nos sentimens intérieurs ; mais j'estime que ses effets physiognomoniques sont trop faibles pour être admis

comme signes de l'alphabet que je m'occupe d'établir.

J'ai déjà fait observer que nulle partie n'est aussi susceptible d'expressions que la face ; les nombreuses contractions qu'éprouvent les muscles dont elle est garnie, changent continuellement l'aspect qu'elle présente ; d'un instant à l'autre le front se ride ou s'épanouit ; le sourcil s'abaisse ou s'élève ; l'œil s'efface ou se découvre ; les joues s'allongent ou se rétrécissent ; les ailes du nez s'écartent ou s'approchent ; les lèvres s'ouvrent ou se ferment ; le rire succède à l'inquiétude, la joie à la tristesse, etc..... toutes ces modifications sont encore accrues par le changement de couleur qui survient à la peau, qui rougit ou pâlit, et passe souvent rapidement, et à plusieurs reprises, d'un état à l'autre, mais avec des nuances différentes qui tiennent, tantôt à une affection immédiate du système vasculaire. tantôt à un trouble amené par quelque passion dans la circulation générale. D'autres affections de l'âme produisent quelquefois une chaleur subite, à laquelle succède bientôt un froid glacial ; enfin la peau, par son action de transpiration, se sèche ou ruisselle d'une sueur chaude ou froide, selon les circonstances.

[Selon Moreau, rien n'est plus frappant dans l'histoire des sociétés humaines que l'importance attachée à la beauté des cheveux et à leur longueur. Les Egyptiens se coupaient les cheveux dans toute l'étendue de la tête, et les peuples d'Orient qui ont adopté cet usage l'ont transmis d'âge en âge jusqu'aux générations actuelles. Les Maures, au contraire, ne se rasent que les deux côtés de la tête, laissant le milieu couvert d'une touffe plus ou moins épaisse qui forme en avant du sinciput une espèce de hure. Les Mexicains ne se rasent que le côté gauche, d'autres enfin ne coupent que certaines parties, abandonnant les autres à leur accroissement naturel. Ainsi, sous le règne de Louis XV et

de Louis XVI, nos pères se coupaient les cheveux sur la partie antérieure et supérieure de la tête, pour former ce qu'ils appelaient *un toupet*. Ils se les coupaient également sur les tempes pour les friser en *ailes de pigeon*, tandis qu'ils portaient de toute leur longueur ceux de la partie occipitale réunis en une sorte *de queue à la prussienne*, ou en forme de queue de rat. Les magistrats les renfermaient dans une bourse en *queue d'aronde*, ou étalée avec échancrure.

Chez nos ancêtres, les hommes qui exerçaient des professions imposantes conservèrent long-temps l'usage *des perruques*, qui devinrent énormes sous Louis XIV et donnaient à la tête un volume considérable, surtout dans la partie où le docteur Gall place les organes de la circonspection et de la justice, ce qui donnait réellement un air de sagesse et de maturité même aux jeunes gens les plus frivoles. Chez d'autres peuples, certaines parties des cheveux se coupaient en signe de deuil. Les évêques coupent les cheveux aux jeunes gens qui se proposent d'entrer dans la cléricature, en signe de leur capacité à être admis à recevoir les ordres. Au commencement de la république, nos femmes portaient un toupet carré à la manière des Egyptiennes, etc.

Les cheveux présentent aussi une foule de circonstances qui tiennent à la constitution individuelle, à l'âge, au sexe, au climat et à beaucoup d'autres causes éventuelles ou permanentes. Selon les physiognomonistes, leur grosseur, leurs nuances, leur mollesse, leur rigidité, leur sécheresse, leur flexibilité, leur raideur, leur aptitude à friser ou à rester lisses, leur douceur, leur finesse, etc., sont autant de particularités qui ont un rapport avec certaines modifications physiques ou morales. Plusieurs de ces rapports sont même prouvés par des exemples frappans. Les grandes

émotions, les passions tumultueuses, les orages de l'âme et du cœur, les maladies nerveuses, la frayeur, une terreur subite, des chagrins violens, une vie luxurieuse, des travaux intellectuels soutenus, ont souvent été suivis de la chute ou de la blancheur des cheveux.

Le désir de se distinguer par la parure, non moins naturel que celui de se distinguer par ses actions, est beaucoup plus général et plus permanent ; c'est une passion qui se retrouve jusque chez les tribus les plus sauvages, avec non moins d'intensité que chez les nations les plus civilisées ; et si les prières qu'un peuple adresse à la Divinité sont la preuve la plus positive de sa sensibilité et des sentimens qui remplissent son cœur, la décence, le gracieux et l'élégance de ses costumes, surtout dans les cérémonies graves, sont la mesure exacte de son intelligence, des progrès de sa raison, de la culture et de la délicatesse de son esprit. Ces principes appliqués aux individus acquièrent encore plus de vérité que dans leur expression générale. La simplicité ou la magnificence, la propreté ou la négligence, le bon ou le mauvais goût, l'affectation ou la modestie, la décence ou l'indécence de nos habillemens, sont autant de traits qui distinguent l'homme sage et de bon goût, de l'homme présomptueux qui cherche à plaire ou à se singulariser.

Chaque mode, chaque couleur, chaque coupe d'habit a quelque chose de particulier qui convient mieux à tel individu qu'à tel autre, et qui renforce son caractère naturel, ou le dénature. Tel chapeau, dont le rebord est large et la forme basse, donne à certains hommes un air en dessous, qui les peint à merveille dans ce qu'ils ont de plus original ; c'est une sorte de loupe qui grossit et fait ressortir quelques traits seulement. Telle autre partie de l'habillement a une autre influence ; celle-ci présente au bras ou à la main un

point de repos, celle-là donne à la station plus de solidité ou d'élégance....; d'ailleurs l'homme, comme je l'ai dit, reçoit l'empreinte de toutes les causes au milieu desquelles il se trouve, et communique à son tour, à tout ce qui lui appartient, les traits essentiels de son individualité. Sa femme, ses enfans, ses domestiques, son chien, son cheval, sa maison, ses domaines, se reconnaissent à une certaine livrée que nul autre au monde ne peut leur donner.

La coloration un peu vive de la peau est en général l'indice d'une propension à la colère ou même de véhémence et de franchise. Si elle est très-vive, c'est un signe d'impétuosité et de violence; c'est assez l'état qui convient aux gens de la campagne. Si la couleur est moins forte, moins fouettée sur les joues, ou qu'elle dégénère même en une sorte de pâleur, alors elle appartient aux courtisans et aux gens du monde. (Fatras.)

Un teint pâle, plus bilieux ou un peu jaunâtre, a toujours été regardé comme l'indication d'une sensibilité intérieure plus élevée, et même d'une grande force morale et d'une âme en général ardente et passionnée, également propre aux plus grands crimes comme aux actions les plus généreuses.

Shakespeare fait dire à César : Ce Cassius que j'aperçois là-bas a un visage hâve et décharné.... Il pense trop.... De tels hommes sont dangereux.... Si César était capable de crainte, il n'est personne que je voulusse éviter avec plus de soin que ce grêle Cassius.... Il lit beaucoup, il est grand observateur, et à travers les actions, il épie le cœur des hommes.... Il n'a pas comme toi, Antoine, le goût des spectacles et de la musique... il mépriserait sa raison de s'être laissée aller à la faiblesse d'un sourire.

Les cheveux offrent des indices d'un autre genre que la peau, ils décèlent surtout la constitution physique

et le tempérament. Ils annoncent l'énergie de l'individu, sa façon de sentir et par conséquent aussi ses facultés spirituelles ; ils ont cela de particulier qu'ils n'admettent aucune dissimulation. Il faut distinguer surtout leur longueur, leur quantité et la manière dont ils sont plantés.

Longs, ils sont toujours la marque d'un caractère féminin, et c'est vraisemblablement dans ce sens que saint Paul a dit qu'il n'est point honorable à l'homme de nourrir sa chevelure. S'ils sont plats en même temps, ils repoussent un esprit mâle.

Lavater nomme cheveux vulgaires, ceux qui sont plats et mal liés, ou qui retombent en petites boucles pointues et disgracieuses, surtout quand ils sont rudes et d'un brun foncé. Il appelle chevelures nobles, celles qui sont d'un jaune doré ou d'un blond tirant sur le brun qui reluit doucement, et se roulent facilement et avec grâce.

Des cheveux noirs qui sont plats, naturellement défrisés, épais et gros, dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et l'amour de l'ordre. S'ils sont minces et placés sur une tête mi-chauve, dont le front est élevé et bien voûté, ils sont souvent la preuve d'un jugement sain et net, mais qui exclut l'invention et les saillies. Au contraire, cette même espèce de cheveux lorsqu'elle est entièrement plate et lisse, implique une faiblesse décidée des facultés intellectuelles.

Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguin, flegmatique; roux, ils caractérisent un homme souverainement bon ou souverainement méchant.

Un contraste frappant entre la chevelure et les sourcils, les moustaches ou la barbe, inspire de la défiance.

Le sage est simple dans tout son extérieur comme dans sa mise, sa simplicité qui est naturelle ne peut

être confondue avec les vêtemens recherchés de celui qui s'est paré dans l'intention de plaire ou de briller.

II.

Du Tronc et de ses parties.

Le Torse est la plus considérable des parties du corps, et le lieu où s'exercent les principales fonctions de la vie végétative, telles que la digestion, la circulation et les grandes sécrétions, que j'ai suffisamment fait connaître. La justesse de ses proportions et son aplomb donnent à l'individu, surtout s'il supporte une belle tête, et qu'il soit lui-même établi sur des membres bien conformés, cette dignité, cette élégance et cette noblesse d'attitude qui distinguent l'espèce humaine entre toutes les autres ; de sorte que la station droite et perpendiculaire dans l'homme, est une des principales circonstances de sa supériorité. Il y a d'ailleurs une harmonie complète entre la station et l'état de l'esprit. La pose, en effet, est toujours subordonnée aux émotions de l'âme ; elle trahit, dit le docteur Adelon, jusqu'à la délicatesse de nos divers sentimens. Chez l'homme bien élevé, elle est toute différente de ce qu'elle est chez l'homme rustique; la joie, la colère. l'attendrissement, la tristesse.... sont autant de causes qui la modifient profondément ; enfin la stature n'est pas non plus sans rapport avec nos dispositions intellectuelles ; une grande faiblesse d'esprit est ordinairement l'apanage des géans et des hommes de haute taille, tandis que les nains tombent volontiers dans une stupidité grossière....

De la Poitrine. C'est la première des trois princi-

pales parties du trone ; elle renferme, comme on sait, deux organes essentiels, le cœur et le poumon. Jusqu'à ces derniers temps, le premier de ces organes a été considéré comme le siége des émotions les plus tendres, des vertus les plus sublimes, et des vices les plus horribles ; mais les découvertes de Gall ayant fait rentrer la plupart de ces attributs dans les fonctions cérébrales, le cœur n'a plus été considéré que comme un des principaux instrumens de la vie physique, et sous ce point de vue, j'en ai suffisamment parlé dans la seconde et dans la troisième partie. Considéré comme organe physiognomonique, il est de la plus haute importance, c'est de lui en partie que provient cette énergie étonnante que développent certains hommes, et ce sang-froid imperturbable que conservent d'autres au milieu des plus grands périls et des agitations les plus tumultueuses que puisse éprouver l'âme humaine. Quant au poumon, il est également modifié par la pensée et le sentiment; ses mouvemens, en effet, comme ceux du cœur, se pressent ou s'éloignent à proportion que des causes morales agissent avec plus ou moins d'intensité ; il est d'ailleurs la source des bâillemens, du rire, des soupirs et des sanglots, qui sont les moyens d'expression les plus pathétiques qui soient à notre disposition. J'ai dit aussi les avantages attachés à une poitrine large et spacieuse : enfin chacun sait que nous haussons les épaules en signe d'impatience, de mépris ou d'improbation.

Du Ventre et du Bassin. Le ventre comprend essentiellement les organes de la digestion. Gros et proéminent, il est toujours l'indice d'un grand appétit et d'un penchant à l'intempérance ou à l'oisiveté.

Je viens de dire que le ventre contient essentiellement les organes de la digestion ou de la vie intérieure;

que la poitrine contient ceux de la respiration et de la circulation ; nous avons vu plus haut que le crâne renferme ceux de la pensée et des penchans ou de la vie de relation ; au bassin se rapportent ceux de la vie sexuelle ou de l'espèce ; d'un heureux équilibre entre ces quatre ordres de fonctions, résulte l'homme accompli et le sage par excellence. Du bassin dépend aussi la stabilité du corps et celle de ses mouvemens, sa conformation est surtout de la plus haute importance pour les femmes. Au reste, personne n'ignore combien les organes contenus dans les cavités pelviennes ont de puissance sur la durée et le bien-être de notre existence, et les maux effroyables qu'entrainent presque toujours les abus que nous pouvons en faire.

III.

Des Extremites.

Les extrémités ou les membres sont destinés par la nature à effectuer les grands mouvemens que l'homme est conduit à développer pour satisfaire ses besoins ; plus heureusement conformés chez lui que chez les animaux, ils lui donnent sur eux une supériorité étonnante, et sont pour lui des instrumens d'une application infiniment plus variée et plus étendue, qui lui servent non-seulement à exécuter les mouvemens mécaniques sur lesquels reposent les arts, mais encore à exprimer ses sentimens. Leur jeu dépend beaucoup du nombre des articulations et de la perfection qu'ils présentent : trop gros ou trop grêles, trop courts ou trop longs, ils entrainent toujours de graves désavantages. On peut établir, en thèse générale, que

l'élégance des attitudes, ou la pose et la station du tronc, et le gracieux des manières ou des mouvemens des extrémités, sont toujours en raison de la culture de l'esprit et de l'espèce de société qu'on a fréquentée. Plus ces mouvemens sont naturels, délicats et variés, plus ils annoncent d'aménité dans les mœurs, d'usage du monde, de goût et de politesse dans les habitudes; mais aussi, comme je l'ai déjà observé très-souvent, cet étalage extérieur de civilité n'est qu'un vain langage ou un vernis trompeur, qui couvre habilement les dispositions réelles du cœur, et par lequel l'individu cherche à donner le change sur ses véritables sentimens.

La marche, *la course*, *le saut* et *l'agenouillement*, sont les principaux modes d'action des *extrémités* dites *inférieures*. Par les deux premiers, l'homme s'approche ou s'éloigne des objets avec plus ou moins de rapidité; par le troisième, il s'élance en avant pour franchir un obstacle ou manifester la gaîté de son cœur; le quatrième lui sert plus particulièrement dans les actes de respect, de vénération et de supplication : tous quatre jouent, dans beaucoup de circonstances, un rôle bien plus important qu'on ne le pense, et si la station et la pose du tronc sont sous l'empire des affections de l'âme, la démarche n'a pas moins de rapport avec les diverses situations du cœur et de l'esprit. Toutes les langues offrent en effet des locutions qui font connaître l'importance attachée à cette classe de mouvemens, et personne ne se méprend parmi nous sur la signification d'une *marche grave*, *fière*, *majestueuse*, *hardie*, *timide*, *précipitée*...., non plus que sur celle de *marcher à pas comptés*, *à pas de loup*, *à pas pressés*, *à la dérobée*, *s'avancer furtivement*, *se regarder marcher*....; c'est un homme à qui il ne faut pas *marcher sur le pied*...

Ces locutions prouvent suffisamment la puissance de la marche, considérée comme geste ou signe physiognomonique, et ne sont pas moins significatives, sous le rapport d'une bonne ou mauvaise éducation, que sous celui des sentimens qu'elles expriment. Ainsi, indépendamment de sa vitesse, qui est toujours en proportion de l'énergie et de l'activité de l'individu, la marche revêt un caractère particulier et propre à chaque affection de l'âme. Quelle différence entre la marche d'un homme grave et absorbé dans de profondes méditations, ou préoccupé de quelque projet, et celle d'un esprit léger, irréfléchi ou empreint d'une certaine dose de fatuité. Le savant qui s'élance instinctivement de son fauteuil, et marche à pas pressés dans son cabinet; l'enfant qui se met à sauter, et cède sans réflexion à l'action d'une joie grande ou imprévue; les mouvemens désordonnés et confus qui éclatent dans une surprise alarmante..., ne sont-ils pas autant de nouvelles preuves des rapports qui lient étroitement le physique au moral? Quelle expression plus pathétique que celle d'un amant qui presse de ses genoux les genoux de sa maîtresse? Quel avertissement plus significatif que celui de marcher furtivement sur le pied à quelqu'un pendant une conversation avec un tiers?... On sent que je ne puis, dans cet ouvrage, signaler toutes les variétés, ni toutes les circonstances que peut présenter la marche, soit dans sa rapidité, soit dans son mécanisme ou autres particularités qui ont toutes quelques rapports avec la physiognomonie; telles sont les allures qu'on désigne par les noms de *marcher en fauchant, en se dodinant, en sautant....., par saccade....., marcher clopin clopant*... On sait d'ailleurs combien la jeunesse aime le mouvement, les sauts, la danse, les courses... et combien sont opposés à ces habitudes les goûts de la

vieillesse. Il y a en effet, dit Pline le jeune, une espèce d'agitation et je ne sais quel désordre qui ne sied pas mal aux jeunes gens ; au lieu que l'ordre et la tranquillité sont le partage naturel des personnes avancées en âge. Pour elles, l'ambition serait honteuse, le travail est hors de saison.... Enfin, les mouvemens des membres inférieurs sont tellement liés aux facultés intellectuelles, que dans le repos, nous employons naturellement les pieds et les jambes dans la conversation, et que leurs mouvemens aident réellement aux expressions. Qui n'a remarqué que dans l'ennui l'une des jambes, croisée sur l'autre, se balance ordinairement ; que dans l'impatience nous trépignons du pied. Quel plus doux fardeau que d'avoir certaines personnes assises sur ses genoux !....

Dans l'homme, les membres supérieurs sont capables de quatre principaux mouvemens, que l'on a désignés sous les noms d'*adduction*, d'*abduction*, de *pronation* et de *supination*. Par le premier, l'homme embrasse et saisit les objets ; par le deuxième, il les repousse ou les éloigne ; par le troisième, il les serre ou les presse en bas, et par le quatrième, il les élève ou les lance vers le ciel. A ces mouvemens généraux, il faut joindre ceux de la main qui est pour le physiognomoniste celle de toutes ces parties la plus importante, et en effet, après l'intelligence n'est-elle pas l'attribut le plus caractéristique de l'homme ? Elle est à la fois l'instrument de tous les arts qu'il exerce et l'interprète de ses pensées et de ses conceptions. C'est sur sa dextérité et la faculté d'opposer le pouce aux autres doigts, que repose toute son industrie. D'ailleurs, avec la main, l'homme *appelle*, *congédie*, *prie*, *menace*, *interroge*, *répond*, *blâme*, *approuve*, *désapprouve*, *compte*, *vergogne*, *commande*, *encourage*, *absout*, *flatte*, *applaudit*,

bénit, *réconcilie*, *écrit*... Enfin sa forme, son volume, sa mobilité, ses carnations, ses contours, sa constitution maigre, arrondie ou potelée, sont autant de nouveaux indices, auxquels il est impossible de se tromper. Le tartufe le plus raffiné, l'avare le plus rusé, l'impudique le plus dissimulé, selon Lavater, ne peuvent soustraire leurs vices à l'observateur qu'en lui cachant tout-à-fait leurs mains... Enfin, chaque individu a ses gestes comme ses locutions favorites. L'orgueil, la vanité, la bienveillance, l'audace, la modestie.... impriment à toutes ses habitudes autant de sortes de mouvemens très-différens les uns des autres.

IV.

Appendix concernant la description des Figures.

Il me reste à expliquer brièvement les figures, dont je n'ai pas encore parlé. Je suivrai dans cette partie de mon travail l'ordre établi par la disposition des planches, en commençant par le portrait de Lavater, placé en regard du titre général et qui sert de frontispice à l'ouvrage. Je parlerai ensuite des planches qui portent les n°s 1 et 2, et qui sont relatives à ce qu'on peut appeler l'anatomie et la physiologie physiognomonique. Les deux planches suivantes offrent, ainsi qu'on l'a vu, les fondemens de l'application de la géométrie à la physiognomonie ; puis viennent après les figures qui ont rapport aux tempéramens, les portraits, les sillhouettes, etc.

De Lavater. J'ai peu de chose à dire sur son profil, dont le faire est assez faible et le caractère peu senti ; généralement les traits sont trop durs et les chairs trop

tendues, surtout dans les raccordemens latéraux des joues avec le nez. L'œil est trop fixe et trop éteint pour une âme aussi mobile et aussi ardente que celle de Lavater. Il y dans la narine et dans toute la bouche un air commun qui annonce trop peu de culture et de dignité dans un homme dont la conversation, aux rapports de tous ses amis, était animée d'une noble et touchante sensibilité. On peut rapprocher ces nouveaux détails de ceux que j'ai donnés page 358 sur la figure 4. Voici d'ailleurs ce que les personnes qui ont vécu avec lui dans une longue et parfaite intimité ont écrit de son caractère. Sa physionomie était très-agréable et animée, elle avait une expression de bienveillance et de sollicitude qui lui donnait beaucoup d'ascendant, surtout sur les femmes. Sa taille, au-dessus de la moyenne, était svelte, sa démarche singulière et sa constitution physique très-heureuse. Quoique d'un tempérament bilieux (adouci) et d'une fibre un peu sèche, son hilarité perçait à travers une teinte de mélancolie devenue habituelle et assez prononcée. Ses narines ouvertes annonçaient une disposition à la colère, et pourtant il fut l'apôtre de la vérité, et personne n'eut une plus haute opinion de la dignité de l'homme. Jamais il n'abusa de rien et manifesta beaucoup de courage et de résignation dans les douleurs qu'il eut à supporter dans les derniers mois de son existence. Ses cheveux châtains étaient bouclés et contribuaient beaucoup avec son grand front sphérique à renforcer l'expression de son œil, dont la prunelle était pure, d'un brun clair et légèrement recouverte par de grandes paupières. Sa bouche, où se peignait la sécurité la plus parfaite, était très-fendue avec des lèvres minces et d'une grande finesse d'expression. Enfin, sa voix mélodieuse sans être efféminée devenait déchirante dans la douleur et la pitié, et s'élevait jusqu'aux accens les plus majes-

tueux dans les momens où son âme s'abandonnait aux mouvemens d'une pieuse et fervente dévotion. A tous ces traits, le lecteur n'oubliera point de joindre celui-ci, que dans la sévère critique que j'ai faite de l'ouvrage de Lavater, je n'ai aucunement entendu attaquer l'homme, ni enlever à Lavater, non plus qu'à son annotateur Moreau, la portion de gloire qui leur appartient. je me suis au contraire appliqué à reconnaître ce qu'ils ont fait pour la science et n'ai perdu aucune occasion de leur rendre la justice qui leur est due.

Anatomie et physiologie physiognomonique. Beaucoup de personnes croient encore que l'anatomie n'intéresse que le chirurgien et ne supportent pas sans une extrême répugnance la vue de quelque portion d'un individu qui a cessé d'exister, mais c'est un préjugé que repousse celui qui a fortifié son âme par la culture de sa raison. S'il ne peut se défendre à l'aspect des ruines de l'homme d'une certaine disposition à la tristesse, il sait du moins puiser dans l'observation de ces vénérables vestiges, des pensées d'une haute philosophie sur le néant des choses humaines et des leçons utiles pour sa conduite ultérieure. C'est une vérité désormais bien établie, que l'anatomie et la physiologie sont les plus solides fondemens de la science de l'homme, et celui-là qui les ignore doit se résoudre à rêver des systèmes ou à s'abimer dans le vague des hypothèses gratuites sur sa véritable nature. J'ai donc cru ne pouvoir omettre ici quelques détails indispensables aux physiognomonistes.

Ostéologie. Les os sont, comme on sait, la partie solide du corps humain ; ceux de la face, qu'il nous importe le plus de connaître, sont le frontal, les deux os propres du nez, les deux maxillaires supérieures, les deux zigoma et la mâchoire inférieure : c'est de leur conformation et de leur volume que dépendent la forme

et la grandeur du visage, lesquelles varient beaucoup selon les races d'hommes, les nations, l'âge, les sexes et les individus. Dans les trois derniers cas, les plus grands changemens ont lieu dans la partie supérieure de la tête, depuis la naissance jusqu'à quatre ou cinq ans, au lieu que le nez, la bouche et le menton sont les parties qui s'altèrent le plus par la chute des dents et la vieillesse. On regarde comme les plus belles, les formes qui se rapprochent le plus du beau idéal antique, dans lequel la hauteur de l'ovale est à sa largeur comme 12 à 10. A mesure que ce rapport s'atténue, les races se dégradent jusqu'à l'orang-outang et le joko, que Buffon place au-dessus du Hottentot. Voir d'ailleurs le Précis de Gall.

Myologie. Les muscles sont en quelque sorte les cordes, et les os les poulies, qui mettent en jeu toutes les autres parties de la figure. Ils sont tous sous la puissance de la volonté et pour ainsi dire attachés au service de l'âme; leurs mouvemens, comme nous l'avons vu, constituent un langage aussi expressif que rapide et qui repose sur l'organisation même du visage. Pour concevoir l'action des principaux muscles que nous offrons ici à l'attention du lecteur dans la figure 1re, il faut considérer que chaque muscle est fixé par une de ses extrémités à un point solide et que l'autre extrémité entraîne, lorsqu'il se contracte, les parties mobiles auxquelles elle est attachée. Il est clair d'après ce principe que le zigomatique h et le releveur l tendent à élever la partie de la bouche à laquelle ils sont attachés, que le buccinateur i doit nécessairement la tirer de côté en l'élevant un peu, que le triangulaire f tend au contraire à l'abaisser, etc. Ces détails, que je ne puis étendre davantage, suffisent pour concevoir les principaux mouvemens qui ont lieu dans l'expression des principales passions dont j'ai parlé. Je joins ici les

dénominations des muscles essentiels de la figure, afin qu'on puisse suivre ces mouvemens avec plus de méthode.

Les muscles du front sont le frontal A, le pyramidal a, le sourcilier *a*, le temporal b et l'orbiculaire c. Dans leurs fonctions habituelles, ils élèvent les sourcils, ouvrent les paupières et rident la peau du front transversalement. L'orbiculaire protége spécialement l'œil et contribue à l'expression des affections profondes, il a pour antagoniste le releveur des paupières t.

Les muscles qui participent plus particulièrement aux mouvemens de la bouche et des joues sont le labial d, le carré e, le triangulaire f, le masseter g, le zigomatique h, le buccinateur i, le canin k, le releveur de la lèvre supérieure l, le releveur de l'aile du nez m et le transverse du nez n.

Les autres muscles qui se rapportent à la partie inférieure du visage sont le paucier o, le sterno-mastoïdien p, le trapèze q, le sterno-hyoïdien r et le sterno-thyroïdien s.

Angéiologie. Le sang qui colore les diverses parties de la figure arrive du cœur à la face par la carotide externe A, qui naît de l'aorte et fournit aussi les artères temporales et leurs rameaux B, les artères faciales C et les artères sous-orbitaires D....

Les veines qui reportent le sang au cœur sont la veine jugulaire externe a, la veine labiale et ses rameaux b, la veine temporale c et les veines angulaires et frontales d. On se rappellera que les veines sont en bleu.

Nevrologie. La mobilité des diverses parties du visage s'explique aujourd'hui en admettant dans chaque organe autant d'espèces de nerfs qu'il y a de fonctions à remplir. Ce nouveau principe, établi par Charles Bell, fournit en effet la raison la plus plausible pour laquelle

la face, et surtout la bouche, est de toutes les régions du corps, celle qui offre le plus de nerfs ; se trouvant à la fois organe de la respiration, de la mastication, de la voix, du goût et d'un tact très-exquis, cinq sortes de nerfs très-distincts sont en effet nécessaires à ces diverses fonctions. Les principaux de ces nerfs sont le facial A', les sous-orbitaires B', les sus-orbitaires C', la branche supérieure du facial D', la branche inférieure du même E', le mentonier F', et les nerfs occipitaux G'.

Des Tempéramens. Le visage 1, planche 5, est un exemple du tempérament sanguin, toutefois un peu trop chargé de phlegme, surtout dans le menton ; à cela près, tout le front et le nez sont parfaitement dans le vrai, selon Lavater, la bouche aussi est sanguine et décèle du penchant au plaisir.... La figure 2 de la même planche offre l'homme bilieux ou colère, quoique cependant le soureil pourrait être plus épais, le nez plus énergique, la narine plus large et marquant une respiration plus forte. Enfin la figure 1, planche 6, dans laquelle toutes les parties du visage sont émoussées, charnues et arrondies, annonce un phlegmatique assez bien conditionné ; toutefois l'œil est un peu trop colère, le sourcil un peu trop fourni et trop bas, et pour compléter l'idéal, la bouche devrait être un peu plus ouverte. les lèvres plus molles, etc.

Homogénéité et hétérogénéité des visages. Il est certain qu'il y a des traits physiognomoniques qui s'excluent et d'autres qui sympathisent, et il est important de ne point les confondre. Jamais un regard impudique ne peut se rencontrer avec une bouche candide, ni un esprit cultivé avec un air bête ; je l'ai dit plus haut, il est impossible d'être honnête homme et fripon avec la même figure. Dans la figure 2, planche 6, il y a harmonie entre la bouche et le nez, mais le front est

trop bien pour le reste de la figure, surtout l'intervalle du nez à la bouche et le menton qui implique une contradiction manifeste avec l'intelligence annoncée par le front, etc.

Expressions de diverses sortes de sentimens, de passions et de physionomies altérées. Dans la figure 1, planche 7, on reconnait l'expression de la colère dans un homme d'un caractère sauvage, ombrageux et méchant, mais sans beaucoup de courage ni de ténacité. L'ivrognerie et la paresse sont les principaux vices qui ont altéré la figure 2, même planche. Son caractère essentiel est une soif impatiente et l'impuissance de lui résister.

Portraits, parallèles et contrastes. De la dévotion sur les lèvres, de la dureté dans l'âme, de la hardiesse et de l'obstination, tels sont les principaux traits de la figure 1, planche 8. Avec de tels yeux, il est difficile de n'être pas fanatique (pourquoi ?) et dans un tel front mille et mille projets se succèdent nécessairement avec rapidité ; enfin la bouche annonce un esprit de cagoterie et d'intrigue qui emploiera tous les moyens pour arriver. A ce portrait tracé par Lavater lui-même, on reconnait Loyola et ses disciples. L'heureux mélange de bonté et de modestie qu'offre la figure 2, même planche, est propre à faire ressortir encore davantage les traits de la figure précédente. Gai sans excès, sérieux sans mélancolie, exempt de passions turbulentes, équitable dans ses jugemens, circonspect dans ses démarches, tolérant par système, philanthrope par principes, c'est la prudence du serpent même et la simplicité de la colombe; tels sont, dit encore Lavater, les traits qui distinguent les frères moraves. Ces deux portraits offrent de la vérité, mais comme tous ceux de Lavater, l'imagination plus que la physiognomonie en a fait les frais.

Planche 9. J'ai eu l'intention de comparer ici des

extrêmes et d'opposer à une figure des plus hypocrites, atroces et cruelles, une physionomie des plus nobles et des plus morales, mais les deux dessins sont généralement trop défectueux sous le rapport des formes et trop médiocres eu égard à la nature de l'âme qui anime chacun d'eux, pour opérer convenablement l'impression désirée. Toutefois, la première des deux figures est celle de Benoit, assassin de sa mère et meurtrier de son ami, afin de les voler et se procurer de l'argent pour satisfaire la passion des femmes, dont l'organe est très-actif chez lui. La deuxième est une copie de Marc-Aurèle, sectateur de Zénon, et l'un des hommes historiques les plus éminemment élevés par les qualités du cœur et de l'esprit ; mais j'abandonne ce sage, dont la vie est généralement connue, pour donner quelques détails sur le caractère de Benoit. Ce jeune homme à peine âgé de vingt-deux ans et déjà si célèbre par des crimes si profondément hypocrites, avait un esprit peu cultivé, mais n'était ni un imbécille, ni un monomane. Il n'était pas même dépourvu de tout sentiment honnête et paraissait honteux ou regretter d'avoir manqué l'occasion d'acquérir une meilleure éducation. C'était un de ces êtres d'une organisation défectueuse et malade, dangereux pour la société, qui réclame d'elle une sollicitude permanente et dont elle pourrait se garantir autrement qu'en lui donnant la mort, qu'elle pouvait même ramener au bien et utiliser par une éducation convenable. Un tempérament névroso-lymphatique, la destructivité, l'acquisivité, la sécrétivité et la circonspection ; une disproportion congéniale dans les lobes du cervelet ; d'anciennes blessures au crâne, dont une figure ici et qui, par le ramollissement et l'ulcération qu'elles avaient produites dans plusieurs parties du cerveau, constituaient l'individu dans une sorte de maladie chronique qui ramenait alternative-

ment des accès de destruction, de vols et de désirs vénériens qu'il pouvait difficilement maîtriser, tant à cause de la faiblesse naturelle des facultés intellectuelles que du peu de culture qu'elles avaient reçu. Tel était l'état ordinaire de Benoit.

Planche 10. Des deux portraits que présente cette planche, l'un est celui de Socrate, l'autre celui de Rousseau. Deux hommes d'une grande originalité, l'un dans les temps anciens, l'autre chez les modernes, tous deux d'une naissance ordinaire, ayant eu beaucoup d'obstacles à vaincre pour arriver à la célébrité qu'ils ont obtenue. La figure 1, comme toutes celles des hommes d'un caractère fortement prononcé et mus par des forces contraires, des vices et des vertus, est un assemblage de contrastes ou de traits grossiers et rebutans, et de dispositions heureuses. Dans ce front spacieux, dit Lavater, habite nécessairement un esprit capable de porter le jour dans la nuit des préjugés. La tension des muscles, l'énergie du sourcil, la largeur du dos du nez, le saillant des os de l'œil, l'élévation de la prunelle.... sont des marques de grandes dispositions intellectuelles, ou même de facultés très-développées et parvenues à une parfaite maturité. (Il faut bien remarquer que Lavater aurait tiré les mêmes conclusions de signes tout opposés. Il est ici dans la même disposition qu'à l'égard de Hoerder dont j'ai parlé dans le discours, et l'on sentira que ses conséquences ne sont pas mieux fondées, si on se rappelle bien tout ce que j'ai dit. Dans son système, les principes ne sont qu'un vain étalage de mots, que son imagination ne consulte presque jamais. Il juge toujours comme la renommée a parlé, quels que soient les traits.) Ce portrait, continue Lavater, n'a rien de cette noble simplicité, ni de cette admirable franchise que présentait l'original. En effet,

les yeux ont quelque chose de faux et offrent l'expression d'une basse volupté. Le nez et la plupart des autres traits donnent à l'ensemble quelque chose d'épais et de désagréable..... Il se peut qu'on ait exagéré les traits défectueux et affaibli les traits délicats, et qu'ainsi la figure du plus sage et du meilleur des hommes, selon Lavater, ne soit plus qu'une caricature.

Doué d'un sens exquis, d'un ardent enthousiasme pour le beau, capable de le réaliser dans de riches conceptions, saisissant dans le sentiment jusqu'aux nuances les plus délicates, prompt aux interprétations les plus défavorables, voyant tous les objets à travers le prisme lugubre de *la mélancolie*... Rousseau pensait ou feignait de penser, dans sa vieillesse, que les peuples et les rois s'étaient réunis contre le fils d'un pauvre horloger. « Seul sur la terre, s'écrie-t-il, n'ayant plus ni frère, ni prochain, ni société que moi-même, le plus sociable et le plus aimant des hommes se trouve proscrit par un accord unanime... Pouvais-je croire que je serais tenu, sans le moindre doute, pour un monstre, un empoisonneur, un assassin; que je deviendrais l'horreur de la race humaine et le jouet de la canaille; que toute salutation que me feraient les passans, serait de cracher sur moi... » « Rousseau, dit M. le docteur Richerand, nous présente le génie aux prises avec l'infortune et luttant péniblement contre l'adversité... une âme forte, logée dans un corps débile (1), d'abord douce, affectueuse, expan-

(1) Je rejette cette proposition comme contraire à mon système qui tend à établir, d'après des faits nombreux, que le moral est subordonné au physique, et qu'une âme forte ne peut exister dans un corps débile, parce que, quelle que soit l'âme, elle ne peut se manifester que par le corps, et ne peut être ni plus ni moins parfaite. Je crois que des sens et

sive et tendre, ensuite aigrie par le sentiment d'une condition malheureuse et l'injustice des hommes. Tourmenté du désir de la célébrité, Rousseau s'élance dans la carrière des lettres, avec les attributs d'un tempérament sanguin, doux, aimant, généreux et sensible, mais inconstant... Son imagination féconde ne lui présente que des images riantes, et dans cette douce illusion du bonheur, il vit d'agréables chimères... Mais, graduellement détrompé par les dures leçons de l'expérience, profondément affligé de sa misère et des torts de ses semblables, son physique s'use, s'épuise, et le moral s'altère dans la même proportion (1). » Et voilà comment, dit Voltaire, l'auteur du *Contrat Social* devint le plus insociable des hommes...

Planche 11. Cette planche offre Linnée et Buffon. Voici le parallèle que fait de ces deux hommes célèbres un des plus grands naturalistes qui ait paru depuis Aristote. Linnée et Buffon semblent avoir possédé chacun dans leur genre, dit Cuvier, des qualités telles qu'il était impossible que le même homme les réunît (c'est ce dont je ne conviens pas, parce qu'il est impossible de prévoir les combinaisons d'organes ou d'aptitudes que la nature peut produire), et dont l'ensemble était cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature l'impulsion dont elle avait besoin. Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire; tous deux infatigables dans le travail; tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte.

---

un cerveau débiles, quelle que soit l'âme, ne peuvent percevoir, élaborer et transmettre que des idées débiles, faibles et triviales.

(1) Ici le docteur Richerand rentre dans mon système, et convient que le moral s'altère en proportion du physique, ou n'est que ce qu'est le physique.

d'un esprit transcendant. ils arrivèrent tous deux dans la carrière armés d'une érudition profonde ; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction de son génie... Linnée, exact et précis, se crée un langage à part pour rendre ses idées dans toute leur rigueur; Buffon, abondant et fécond, use de toutes les ressources de la science pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne, mieux que Linnée, ne fit jamais sentir les beautés de détails et les traits distinctifs des êtres.... Personne, mieux que Buffon, ne peignit jamais la majesté de la création et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujétie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe... Le second, rebuté de la sécheresse des écrivains, qui, pour la plupart, s'étaient contentés d'être exacts, sut nous intéresser... par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois fatigué de l'étude pénible de Linnée, on vient se reposer avec Buffon ; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut retourner à Linnée pour classer avec ordre ces charmantes images dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus... circonstance qui prouve d'ailleurs qu'il manquait quelque chose à chacun d'eux. J'ai omis quelques traits superflus ou peu exacts, néanmoins le parallèle me semble faible pour un aussi grand maître et n'offre pas l'expression exacte de la vérité. Buffon a plus contribué à répandre le goût de l'histoire naturelle parmi nous ; mais Linnée a infiniment mieux servi la science et beaucoup plus accéléré ses progrès. Buffon s'obstina à méconnaître le mérite de Linnée, qu'il traitait de son nomencla-

teur; Linnée ne répondit jamais à aucune des nombreuses critiques dont il était assailli, et évita avec soin d'établir sa réputation aux dépens de celle de personne. Linnée, dont l'imagination était vive, mais corrigée par un excellent jugement, dirigée par un esprit méthodique sévère et secondée par une mémoire immense, n'employa jamais une épithète oiseuse, ni un mot impropre ou mal défini. Buffon, au contraire, peignit toujours d'après son imagination, rechercha une phraséologie beaucoup plus brillante que solide, tomba dans une foule d'erreurs et de contradictions, et aujourd'hui la moitié de ses tableaux se trouvent en contradiction avec la nature ou avec les progrès de la science, au lieu que Linnée est encore le plus vrai des écrivains qu'elle puisse alléguer. Toute l'adresse de Buffon consiste dans des antithèses et des figures de style propres à produire un effet plus pittoresque que conforme à la vérité. S'il loue le chien, c'est en calomniant le chat; et lorsqu'il veut peindre l'élégance et la légèreté du cheval, c'est en faisant ressortir la lourdeur du bœuf ou les allures ridicules de l'âne. De là, les critiques des Allemands, qui ne virent dans Buffon, malgré la haute idée qu'il avait de lui-même, *qu'un doreur* en histoire naturelle. Ils ont placé le buste de Linnée, sinon avant le sien, au moins sur la même ligne. Je laisse au lecteur le soin de chercher dans les deux portraits que je lui offre, les motifs du parallèle que je viens de tracer.

Planche 12. On s'étonne probablement des motifs qui peuvent fonder un rapprochement aussi singulier que celui de d'Alembert et de Démocrite, qui figurent dans cette planche. Les voici : d'Alembert est, à mon sens, le savant le plus positif, le plus universel et le plus profond qui ait paru de nos jours, comme Démocrite a été aussi, selon moi, le mieux instruit, le plus

instruit et le plus sensé de tous les philosophes de son époque. Voilà pour l'intelligence. Sous le rapport de la morale, d'Alembert, au milieu de ses travaux littéraires et scientifiques, conserva une simplicité et une chasteté de mœurs à l'abri de la malignité la plus mordante, jamais il ne s'éleva le moindre soupçon sur ses relations avec mademoiselle l'Espinasse, qui était, comme lui, enfant de l'amour et un étonnant composé de bienfaisance, de raison et de sagesse, avec la tête la plus active, l'âme la plus ardente et l'imagination la plus inflammable qui aient existé depuis Sapho : au lieu que Démocrite parait avoir vécu dans l'habitude de la sensualité et de l'intempérance souvent poussées à l'excès, au point, comme l'accusent ses historiens, de ne s'être jamais approché d'une femme sans la connaître. Quant au physique, Démocrite fut d'une santé robuste et permanente, tandis que d'Alembert ne dut le bonheur de vivre qu'à l'humanité d'un commissaire de quartier, et eut souvent à se plaindre de la régularité de sa santé. Enfin, Démocrite avait pour maxime favorite que tout, dans ce bas monde, dépendait du hasard, et préféra sa liberté, la retraite et l'étude, à toute espèce de splendeur. D'Alembert avait aussi coutume de répéter que, presque sur tout, on peut dire tout ce qu'on veut, et regardait la liberté et la défense personnelle comme les deux biens les plus précieux de la vie : façon de penser qui diffère peu de celle de Démocrite. Ainsi, conformité de goûts intellectuels, opposition frappante dans les mœurs et le physique, et rapprochement dans la façon de voir et de juger la société. Il est facile, en comparant les deux têtes, de trouver les principaux traits qui répondent aux conformités et aux différences d'intelligence, d'humeur et de tempérament. Je laisse ce soin au lecteur.

D'Alembert faisant lui-même son portrait, dit qu'il

n'a rien de remarquable dans la figure, sinon que sa physionomie est, pour l'ordinaire, caustique et maligne, parce qu'étant vivement choqué du ridicule et doué de quelque talent à le saisir, *il n'est pas étonnant que l'impression qu'il en reçoit se peigne sur son visage*; d'ailleurs, sa conversation est fort inégale : tantôt sérieuse, tantôt gaie, souvent décousue, jamais fatigante ni pédantesque, et laissant tout le monde à son aise..... Le portrait qu'on a sous les yeux se rapporte plus particulièrement à ce que j'ai dit plus haut. Mais on vient de publier chez Delpech un nouveau portrait de d'Alembert qui présente à merveille la situation que je viens de décrire; on reconnaît quelqu'un qui sourit malicieusement et avec grâce, d'un trait lancé à demi-voix et avec une certaine hilarité.

Lavater juge Démocrite d'après un portrait peint de fantaisie, par Rubens. Ce n'est pas ce philosophe qu'on cite comme un esprit vaste.... un génie créateur... ; c'est Démocrite le rieur. Or, dit-il, celui qui rit toujours et de tout, est non-seulement un insensé, mais un méchant; de même que celui qui pleure toujours, est un imbécile ou un hypocrite. Le visage du rieur perpétuel, continue Lavater, doit se dégrader, ainsi que son âme, et devenir insupportable. Ce ris moqueur et inhumain, tourné en habitude, doit défigurer nécessairement les plus beaux visages, et à bien plus forte raison les visages aussi singuliers. Je n'ai qu'un mot à répondre à toutes ces paraphrases de Lavater : c'est que les meilleurs portraits de Démocrite n'offrent rien moins qu'un sourire moqueur et inhumain, mais bien celui de la bonhomie, et d'une certaine hilarité qui se retrouve dans les yeux et les autres traits. Celui-ci, tout défectueux qu'il est, n'a certainement rien de ce rire méchant, ironique, qui décèle un cœur perfide et la corruption; qu'il y ait une expression de volupté

dans cette figure, j'y souscris; mais quoique inférieure en moralité à celle de Socrate, je ne crois pas que personne y trouve rien d'odieux ou de pervers; c'est tout au plus si on y reconnaît quelques dispositions à ricaner.

Planche 13. J'ai mis en parallèle dans la planche précédente deux philosophes remarquables autant par l'étendue et la conformité de leur savoir que par l'opposition et la diversité de leurs goûts et de leur génie. Ici je compare deux autres individus non moins extrêmes, un philosophe grave et sévère à un poète doucereux et léger ; d'ailleurs, chacun également original et créateur dans son genre : quoique l'un et l'autre ait perdu beaucoup de son caractère, il est facile néanmoins de les distinguer. Et, en effet, l'énergie et l'étendue des traits du premier, la mollesse et la volupté peintes sur la physionomie du second, décèlent déjà suffisamment des dispositions opposées ; et l'extrême développement des arcades sourcilières, de la racine du nez et des yeux, annoncent de plus une aptitude singulière à saisir des faits et à les exprimer avec chaleur et précision; au lieu que les yeux et le développement des parties qui leur sont inférieures, montrent dans l'autre un penchant plus prononcé pour les choses tendres et sensuelles....

En résumant le parallèle de Linnée et de Buffon, nous avons vu dans le premier de ces deux génies un système d'idées rigoureusement définies, simples et vraies, comme la nature qu'elles expriment, germer d'abord dans l'esprit de quelques savans, s'accroître insensiblement et transformer des connaissances vagues, obscures ou même occultes, en une science claire, exacte et profonde, aujourd'hui riche de faits positifs et utiles, et qui, chaque jour, verse de nouvelles lumières et de nouveaux bienfaits sur la société, tandis que la moitié

des idées de Buffon ne sont plus que des expressions erronées ou futiles, qui n'ont plus pour elles que le coloris dont elles sont empreintes. Que sont devenus sa théorie de la terre, ses époques... auprès de la géologie et de l'exposition du système du monde ? Et qu'on le remarque bien, à mesure que les idées scientifiques s'introduiront parmi nous, à mesure aussi les produits de l'imagination perdront de leur importance et les choses de sentiment céderont la place aux objets d'une discussion sévère.

On trouvera le même résultat en résumant le parallèle de Démocrite et de d'Alembert, considérés comme représentant chacun l'époque où ils ont vécu. Quelle différence entre le système idéologique de ce dernier savant et celui du premier ! Quelle différence entre le rapport des lettres aux sciences à l'époque de Démocrite, et ce même rapport à l'époque de d'Alembert ? Quelle différence encore entre la réalité, l'étendue et la certitude des sciences de l'une à l'autre de ces deux époques ? Enfin quels efforts ne devrait pas faire d'Alembert lui-même pour entendre la mécanique céleste dont il a posé les premiers fondemens? Il est facile maintenant d'établir le parallèle entre Descartes et Quinault; considérés sous ce point de vue philosophique, que reste-t-il aujourd'hui de tous ces beaux discours sur l'amour, de ces insensés Roland, et

> De tous ces lieux communs de morale lubrique
> Que Lulli réchauffa des sons de sa musique ?

De pareilles futilités ont pu plaire à une cour dissolue et amuser quelques oisifs, mais en quoi pouvaient-elles hâter l'émancipation des peuples qui aspiraient à la réforme des abus dont ils étaient froissés. Aussi, les compositions de Quinault ont disparu avec le monarque dont elles flattaient les goûts et qui les encoura-

geait, au lieu que les lois données sur le mouvement par Descartes, son application de l'algèbre à la géométrie, son explication de l'arc en ciel.... sont encore enseignées dans les écoles. Tel sera le sort de toutes les compositions qui n'auront pour objet que de réchauffer des idées usées depuis long-temps, ou qui ne seront pas l'expression de faits matériels, immuables, utiles au bonheur et aux libertés des peuples. Les seuls hommes qui ont réellement contribué aux mouvemens progressifs de la civilisation, sont : Bacon, Grotius, Puffendorf, Descartes, Montesquieu, Newton, d'Alembert, comme chef des encyclopédistes, etc. Ce sont désormais les seuls qui puissent compter sur des succès durables. Ces savans n'étaient ni des beaux esprits, ni des petits-maîtres, mais des hommes graves, réfléchis, préoccupés de recherches profondes et peu soucieux de briller dans un salon à côté de quelque sotte ou fastueuse comtesse. Il y a à Paris cinq à six cent mille habitans qui ignorent les noms de Quinault et de Racine, et sur lesquels les ouvrages de ces grands poètes n'ont eu aucune influence ou, du moins, n'ont eu qu'une influence faible et très-éloignée, et qui pourtant sont mieux vêtus, mieux nourris, mieux éclairés, mieux chauffés par suite des découvertes de Descartes, de Newton, de Colomb ou de Lavoisier... Qu'on apprécie bien cette différence entre l'influence des sciences et celle des lettres ; celles-ci se bornent aux oisifs de la nation et n'agissent que très-subsidiairement sur les mœurs et le bien-être du peuple.

Silhouettes. Point de physionomiste, dit Lavater, s'il ne s'est exercé beaucoup sur les silhouettes. On ne peut s'imaginer, ajoute-t-il, combien on gagne à dessiner et analyser ce genre de portrait, qui d'ailleurs ne présente aucune difficulté. C'est par cet exercice que l'on apprend jusqu'à quel point le moindre écart peut

altérer toute l'expression d'un caractère. Je proposerai donc au lecteur d'appliquer aux silhouettes des planches 14 et 15, les préceptes que j'ai établis pages 291, 310 et suivantes. La première de ces silhouettes présente Caton, la deuxième César, la troisième Frédéric-le-Grand et la quatrième le célèbre abbé Raynal.

Planche 16. Du gracieux dans les attitudes. Les attitudes résident essentiellement dans la pose du corps et dans celle de ses diverses parties. Elles doivent être, dit Lairesse, ***convenables***, ***décentes***, ***gracieuses***, et ***modestes***; mais en quoi consiste la ***convenance***, la ***décence***, le ***gracieux*** et la ***modestie?*** Voici toutefois quelques préceptes du grand maître que je suis en ce moment. Les positions doivent être contrastées, dit-il, la position perpendiculaire a trop de raideur (cependant elle produit un coup d'œil du plus grand effet dans les évolutions militaires, où tous les mouvemens sont réguliers et se font en ligne droite). Si l'épaule gauche s'abaisse, la jambe droite doit s'élever et réciproquement. Si, en outre, le bras droit et la jambe gauche se portent en avant, le bras gauche et la jambe droite doivent être rejetés en arrière, etc.

Planche 17. Notre existence n'est qu'un passage perpétuel de l'inaction à l'action, et de l'agitation la plus vive au calme le plus parfait. Ce passage mérite d'être étudié par le physiognomoniste, parce qu'il est la clef de toutes les situations où nous pouvons nous trouver successivement; et en effet, l'homme excité par un objet quelconque à déployer son activité avant même d'agir, trahit déjà son énergie et sa manière d'être. Une des attitudes les plus éloignées de l'activité et qui répond au calme le plus complet de l'âme, est, par exemple, celle d'être assis, le corps demi-couché et appuyé en arrière, les bras croisés sur la poitrine, l'un des genoux jetés sur l'autre..., ainsi que l'exprime la *figure* 1,

planche 17. Le passage de cette attitude nonchalante à une activité prochaine ne se fait point au hasard, comme beaucoup de monde le pense; il est soumis, ainsi que tous les autres mouvemens, à des lois physiques et morales beaucoup plus constantes qu'on ne le croit et qui consistent d'abord dans l'attention éveillée par un objet quelconque, après laquelle vient le décroisement des bras et des jambes, qui sont les parties les plus mobiles ; le redressement du tronc; les pieds portés un peu en arrière (*fig.* 2), comme pour prendre son élan; les mains appuyées sur les genoux, afin de seconder ce premier mouvement ; enfin, les yeux fixés sur l'objet qui a éveillé l'attention et qui occupe actuellement l'esprit......

Planche 18. D'après ces notions sur le passage à l'activité, il est clair que des bras tombans et des mains réunies derrière le dos, et par conséquent éloignées d'un prochain développement, annoncent d'abord un grand calme, ou même une certaine nonchalance habituelle que confirme la grosseur du ventre, dont la proéminence décèle le tempérament lymphatique et rend la situation des bras plus commode. L'inattention peinte sur la figure, l'indolence de la stature, l'écartement des pieds, etc., tout annonce le peu d'énergie ou plutôt la mollesse de l'individu.....

Supposons, au contraire, un individu chez lequel l'âme est fortement empreinte d'une disposition quelconque, l'orgueil, par exemple ; alors, quelque tranquille qu'il soit, on reconnaîtra toujours dans sa pose ou sa physionomie le trait principal de son caractère. Ici (*fig* 2), on remarquera d'abord une tension générale de tout le corps qui l'empêche de s'affaisser sur lui-même. Si l'individu vient à fourrer sa main dans sa veste, il la placera le plus haut possible, et l'autre main restée libre s'appuiera sur le côté, par

exemple, dans une situation inverse. Les deux coudes, comme les deux pieds, seront écartés, afin d'occuper plus d'espace. La tête sera haute et rejetée en arrière...

Si, au lieu de cette disposition de l'âme, il est question d'un acte de fermeté, de courage ou de force, (*fig.* 3), aussitôt tout le corps se raidit en se rabattant sur lui-même, les pieds s'écartent, afin de donner à la station plus d'aplomb, les muscles se contractent, la tête s'enfonce, les épaules s'élèvent.... ; enfin les bras tendus et les poings fermés, annoncent l'attitude offensive ; ou au moins la résistance à toute violence.....

Rapprochez encore de ces trois situations l'homme vain, chez lequel l'intelligence, l'orgueil ou le courage soient remplacés par quelques-uns de ces avantages, tels que la naissance, la fortune....., qui ne donnent à l'homme aucun sentiment d'un mérite propre et réel, et ne peuvent lui procurer que des jouissances qui dépendent de l'effet que des prérogatives étrangères produisent sur les autres. Alors son maintien devient fastueux ; il se pavane ; sa démarche annonce l'homme superbe ; son corps se balance sur des jambes très écartées ; sa poitrine avancée étale un jabot présomptueux ; la tête, surmontée d'une touffe qui la rehausse, est rejetée en arrière ; les mains voguent et s'agitent au loin dans les airs.....

Planche 19. Il y a en nous, dit Engel, un certain je ne sais quoi qui préside au jeu de tous nos membres et règle les gestes convenables à chaque situation de l'âme. Selon qu'un objet nous offre des attraits ou nous fait horreur, nous cause des idées satisfaisantes ou désagréables, mêlées de plaisir ou de peine, à l'instant nous cherchons à nous unir à lui ou à le repousser, et jamais les mouvemens ne manquent d'être convenables et très-expressifs. Ainsi, lorsqu'un homme

pieux (*figure* 1) et préoccupé de pensées mystiques se détache des choses terrestres et s'élance vers la Divinité, toute son attitude et ses mouvemens tendent naturellement en haut et suivent les élans de son âme ; sa prunelle se dirige vers le ciel, ses mains jointes s'élèvent et se rapprochent de sa poitrine... Si, au contraire, il se trouve accablé par le poids de quelque affection pénible, profonde, tout son corps s'affaisse, son regard se porte vers la terre...

La même loi se reproduit dans les démonstrations de la douce et tendre amitié. Ce sentiment si généreux, le plus beau du cœur humain, et qui n'habite réellement que les cœurs purs et sublimes, se manifeste principalement par le ***serrement des mains***, le ***baiser*** et l'***embrassement***. La première de ces trois manières d'assurer quelqu'un de son amitié, est la plus faible et se pratique principalement dans les rencontres ordinaires de la vie. Selon les physiologistes et mes principes, sa faiblesse tient essentiellement à ce que son expression ne consiste que dans un contact des deux extrémités du corps, dans lesquelles la circulation et la chaleur, et par conséquent la sensibilité, sont fort ralenties, à cause de leur éloignement du cœur. La dernière est au contraire la plus forte, par des raisons opposées, et parce que les deux personnes pressées l'une contre l'autre déterminent un contact plus intime et plus considérable ; enfin, dans les rencontres graves, rares ou imprévues, les trois manifestations se réunissent souvent pour donner à l'expression d'un sentiment si noble et si élevé toute l'énergie dont elle est capable. Alors les deux amis se précipitent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassent, se pressent et se baisent avec une effusion de joie et de bonheur que je conçois très-bien, mais je ne puis rendre. Ce sont deux plaques galvaniques mises en

contact, et qui, par l'étendue de leur surface, mettent en jeu tout le fluide vivifiant, et déterminent la secousse la plus profonde et la plus délicieuse que puisse éprouver l'organisme humain. Oh ! pourquoi faut-il que cette sainte émotion, cette jouissance céleste puisse se rompre souvent par de si faibles commotions !

On conçoit très-bien que cette explication se rapporte à la figure 2 de la même planche 19. Mais il y a ici, dans l'expression graphique ou la pose de cette figure, une circonstance qui pourrait paraître fausse ou en contradiction avec le sentiment exprimé. En effet, l'amitié qui porte naturellement le corps en avant semble repousser cette attitude dans laquelle le corps est rejeté en arrière ; mais cette circonstance tient à un autre sentiment, qui est celui de l'étonnement produit par la présence subite d'un ami que l'on n'attendait pas encore.

Planche 20. Le sauvage, l'enfant, le peuple, en un mot, l'homme sans culture, sont les seuls et véritables modèles sur lesquels on doit étudier les passions, lorsqu'on ne tient à les connaître qu'en elles-mêmes et à savoir ce qu'elles sont naturellement, abstraction faite de la bonté, de la délicates e et des autres circonstances que la société, la civilisation et la culture de l'esprit peuvent leur imprimer ; enfin, lorsqu'on veut seulement les connaître quant à leur force et à la vérité qui résultent immédiatement de l'organisation. J'ai eu l'intention de donner, dans les figures 1 et 2 de cette planche, un exemple propre à faire ressortir cette vérité de principe.

Dans la première, on voit un homme du peuple, altéré et qui a subi une longue abstinence, satisfaisant une soif que des organes irrités, desséchés et brûlans, rendent impatiente : tous les sens, dans cette situa-

tion, prennent part au désir qui le presse. Ses yeux hagards sortent de sa tête, ses lèvres se portent en avant pour saisir le bord du vase avec avidité, ses mains le pressent de toutes leurs forces, le cou est allongé et le corps penché en avant, les pas sont écartés et grands, sa respiration est comme suspendue pour aspirer le liquide à longs traits, tout annonce le plus haut degré du besoin..... Dans la seconde figure, vous voyez, au contraire, un gourmet voluptueux, recueilli en lui-même, et cherchant à satisfaire des désirs purement sensuels. Ce n'est pas ce regard vif et fin qu'on observe dans le connaisseur qui goûte du vin pour juger de ses qualités; ici, les yeux sont au contraire à demi-fermés, afin de n'être pas distraits par des impressions étrangères à celles qui le flattent. Il tient délicatement le verre d'une main, dont l'autre aime à s'approcher par un mouvement doux et comme pour caresser le verre et le liquide qu'il contient; il boit à petits coups et lentement, afin de prolonger une sensation qui fait ses délices.....

Tout homme s'affaisse dans la tristesse et la mélancolie : l'esprit et le corps tombent dans l'abattement; la tête faible et lourde s'incline du côté du cœur; les bras sont pendans; l'épine dorsale, le cou, les genoux..., toutes les jointures sont relâchées; le regard se fixe souvent vers la terre; le corps s'y penche; les soupirs s'exhalent, au hasard, vers le ciel ou vers l'objet de l'affection; les mouvemens sont lents et sans vie; tous les sens et les membres perdent également leur vivacité; le désir de plaire cesse avec les soins accordés à la mise; une indifférence générale couvre tous les objets environnans; les plus beaux sites, les plus douces impressions cessent d'intéresser; les joues se couvrent d'une pâleur livide; des

torrens de larmes inondent alternativement le visage; le regard s'éteint ; la respiration devient silencieuse ou entrecoupée de soupirs. L'homme, en un mot. absorbé par l'intensité de sa tristesse, recherche la solitude et l'isolement. Tels sont les principaux traits qui caractérisent les afflictions ou souffrances morales que peuvent amener des pertes, des revers, des chagrins, des désastres..., et dont la figure 5 offre les nuances les plus ordinaires.

Est-il, au contraire, question d'une douleur physique ou corporelle? la règle que j'ai établie plus haut, relativement au désir qui nous porte vers un objet agréable, et nous éloigne d'un objet nuisible, reparait tout entière; c'est ce qui a lieu dans la souffrance ou douleur physique qui, de sa nature, est inquiète et active, et communique à tous les traits une mobilité étonnante; et lorsque la douleur devient intolérable, l'anxiété et le désespoir donnent aux mouvemens une violence qui effraie; alors l'individu s'arrache les cheveux, se déchire le front, se roule dans la poussière..., et semble devoir périr incessamment au milieu des convulsions les plus atroces....

Dans les douleurs ordinaires, la partie du corps la plus exposée est toujours la première à se retirer ou se rapprocher du corps. Comme dans les actes de plaisirs. l'organe qui doit éprouver ce sentiment ou qui est plus en rapport avec lui, est toujours le premier qui se porte en avant. Ainsi dans le baiser, qui est une des principales expressions de l'amitié, le corps se penche vers l'objet, le cou s'allonge pour s'en rapprocher encore davantage, et les lèvres même se portent à la rencontre de celles avec lesquelles elles doivent se mettre en contact. Dans la douleur, au contraire, comme lorsque nous nous brûlons le doigt, nous retirons la main avec précipitation ; d'autres fois nous la portons à la

bouche comme pour la mettre en sûreté et apaiser la douleur par la salive, comme on apaise un incendie avec de l'eau... La figure que je présente ici, n° 4, et qui est extraite de Lairesse, est donc dans une contradiction manifeste avec la nature ; car le sujet aurait dû retirer le pied même à l'aspect du danger, avec la même célérité que nous retirons le doigt du feu, tandis qu'il le tient encore près du reptile après l'action consommée de la morsure. Cette faute, qui n'est d'ailleurs qu'un exemple particulier des erreurs multipliées que l'on trouve dans les plus grands maîtres de toutes les écoles, est toutefois fort remarquable dans un homme d'un goût aussi sûr et d'une instruction aussi solide que Lairesse.

J'ai dit, en parlant des tempéramens, que le mode de nos affections, comme celui de nos pensées, tient à la perfection ou à l'imperfection de nos organes. Le même caractère, le même sentiment est plus ou moins parfait, offre plus ou moins de délicatesse, selon que notre constitution est plus ou moins heureuse. Il y a des hommes chez lesquels les humeurs sont dans une si parfaite harmonie entre elles et avec les solides vivans, que toutes les fonctions s'exercent avec une facilité et un bien-être aussi profond que continuel, et le visage de l'individu est alors toujours aussi serein que le cœur est disposé au plaisir. La marche des idées dans ces sortes de personnes, qu'on pourrait appeler les enfans chéris de la nature, est constamment vive, franche et légère, et les peintures les plus riantes se succèdent sans effort dans leur imagination enjouée. C'est dans cet état d'un sentiment agréable permanent que consiste essentiellement ce qu'on nomme *joie* ou gaîté de caractère, par opposition à l'état contraire qu'on appelle *tristesse*. Ces états extrêmes, deux des plus grandes modifications que l'organisme humain puisse

éprouver et qui correspondent à celles du plaisir et de la douleur, de l'amour et de l'aversion, se conçoivent ainsi que toutes les nuances qui les lient avec une égale facilité et conduisent évidemment à cette immuable vérité que chaque individualité est une espèce de canevas, plus propre à recevoir et conserver certaines impressions que d'autres, ainsi que je l'ai dit.

Mais une autre circonstance qui découle également de cette disposition, consiste en ce que chaque individu réunit aussi en lui des causes d'une satisfaction personnelle particulière, dans laquelle il se complait et s'admire. Ainsi, celui-ci se prévaut de sa beauté, des charmes de sa figure, des grâces ou de la souplesse de ses mouvemens.... Celui-là tire vanité d'avantages d'un autre ordre, tels que le mérite, la supériorité d'esprit, le pouvoir ou toute autre prérogative analogue. La brûlante Sapho, le doucereux Antiochus, allanguis d'amour, se plaisent sous le charme des sensations d'une prochaine défaillance. L'ambitieux Sylla s'admire au contraire dans son fol orgueil et s'épanouit en voyant la réussite de ses projets sanguinaires. Il n'est pas dans la société une seule condition, un seul individu qui n'ait son point de vanité et qui ne trouve en lui un motif de se prévaloir dans lequel il se complait et s'admire en lui-même. Les quatre figures de la planche actuelle me paraissent confirmer d'une manière assez frappante ces réflexions. On voit en effet dans la prémière un homme astucieux qui s'applaudit et fait parade de la ruse avec laquelle il vient de surprendre la bonne foi d'un homme confiant, qu'il a fait sa dupe. La figure deuxième offre, au contraire, un misérable idiot dépourvu d'énergie, aussi opiniâtre que facile à surprendre ou à faire tomber dans un piége, et qui sera à jamais la dupe du fripon qui voudra se gausser de lui. La figure troisième, tirée d'une estampe anglaise

qui offre l'image de la fable du loup et de l'agneau, est un autre exemple des conséquences qui résultent de la valeur relative des membres d'une même société et de la dépendance inévitable où se trouvent les individus agneaux de certains individus loups.

Planche 22. L'homme capable de développer avec facilité une série d'idées agréables, offre une démarche aisée, libre, rapide, et qui s'accomplit dans une direction uniforme. La série de ses idées se présente-t-elle plus difficilement? sa marche devient plus lente, plus embarrassée. Si son esprit est arrêté par quelque difficulté, sa marche aussi s'interrompt et l'homme s'arrête tout-à-coup.... Remarquez bien aussi les occasions où ses pas deviennent incertains et vacillans, et soyez sûrs que son âme hésite alors entre des idées disparates... ses bras suivent les mêmes lois. Telles sont les principales circonstances qui caractérisent la promenade d'un penseur habituel, dont la figure 1 offre quelques traits. La figure 2, au contraire, est relative à l'attention; je ne puis pas plus ici établir une théorie des lois de cette faculté que des autres, mais seulement quelques préceptes des plus généraux, comme je viens de le faire pour l'homme absorbé dans la discussion d'une série d'idées.

Une des premières lois de l'attention est que l'organe destiné à s'investir de l'objet, s'en approche autant que les circonstances le permettent. Ainsi, celui qui écoute, par exemple, avance l'oreille du côté de l'objet sonore. C'est le cas de la fig. 2 qui représente quelqu'un écoutant une musique éloignée et agréable, moins pour la juger que pour en jouir. Ici, tous les membres et le corps sont réduits à l'inaction; la tête est immobile et prête une oreille attentive, les yeux sont presque entièrement fermés, afin de ne point distraire l'âme de la sensation qui la préoccupe.

La figure 3 de la même planche présente entre mille un effet assez remarquable d'une faculté généralement très-active dans l'espèce humaine, je veux dire la *curiosité*, que M. le docteur Alibert, dans sa physiologie des passions, regarde comme le premier attribut du système sensible, la première faculté active de notre entendement, et le premier penchant de l'âme, qu'il ne faut pas confondre avec l'attention qu'elle précède, ni avec la réflexion qui la suit.... pour la satisfaction de laquelle l'homme civilisé s'expose quelquefois à la mort, lorsqu'elle a si peu d'empire sur le sauvage.

Cette figure représente un forgeron appuyé sur son marteau, tandis que son fer se refroidit sur l'enclume, et que sa bouche béante dévore les nouvelles qu'un voisin vient précipitamment lui raconter concernant plusieurs milliers de Français belliqueux qui viennent de descendre en Angleterre, et qui sont déjà rangés en bataille dans le comté de Kent. Le forgeron, frappé d'étonnement à l'audition de cette nouvelle, conserve l'attitude qu'il avait au moment où le tailleur, son voisin, est venu la lui raconter; il a oublié que son fer se refroidit, toute son âme est absorbée dans une seule pensée, le danger où se trouve sa patrie!...

Planche 23. Cette dernière planche offre, pour la combinaison des sentimens et des personnages qu'elle présente, une des situations les plus intéressantes qui soient au théâtre; elle est tirée d'une pièce allemande intitulée : *Othon de Wittelsbach.*

L'empereur Philippe remet à Othon, comte palatin, après la lui avoir lue, une lettre pour le duc de Pologne, qui a une assez médiocre idée de la probité de Philippe. Othon, quoique trop vertueux pour partager cette pensée, veut cependant entendre de nouveau la lecture de la lettre. Ainsi le duc de Pologne s'assied

près d'une table, et Othon se place à côté de lui, dans une posture assez nonchalante (voyez fig. 1). La confiance de Othon dans les promesses de l'empereur écarte tout soupçon ; ainsi la physionomie de Othon n'offre d'autre expression que celle de la curiosité mêlée d'une attention soutenue. Le duc de Pologne lit, et dès le commencement de la lettre, il se trouve des passages qui, sans être absolument offensans, paraissent du moins étranges. « Quoi ! s'écrie Othon, cela se trouve dans la lettre ! l'empereur ne me l'a pas lu ! » Après cette exclamation de la surprise, Othon s'approche davantage du duc, et place son oreille plus près de la bouche du lecteur, comme pour abréger le chemin aux sons et les recevoir avec plus de sûreté ; ses sourcils se froncent en même temps que son visage s'anime. Le duc de Pologne continue le paragraphe suivant, dans lequel l'empereur donne au duc le conseil secret de ne confier aucun pouvoir à Othon, et le dissuade de lui donner sa fille en mariage. Ce trait de la plus basse et de la plus noire ingratitude de la part de l'empereur, révolte Othon, qui s'écrie avec véhémence : « Ah ! le perfide ! ! le perfide ! ! ! » Othon, le cœur déchiré, et dont le front se couvre de rides profondes, peut à peine se contenir, et ne reste en place que pour entendre l'issue de cette trame abominable ; il relève son corps, passe un de ses bras autour du cou du duc, appuie le poing de l'autre sur la table, et quoiqu'il ne sache pas lire, fixe d'un regard avide et immobile la lettre qui contient une pareille trahison ; il répète précipitamment, à plusieurs reprises : «Lisez !... lisez ! ! ! » Enfin son étonnement ne peut plus s'accroître....., et sa fureur est au comble lorsqu'il voit l'empereur l'accuser d'être trop altier et trop enclin à la rébellion....

Tels sont, je crois, les principaux fondemens d'une

physiognomonie capable de concourir avec la cranoscopie à une connaissance plus vraie et plus intime de l'homme. D'ailleurs, personne plus que moi ne comprend combien cet ouvrage laisse à désirer sous le rapport des détails. Je ferai mes efforts, dans un prochain volume, pour compléter ces principes généraux, autant que la science le permet dans l'état où elle se trouve.

FIN.



TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

Pages.

PHYSIOGNOMONIE.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

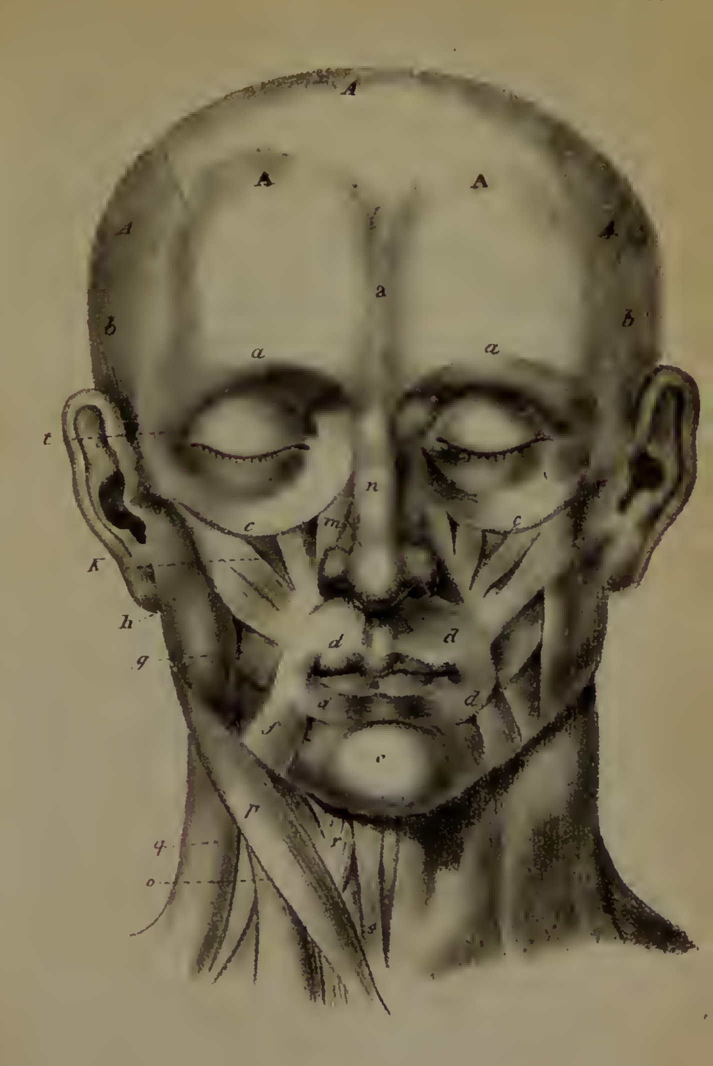
TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

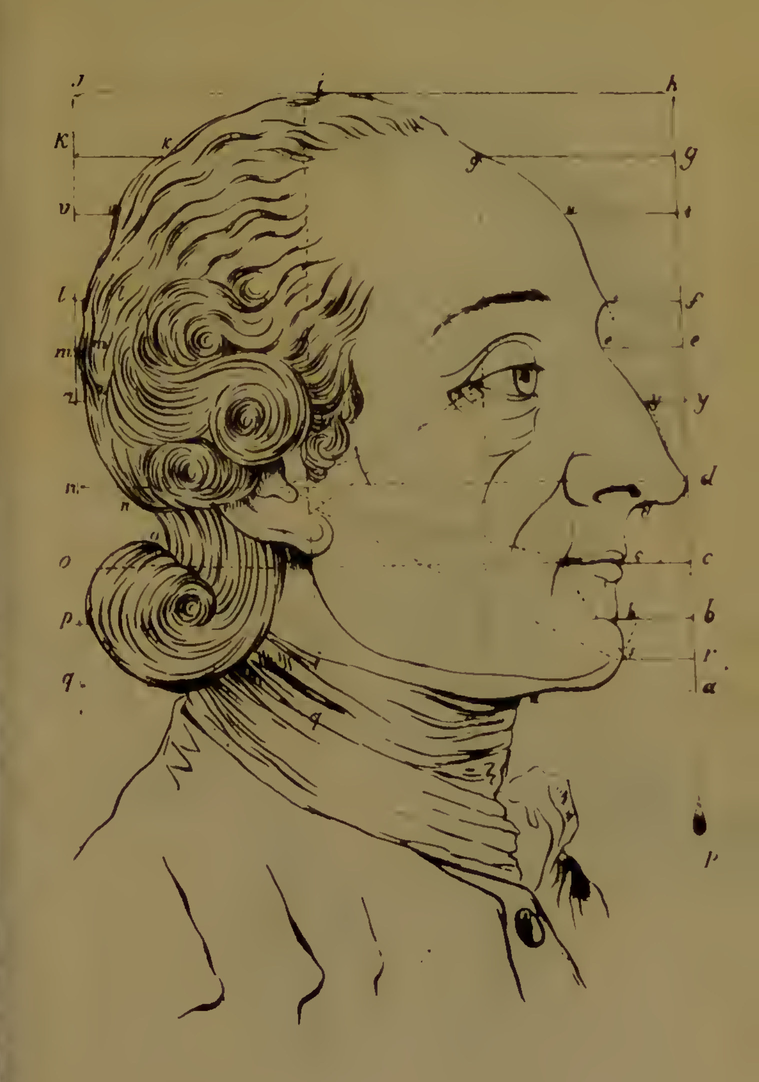
Pl. 1



Pl.3.



Pl 3



Pl 4

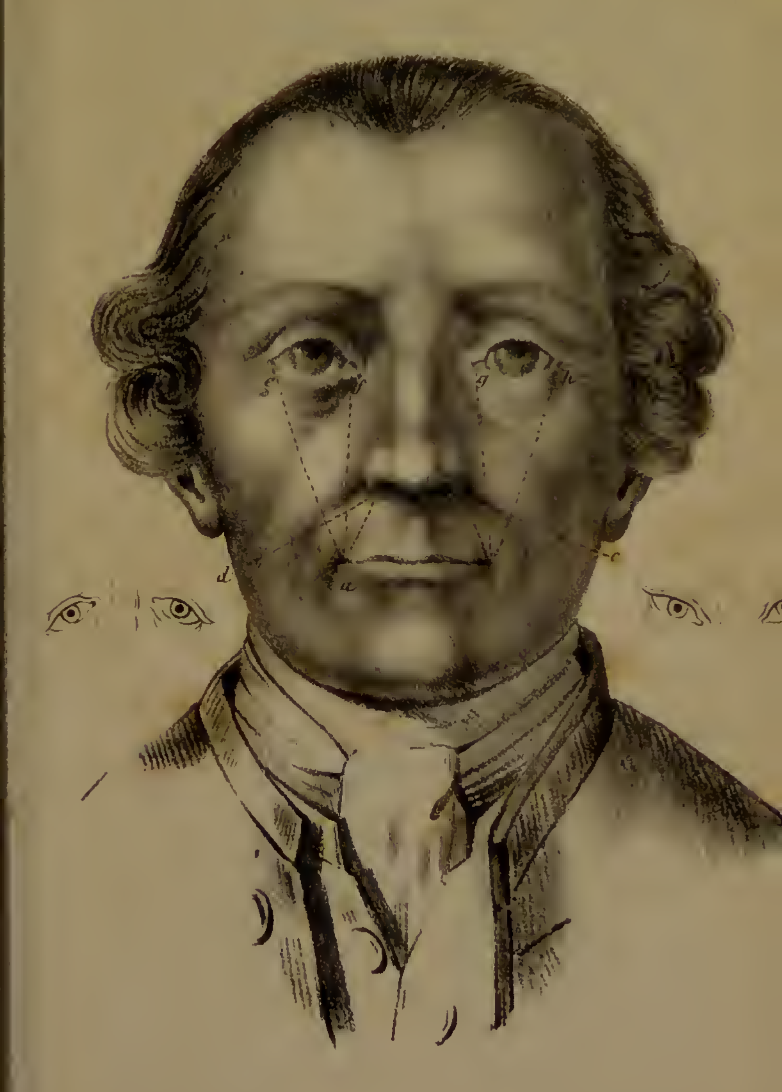




Fig 1.



Fig 2

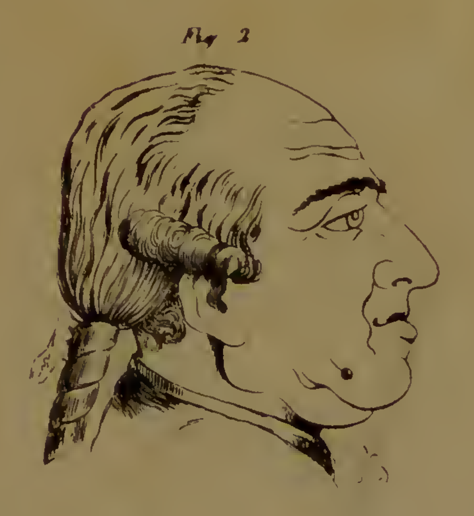


Fig. 1



Fig. 2



Fig 1

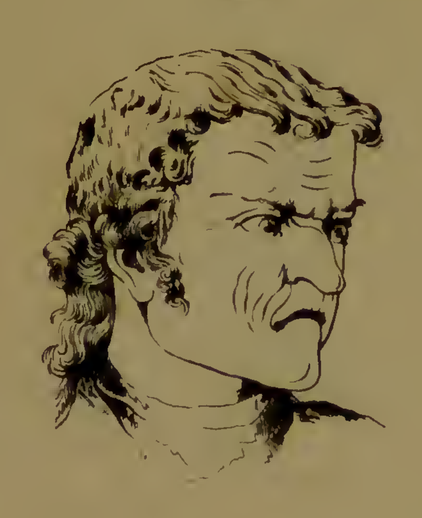


Fig 2



Pl 8.

Fig 1



Fig 2

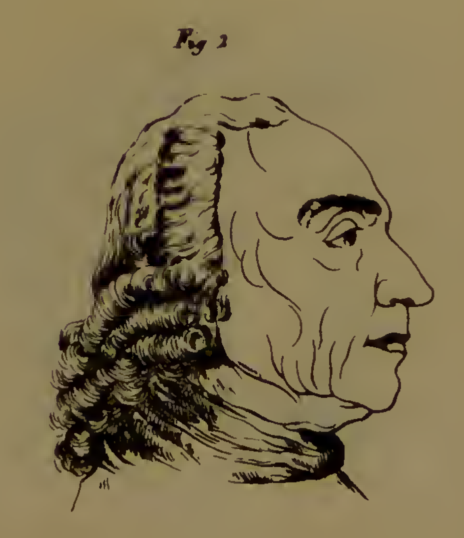


Fig. 1



Fig. 2.



Fig. 1.



Fig 2

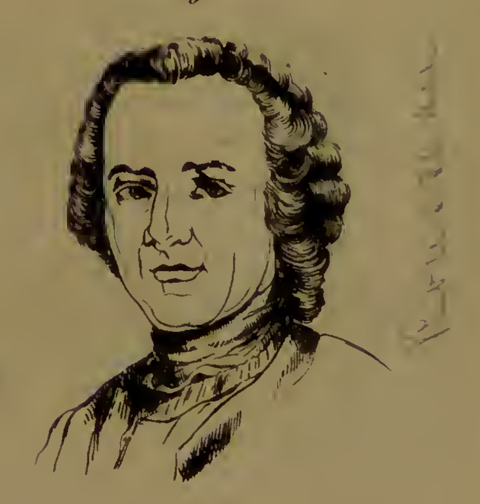


Fig 1



Fig 2

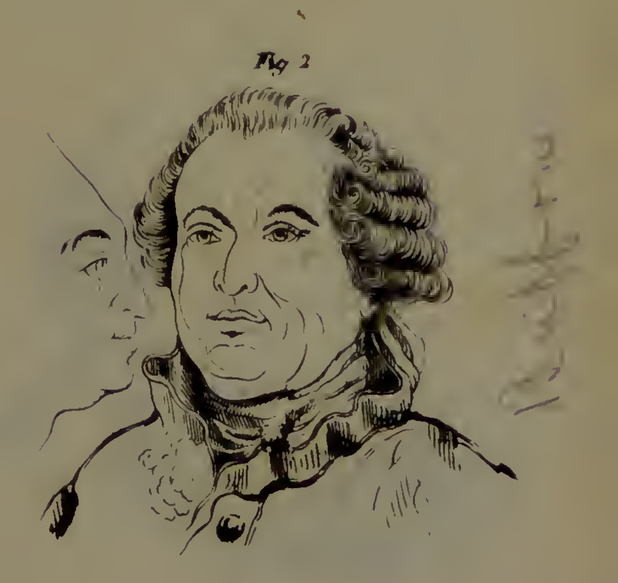


Fig. 1



Fig. 2.

Fig. 1.



Fig 2





Fig 1



Fig 2





Pl. 15





Fig. 2



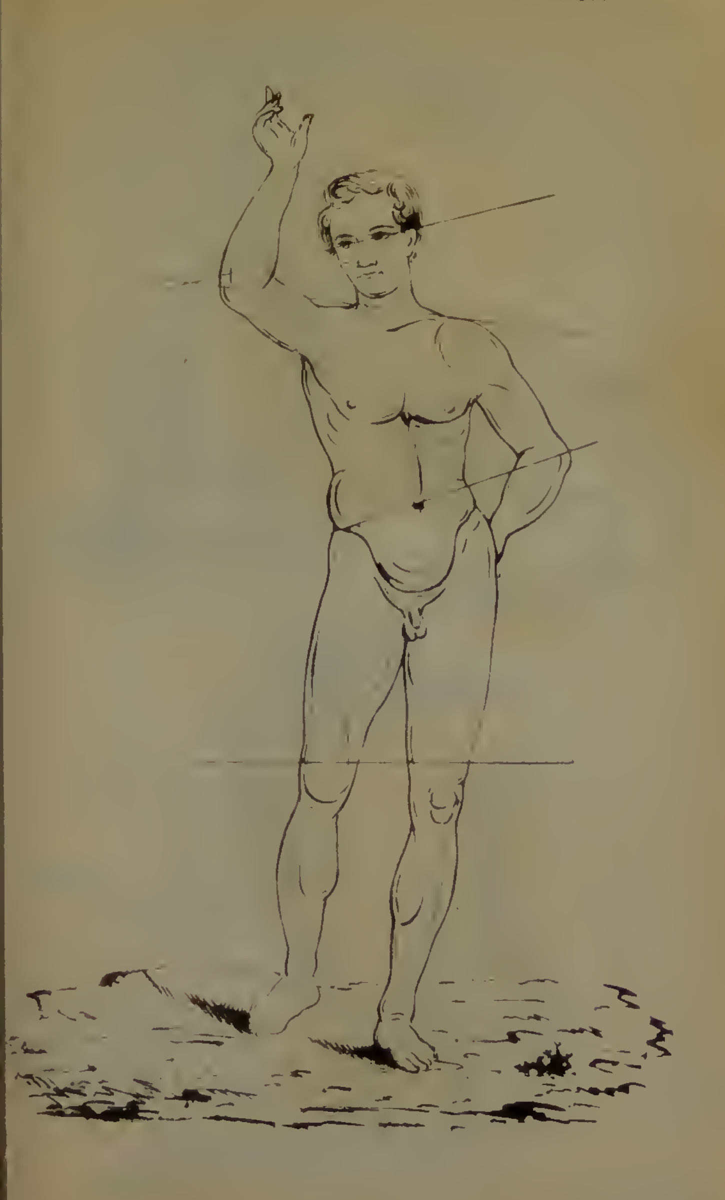



Fig. 1
Fig. 2


F.1
F.2
F.3.
F.4


Fig 1.
Fig 2.




F. 1
F. 2
F. 3
F 4

Fig 1

Fig 2

Fig 3



Fig 3

Fig. 1.

Fig 2.





Fig 1

Fig 2

J. J. Melville




24ColorCard CameraTrax.com